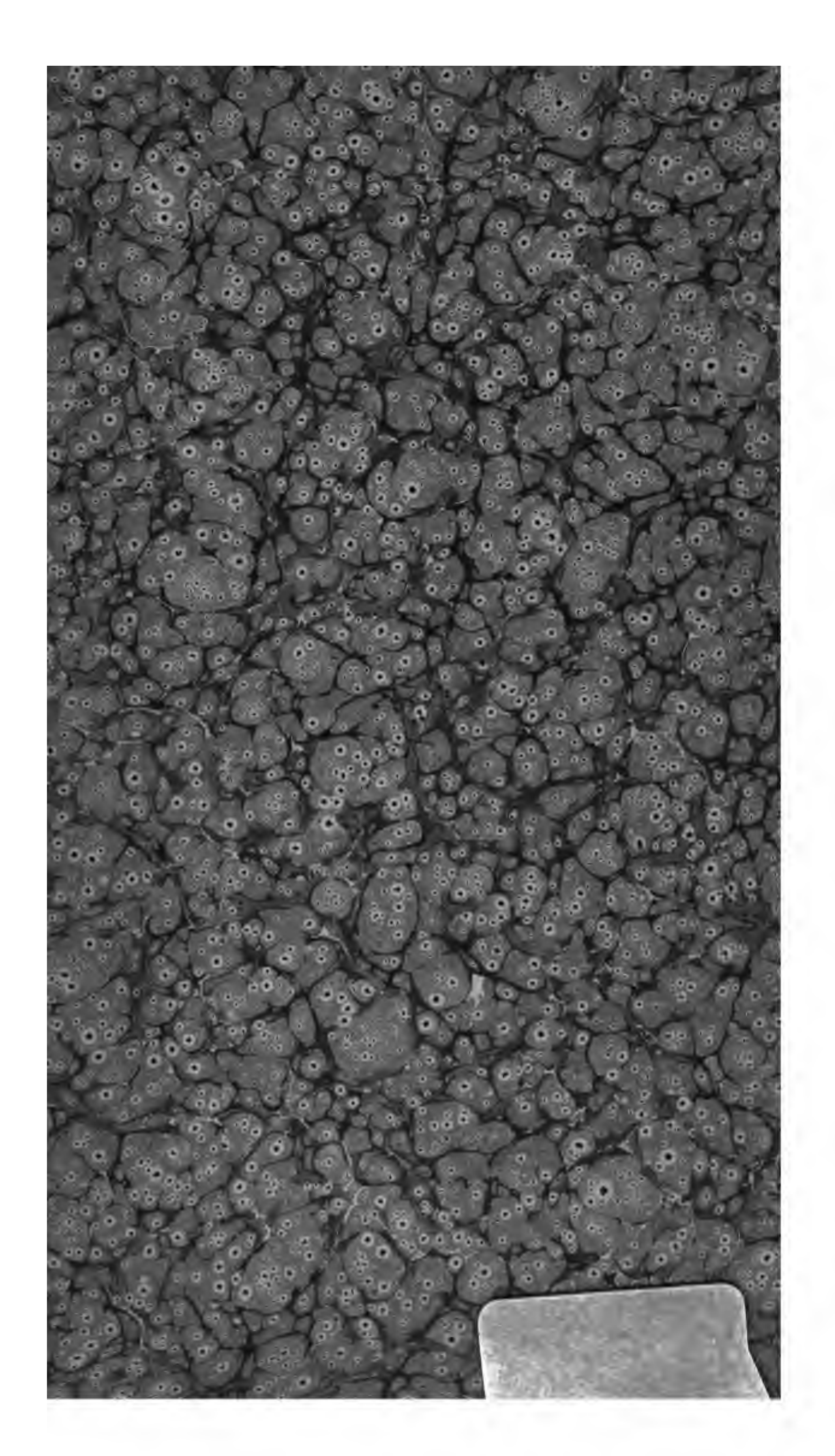
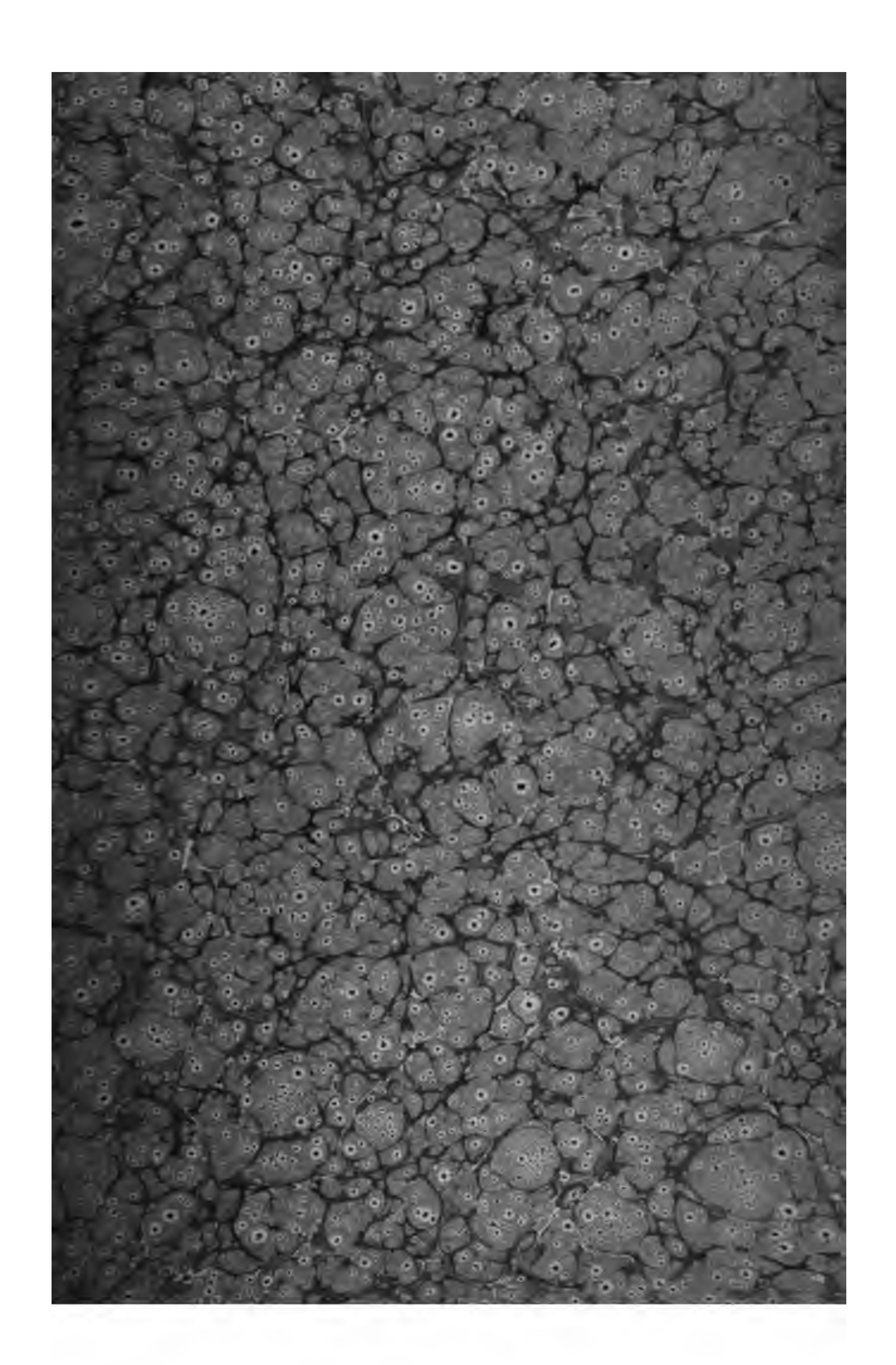






ŒUVRES

DE

JEAN ROTROU.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

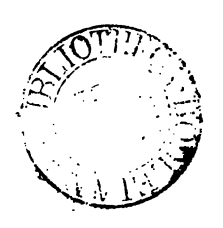
ŒUVRES

DE

JEAN ROTROU.

TOME PREMIER.





A PARIS,

CHEZ TH. DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.

NOTICE

SUR

LA VIE DE JEAN ROTROU.

J

Jean Rotrou naquit à Dreux, petite ville de Normandie, le 19 ou le 21 août 1609, de Jean Rotrou et d'Élisabeth Lefactieux. Sa famille, l'une des plus anciennes du lieu, y avoit de tout temps rempli les premières charges : l'un de ses ancêtres, Pierre Rotrou, occupoit, en 1561, celle de lieutenant général du bailliage de Dreux, ainsi que le constate une inscription tracée sur la cloche de l'Hôtel-de-Ville, dite le Beffroi.

Rotrou n'avoit pas dix-neuf ans, quand il publia l'*Hypocondriaque* et la *Bague de l'Oubli*; il laissa passer peu d'années, depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, sans faire représenter deux ou trois pièces de théâtre. Hardy, son prédécesseur, avoit accoutumé le public à une grande fécondité; et les comédiens pour lesquels il composa plus de cinq cents tragédies, habitués à exercer leur mémoire, ne devoient pas être difficiles sur la réception d'ouvrages qui n'étoient presque point payés. On concevra sans peine qu'un jeune homme d'une conduite peu régulière, à ce qu'il paroît, et pressé de jouir, ait négligé des ouvrages qu'il composoit pour un léger salaire plus que pour la gloire; et l'on ne s'étonnera pas de la faiblesse de ses premières

» que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au » moment où je vous écris on sonne pour la vingt-deuxième » personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand » il plaira à Dieu.... » Et en effet, atteint de la maladie, il y succomba le 28 juin 1650, âgé de quarante ans et quelques mois, et fut inhumé en l'église paroissiale Saint-Pierre de Dreux.

Rotrou, marié à Élisabeth Lecamus, laissa trois enfans. Une branche de cette famille existe encore dans la résidence de ses pères, où plusieurs de ses membres ont exercé depuis des emplois honorables. D'autres descendans directs se sont fixés dans les environs d'Étampes; l'un d'eux, vieillard de 84 ans, est aujourd'hui maire de Sondreville ; et nous devons à son obligeance quelques détails de cette notice.

L'académie française proposa la mort de Rotrou pour sujet du prix de poésie de l'année 1811. M. Millevoye fut couronné: ce jeune poëte, enlevé trop tôt aux muses et à l'amitié, étoit digne par son caractère d'apprécier toute la sublimité de l'action de Rotrou, et de la célébrer par son talent.

L'HYPOCONDRIAQUE,

OU

LE MORT AMOUREUX;

TRAGI-COMÉDIE.

1618.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR L'HYPOCONDRIAQUE.

« *Il y a d'excellens poëtes, mais ce n'est pas à l'âge de vingt ans*, » disoit Rotrou en terminant l'argument qui précède l'*Hypocondriaque;* et cette remarque prouve la modestie de notre auteur. Cependant, quelle que soit la foiblesse de son premier ouvrage, Rotrou étoit déjà, sinon supérieur, au moins l'égal des poëtes ses contemporains, parmi lesquels Hardy et Théophile sont les seuls qui aient laissé un nom. Il est même probable que son admiration pour leurs ouvrages, qu'il regardoit comme des modèles, a contribué aux défauts de goût, aux pointes, aux *concetti* qui déparent les siens, et qu'il n'accumuloit dans ses premières pièces que parce qu'ils forçoient les applaudissemens des spectateurs. Rotrou, d'ailleurs, dans l'argument déjà cité, prétend qu'il s'est sévèrement astreint au *costume* du théâtre : or, le lecteur

va juger, par l'analyse de l'*Hypocondriaque*, de la nature des règles qui gouvernoient alors la scène.

Un jeune seigneur grec, nommé Cloridan, reçoit de son père l'ordre de se rendre à Corinthe : il se voit ainsi forcé d'abandonner Perside qu'il adore. En son chemin il délivre Cléonice, jeune beauté farouche, des mains de ses ravisseurs; et la reconnoissance qu'elle éprouve pour son libérateur se change bientôt en un sentiment plus tendre : mais Cloridan ne peut être infidèle à sa chère Perside. Une lettre que celle-ci lui adresse par un page, est interceptée par la jalouse Cléonice; et, au moyen de quelques mots changés, elle persuade à Cloridan que Perside n'est plus. Le désespoir s'empare de cet amant; il tombe sans connoissance, et ne revient à lui que privé de la raison : il se croit mort aussi. Par un conflit d'événemens plus romanesques les uns que les autres, Perside apprend l'état de son amant, elle accourt; et, pour le délivrer de sa folie, elle lui présente des personnes supposées mortes, que l'harmonie des instrumens rend à la vie. Bientôt Cloridan se croit ressuscité, et il vole dans les bras de sa maîtresse.

Il est impossible de juger rigoureusement une telle pièce, où toutes les règles de la vrai-

semblance et du goût sont violées. On ne sait à quelle époque historique a lieu l'action; on n'y reconnaît aucune étude de mœurs; les unités n'y sont point observées. Mais Corneille lui-même avoue qu'il composa ses premiers ouvrages sans savoir que cette règle existait. Ne nous étonnons donc plus si, dans le cours de l'*Hypocondriaque*, la scène reste souvent vide, si l'auteur s'est permis d'y présenter des tableaux trop peu chastes, s'il y a rassemblé des personnages et des incidens inutiles à l'action; remarquons-y seulement les éclairs d'un style franc et naturel, un esprit fécond et varié, l'entente des effets de la scène, et enfin le génie dramatique encore en son enfance.

ACTEURS.

CLORIDAN, serviteur de Perside.
PERSIDE.
CLÉONICE, maîtresse d'Aliaste.
ALIASTE, parent de Perside.
PHIDAMANT, page.
LA NOURRICE de Cléonice.
LISIDOR, serviteur de Cléonice.
ÉRISTHÈNE, ami de Lisidor.
CÉLINDE, devineresse.
ÉRIMAND, père de Cléonice.
ORONTE, père de Perside.
CLARINDE, mère de Perside.
LES DEUX VOLEURS.
ÉRIANTE, } faisant les morts.
LYSIS, }
LES MUSICIENS.

L'HYPOCONDRIAQUE,

OU

LE MORT AMOUREUX;

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLORIDAN, PERSIDE.

CLORIDAN.

Rigoureux ennemi de mes chastes désirs,
Auteur de ma naissance et de mes déplaisirs,
Une fois seulement tu m'as donné la vie,
Et déjà ta rigueur me l'a cent fois ravie.
Les termes dont ta voix m'exprime ton dessein
Me sont autant de traits qui me percent le sein.
Ah! si jamais ce dieu qui préside à nos âmes
T'avoit mis dans le cœur un rayon de ses flammes;
Si ta raison captive avoit jamais compris
Les droits qu'un beau visage a dessus nos esprits,
Qu'un semblable départ t'eût causé de tristesse!

Que tu serois sensible au tourment qui me blesse!
Mes pleurs te fléchiroient, et ton affection
Auroit plus d'indulgence et moins d'ambition.
Que puis-je souhaiter des princes de l'empire?
Le ciel a mis ici tout le bien où j'aspire;
Hors de ce rare objet peut-on voir des appas?
Et la cour peut-elle être où ma reine n'est pas?
Possible que ces bras auront, près des monarques,
Des sujets d'étouffer l'autorité des Parques,
De signaler mon nom que les objets présens
Ne pourroient affranchir de l'injure des ans.
Vaines impressions : triompher de Perside,
C'est effacer l'éclat des victoires d'Alcide :
La douceur de ses yeux nous impose des lois
Qui pourroient asservir la majesté des rois.
Cependant ses beautés, en ce comble de gloire,
Estiment à faveur d'avouer ma victoire:
Après un peu d'effort, ses esprits languissans
Partagent la douceur de mes feux innocens.
Le dieu qui nous gouverne auroit vidé sa trousse
Pour faire naître encore une amitié si douce;
Et, sachant que nos feux seulement sont parfaits,
Ne cherche plus de gloire en ses autres effets.
Fâcheux ressouvenir d'une chose si chère,
S'il faut que j'obéisse aux volontés d'un père,
Si mes soumissions n'ont que de vains efforts,
Enfin si mon départ doit séparer nos corps:
Rien ne peut divertir la sentence homicide
Qui me doit aujourd'hui séparer de Perside.

(Perside entre.)

Mais, dieux! je l'aperçois; que son œil gracieux
Donne un charmant éclat aux objets de ces lieux!...

La contrainte m'oblige à vous parler en termes
Qui pourroient émouvoir les âmes les plus fermes,
Si jamais ici bas on a vu la pitié
Favoriser l'ardeur d'une sainte amitié.

PERSIDE.

A-t-on cru que nos cœurs se donnent la licence
De faire des souhaits qui choquent l'innocence?
Nous peut-on reprocher qu'en nos plus doux plaisirs
La même honnêteté n'ait réglé nos desirs?
Reprend-on mon honneur de trop de confiance?
C'est trop laisser la crainte avec l'impatience.

CLORIDAN.

L'innocence avoûroit à vos chastes beautés
Qu'elle a vu sans rougir toutes nos privautés,
Qu'elle trouve en nos cœurs la vertu toute nue,
Et que pour tant d'amour j'ai trop de retenue.
Aussi, dans le sujet de cette affliction,
Rien n'offense l'éclat de notre passion,
Et je crois qu'une ardeur si saintement conçue
Ne peut sentir l'effort d'une mauvaise issue :
Mais on oppose encore à ce contentement,
Dieux! puis-je proférer le mot d'éloignement?

PERSIDE.

Ah, dieux! toujours portés aux desseins de nos peines,
Que vous êtes jaloux des voluptés humaines!
Qu'on prise vos faveurs avec peu de raison,
Et que vous y mêlez d'absinthe et de poison!
Mais qu'ils trouvent, hélas! mes plaintes importunes,
Ai-je pas dû prévoir de telles infortunes,
Et que, joignant nos cœurs par des liens si forts,
Ils avoient résolu de séparer nos corps?

CLORIDAN.

Modérez ces transports; des tourmens si sensibles
Sont des sujets de gloire à nos feux invincibles :
La cour ne peut dresser d'embûche à mon devoir,
Qui vous ôte les droits d'un souverain pouvoir.
Si jamais un courage usa de résistance
Contre les doux assauts qui choquent la constance;
Et, si la terre encore a quelques habitans
Qui puissent triompher de la force du temps;
Je veux que mon amour propose à la mémoire
Un exemple éternel de respect et de gloire;
Et qu'aux siècles futurs les plus heureux amans,
Jaloux de mes honneurs, souhaitent mes tourmens.

PERSIDE.

Hélas! si j'espérois qu'une entière licence
Succédât aux rigueurs d'une si longue absence;
Que le ciel, qui nous voit des mouvemens si saints,
Consentît à l'effet de nos chastes desseins;
Qu'hymen dût assembler nos chaînes mutuelles,
Je ne sentirois point d'atteintes si cruelles :
Vos désirs me feroient agréer mon malheur,
Me laissant un espoir plus fort que ma douleur.
Mais que cette union m'est encore incertaine,
Que d'appréhensions se joignent à ma peine!
Maintenant que le sort nous a pu traverser,
Que ma crainte prévoit d'obstacles à forcer!

CLORIDAN.

Que la terre et le ciel, ennemis de nos flammes,
Unissent leurs efforts pour désunir nos âmes;
Perside, en cet adieu, mon dessein déclaré,

Promet à vos esprits un triomphe assuré;
Et que l'effort du temps, qui peut finir nos vies,
Ne peut finir le cours de mes chastes envies.

PERSIDE.

Et moi, si l'on peut voir un amoureux transport
Triompher de l'oubli par un puissant effort,
Je veux que tout défère à ma persévérance,
Et, n'ayant plus de vie, avoir de l'espérance.
Ce gage obligera votre fidélité
D'entretenir nos sens de leur captivité;
(Elle lui donne un bracelet de cheveux.)
Après cette faveur, est-il une geôlière
Qui puisse mieux traiter une âme prisonnière,
Et qui se pût assez confier en vos vœux
Pour ne vous attacher qu'avecque des cheveux?

CLORIDAN.

Que ce gage doit plaire à des âmes fidèles!
Que le servage est doux sous des chaînes si belles!

PERSIDE.

A quoi que la raison tâche de m'inciter,
La constance me quitte au point de vous quitter.

CLORIDAN.

Et moi, quoi que l'espoir emploie à me résoudre,
De si tristes regards me sont un coup de foudre.
Adieu, que la faveur d'un baiser innocent
Relève en ce départ mon esprit languissant.

SCÈNE II.

LISIDOR, CLÉONICE.

LISIDOR.

Donc le temps qui guérit enfin les misérables,
N'aura jamais pour moi de momens favorables!
Donc la suite des jours qui fait les nouveautés,
Ne peut rien sur mes feux ni sur tes cruautés!
Ingrate, qu'un regard accorde à mes services
Un moment de plaisir après tant de supplices;
Ces astres ennemis qui causent mon malheur,
Cessant de me blesser, augmentent ma douleur :
Quoi ! ce cœur de rocher que ton beau corps enserre,
Réglant tes passions, te fait aimer la terre ;
Ton œil, qui n'a pour moi que des feux et des dards,
La choisit pour objet de ses plus doux regards!
De quels appas si chers la trouves-tu pourvue
Qu'ils doivent si long-temps entretenir ta vue?

CLÉONICE.

Cette verdeur me plaît.

LISIDOR.

Aime-la donc aussi
Dans ce cœur, et la fais succéder au souci;
Que l'espoir d'être aimé relève le courage
D'un amant dont l'effort cède à ce long orage.

CLÉONICE.

Si je dois concevoir que la sincérité
Joigne à tant d'apparence un peu de vérité;
Et si les passions qui produisent vos plaintes,

Ainsi que mes rigueurs, ne sont vaines et feintes,
Mon désir en exige un signe seulement.

LISIDOR.

Que je quitte le jour?

CLÉONICE.

Non, mais le nom d'amant.
Ce titre est odieux à ma raison, plus saine
Que de s'entretenir d'une chose si vaine :
Toutes ces passions, ces plaintes, ces transports
N'auront jamais sur moi que de foibles efforts;
Mille siècles entiers de telles rêveries
Ne feroient qu'augmenter ma peine et vos furies.

LISIDOR.

Si ce terme t'offense, orgueilleuse beauté,
Impose à ton esclave une autre qualité :
Je prends le nom de libre au milieu de mes chaînes,
Le titre de content dans les feux et les gênes ;
Contre ces doux appas, celui de généreux,
Et contre tes refus la qualité d'heureux.
C'est trop peu, belle ingrate, il faut, pour te complaire,
Dans mes plus vifs accès me contraindre et me taire :
Me forger des faveurs, vanter ton amitié,
Et causer à la fois le ris et la pitié :
Est-ce assez, inhumaine? ou tes esprits rebelles
Exigent-ils encor des peines plus cruelles?
Défendrai-je ta vue à mes coupables yeux?
Chercherai-je un enfer? Sortirai-je des cieux,
Évitant désormais ton objet que j'adore
Avec autant de soin que celui qu'on abhorre?

CLÉONICE.

En ce point seulement vous pouvez obliger
Une humeur résolue, et qui ne peut changer;
Que tous ces vains discours de constance et de peine
Peuvent moins disposer à l'amour qu'à la haine.
Adieu, consolez-vous : de plus longs entretiens
Ne pourroient qu'irriter vos tourmens et les miens.
Souffrez que le repos succède à ces contraintes,
Et songez que le temps m'est plus cher que vos plaintes.
(Elle sort.)

LISIDOR.

Dieux, qui me condamnez à des maux éternels,
Que faites-vous souffrir aux esprits criminels?
Quelles flammes, quels fers ont assez de puissance,
Si vous êtes cruels à la même innocence :
Mon âme n'eut jamais que de saints mouvemens,
Et toutefois les feux sont ses moindres tourmens.
Laissez-vous tant d'appas avec tant d'injustice,
Si vos consentemens n'autorisent le vice?
Des mouvemens ingrats, sous des traits immortels,
Alentissent l'ardeur qu'on a pour vos autels.
Mais que me sert enfin, dans ces coupables plaintes,
De reprocher aux dieux de si vives atteintes,
Si même leurs efforts ne sont pas trop puissans
Pour vaincre la beauté qui captive mes sens?
Ce courage orgueilleux, que je n'ai pu contraindre,
Les réduiroit peut-être eux-mêmes à se plaindre :
Non, non, quelque couleur que je puisse chercher,
Je ne souffre qu'un mal qu'on me doit reprocher;
Et, de quelque façon qu'une fille me blesse,
Elle doit sa victoire à ma seule foiblesse.

Sous les moindres efforts mon esprit amoureux
Auroit cueilli le myrte et le titre d'heureux;
Mais, puisque ces effets sont encore possibles
Aux pressantes ardeurs de mes feux invincibles,
Quel timide sujet divertit mon repos?
Dieux! qu'ici je rencontre Éristhène à propos!

SCÈNE III.

ÉRISTHÈNE, LISIDOR.

LISIDOR, *continue.*

Tu sais comme une ingrate abhorre mes services;
Que mes vœux les plus saints lui paraissent des vices;
Qu'elle fuit mes regards, et que sa vanité
Trouve de l'injustice en ma fidélité;
Enfin ce cœur atteint de tant d'ingratitudes
A cherché du remède à ses inquiétudes;
Quelque si doux espoir que le temps puisse offrir,
On mérite son mal quand on le veut souffrir.
Tu reconnois assez que cette maladie
N'est pas de ces tourmens où le temps remédie:
Les moins judicieux ont lu dans ma douleur
Une amour qui ne cède à rien qu'à mon malheur,
Ma force diminue et ma mort est certaine,
Si ton aide ne rend un service à ma peine.

ÉRISTHÈNE.

Ai-je usé quelquefois d'un refus si honteux
Qu'il vous doive permettre un sentiment douteux?
Ai-je, aux moindres sujets où ma foi vous convie,
Manqué de préférer mon devoir à ma vie?
Déclarez seulement quelle heureuse action

Peut ajouter du lustre à mon affection;
Et ne m'offensez plus par un propos qui sonde
Les fidèles desseins d'une ardeur sans seconde.

LISIDOR.

La contrainte agissant contre la cruauté,
On peut tout obtenir d'une ingrate beauté;
Les plaisirs amoureux qui sont dus à ma peine
Autorisent la force où la douceur est vaine :
Enlever Cléonice, et changer de séjour,
C'est où ton amitié peut servir mon amour.

ÉRISTHÈNE.

Il n'est point de périls que ce bras ne méprise
Pour conduire à l'effet cette belle entreprise;
Que tout le mal retourne à ma confusion,
Et ne vous informez que de l'occasion.

LISIDOR.

Reste, dieu des amans, que ton soin secourable
Oblige ce dessein d'une heure favorable :
La froideur qui s'oppose à mon affection,
Conjoint ton intérêt à cette intention.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉONICE *seule.*

Enfin ces vains objets me tournent à mépris.
Spectres, ne paroissez qu'à de foibles esprits,
Et n'allez annoncer vos fausses prophéties
Qu'aux âmes seulement que le crime a noircies,
Seules à qui le ciel prédit des châtimens.
Il a pour mon sujet de meilleurs sentimens :
Ces horreurs à mes yeux ne sont que des fumées:
Qui l'aime ne voit point ses foudres allumées;
Et quelque objet qui puisse épouvanter les sens,
Les cœurs sont assurés quand ils sont innocens.
Mais, quelque fermeté que la raison m'enseigne,
Il semble que ce bois à mon sujet se plaigne;
Que mon proche malheur attriste les oiseaux,
Même qu'il ait troublé le murmure des eaux;
Qu'aujourd'hui le soleil n'ose éclairer le monde,
Et qu'au lieu de souffler, le vent soupire et gronde;
Qu'il accuse le ciel de verser trop de pleurs,
Et de ravir l'odeur et la grâce des fleurs.
Dans ces illusions où la crainte me plonge,
La chute d'une feuille autorise mon songe;
Le vent avec ces bois choque aussi mon bonheur,
L'eau qui souille ces fleurs menace mon honneur;

Il semble qu'à dessein mille horreurs retenues
Gravent l'ire des dieux et mon mal dans les nues.
Mon œil s'attache en l'air, et d'un peu de vapeur
Forme, abusé qu'il est, les sujets de sa peur :
Que ces tombeaux ouverts sont d'un fatal augure!
Que ce bouc me paraît d'une affreuse figure!
Quel est ce bras armé qui lui perce le flanc,
Et de cet amas d'eau fait un fleuve de sang?
Mais comme en un moment la vapeur séparée
A soustrait ces objets à ma vue égarée!
Mon œil rendu plus sain ne peut plus s'occuper
Au plaisir qu'il a pris lui-même à se tromper :
Lasse d'être attentive à ces vaines matières,
Je sens que le sommeil coule sous mes paupières;
Le vent n'agite plus ces petits arbrisseaux;
Le silence à dessein fait dormir les ruisseaux;
Le repos même a peur que ces fleurs ne se baisent;
Écho ne s'ose plaindre, et les oiseaux se taisent :
C'est veiller trop long-temps en ce rare séjour
Où la nuit s'est acquis plus de droit que le jour.
(Elle dort.)

SCÈNE II.

LISIDOR, ÉRISTHÈNE, CLÉONICE.

LISIDOR.

C'est un dieu qui l'ordonne : il le faut, Cléonice,
Que la force ou l'amour aujourd'hui nous unisse;
Que cette nuit mes maux, en plaisirs convertis,
Fassent les entretiens du Soleil à Thétis.
Ce dieu doit approuver ces douces violences,
Après avoir commis de pires insolences;

Le laurier n'auroit point encore orné de fronts,
S'il n'eût eu des desseins moins justes et plus prompts.
Jamais intentions ni saintes ni licites
N'autorisoient jadis l'effort de ses poursuites;
Son amour n'eut jamais pour but que ses plaisirs,
Une heure faisoit naître et mourir ses désirs.
Jamais un vrai tourment ne l'a réduit aux plaintes;
Elles furent toujours ou légères ou feintes:
Et le rusé qu'il est, s'il a versé des pleurs,
Ce n'étoit seulement que pour nourrir les fleurs.
Mais cette affection dont l'ardeur me transporte
Est plus juste et plus sainte, ainsi qu'elle est plus forte;
Et, comme le respect enfin m'est un poison,
La force est un conseil qui vient de la raison.
Ami vraiment parfait, si dans ce siècle infâme
Un esprit peut brûler d'une éternelle flamme,
Et, de tout autre objet entièrement démis,
Prouver qu'il est encor de sincères amis;
Toi, que nul intérêt n'attache à ma fortune,
Qui trouve même ici ma louange importune,
Éristhène, où le droit n'est que trop évident
On ne peut redouter de sinistre accident:
Favorisés d'un dieu qui fait trembler les autres,
Tous les desseins du sort doivent céder aux nôtres;
Allons, un doux espoir, qui sur ton front se lit,
M'anime et me promet ce soleil dans mon lit.

ÉRISTHÈNE.

Allons, c'est trop souffrir ces discours inutiles;
Et tu dois la prière à des âmes plus viles,
S'il est de vrais amis, cette lame et mon sang
N'aspirent qu'à l'honneur de m'écrire en ce rang.

LISIDOR.

Et moi, si l'amitié fit jamais un prodige,
Dans les plus grands efforts qu'un beau péril exige;
Et si jamais des cœurs sensiblement atteints
Ont fait pâlir l'audace en leurs moindres desseins,
Ami, crois que le ciel a de trop vains obstacles
Pour me ravir l'honneur de faire des miracles;
Et qu'armé pour ton nom, tous ses yeux éblouis
Sauroient qu'il est encor des actes inouïs.

ÉRISTHÈNE.

Assurés d'une foi qui n'est que trop certaine,
Discourons sèulement du sujet qui nous mène.
Si l'amour sur ton cœur est si fort absolu
Qu'on ne puisse ébranler ce dessein résolu,
Tu ne peux ignorer que les pleurs ont des charmes,
Et qu'on se défend mieux des armes que des larmes;
Les yeux à qui les tiens résistèrent si peu
Sont possible aussi forts par l'eau que par le feu :
Souvent, quelque dessein qu'un amant se propose,
Un timide respect lui tient la bouche close.

LISIDOR.

Si Tantale aux enfers peut oublier ses fruits,
Qu'elle triomphe alors de mes desseins détruits.
Ah, que tu juges mal du sujet qui m'anime!
Et qu'une jouissance est froide en ton estime!
Que tu mets peu d'appas en ce contentement!
Que tu m'ôtes à tort la qualité d'amant!
Et que le dieu des dieux auroit de foibles armes,
Si ceux qu'il a blessés guérissoient par des larmes!
Non, tout respect à part, mon repos m'est si cher.....
Mais, dieux! comme à propos je vois ce beau rocher!

Approuve mon dessein, vois que tout l'autorise,
Comme sans l'espérer le ciel me favorise,
Que l'ombre et le soleil conspirent à mon bien,
Et que l'eau dit tout bas que ce trésor est mien.

(Il baise Cléonice endormie.)

Que le vent est hardi qui fait mouvoir ces arbres,
Qu'avec peu de respect l'eau coule sur ces marbres;
Et toi, qu'un sort étrange arrête dans ce lieu,
Écho, ne parle plus, crains d'éveiller un dieu:
Sais-tu pas que l'auteur de ta métamorphose,
Armé d'arc et de traits, dans ces beaux yeux repose?
Imite mon respect, et lis dans ma langueur
Que ce tyran me traite avec plus de rigueur.
Ah! plût à cet ingrat qui captive mon âme,
Que ce cœur fût plutôt de roche que de flamme!
Il seroit insensible à tant de cruautés.

(Il parle à son ami.)

Mais que fais-tu, cruel, auprès de ces beautés?
Stupide, quel excès de haine ou d'ignorance
Conseille à ton devoir si peu de révérence?
N'es-tu pas tout de flamme? et peux-tu, cœur abject,
Voir avec ces froideurs un si divin objet?
N'as-tu pour tant d'attraits ni soupirs, ni louanges?

(Il baise l'ombre de Cléonice.)

Apprends, barbare, apprends à révérer les anges;
Offre-lui, prosterné, tes désirs et ta foi,
Et viens baiser son ombre et ses pas comme moi.
Il est vrai que, craignant d'approcher ce visage,
L'amour et le respect ôtent bien le courage,
Et que, si ta prudence ici ne me conduit.....

CLÉONICE, *éveillée.*

Encor la même erreur qui m'a paru la nuit!

LISIDOR.

Encor ce même amant qui t'a toujours servie,
Attend de tes regards le trépas ou la vie!
Encor ces mêmes traits qui blessent tant de cœurs,
Me forcent au dessein d'aimer ces beaux vainqueurs!
Encor ces mêmes sens chérissent leur servage,
Et te jurent, ma reine, un éternel hommage!

CLÉONICE.

Tous ces termes sont vains, ton indiscrétion
Te convainc clairement de peu d'affection.

LISIDOR.

Vous condamnez, mauvaise, un cœur qui vous respecte,
Et de qui la candeur ne peut être suspecte.

CLÉONICE.

Si la confusion de tant de sots propos
Ne s'ingéroit à tort de troubler mon repos....

LISIDOR.

Dieux! puis-je d'une voix qui peut fendre des roches,
Et qui troubla le mien, entendre ces reproches?

CLÉONICE.

Telle estime est injuste, un jugement plus sain
Auroit de son malheur accusé son dessein.

LISIDOR.

Ton reproche est inique et ta voix inhumaine,
Qui même en ce moment blâme et cause ma peine.....

CLÉONICE.

Donc, pour vous affranchir d'un semblable tourment,
Parlez-moi du silence ou de l'éloignement.

LISIDOR.

Plutôt pour me guérir ordonne que j'approche,
Et me laisse languir sur ces deux monts de roche.

CLÉONICE.

Pour trouver le repos que je veux vous causer,
Les rochers sont trop durs, on n'y peut reposer.

LISIDOR.

J'espère que ma lèvre, en ses douces atteintes,
Sentira que ces rocs ne sont durs qu'à mes plaintes.

CLÉONICE.

Vous ne pouvez pourtant ignorer qu'un rocher
Est beaucoup plus sensible à la voix qu'au toucher.

LISIDOR.

Mais le ciel les a faits, par de secrets miracles,
Capables des baisers où tu mets tant d'obstacles.

CLÉONICE.

Et son même pouvoir qui les a faits si doux,
Les consacre aux baisers d'un autre amant que vous.

LISIDOR.

Ah! c'est trop discourir, il faut, âme de souche,
Que la force aujourd'hui les consacre à ma bouche.
Inutiles respects, auteurs de mon tourment,
Si je vous suis encore, je souffre justement.
Son cœur est trop injuste, et cette ingrate amorce
Qui me charme l'esprit autorise la force;
Je méprise les yeux; un homme est insensé
Quand il craint de déplaire à ceux qui l'ont blessé.

(Il parle à son ami.)

Ici ton amitié ne peut trop favorable
Tirer mes sens vaincus d'un état misérable :

La même continence, après des vœux si saints,
Avoûroit que le ciel préside à mes desseins.
Ne différons donc plus cette assistance offerte,
Qui conserve ma vie et détourne ma perte.

CLÉONICE.

Pour savoir et punir ce forfait odieux,
Ciel ! tu ne manques point ni de foudres, ni d'yeux :
Souvent les seuls projets ont ouvert des abîmes,
Et les punitions ont prévenu les crimes :
Ah ! si quelque respect de mon intégrité.....

LISIDOR.

Tes vœux sont exaucés, et le ciel irrité
D'un châtiment cruel a prévenu mon vice,
Les flammes et les fers ont été mon supplice ;
Ainsi tout me convie à l'accomplissement ;
Que puis-je redouter après le châtiment?

CLÉONICE.

Serpens, tigres, lions, ours, qu'ici votre rage
Ne me vient affranchir d'un si cruel outrage?

(Elle voit Cloridan.)

C'est de vous seulement que dépend mon bonheur,
Si, finissant mes jours, vous sauvez mon honneur.

SCÈNE III.

CLORIDAN, LISIDOR, ÉRISTHÈNE, CLÉONICE.

CLORIDAN.

Profane, si les pleurs d'une fille si sainte
Ne peuvent triompher de ton ardeur éteinte,

Un courageux office, à ces beautés rendu,
Peut tirer cet effet de ton sang répandu:
Avec quelques efforts que l'amour te possède,
Le ciel en cette lame a caché ton remède.
(Il tue Lisidor.)
Ce bras, plus favorable à ton repos que toi,
T'affranchit pour jamais des rigueurs de sa loi.

LISIDOR.

Traître, qu'un sort inique en ce désert envoie
Traverser lâchement et mon corps et ma joie;
Ministre injurieux des cruautés d'enfer,
Ce que la flamme eût fait, tu le fais par le fer.

CLORIDAN.

Toi complice du mal, partisan de son crime,
Prends dans son infortune une part légitime;
Qu'ici l'affection produise un bel effet,
Te rangeant au destin d'un ami si parfait.

ÉRISTHÈNE.

Plus heureux en ce point, apprends que je méprise
Ceux de qui la valeur consiste en la surprise :
Et que l'astre ennemi qui t'amène en ce bois.....
(Il est tué par Cloridan.)
Mais, dieux! je perds ensemble et la vie et la voix.

CLÉONICE.

Un si pieux office en m'obligeant m'outrage;
Où trouver des lauriers pour un si beau courage?
Pour égaler mes vœux aux forces de ton bras,
Est-il ici des cœurs qui me fussent ingrats?
Quel titre aurai-je acquis, si mon âme ravie
Ne rend que des discours à qui je dois la vie ?
Ingrate au plus courtois que le ciel vit jamais,
Hélas! qui me voudroit obliger désormais?

CLORIDAN.

Le motif qui m'a fait embrasser ta défense,
Comme il fut mon objet, me sert de récompense;
Quelque prix si parfait qu'on puisse mériter,
L'honneur est le plus beau qu'on doive souhaiter!

CLÉONICE.

Quelques si doux appas que cet honneur contienne,
Le prix est plus parfait si Cléonice est tienne;
Si ce cœur, où déjà tes attraits sont gravés,
Te consacre les jours que tu m'as conservés.
Mais qu'ici mes transports usurpent de licence,
Et qu'un offre si libre a choqué la décence;
Un dieu, par la faveur d'un semblable plaisir,
Auroit charmé mes sens, mais non pas mon désir.
Toutefois, que le ciel m'accuse ou me pardonne,
Quoi qu'on doive aux parens, quoi que l'honneur ordonne,
Et quoi que le respect oppose à ma raison,
Contre amour mes avis ne sont plus de saison.
Triomphe de mes sens, cher objet, et te vante
Qu'un instant me surmonte et t'acquiert une amante.

CLORIDAN.

Je sais qu'en ce bonheur j'aurai mille envieux,
Qu'une faveur pareille auroit charmé les dieux;
Qu'un amant plus parfait possible t'importune,
Que le mérite ici fait moins que la fortune;
Et qu'un jugement sain doit préférer les fers
Qui me font ton esclave, à des sceptres offerts:
Mais souffre qu'une dame un peu plus absolue
Conserve dans ce cœur une gloire impollue;
La douceur de ses yeux ici même me luit,
Sa beauté m'accompagne, et ma prison me suit :

Hors des liens sacrés où notre sort aspire,
Exerce sur mes vœux un éternel empire.

CLÉONICE.

Tu choques justement un téméraire espoir,
Que trop de vanité me faisoit concevoir;
T'avoir si librement parlé que je soupire,
C'est avec trop de droit mériter mon martyre;
Toutefois, si l'appas d'un si charmant séjour
Te pouvoit obliger d'y demeurer un jour,
Et que j'eusse assez d'heur pour apprendre à mon père
Quels bras me sont venus étouffer ce vipère,
Et divertir la mort qui me venoit saisir,
Tu peux infiniment augmenter ce plaisir.

CLORIDAN.

Quoique la diligence ici fût nécessaire,
Que puis-je refuser à l'honneur de te plaire?
Allons, si tu promets que rien ne peut ravir
A ce cœur innocent l'honneur de la servir.

SCÈNE IV.

PERSIDE, *seule.*

Coulez, ruisseaux de pleurs; me contraindre en ce terme,
C'est témoigner un cœur plus barbare que ferme;
Les entretiens sont vains, les attraits superflus,
Et les ris criminels où Cloridan n'est plus?
Je veux que ma douleur grave sur mon visage
Combien l'éloignement est un sensible outrage;
Que Cloridan abhorre après ce long séjour
Ce qu'il nomma jadis son espoir et son jour.
Mais qu'un puissant respect à ma douleur s'oppose,

Que mon prince a de part au mal que je me cause;
Quel heur puis-je espérer de ces appas perdus,
Et dois-je disposer des biens qui lui sont dus?
Dures extrémités où me met son absence!
Rire, c'est le trahir, et pleurant je l'offense.
Que tu fus inhumain, barbare, quand tu fis
Un si lâche dessein que d'exiler ton fils!
Le devois-tu forcer à perdre ce qu'il aime,
Et peux-tu consentir à le perdre toi-même?
Toi dont la vanité règle les passions,
Dont l'humeur n'a d'objet que les possessions;
Dont l'œil veille sans cesse, et la main cache et serre
Avecque tant de soins des excrémens de terre :
Pouvois-tu sans contrainte éloigner de tes yeux
Un trésor bien plus rare, et que tu tiens des cieux?
Dieux! que ne fîtes-vous des yeux à la nature,
Son pouvoir ici-bas n'agit qu'à l'aventure :
Car, pouvant conférer ses faveurs justement,
Ce tigre produiroit des tigres seulement;
Et l'aimable sujet que mon âme révère
Auroit reçu le jour d'un parent moins sévère.
Mais, quoique sa rigueur nous ait pu désunir,
Il nous reste un moyen de nous entretenir.
Lignes qu'en ce papier l'amour même a tracées,
Portez à mon amant mes plus chères pensées;
Vœux, atteignez dans peu cet aimable vainqueur,
Animés du dessein de rentrer en mon cœur.

(Le page vient.)

Page, que mon amant ait dans peu ces nouvelles;
Qu'ici l'affection vous attache des ailes;
Et, si vous désirez obliger mon amour,
On n'y peut réussir...

LE PAGE.

Que par un prompt retour.

PERSIDE.

Comme il est avisé! son service m'agrée;
Heureux ambassadeur, ambassade sacrée!
Voir ce divin objet, que ta légation
Me fait porter d'envie à ta condition!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉONICE, LE PAGE.

CLÉONICE.

Puissant dieu des amans! seul auteur de mes peines,
Que ton droit est fatal aux voluptés humaines!
Ah! qu'on ignore bien ta nature en ces lieux,
Et qu'on est aveuglé de te peindre sans yeux!
Que nous sert ton bandeau, vu que la moindre faute
Que commet un mortel le dénoue, et te l'ôte;
Que tu lis d'un trait d'œil au fond de nos esprits,
Et que des traits de feu punissent nos mépris?
Encor si la raison restreignoit ta vengeance
A des maux dont je pusse espérer l'allégeance!
Et s'il te suffisoit de mon repos perdu,
J'aurois baisé mes fers ; ce supplice m'est dû :
Souffrant si justement, je rirois dans les gênes,
Et me plairois moi-même à resserrer mes chaînes.
Mais, après ce repos que tes feux m'ont ôté,
Me faire idolâtrer la même cruauté ;
Ne tirer de mes feux et de ma servitude,
Qu'un peu de flatterie et tant d'ingratitude;
Nommer un qui me fait ma gloire et mon souhait;

Brûler pour de la glace, adorer qui me hait!
C'est là que ta rigueur commet une injustice,
C'est où le châtiment est pire que le vice,
Où tu ne parois plus au rang des immortels,
Où ta rage nous porte à rompre tes autels ;
C'est où ta cruauté fait mépriser l'essence
D'un faux dieu, dont l'excès témoigne l'impuissance ;
Qui vit aux passions comme nous attaché,
Et ne peut égaler le supplice au péché.
Qu'ont oublié jamais et mon front et mon geste
De tout ce qui peut rendre un beau feu manifeste!
Et toutefois je frappe avec tous ces appas
Un rocher qui répond, mais qui ne ressent pas.

(Le page passe derrière elle.)

Ah! Cloridan, cruel et barbare homicide,
Quel objet peut donc vivre en ton âme?

LE PAGE.

Perside!

CLÉONICE.

Quelle voix impudente interrompt mes regrets?

LE PAGE.

Mais qui vous fait ici pénétrer nos secrets?
Puis-je entendre en ces lieux si mal traiter mon maître,
Et parler d'un seigneur qu'on n'y saurait connoître?

CLÉONICE.

Ton maître, Cloridan!

LE PAGE.

Pour qui Perside sent
Les pudiques ardeurs d'un brasier innocent :
Que je sers, que je cherche, à qui ce mot s'adresse.
Mais ma charge m'accuse, et son repos me presse.

CLÉONICE.

Mais sais-tu quel endroit habite cet amant?
Eh! donne une minute à mon contentement.

LE PAGE.

C'est Corinthe; on me nuit pour peu qu'on me détourne.

CLÉONICE.

Simple, c'est en ce lieu que ton maître séjourne :
Des sujets importans l'ont arrêté chez nous.
Reviens, et me fais voir un visage plus doux;
Il n'est plus à Perside, il est à Cléonice.

(Il revient à elle.)

LE PAGE.

Le sort en m'affligeant me rend un bon office;
Trahissant ma maîtresse, il m'épargne des pas.

CLÉONICE.

Et si l'or a sur toi d'assez puissans appas,
Pourvu que ton désir à ton destin réponde,
Tu deviens aujourd'hui le plus heureux du monde.
Tiens, me peux-tu payer de ces joyaux offerts?
Eus-tu jamais les bras serrés de si beaux fers?
Jouis de cette somme entre tes mains remise;
L'or ne te plaît-il point; est-il assez de mise?
Use des droits qu'ici le sort t'a procurés,
Et ne sois plus captif qu'en des liens dorés.

LE PAGE.

Semblable au malheureux qui se croit riche en songe,
Que la fortune flatte avec un beau mensonge,
Mais qu'un soupçon timide a d'autre part atteint,
Je doute si mon bien est véritable ou feint :
Et, quoiqu'on voie ici la vérité si nue,

Que je la tienne en main, ma fièvre continue :
Ici j'ai pour suspects et mes doigts et mes yeux.
Abrégé des vertus, beau miracle des cieux,
Souffrez-vous que ma peur si longuement balance,
Qu'un service exigé confirme ma croyance?
Quand des présens si chers ne seront plus suspects,
Pour vous plaire, ce cœur viole tous respects.

CLÉONICE.

Que tu peux alléger le mal qui me tourmente!
Jurer à Cloridan la mort de son amante;
Me confier sa lettre, et m'aider au dessein
Que j'ai de lui porter un peu de flamme au sein :
C'est là que ta faveur uniquement m'oblige,
C'est tout ce que l'amour de ton pouvoir exige.

LE PAGE.

Dût le ciel m'accuser ici de trahison,
La couleur des écus éblouit ma raison ;
Ce papier en vos mains témoigne ma franchise;
Disposez désormais d'une âme tout acquise.

CLÉONICE, *lisant la lettre.*

« Adorable sujet des maux que j'ai soufferts,
» L'excès de l'amour me surmonte,
» Je romps le voile de la honte,
» Pour te mander que rien ne peut rompre mes fers. »
Allons, nous pourrons vaincre enfin ce beau vainqueur,
Et changeant un seul mot, nous changerons son cœur.

SCÈNE II.

CLORIDAN, LE PAGE.

CLORIDAN, *seul.*

Solliciter mes sens à trahir ma constance ;
Croire que ces moyens vainquent ma résistance ;
Qu'un souverain pouvoir offert en ta maison
Bannisse de ce cœur l'amour et la raison ;
Que ta voix me fléchisse, et que tes pleurs éteignent
Le plus saint des brasiers dont les amans se plaignent ;
Simple, ta passion, choquant un si beau feu,
M'importune beaucoup, et profite bien peu ;
Ah ! ne prolonge point mon séjour davantage,
Ici la courtoisie est pire que l'outrage ;
Et ce cœur ne sauroit avoir trop tôt quitté
Un air contagieux à la fidélité.
Mais non, ta passion peut achever nos peines,
Fais que le fer agisse où les flammes sont vaines ;
Et, si tu veux toi-même abhorrer ton dessein,
Sois un peu plus cruelle et me perce le sein.
Que cette violence oblige ta manie,
Et t'accorde ce cœur que l'amour te dénie.
Lors, s'il te reste encore un sentiment humain,
Si tu n'as le courage aussi dur que la main ;
Quoi qu'osent conseiller tes ardeurs insensées,
Crois qu'un soudain respect bornera tes pensées ;
Et qu'il n'est point ici d'esprits si dépravés,
Qui n'adorent les traits qu'on y verra gravés :
Perside y defend bien d'un autre le partage
Ses tresses que nature a teintes dans le Tage ;

Son beau front que les ans ne pourront offenser,
Et ses yeux dont l'éclat excède le penser;
D'où l'amour ne sort point que pour baiser des roses
En boutons sur le sein, et sur le teint écloses;
Ces deux monts que ce dieu voit enfler peu à peu,
Où le lait et la neige ont trêve avec le feu,
Autels où seul il est l'idolâtre et l'idole,
Où ce jaloux soi-même à soi-même s'immole;
Tant d'attraits qu'on ne dut concevoir qu'à genoux,
Furent peints dans ce cœur par un pinceau si doux,
Qu'ils pourront aisément calmer ta violence,
Et se faire adorer à la même insolence;
Les sentimens alors te seront plus parfaits,
Et jamais le respect n'eut de si prompts effets.

(Le page paraît.)

Alors tu me loûras d'avoir été fidèle,
Et tes feux..... Mais ce page appartient à ma belle.
Dieux! ce front peu serein et ces yeux abaissés
M'ont presqu'en ce moment tous les esprits glacés;
Que viens-tu m'annoncer ou d'heureux ou d'étrange?
Ne diffère : en quel point as-tu laissé mon ange?

LE PAGE.

Si madame est un ange, elle doit être aux cieux,
Hélas! mais ce papier vous en informe mieux.

CLORIDAN, *lisant la lettre changée.*

« Adorable sujet des maux que j'ai soufferts,
» Au point que la mort me surmonte;
» Je romps le voile de la honte,
» Pour te mander que rien ne peut rompre mes fers. »
Quoi, Perside n'est plus?

LE PAGE.

Qu'un corps froid et sans âme.

CLORIDAN.

Funeste messager, bourreau, cruel, infâme,
Dont la mort et l'enfer guident ici les pas,
Tu consultes encor, tigre, tu ne fuis pas?
Tu ne crois pas ici la fuite nécessaire,
Tu contemples celui que tu viens de défaire.

(Le page fuit dans le bois, et s'y tient pour voir à quoi se résoudra Cloridan.)

En quel lieu trop secret te peux-tu confiner,
Meurtrier, qui d'un seul mot viens de m'assassiner?
Quoi, mon soleil est mort? Quoi, Persïde est sans vie?
Destins, cruels bourreaux qui me l'avez ravie,
Ah! que vous montrez bien, par ce coup odieux,
Que le pouvoir du sort est au-dessus des dieux?
Ils n'ont pu garantir ma déesse et leur reine
Du criminel effet de sa coupable haine?
Petits dieux comme nous infirmes et mortels,
Après un coup si lâche il vous faut des autels?
Et vos mains ont bâti cette voûte azurée?
Et votre essence encor veut être révérée?
Et vous croyez encore, injustes, impuissans,
Voir abaisser nos cœurs et monter nos encens?
C'est trop, c'est trop souffrir ces erreurs sans exemples,
Je romprai vos autels, je détruirai vos temples,
Et dans ce mouvement, de la raison réglé,
Punirai les mortels de leur zèle aveuglé;
Ennemi conjuré de quiconque vous prie,
Son sang me répondra de son idolâtrie;
Je le prive du jour pour vous priver de vœux,
Et je rends votre essence odieuse aux neveux,

Malgré tous les efforts et de Mars et d'Alcide,
J'enferme votre gloire au tombeau de Perside;
Et vos noms pour jamais vont être ensevelis
Avec ce corps jadis de roses et de lis.
Ah! soleil, que ce jour n'a tes courses bornées!
Ta chaleur veut encore diviser les années?
Barbare, tu peux voir ton semblable au cercueil,
Et tu ne laisses pas tout l'univers en deuil!
Crains, crains que les destins n'éteignent ta lumière,
Et de ton corps de feu fassent de la poussière :
Ils ont pour te détruire encor les mêmes bras;
Ne mets point tant de peine à servir des ingrats;
Qu'un repos éternel te retienne dans l'onde,
Et que la nuit succède à l'empire du monde.
Mais ce corps pâle et froid succombe à la douleur.
Ah! mort, seule tu peux réparer mon malheur;
Éteins ces faibles yeux que le jour importune,
Tes traits m'affranchiront des traits de la fortune,
Et mon âme, soustraite aux injures des cieux,
Reconnaîtra là-bas tes soins officieux.
D'une éternelle nuit mes tristes yeux se couvrent,
Les portes des enfers à ma prière s'ouvrent :
Mes esprits languissans font leur dernier effort;
Reçois, Perside.....

(Il s'évanouit.)

LE PAGE, *qui s'étoit caché.*

Hélas! quel remède assez fort,
Quels assez prompts devoirs rappelleront son âme,
Et pourront m'affranchir de reproche et de blâme?
Traître, dont les présens ont charmé la raison,
Vois le funeste effet qui suit ta trahison!
Dans le sejour des morts sa belle âme dévale,

Et tu ne rougis point de voir son front si pâle.
Ah, dieux! je vis encore! Qu'avez-vous destiné
A ces coupables sens qui l'ont assassiné?
A quoi peut, juste ciel, ton courroux se résoudre?
Je souffrirai trop peu si je meurs par le foudre;
Jamais ce traître cœur ne t'aura satisfait,
Si tu veux égaler sa peine à son forfait.
Mais, las! que sert ma plainte à ranimer mon maître,
Je deviens plus coupable en confessant de l'être;
Je sens qu'il vit encore, et je ne songe pas
Aux moyens qui pourront divertir son trépas.
Trouvons dans un ruisseau le remède infaillible
Qui lui dût arriver de mon œil insensible.

(Il va chercher de l'eau.)

CLORIDAN, *devenu hypocondriaque.*

O mort, que je bénis tes soins officieux!
Pourrai-je reconnaître un acte si pieux?
L'astre qui fait le jour n'a point ici d'empire,
Je n'entends plus, ni vois, ni touche, ni respire,
Et je suis seulement, dans ces lieux innocens,

(Le page apporte de l'eau dans son chapeau; mais il fuit, le voyant levé.)

Un esprit dégagé du commerce des sens:
Mon corps enseveli n'est plus ma sépulture,
Je me sens maintenant d'une essence plus pure;
Quoiqu'une froide lame ait ses membres couverts,
Et qu'il serve déjà de nourriture aux vers,
Qu'il n'ait plus ni de traits, ni d'apparence humaine,
J'éprouve que le ciel a converti sa haine;
Et vous me faites voir, justes divinités,
Une amour sans limite en mes jours limités.
Ah! que votre grandeur me donne peu d'envie,

Que je prise bien plus ma mort que votre vie :
Si Perside est ici, les tourmens y sont doux,
Et le moindre des morts est plus heureux que vous.
Vante, dieu des amans, vante, ton avantage,
Tes frères désormais envîront ton partage ;
Ils n'ont jamais trouvé de miracles si beaux,
Dans l'empire des cieux ni dans le sein des eaux,
Et les moindres appas dont ma belle est pourvue ;
Mais qu'au moins tes plaisirs soient bornés de la vue !
Dieux ! que je m'entretiens d'inutiles propos,
Et que je me tourmente en ce lieu de repos !
Ah ! que sensiblement un rival vous outrage,
Mortels, si même une ombre est capable d'ombrage !
Quittons ces vains discours, et parmi tant d'esprits
Tâchons à découvrir celui de ma Cypris.
Mais, quoi ! rien ne paraît en ce mortel empire,
Et j'entends seulement que quelque ombre y soupire ;
Suivons ce petit bruit, et cherchons pas à pas
Quelqu'un qui nous apprenne où brillent ses appas.
Belle âme, si ma voix ici ne t'importune,
Cet esprit que la mort a joint à ta fortune,
Et qui sort fraîchement de son vivant cercueil,
Conjure ta pitié d'un favorable accueil ;
Fais connaître à mon ombre, à cet abord saisie,
Que même dans l'enfer règne la courtoisie ;
Par les droits les plus beaux que l'amour y prétend,
Viens me conduire aux lieux où Perside m'attend.
Mais, dieux ! comme elle fuit, cette ombre impitoyable !
Craintive, as-tu trouvé mon abord effroyable ?
Ai-je encor de là-haut quelque trait retenu,
Et ne suis-je à tes yeux un esprit assez nu ?
Si je vis plus long-temps dans cette inquiétude,

Enfin tu répondras de ton ingratitude;
Mon beau soleil, sensible à ces affronts soufferts,
Peut tout anéantir ce qui vit aux enfers;
Et, s'il daigne éclairer sur ces rivages sombres,
Vous mourrez à l'instant, vaines et faibles ombres.

(Cléonice et sa nourrice arrivent.)

CLÉONICE.

Donc, pour me procurer un traitement plus doux,
Ni la flamme ni l'eau ne peuvènt rien sur vous;
Donc contre vos froideurs mes feux n'ont point de charmes,
Et mon affection ne peut rien par mes larmes.

CLORIDAN, *la prenant pour Perside.*

Enfin mon bien succède à mes longues erreurs:
Saint et sacré sujet de mes douces fureurs,
Notre commun bonheur a nos courses finies,
Et l'amour voit enfin nos âmes réunies.
Sus, mêlons les baisers à des transports si doux,
Ma déesse, et rendons tous ces esprits jaloux.
Dieux! qui dans ces plaisirs conserveroit sa vie?
Si la mort n'eût osé, l'amour nous l'eût ravie.

CLÉONICE.

J'ai toujours espéré que mes soupirs, un jour,
Rendroient ce beau rocher sensible à mon amour;
Mais temoigne à mon œil, encore tout humide,
Que tu n'auras jamais de dessein pour Perside;
Meprise ses faveurs, et me romps ces liens
Qui choquent mon humeur, pour t'enchaîner aux miens.

CLORIDAN.

Perside, eh! quel malheur a changé ce courage,
Et vous porte à me faire un si cruel outrage?
Vos appas m'ont-ils fait un rival aux enfers,

Dont l'amour vous oblige à m'arracher mes fers?
N'êtes-vous plus sensible à des flammes si saintes?
La mort avec vos jours les auroit-elle éteintes?
Et, m'enviant l'honneur de vivre sous vos lois,
Veut-elle que je meure une seconde fois?

CLÉONICE.

En ces propos obscurs qui peut.....

CLORIDAN.

Ainsi, Perside
S'est acquis chez les morts le titre d'homicide.
Ainsi, cruelle, ainsi la voix et les regards
Qui me flattoient au monde, ici me sont des dards.
Oubli, mon seul remède, où coule ici ton onde,
Éteins, beau fleuve, éteins le plus beau feu du monde!
Relève, cher espoir, mon courage abattu,
Je sens mon infortune et je sais ta vertu;
Que, sortant de tes eaux, on sort de tout servage,
Et qu'on trouve toujours sa franchise au rivage.
Cherchons la guérison dans son humide sein;
Adieu, tu ne peux plus divertir mon dessein.
(Il fuit dans le château.)

CLÉONICE.

Tu crois donc, inhumain, couvrir ta tyrannie
Du voile spécieux d'une feinte manie;
Et, pour te dégager, tu crois que c'est assez
Que de paraître fou à mes yeux insensés.
Ta feinte est trop à nu, mets un peu plus d'étude
A pallier mon mal et ton ingratitude;
Pour sortir de ces lieux, il est hors de saison
De feindre être sorti des bords de la raison;
N'use pour t'échapper de cette étrange sorte,

Où ton moindre vouloir te peut ouvrir la porte.
Il est vrai que je t'aime, et qu'un brasier si beau
M'est cher, et ne peut plus être éteint qu'au tombeau;
Que ce cœur ne pourra te croire absent et vivre,
Enfin que j'ai la mort ou ton objet à suivre;
Qu'en ces extrémités il me faut recevoir
Les conseils de l'amour ou ceux du désespoir;
Mais fuis, si le soupçon de ma suite t'arrête:
La Parque a pour mes maux une assistance prête;
On trouve son repos dans la perte du jour,
Et son trait est plus doux que tous les traits d'amour,
Il livre une douleur plus brève et moins aiguë.
Qui me détourneroit le fer ou la ciguë,
Ou qui feroit veiller des argus pour m'ôter
L'heureuse occasion de me précipiter,
Se promettroit en vain de retenir mon âme,
Et j'éteindrois ma vie avecque de la flamme.
Celle qui pour mourir trompa tant d'habitans,
Ne m'a dans ce dessein précédé que du temps.
Mais ce corps pâle et froid succombe en sa foiblesse,
La mort me vient saisir et ma force me laisse.

LA NOURRICE.

Dieux! où puis-je trouver un remède assez prompt,
Si ma perte et sa mort sont peintes sur son front.
Il le faut, qu'à ce coup ma crainte s'évertue,
Que j'aille découvrir le sujet qui la tue;
Je me sens outragée en ses moindres douleurs.
Et ne puis d'un œil sec voir ruisseler ses pleurs.

(Elle va quérir le père de Cléonice.)

CLÉONICE.

Ingrat, que tes faveurs sont de vaines images!
Qu'après un seul plaisir tu me livres d'outrages!

Que ton bras fut contraire à mon contentement!
La mort sans ton secours eût fini mon tourment.

SCÈNE III.

ÉRIMAND, *père de Cléonice*, LA NOURRICE, CLÉONICE.

ÉRIMAND.

Ciel! si j'osois forcer ton respect qui me lie,
L'ingrat auroit la mort pour fruit de sa folie.
Ce jour seroit le pire et le dernier des siens.
Quoi, refuser le bras à de si beaux liens?
Stupide, à qui le sort offre avec des provinces
Un trésor amoureux que je refuse aux princes.
Sa prison te déplaît : ah! ces lâches efforts
Te font indigne aussi de celle de ton corps;
Il faut, si tu te vois les sentimens si sombres,
Si tu hais le soleil, t'envoyer chez les ombres.
Ma fille, unique espoir de mon âge penchant,
Hélas! que ta lumière est proche du couchant!
Dieux! contre ces assauts ma constance est sans armes,
En vain je l'opposois à ce torrent de larmes.
Veille à la rendre saine et soigne à ses amours,
En conservant sa vie on conserve mes jours.

SCÈNE IV.

PERSIDE, ALIASTE.

PERSIDE, *seule*.

Espoirs, que vous m'offrez une foible assistance!
Mon cœur ne peut changer et n'a point de constance;

Et, quoique la raison condamne mes regrets,
Je trouble le silence aux lieux les plus secrets :
Quelque foible sujet qui me porte à me plaindre,
La même fermeté se laisseroit atteindre.
Soit qu'un triste penser représente à mes sens
Les lieux où j'ai permis des baisers innocens;
Soit qu'un sort malheureux remette en ma mémoire
Les vœux dont mon désir honoroit sa victoire;
Et cet heureux moment que l'amour fit nos cœurs,
Par un miracle étrange, et vaincus et vainqueurs;
Ou soit que mon malheur ait mes mains approchées
Des choses qu'autrefois ses beaux doigts ont touchées,
Un tourment qu'on pourroit à peine concevoir,
Force mes tristes yeux à pleurer leur pouvoir.
Que vous sert, vains appas, en cette nuit profonde,
D'avoir été vainqueurs des plus beaux yeux du monde?
(Aliaste son parent la surprend.)
Ma gloire me produit seulement des ennuis,
Mes feux rien que des pleurs, et mon soleil des nuits.

ALIASTE.

Enfin vous soupirez avec trop de licence;
J'éprouve comme vous les rigueurs d'une absence;
J'ai l'espoir assailli, mais il ne cède pas.
Son absence vous tue, et que peut son trépas?

PERSIDE.

Son trépas! mille fois dans les enfers me rendre,
Si mille fois les dieux permettoient d'y descendre,
Et faire détester à mes mânes errans
Soleil, terre, destins, et nature, et parens.

ALIASTE.

Le temps, quoi qu'on estime.....

PERSIDE.

Allége une âme lâche.
Un beau dessein.... mais, dieux! que ce penser me fâche!
Cherche contre mon mal un plus noble secours,
Et finis, cher parent, ma vie ou ce discours.

ALIASTE.

Espérer sa santé d'un jugement malade,
Qui ressent comme vous le pouvoir d'une œillade;
Se plaindre aux malheureux d'un peu d'ennuis soufferts,
Et montrer aux captifs son cachot et ses fers;
C'est vouloir qu'on vous plaigne et non qu'on vous assiste:
Un esclave peut-il délivrer des liens
Son ami, si premier il n'a brisé les siens?

PERSIDE.

Délivrer? Qui m'auroit de la sorte outragée,
Ne paroîtroit jamais, ou je mourrois vengée;
Mais, sans sortir des bords de la discrétion,
M'oserai-je informer de ton affection?

ALIASTE.

Quoi? vous seule ignorez que l'œil de Cléonice
Depuis tant de saisons me livre un doux supplice,
Qu'amour nous entretient d'un désir mutuel,
Qu'en un point seulement le sort nous est cruel.

PERSIDE.

Et quel?

ALIASTE.

Que la rigueur d'une si longue absence
Nous prive des plaisirs d'une chaste licence.

PERSIDE.

Elle est?...

ALIASTE.

Près de Corinthe, en un séjour si beau
Que même on y verroit des appas au tombeau,
Que ce lieu pour les morts même auroit des délices;
Aussi jamais le ciel n'y versa ses malices:
L'air y fut toujours pur, les hommes innocens,
Les bons astres amis, les mauvais impuissans,
Là, jamais le soleil n'a vu d'âmes légères,
La plus riche se range à l'humeur des bergères;
Et dans cette candeur on vit si doucement
Que la cour porte envie à leur contentement;
C'est là que Cléonice, hors du bruit de Corinthe,
Savoure ces douceurs, mais non pas sans absinthe:
Elle a la même ardeur à me vouloir du bien,
Qui n'interrompt pas moins son repos que le mien.

PERSIDE.

Ainsi donc nous voyons, sous mêmes destinées,
Par un même pays nos passions bornées:
Ainsi le ciel jaloux de nos contentemens,
Se plaît à traverser de si parfaits amans.
Mais là sa cruauté fait voir son impuissance,
Cloridan m'est présent en cette longue absence.
Quoi que fasse le ciel, ses desseins rigoureux
Ne peuvent séparer nos esprits amoureux.
Je vois ce beau sujet de ma flamme secrète,
Flatter à mes regards sa passion discrète,
S'attribuer encor mes pleurs et mes soupirs,
Porter comme autrefois de l'envie aux zéphyrs;
Injurier ce voile, et d'un jaloux langage
Défendre à mes cheveux de baiser mon visage;
Enfin, pour un mot seul qu'à ses vœux je rendois,

Se mettre à mes genoux et me baiser les doigts.
Mais, foibles entretiens, mémoire injurieuse!
Pour mon mal seulement je suis ingénieuse.
Que je me plains à tort! et que le mal est dû
A qui fait vanité du bien qu'il a perdu,
Qui le vante, et qui croit le posséder encore.
Cher parent, que surtout je chéris et j'honore,
A qui la confiance a mes feux découverts,
A qui tous mes secrets de tout temps sont ouverts :
Tu sais, cher confident, le dessein qui t'amène,
Qu'un oracle entendu nous peut tirer de peine,
Que Célinde connaît où doit finir le cours
De nos affections et celui de nos jours :
Je dusse avoir déjà consulté sa science;
Pour tant de passion, j'ai trop de patience.

ALIASTE.

Espérez de son art un solide repos.
(Célinde devineresse vient sur le théâtre.)
Mais comme le destin nous la montre à propos,
Qui marche à pas égaux, triste, grave, pensive.

PERSIDE.

Que le sort nous chérit; mais que je suis craintive!
Toi, de qui la science étonne l'univers,
Qui prédis aux amans tant de succès divers,
Et de qui les secrets, que tant de monde implore,
Nous font voir clairement ce qui n'est pas encore:
Si l'amour quelquefois eut pour toi des attraits,
Et si jamais ton cœur fut sensible à ses traits;
Si tu connais combien l'absence est rigoureuse
Dans le timide esprit d'une fille amoureuse,

Oblige d'un mot seul mon désir innocent:
Quel époux? Mais, bons dieux! ce propos indécent.....

CÉLINDE.

Laissons ces vains respects aux âmes moins sensées,
Et m'ouvrez librement vos plus chères pensées.
Ce visage a des traits et des proportions
Qui me parlent déjà de vos affections :
Si dans ces belles mains je vois certaines lignes,
Mon art trop assuré ne veut plus d'autres signes;
Sus votre esprit, de crainte et d'amour agité,
Dût avoir découvert sa curiosité.

PERSIDE.

Pourquoi m'obligez-vous de rougir et de dire
Ce qu'un œil si divin vient clairement de lire?
Mais c'est trop différer : déclarez qui le sort
A daigné destiner pour mon époux.

CÉLINDE.

Un mort.

PERSIDE.

Qui m'a, cruel destin, suscité ta colère?
Ai-je pour tant de maux un si mauvais salaire?
Las! daignez alléger ou parfaire mon deuil :
Où doit ce triste hymen nous joindre?

CÉLINDE.

En un cercueil.

PERSIDE.

Donc vous avez, destins, en ce fatal voyage,
Proposé de couper le beau fil de son âge?
Donc, ciel injuste, ciel auteur de mon amour,
Corinthe est l'occident où doit finir mon jour?
Ainsi mes tristes yeux.....

CÉLINDE.

Adieu toutes ces plaintes.

ALIASTE.

Donne un peu de licence à ces vives atteintes ;
Et, si tu sais quel œil est auteur de mes vœux,
Dis-moi quel fruit je dois espérer de mes feux ;
Si son cœur est encor touché de mon martyre,
Si pour moi seulement sa belle âme soupire ?
Oblige d'un seul mot mon desir curieux.

CÉLINDE.

Un mort t'est préféré.

ALIASTE.

Destins injurieux !
Bourreaux, dont la rigueur n'a fait naître nos flammes
Que pour nous voir éteints, que pour finir nos trames,
Donc pour me mettre à mort vous m'ouvrez la prison,
Et ma reine consent à cette trahison !

(Tirant son épée, Perside le retient.)

Sa beauté ne peut plus agréer mon servage,
Et tu vis, Aliaste, après un tel outrage !
Contente par ce coup Cléonice et le sort.....

PERSIDE.

Laissez à ma douleur ce violent effort ;
Plus foible, je ne puis subsister en ce terme ;
Comme homme faites voir un courage plus ferme :
Ou, si le ciel nous laisse encore assez de temps,
Recherchons un sujet de mourir plus contens.
Moi, qu'avec Cloridan même cercueil m'enserre,
Qu'ayant eu mêmes feux, nous ayons même terre ;
Et toi, que ton esprit cesse de t'animer,
Aux lieux où Cléonice a cessé de t'aimer.

ALIASTE.

Pourrois-je de ces yeux voir encor cette ingrate,
Serpent de qui l'aspect pour me tuer me flatte,
Dont l'humeur inconstante a déçu ma candeur,
Et qui feignoit jadis une si belle ardeur?
Un mort m'est préféré! cette réponse obscure
Me fait résoudre à voir la vérité plus pure;
Je consens au voyage : accident sans pareil!
J'irai finir mes jours aux pieds de mon soleil.
Amour, cruel amour! Mais comment vous soustraire
Aux yeux de vos parens? leur soin vous est contraire,
Et, quoiqu'on vous épie avec peu de raison,
Seule, vous ne pourrez sortir de la maison.

PERSIDE.

J'en conçois le moyen.

ALIASTE.

Ah! le ciel vous l'inspire!
Permettez cependant que libre je soupire;
Demain je suis ici.

PERSIDE.

Songez de votre part
A ce qui peut servir en ce triste départ.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLORIDAN, *hypocondre.*

Il est vrai, je le suis, l'auteur de ma disgrâce;
Perside me parler, souffrir que je l'embrasse,
Me jurer que la mort n'a pas ses feux éteints,
Donner de son amour des signes si certains,
Me nommer, me répondre, et sans fard et sans nue
M'exposer la candeur de sa belle âme nue;
Et toutefois douter, simple, aveugle, imprudent,
D'un feu que l'ignorance avoûrait évident;
Et toutefois j'ai cru, sacrilége pensée!
Qu'un autre commandoit à sa raison blessée.
Ah! sa fidélité se fit connoître assez;
Quel dieu m'avoit alors les sentimens glacés?
Dénier ces cheveux au désir de ma reine!
La quitter, craindre plus leur perte que sa haine!
Au lieu que son dessein me devoit réjouir.
Les fers sont superflus alors qu'on peut jouir;
Il est bon d'enchaîner l'amour en sa naissance,
Mais on lui donne après une entière licence:
Ainsi par la faveur qui m'eût trop obligé
Mon esprit malheureux se sentit outragé.

Ah! ne les baisons plus, brisons ces tresses blondes,
Qu'elles soient désormais le jouet de ces ondes:
Adieu, gages sacrés, que mon esprit jaloux
Éprouve maintenant plus nuisibles que doux.
Entretenez ces eaux de mon amour passée;
Et, si vous êtes vus de ma belle offensée,
Témoignez qui je suis, et quel est son pouvoir;
Qu'enfin j'ai reconnu ma faute et mon devoir!...
Mais puis-je réparer un crime par un crime;
De ses gages sacrés ne faire plus d'estime,
Mépriser ses faveurs afin de l'obliger,
Et pour les mériter les perdre et m'outrager?
Donner aux eaux ce prix qu'ont obtenu mes flammes,
Par qui jadis l'amour a captivé tant d'âmes?
Il le faut, toutefois, Perside l'a voulu.
(Il jette un bracelet de cheveux.)
C'est disputer les droits d'un empire absolu.
Noires nymphes du Styx, riches de mes ruines,
Que vous verrez d'appas en ces tresses divines;
Que mon affliction vous va causer de vœux,
Si ces liens dorés sont pris pour vos cheveux;
Les déités du ciel envîront vos ténèbres,
Et ce trésor rendra leurs sermens plus célèbres;
Mais l'onde par respect ne les fait point mouvoir,
Et me permet encor le bonheur de les voir.
Mes soupirs l'ont touchée, et son marbre liquide,
Afin de m'obliger prend un être solide.
Qui vous fait, effrontés, approcher de ces eaux?
Sortez, esprits ingrats, du fond de ces roseaux;
Vous craignez vos bourreaux, moi je crains leurs reproch
Tirez vos muids percés, allez porter vos roches;
Quel sort vous a tirés hors de vos noires tours,

Et qui vous a soustraits à la faim des vautours?
Qui vous a relâchés, et quel dieu vous avoue
D'abandonner les fers, et la flamme et la roue?
Adieu, quittez ces bords, vos esprits criminels
Profanent ces objets de mes vœux éternels;
Vous chérissez Perside, et vos ombres traîtresses
N'entrent dans ces roseaux que pour ravir ses tresses,
Et, me rendant suspect à sa divinité,
Succéder à l'honneur de ma captivité.

(Cléonice arrive.)

Toi qui souillas jadis, meurtrière, ingrate, infâme,
Du sang de ton mari le sacré nom de femme,
Qui donne tant de trêve à tes membres lassés,
Et te fait éloigner de tes tonneaux percés?
Ne dois-tu plus souffrir; et, depuis tant d'années
Que ton bras obéit aux lois des destinées,
A-t-il puisé tant d'eau, que jadis ton courroux
T'a fait tirer du sang du sein de ton époux?

CLÉONICE.

Par celle que ton cœur a toujours adorée,
Et qui préside encore à ton âme égarée;
Par les plus saints effets que ton cœur lui voua;
Par le titre d'amant dont elle t'avoua;
Par ce divin pouvoir qui des hommes dispose,
Et par l'heureux séjour où son ombre repose,
Accorde un peu de temps au sens de mes discours,
Et reçois de ton mal l'infaillible secours.
Sais-tu pas que du corps une âme est désunie,
Aussitôt qu'un mortel a sa trame finie?
Que l'esprit déchargé de ce pesant fardeau,
Le fuit et l'abandonne à l'horreur du tombeau;

Que là, sans mouvement, sans chaleur, sans lumière,
Il reprend peu à peu sa nature première;
Que ses membres si beaux, étant désanimés,
Se changent au limon dont ils furent formés?
Toi, tu vois que ton corps encore ici subsiste,
Et que ton cœur malade à la douleur résiste;
Il respire, il soupire, et pousse encor des vœux;
Tu vois tes mêmes bras et les mêmes cheveux,
Dont tu flattes sans fruit ton ardeur insensée,
Séparé du sujet qui charme ta pensée:
Perside est aux enfers, sans vie et sans amour,
Toi tu vis, et ton œil encore voit le jour.

CLORIDAN.

Simple: que ta raison dans ces raisons s'égare,
Et qu'un étrange effort du bon sens te sépare!
Seule, tu ne sais pas quelle clarté nous luit,
Et que mon beau soleil chasse d'ici la nuit.
Quoique l'esprit se croie encor dans sa matière,
Le trépas l'a rangée au bord d'un cimetière,
Où l'homme le plus vain lit sur nos os blanchis
Un destin dont les rois ne sont pas affranchis.
Que si nous paroissons encor de même sorte,
C'est que l'âme a du corps l'impression si forte,
Et conserve toujours tant d'instinct à l'aimer,
Que, vaine ombre qu'elle est, elle croit l'animer,
Pense voir par ses yeux, ouïr par ses oreilles.
Moi, qu'un bon sens assiste en des erreurs pareilles,
Qui sais bien être ici, sans oreilles, sans yeux,
Mieux que toi je connois la nature des lieux.
Vois-tu ces noirs cachots où l'âme criminelle
Subit l'arrêt fatal d'une peine éternelle?

Vois ces lieux destinés aux parjures amans;
Quoi, n'es-tu point sensible à leurs gémissemens?
Peux-tu bien sans douleur ouïr les voix plaintives,
Et voir l'état affreux de ces âmes lascives?
C'est trop, c'est trop souffrir ce spectacle d'horreur;
Si j'ai failli, démons, en ma chaste fureur,
Ne m'abandonnez pas aux coups de ces mégères;
Leurs bras sont trop pesans pour des fautes légères.
Mais quel bonheur m'arrive au danger où je suis?
Perside ici, ma reine! hé! cruelle, tu fuis!

(Il court après Perside qu'il s'imagine voir.)

CLÉONICE.

Ciel, qui vois dans l'ennui mon âme ensevelie,
Guéris-moi de ce mal ou lui de sa folie;
Inspire ma raison pour l'ôter de ce point:
Mais, las! que j'en ai peu d'aimer qui n'en a point.

SCÈNE II.

CLORIDAN, *hypocondre, au lit.*

Impuissant à fléchir sa rigueur obstinée,
Ses dédains ont enfin ma poursuite bornée.
Enfin je suis lassé de suivre ses beautés,
Qui vont par tout l'enfer gagner des libertés:
Tout cède à ses appas; les plus vains lui défèrent;
Mille princes défunts en son amour espèrent,
Et je vois, malheureux, après ces longs travaux,
Mon espoir étouffé sous l'effort des rivaux!
Et je nourris encore une amour si parfaite!
Et cette ingrate encor préside à ma défaite!

Et ma douleur consulte et n'ose me venger!
Je puis être de flamme et n'être pas léger!
Léger, dieux! qu'ai-je dit? ah! pardonne, ma reine,
Une âme en ce penser est digne de ta haine.
Un esprit tout de feu, pour froide que tu sois,
A le fruit de ses vœux lorsque tu les reçois;
Et, lorsque ta beauté souffre qu'on l'importune,
Qui soupire pour toi doit chérir sa fortune.
Mais à quel accident reprocher mon malheur?
N'es-tu pas cet objet qui flattoit ma douleur?
Un roi peut-il vanter sa fortune seconde,
Après les privautés que je goûtois au monde?
N'ai-je pas mille fois, sur les fleurs de ton sein,
Confirmé les arrêts de mon chaste dessein?
Je vois la même bouche où mon âme ravie
A cent fois en un jour pris et perdu la vie.
Combien dessus ton col ai-je foulé de lis,
Qu'après ce doux effort je trouvois embellis?
Combien de fois goûté dessus tes lèvres closes
La douceur du nectar sous la couleur des roses?
Encor la préférois-je au vin délicieux
Que verse Ganymède en la coupe des dieux.
Combien cette faveur, à mon amour rendue,
A-t-elle vu d'instans ma lèvre suspendue,
Incertaine souvent, en son ardent désir,
Quoi des yeux, ou du col, ou des lèvres choisir?
Combien de fois ton œil, par un doux artifice,
Afin de m'animer, parut-il moins propice?
Enfin combien de fois, après ces doux combats,
Sans contrainte as-tu pris ton supplice en mes bras?
Tu ne le peux nier, et toutefois, cruelle,
Tu me peux refuser une ardeur mutuelle;

Et ces lieux, où l'on voit tous les crimes punis,
T'ont rendu criminelle et nous ont désunis.

(Érimand père de Cléonice arrive.)

ÉRIMAND, *parlant pour sa fille.*

Donc nous ne pouvons rien sur cette humeur ingrate?

CLORIDAN, *voulant parler de Perside.*

L'espoir de la fléchir me console et me flatte.

ÉRIMAND.

Fléchir qui vous adore et vous fait tant de vœux?

CLORIDAN.

Oui, mais pour me trahir, et ravoir ses cheveux.

ÉRIMAND.

Sa jeune humeur vous voue et son corps et son âme.

CLORIDAN.

Quoi! vous seul ignorez qu'un autre objet l'enflamme?

ÉRIMAND.

Sa douleur vous répond de sa fidélité.

CLORIDAN.

Et tous ces vains esprits de sa légèreté?

ÉRIMAND.

Son amour se lit trop en sa longue poursuite.

CLORIDAN.

Et sa légèreté parut trop en sa fuite.

ÉRIMAND.

Quoi! pour la retenir vos yeux n'ont plus d'appas?

CLORIDAN.

Ils en avaient jadis, mais devant mon trépas.

Cessez, vaines erreurs, d'occuper ma mémoire,
Et de m'entretenir d'une si vaine gloire;
Que votre illusion cède à mon jugement,
Que, n'étant plus aimé, je ne sois plus amant.
Ta rage me poursuit et n'est pas assouvie,
Injurieux destin, par la fin de ma vie?
Mon esprit malheureux est dégagé des sens,
Et ne l'est pas du mal qu'encore je ressens.
Sans yeux, je vois l'ingrate éviter mon approche;
Sans oreilles, j'entends qu'elle est pour moi de roche;
Sans lèvres, j'aspirais à baiser son beau teint,
Et, sans cœur, je me vois sensiblement atteint.

(Cléonice revient avec sa nourrice.)

CLÉONICE.

Toujours sourd à mes vœux?

CLORIDAN.

Où courez-vous, belle âme?
Sans éviter l'abord d'un esprit tout de flamme,
Dont les moindres tourmens font pâlir les enfers,
Et qui succombe enfin sous le poids de ses fers.

CLÉONICE.

Si d'une telle erreur votre âme est dégagée...

CLORIDAN.

Sous de nouvelles lois l'ingrate s'est rangée;
Ma voix n'eut point d'effets, et tous ces vains esprits
Furent à mon sujet touchés de ses mépris.

CLÉONICE.

Et comment parut-elle?

CLORIDAN.

Avec les mêmes grâces
Qui brilloient dans le monde, et fondoient tant de glaces:

Son teint sembloit encore aussi frais, aussi sain;
La mort n'a pu ternir un des lis de son sein.

CLÉONICE.

Et qui vous a si bien sa beauté figurée?

CLORIDAN.

Ces mêmes yeux l'ont vue, admirée, adorée.

CLÉONICE.

Donc votre esprit encore informe votre corps;
La Parque n'auroit pas laissé des yeux aux morts?

CLORIDAN.

Quoi, ton âme est aveugle; et tu crois, insensée,
Me voir, en ces bas lieux, par la seule pensée?

CLÉONICE.

Ah! je vis, et je vois; ce grand flambeau du jour
Connoît également ma vie et mon amour,
Qu'il auroit vu finir, après ce long supplice,
Si le ciel pour me perdre étoit assez propice.

CLORIDAN.

Hélas! qu'un sort étrange a ses esprits blessés!
Et que dans les enfers on trouve d'insensés!
Hé! simple, où sommes-nous? tu crois vivre, abusée;
La trame de tes jours n'est pas encore usée?
Qu'un astre favorable éclaira ton trépas,
Et que la mort est due à qui ne la sent pas!
Mais je ne pense plus, voyant tes rêveries,
A l'aimable sujet de mes saintes furies;
Dieux! un autre penser doit-il m'entretenir?
Je la perds justement, perdant son souvenir:
Pourrai-je désormais rentrer dans son estime?
Ma paresse a rendu sa fuite légitime;

Et, si jamais j'obtiens un œil moins rigoureux,
Elle est trop favorable, et je suis trop heureux :
Donc que tardé-je plus, courons parmi ces plaines
Chercher l'unique objet qui peut finir nos peines.
Puis-je tant différer, pressé d'un feu si pur?
Perside s'est cachée en un lieu plus obscur :
Esprits, conduisez-moi sur les bords les plus sombres
Que le ciel ait choisis pour le séjour des ombres.

CLÉONICE, *tenant Cloridan.*

Nourrice, à quel avis recourir désormais?
Dégagé de nos mains, je le perds pour jamais.

CLORIDAN.

Après tous ces efforts, jalouse ombre traîtresse,
Le repos m'est acquis au sein de ma maîtresse.
Pour un seul des plaisirs qu'ensemble nous cueillons,
Mon courage allumé fendroit des bataillons.

LA NOURRICE, *le tenant aussi.*

Que les morts ont de force! ah! dieux! en cette peine,
Je perds en un moment le courage et l'haleine.

CLÉONICE.

Enfin, parfait amant, c'est assez endurer,
Une si belle ardeur a sujet d'espérer;
L'enfer est indigné qu'un tel esprit soupire,
Il accorde Perside à votre long martyre;
Et veut qu'après les traits d'un sort si rigoureux,
Elle jette à son tour des soupirs amoureux.
Seule je sais l'endroit où cette ombre divine
Déjà mille faveurs à vos peines destine,
Et, lasse de s'ébattre en ces jaloux débats,
Propose de jamais ne l'être qu'en vos bras.

Donc soyez plus remis, et, dans cette espérance,
Fondez sur ma promesse une entière assurance;
Ici la jouissance éteindra votre feu,
Ici je me promets de l'amener dans peu.

CLORIDAN.

Si jamais ta promesse est de l'effet suivie,
Si jamais ta faveur me peut rendre la vie,
Si tu donnes tes soins à mes chastes désirs,
Tes pas à mon repos, ta peine à mes plaisirs,
Et si, par ton avis, sa beauté languissante
Vient soulager l'ardeur de ma flamme innocente...
Ah, dieux! que ce penser me flatte doucement!
Je proteste l'enfer, les eaux, le firmament,
Et tout ce que je dusse avoir de vénérable,
Que ta divinité seule m'est adorable;
Que cet heureux esprit ne veut tenir de loi
Que du sacré pouvoir de ma reine et de toi.
Mais aux lieux où je suis la lumière m'offense,
L'enfer en cet endroit fait trop peu de défense;
Le soleil semble luire, et venir sur ces bords,
Épier si Perside est dans le rang des morts:
S'il pense en être aimé, que son estime est fausse!
Ah! sois content, bel œil, d'éclairer sur sa fosse:
Si tu l'aimas jadis, fais voir sur son tombeau
Tout ce que dans le sein la terre a de plus beau;
Exerce en cet endroit tes passions discrettes,
Fais languir ta lumière entre les violettes:
Un corps si précieux doit terminer tes vœux:
Fais des lis de son teint, de l'or de ses cheveux,
De ses yeux des œillets, de ses lèvres des roses,
Et dors en ce tombeau, si jamais tu reposes;

Mais laisse-moi l'esprit, n'attente plus avant;
Ton amour, comme toi, se repaîtroit de vent.
Que différez-vous plus, ombres officieuses?
Afin que vos faveurs me soient plus précieuses,
Quittons ce clair séjour et me daignez mener
En lieux où ce jaloux n'ose m'importuner.

CLÉONICE.

Oui, mon amour m'oblige au soin de vous conduire
Où ce fâcheux rival ne puisse plus vous nuire:
Où rien ne soit contraire au repos d'un amant,
Où l'ombre et le silence habitent seulement,
Où j'espère moi-même, à moi-même cruelle,
Soumettre à vos baisers cette douce rebelle.

CLORIDAN.

Flatté du doux espoir de revoir ses appas,
Que je baise, belle ombre, et rebaise tes pas.
Et vous, pour honorer sa déité suprême,
Vains esprits, baissez-vous, et les baisez de même.

SCÈNE III.

PERSIDE, *sous l'habit d'Aliaste*, ORONTE, *père de Perside.*

PERSIDE.

J'honore son esprit; un autre que le sien
N'eût jamais tant souffert un si libre entretien.

ORONTE.

Ce compliment vous plaît, et vos moindres mérites
Font assez estimer l'honneur de vos visites.
Perside éprouve en vous que, d'un esprit joyeux,
Les plus longs entretiens sont les moins ennuyeux.

(Il sort.)

PERSIDE *seule.*

Et, dans l'étrange état où je vois ma fortune,
La plus longue louange est la plus importune:
Et toutefois, amour! la feinte a réussi:
Mais c'est peu si la fin n'en réussit aussi.
Donne un heureux succès à ce triste voyage,
N'achève pas mes jours au printemps de mon âge;
Ou, si je dois mourir en ce cruel tourment,
Que je rende l'esprit au sein de mon amant.

SCÈNE IV.

ORONTE, *père de Perside;* CLARINDE, *mère de Perside.*

ORONTE.

A la voir tous les jours pensive et retirée,
Ses yeux à demi clos, sa couleur altérée,
Je juge, conférant le présent au passé,
Que son esprit n'est pas comme son front glacé;
Et que, lorsqu'on la croit oisive et solitaire,
C'est lorsqu'elle est moins seule, et qu'elle a plus d'affaire.
L'amour est absolu dessus ces jeunes cœurs,
Et, comme en notre temps, il a des traits vainqueurs.

CLARINDE.

Pour moi sachant qu'amour l'a mise en cette sorte,
A tout autre accident je fermerais la porte;
Ses beautés sont un fruit qui n'a que trop mûri,
Et qui mérite bien les baisers d'un mari.

ORONTE.

Je vis depuis long-temps en pareille croyance;
On ne saurait faillir par trop de prévoyance:

Une fille est bien faible en ces rudes combats,
Et souvent la plus ferme a mis les armes bas.
Qu'on la fasse descendre. Et pourtant sa faiblesse
N'a jamais suscité de soupçon qui me blesse;
Elle est assez discrète en ses contentemens,
Et la même vertu règle ses mouvemens.

(Aliaste paroît sous les habits de Perside.)

Elle vient; je la vois. Ma fille, on trouve étrange
Que cette belle humeur d'heure en heure se change;
Quel modeste respect tient votre œil abattu?
Être si vertueux souvent n'est pas vertu.

(La mère reconnaît que ce n'est pas sa fille, et Aliaste lui fait signe que c'est un jeu.)

Rien n'est bon qu'en son temps, il faut que le visage
Réponde aux mouvemens de l'esprit et de l'âge;
On est aise au printemps de voir que tout est vert,
On aime les glaçons et la neige en hiver;
Chacun chérit l'espoir qu'un bel été nous donne,
Et les fruits semblent doux seulement en automne:
Qu'un ordre si parfait vous serve de leçons,
Et ne faites point voir au printemps des glaçons.

CLARINDE.

Ah! dieux, qui vit jamais tel sujet de risée?
Comme ce vêtement a sa vue abusée!

ALIASTE.

J'aurais tort de détruire un ordre souverain;
Mais le ciel au printemps n'est pas toujours serein;
Et, selon que ses feux font ou défont les nues,
Nous voyons leurs beautés ou couvertes ou nues.

ORONTE.

Dites-nous quel sujet altère ces attraits,
Nous pourrons à loisir philosopher après.

CLARINDE.

Comment se contenir en voyant ces merveilles?
Qu'il sait bien décevoir ses yeux et ses oreilles!

ALIASTE.

En la mauvaise humeur qui me tient en ce point,
Mon plus puissant sujet est de n'en avoir point.
L'excès de ma tristesse en ce point seul consiste
De ne savoir comment ni pourquoi je suis triste.

ORONTE.

La moindre compagnie en t'abordant te nuit:
Tu l'aimerais le jour si tu l'avais la nuit.
Ah! je sais trop l'humeur où ton âge te porte;
Ta mère en mêmes ans vivait de même sorte.

CLARINDE.

Là, là, c'est trop causé, discoureur; dépêchez,
Et ne découvrez point ici nos vieux péchés.

ORONTE.

Ne crois pas qu'en ce point le monde te méprise;
Ta faiblesse l'excuse, et le ciel l'autorise :
Et moi, qui dois surtout veiller à ton repos,
Je n'ai pas sans sujet avancé ce propos.
J'ai vu certains mignons, que ton œil seul anime;
Si tu dis qui d'eux tous a gagné ton estime....

CLARINDE.

A qui donc pensez-vous ces discours adresser?

ORONTE.

Vous les tenir jadis, c'était bien vous blesser;
Possible votre humeur fut plus froide qu'une autre;
Et pourquoi n'aurait-elle un cœur comme le vôtre?

Vraiment ce front de feu dût être plus secret :
Ne pouvant plus d'amour, il rougit de regret.

CLARINDE.

La flamme avec la neige en ce front ne s'allie
Que par le souvenir de ta jeune folie :
Je m'imagine encor te voir, à mes genoux,
Suivre les vifs accès de ton esprit jaloux ;
Cueillir sans mon aveu mille faveurs secrètes ;
Porter dessus mon sein tes lèvres indiscrètes,
Et, pour autoriser tes folâtres humeurs,
D'un accent triste et bas, dire encore : Je meurs.
Ainsi mon front rougit de tes fautes passées.

ORONTE.

Que vous trouvez encor d'appas en ces pensées !
Et qu'on verrait durer ces innocens plaisirs,
Si le temps recevait la règle des désirs ;
S'il n'était absolu sur les choses humaines,
Et s'il laissait toujours souffrir ces douces peines.
Encore, en cet état et froid et languissant,
Quel bonheur de nous voir ce surgeon fleurissant
Sur qui le ciel répand sa plus douce influence,
Et par qui notre vie en finissant commence ;
Qui doit mettre ma joie aussi haut que mes vœux,
Et conserver nos jours en ceux de nos neveux.
Donc, ma fille, ôte ici le voile de la crainte,
Et confesse pour qui ta belle âme est atteinte.

ALIASTE.

Mon œil ne fit jamais ni souhaita d'amant ;
Et j'aspire à l'amour des filles seulement.

ORONTE.

Je crois que, te voyant à ce point condamnée,
Alors tu serais moins honteuse qu'étonnée :

Que, si d'autres objets ne charmaient tes ennuis,
On te verrait réduite à de fâcheuses nuits.

CLARINDE.

Que l'un est abusé, que l'autre sait bien feindre!
Ah! le doux passe-temps! dieux! comment se contraindre?

ORONTE.

Enfin, c'est m'ennuyer en ce respect honteux:
Qu'on se montre plus nue à mon esprit douteux,
Et que j'apprenne ici le sujet de tes flammes.

ALIASTE.

Une jeune beauté, le miracle des dames,
Et dont le moindre appas force les libertés,
Tient parmi ses attraits mes esprits enchantés.

ORONTE.

Je crois que depuis peu quelque démon contraire
Prive de jugement et la fille et la mère.

CLARINDE.

Sus, voyez qui pourrait se contraindre en ce point;
Si la mélancolie ici ne rirait point.
Qu'aisément un habit a déçu votre vue!
Et louez avez nous cette fourbe imprévue.

ALIASTE.

Voyez que nous savons par des moyens aisés,
Tromper subtilement l'œil des plus avisés.

ORONTE.

Aliaste, est-ce vous? Dieux! cette ressemblance
Me charme, et tient encor mon esprit en balance.
Ma fille a même poil, mêmes yeux, même teint:
L'agréable transport dont je me sens atteint!

Qu'en ce déguisement mon esprit se récrée,
Et que le souvenir de mon erreur m'agrée!

ALIASTE.

L'heur de vous réjouir me rend le plus content:
Perside cependant chez ma mère m'attend;
Et je ne suis déjà que trop long, ce me semble.
Nos vêtemens repris, nous revenons ensemble.

ORONTE, *s'en allant.*

Allez, mon cher parent, tout vieil que je me sens,
Je trouve du plaisir en ces jeux innocens.

ALIASTE, *seul.*

Ah! que, si tu savais quel sujet nous y porte,
Ce jeu ne t'aurait pas agréé de la sorte:
Un pareil passe-temps n'eût pas été si doux!
Sous mes habits, Perside, attend au rendez-vous.
Amour, guide nos pas, et fais que ce voyage
Soit la fin de nos maux, ou celle de notre âge.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLORIDAN, *seul, dans un cercueil.*

Esprits, qui sans repos cherchez des vérités
Qu'on voit si clairement dans ces obscurités;
Vous qui bravez le sort et ses métamorphoses,
Qui pensez voir à nu la nature des choses,
Et qu'un ordre si beau n'ait point de fondemens
Qui ne soient découverts à vos entendemens:
Simples, ne sondez plus des mystères si sombres;
De pareilles clartés n'appartiennent qu'aux ombres.
Ici le jugement est du tout ennobli,
Il apprend toute chose aux rives de l'Oubli.
Ici la vérité s'accorde aux apparences.
Le sort n'est point celui qui fait les différences;
La crainte ni l'espoir n'y sont point de saison,
Les sens n'y choquent point les droits de la raison.
Ici le faux objet des vanités passées
Ne sème point d'appas à nos saintes pensées:
Qui juge rien de ferme au monde, n'a point d'yeux,
Ce n'est qu'entre les morts qu'on vit comme les dieux.
Le peuple foule aux pieds, dans ces noires provinces,
L'or qu'il a vu briller sur la tête des princes;
De tant d'objets divers qui traînent sous nos pas,

Le sceptre et la houlette ont de mêmes appas;
Les marbres qui pavoient tant de maisons superbes,
Cèdent ici le prix à la beauté des herbes;
Les plus ambitieux se trouvent conviés
A plaindre maintenant ceux qu'ils ont enviés:
Ce qui leur fit aussi mépriser les supplices,
Étouffer les vertus, entretenir les vices,
Ces vaines dignités sont des objets si faux,
Qu'ils n'élèvent souvent que sur des échafauds.
D'un mot faire trembler tant de mers et de terres,
Avoir, comme les dieux, l'usage des tonnerres,
Tenir en son pouvoir tous les cœurs enchaînés,
Voir autour de son char des monarques traînés,
Disposer des humains avec toute licence,
Ne vous est pas, mortels, une entière puissance;
Les sens gagnent sur vous le titre de vainqueurs,
Et mille passions tyrannisent vos cœurs.
Au milieu de la paix les soucis vous combattent,
Vos esprits sont gênés quand vos sujets s'ébattent.
Ah! qu'on vous donne à tort ces titres relevés!
On vous nomme seigneurs de ceux que vous servez;
Pouvant juger au vrai du poids d'une couronne,
Qu'on priseroit bien peu l'éclat qui l'environne!
Et qu'elle trouve en vous des courages parfaits,
Si le chef aussitôt ne courbe sous le faix!
Moi, dont un sort plus humble a gouverné la vie,
Et qui ne crus jamais aux conseils de l'envie;
Qui tiens qu'un homme à tort prend cette qualité,
Quand son courage est vain contre la vanité,

(Cléonice entre dans la chambre.)

J'ai, laissant toute chose, emporté cette gloire,
Que rien de vicieux ne tache ma mémoire;

Et l'oubli désormais doit avouer ce point,
Que contre la vertu son fleuve n'en a point.

CLÉONICE.

C'est trop s'entretenir de ces vaines pensées,
C'est trop long-temps laisser tant d'âmes offensées:
Payez-vous l'amitié d'un supplice éternel?
Et n'adorer que vous, est-ce être criminel?
Si j'ai pressé vos sens avec trop de licence,
J'ai manqué de courage, et non pas d'innocence;
Le chasseur n'a jamais, par un coup si soudain,
Signalé son adresse en la suite du daim:
Et, quand Dieu nous poursuit, on verroit ses tempêtes
Tomber plus lentement de ses mains sur nos têtes,
Que ces divins attraits n'ont forcé mon dessein.
Un trait d'œil m'alluma ce brasier dans le sein,
Un instant me vainquit, un instant m'ôta l'âme,
Et réduisit mes sens à découvrir ma flamme:
Mon cœur le bénissoit; mais ce cruel moment
Qui le fit amoureux, ne lui fit point d'amant.
Un faux mal qui vous fait chercher la solitude,
Qui n'a point de sujet que votre ingratitude,
Un mal feint à dessein, refuse vos faveurs
Aux transports innocens de mes saintes ferveurs.

CLORIDAN.

C'est trop, c'est trop, vaine ombre. Où m'attend ma déesse?
Un violent désir de l'adorer me presse;
Le ciel ne fût jamais l'objet de tant de vœux
Que j'en ai préparés pour un de ses cheveux.
Trouve mon beau soleil : que ta poursuite est lente!
Toi, qui dépeins si bien une ardeur violente ,

Que tu la ressens mal, et qu'à ton jugement
L'absence d'un bel œil cause peu de tourment!

CLÉONICE.

La présence du tien, cruel tyran des âmes,
En livre bien, hélas! un plus sensible aux dames.
Tigre, indigne sujet des maux que j'ai soufferts,
Ce cœur, pouvant t'aimer, est digne de ses fers;
Et le plus vil serpent, comme il a moins de rage,
Dut avoir plus d'attraits à forcer mon courage.
Les lions et les ours, avec plus de pitié,
Auraient entretenu ma honteuse amitié.
Suis, suis les mouvemens de ta coupable haine:
Tu trembles, tu pâlis, lâche auteur de ma peine;
La honte sur ton front ne trouve point de sang;
Ah! viens pour le rougir en tirer de ce flanc.

CLORIDAN.

Dieux! tirez-moi du rang de ces ombres parjures!
Cruelle, et ne m'as-tu promis que des injures?
Vomir ces vains propos contre un cœur innocent,
Est-ce remédier aux douleurs qu'il ressent?
Et me faire l'objet de ton injuste plainte,
Est-ce me procurer les faveurs de ma sainte?
Mais ne cèles-tu point sa venue, à dessein
De me rendre plus doux les charmes de son sein;
Et le pieux désir d'accroître mes délices,
Ne sert-il point de cause à tes douces malices?
Ah! ne fais point, mauvaise, à nos vœux mutuels
Acheter ta douceur par des maux si cruels:
Et, si jamais ton âme a fait l'expérience
De ce que peut l'amour jointe à l'impatience,
Ne réduis point la mienne aux furieux desseins

Qui nous font violer les respects les plus saints.
Vois quelle intention mon amour se propose :
Si dans peu je n'apprends où Perside repose,
Ces deux bras, animés d'un généreux effort,
Iront meurtrir Cerbère et désarmer la Mort,
Étouffer pour jamais la puissance des Parques :
On n'aura plus ici de nochers, ni de barques ;
Et les mortels, encor revêtus de leurs corps,
Pourront en assurance habiter sur ces bords :
Le ciel ne craindra plus d'y prêter sa lumière,
Telle qu'elle est au monde en la saison première ;
Même, si mes desseins ont un heureux succès,
Les oiseaux dans ces lieux auront un libre accès,
Et les ruisseaux affreux qui coulent dans ces plaines
Changeront leur nature en celle des fontaines ;
L'astre qui n'a point vu ces rivages encor,
Du soufre et du limon fera du sable d'or,
Et produira partout la fleur la plus charmante
Que vit jamais Zéphire au sein de son amante,
Où les ombres liront quel sort m'aura fait roi,
Et baiseront les noms de Perside et de moi.
Alors je souffrirai que sur les violettes
Chacun se licencie à des faveurs secrètes ;
Du nombre des vertus j'ôterai le respect,
On n'aura ni témoin, ni juge pour suspect ;
Cette fleur, dont le prix rend la fille superbe,
Pourra sans châtiment se cueillir dessus l'herbe ;
Et Perside vaincue, après ces longs efforts,
Obéira sans honte à mes plus doux transports.

CLÉONICE.

Quelle erreur tient encor mon âme ensevelie ?
Peut-on, sans être fou, douter de sa folie ?

Son mal est trop visible. Adieu, je suis ici
Dans une heure au plus tard, et ta Perside aussi.

SCÈNE II.

LE PAGE, LES VOLEURS, *se battant.*

LE PAGE.

De quelque heureux exploit que votre bras se loue,
Voleurs, dès le berceau destinés à la roue,
Mon adresse n'a pas d'assez lâches défauts,
Pour souffrir que ma mort dresse vos échafauds.
J'espère, si l'effet répond à mon courage,
D'obliger vos destins par un pieux outrage,
Et de vous affranchir des honteux appareils
Que les mains des bourreaux dressent à vos pareils.

PREMIER VOLEUR.

Éprouve que ce bras sait punir l'insolence
De semblables causeurs, d'un éternel silence.

DEUXIÈME VOLEUR.

Souffre que ma valeur le mette au rang des morts,
Et réserve la tienne à de plus grands efforts.

LE PAGE.

Ah, cruauté du sort! ah, fortune traîtresse!
Que ces lâches voleurs aient forcé mon adresse!
Infâmes, je reçois un traitement trop doux,
Vous épargnez un traître, et qui vaut moins que vous.
(Ils le lient à un arbre.)

PREMIER VOLEUR.

Mon cœur ne se hasarde à semblable aventure,
Qu'afin de signaler sa courtoise nature.

J'aborde tout le monde, et mes soins innocens
Veillent à soulager la peine des passans;
Quelquefois, assisté de deux ou trois des nôtres,
Nous déchargeons les uns, nous époudrons les autres;
Et ceux dont la sueur a les membres mouillés,
Ne sortent de nos mains jamais que dépouillés.
Le désir d'exercer un si pieux office
Souvent nous fait user de force et d'artifice;
Et, simple que je suis, j'oblige des ingrats,
Qui voudroient dès l'abord échapper de mes bras.

(Il fouille dans les poches du page.)

Ce collier est plus propre aux filles qu'à des pages;
Ces liens sont honteux à de nobles courages;
Ces joyaux sentent trop leurs voleurs fugitifs,
Et ces chaînes, il faut les laisser aux captifs.
Ta chaleur nous feroit de trop justes reproches,
Si nous avions laissé le soleil dans tes poches;
Or, je me tiens heureux de t'avoir fait plaisir;
Adieu, nous te laissons délasser à loisir.

DEUXIÈME VOLEUR.

Non, non, ce vêtement est bien à mon usage,
Joint qu'il me semble un peu trop riche pour un page;
Couvre-toi d'un habit plus simple à ton retour,
Et dis que j'ai dessein de réformer la cour.

LE PAGE.

Ciel! témoin de mon crime, auteur de ma misère,
Ta rougeur parle assez de ta juste colère.
Mais qui te fait, cruel, différer mon trépas?
Tu sais qu'il est un foudre, et tu n'en uses pas?

PREMIER VOLEUR.

Qu'il a, nu comme il est, baisé des courtisanes!
Qu'en ce point il sera fatal aux paysannes;

Qu'elles prodigueront d'honnêtes complimens,
Pour s'acquérir l'honneur de ses embrassemens!

LE PAGE *seul, lié à un arbre.*

Lions, ours, déchirez cette vivante proie;
Que mon sang répandu ce lâche cœur nettoie;
Ce cœur à qui le prix des joyaux présentés,
Fait suivre les conseils de mes sens enchantés.
Dieux! laissez-vous en paix cette âme criminelle?
Livrez à la traîtresse une guerre éternelle.
Pour éteindre mes jours allumez des bûchers;
Pour me désanimer animez des rochers;
Troublez les élémens, et lancez de la nue
Vos foudres punisseurs dessus ma tête nue.
Ah! si votre vengeance a bien eu le pouvoir
De ne me rien laisser, non pas même l'espoir,
Un point vous reste encore à la rendre assouvie;
Vous m'aurez tout ôté si vous m'ôtez la vie.
Lions plus innocens, et moins ingrats que moi,
A qui nature inspire une secrète loi
De rendre les bienfaits, de révérer vos maîtres,
Souffrez-vous que je vive? épargnez-vous les traîtres?
Lâches, vous me laissez trop long-temps en ce point;
Avez-vous du respect pour ceux qui n'en ont point?

SCÈNE III.

PERSIDE, ALIASTE, LE PAGE.

ALIASTE.

Enfin nous avançons; les yeux de Cléonice
Doivent bientôt accroître ou finir mon supplice;
Sa joie ou ses mépris nous rendront plus savans,
Et nous verrons ce mort qu'on préfère aux vivans.

LE PAGE.

Dieux! n'aperçois-je pas Aliaste et Perside?
Ah! la mort n'est pas loin; console-toi, perfide.

PERSIDE.

Et moi que je ressens un violent effort,
Dans la crainte de voir que mon amant soit mort!

ALIASTE.

Hélas! combien de fois dans ces forêts superbes,
Sans voix, sans mouvement, étendus sur les herbes,
Avons-nous exprimé, par nos yeux languissans,
Les désirs mutuels de nos cœurs innocens?
Que clairement alors, sans fard, sans flatterie,
Sa rougeur me parloit de sa douce furie;
Et qu'elle eût aisément, par sa moindre action,
Aux moins judicieux prouvé sa passion!
Quelquefois à dessein sa gorge demi-nue
Me sembloit accuser de trop de retenue;
Et ses beaux yeux sembloient, avec certains appas,
Se plaindre de dépit qu'on ne les baisoit pas;
Si ma lèvre timide en prenoit la licence,
Qu'elle témoignoit bien d'agréer cette offense!
Elle eût un jour entier souffert ce doux affront,
Et rien ne me l'osoit reprocher que son front.

LE PAGE.

Cherchez-vous le menteur, le perfide, l'infâme,
Que l'or a fait résoudre à trahir votre flamme?
Vous le voyez le traître, approchez, avancez;
Les bourreaux sont-ils prêts et les gibets dressés?
Que différez-vous plus? rompez ces foibles chaînes,
Et n'épargnez sur moi ni fers, ni feux, ni gênes.

PERSIDE.

Dieu! qu'un heureux destin m'a conduite en ces lieux!
Ce page nous pourra.... mais croirai-je à mes yeux?
Seroit-ce Phidamant?

LE PAGE.

C'est moi : je suis le traître
Que le ciel laisse vivre, et qui ne dût plus être.
Vous le voyez l'ingrat, qui n'a pour des bienfaits
Produit en vos amours que de tristes effets.
J'ai servi contre vous la passion d'un autre,
Et la beauté de l'or m'a fait trahir la vôtre.

PERSIDE.

Quoi qui te puisse rendre indigne d'amitié,
La repentance attire à force la pitié.
Rends-nous un compte exact d'un si triste voyage,
Et crois que nous saurons excuser ton jeune âge.

LE PAGE.

Passant dans ces forêts, je trouvai sur les fleurs
Une jeune beauté qui les noyoit de pleurs;
Le nom de Cloridan, mêlé parmi sa plainte,
Ne m'étonna pas moins qu'elle n'étoit atteinte.
J'appris que ce seigneur, arrêté dans ce lieu,
Avoit sur ses esprits l'autorité d'un dieu.
Que différé-je plus d'avouer mon offense?
Sa prière et ses dons forcèrent ma défense;
Elle obtient votre lettre, en altère le sens,
Me la rend, et se sert de discours si puissans,
Que mon avare humeur promit à son envie
D'assurer Cloridan que vous étiez sans vie:
Je le vis, je jurai de ce qui n'étoit pas,
Et, par ce faux rapport, je fis deux faux trépas.

Ce discours lui rendit le jugement si sombre,
Qu'il crut et croit encore n'être plus rien qu'une ombre;
Cléonice l'adore et tâche à le tirer....

ALIASTE.

Ah, dieux! quel mot, cruel, viens-tu de proferer?
Cloridan seroit-il ce mort qu'on me préfère?

LE PAGE.

Mais en vain cette belle en sa faveur espère.
Dans la puissante erreur qui trouble sa raison,
On dit qu'il aime encor sa première prison,
Et qu'il avoue à tous, en cette rêverie,
Que Perside est l'objet de sa douce furie.
Je ne puis qu'ajouter, sinon que deux voleurs
Ont mis ce criminel en ce point de malheurs,
Dont vous dussiez déjà tirer son âme ingrate,
Qui n'a rien que l'espoir de la mort qui la flatte.

PERSIDE.

Quoi qu'on doive de peine à ta noire action,
Mon esprit indulgent force ma passion.
Rompons-lui ces liens.

LE PAGE.

Non, j'ai plus de courage;
Votre faveur me nuit, et la pitié m'outrage.
Si ce cœur ne reçoit sa peine de vos bras,
Je veux de cette main punir mes sens ingrats.
Votre ressentiment peut-il sans injustice,
Différer d'un instant un si juste supplice?
Et ne craignez-vous point que les charmes de l'or
Ne me portent un jour à vous trahir encor?

PERSIDE.

Admire seulement combien je suis humaine,
Et ta confusion te servira de peine.

La mort aux malheureux est un aimable point,
Et, pour les bien punir, on ne les punit point.

LE PAGE.

Il est vrai que la mort plaît à ma frénésie,
Et qu'elle a plus d'appas que votre courtoisie.
Comment, après l'horreur de cet acte odieux,
Puis-je encor soutenir la clarté de ces yeux
Dont le trait le plus doux m'est fatal, et m'accuse
D'un crime qui n'a point d'exemple ni d'excuse?

PERSIDE.

Dieux! que tes vains regrets nous ôtent de momens!
Sais-tu combien le temps coûte cher aux amans?
Celui de qui mes yeux tiennent l'âme ravie,
Sans Perside, a sujet de se croire sans vie:
Sa guérison te dût autrement exciter;
Tu l'as désanimé, viens le ressusciter.

SCÈNE IV.

CLÉONICE, CLORIDAN *au tombeau.*

CLÉONICE *seule.*

Rien ne l'a pu dompter, ce superbe courage,
Ni l'amour, ni l'humeur, ni la beauté, ni l'âge;
Et les plus orgueilleux ont trouvé des appas
En ces conditions qui ne le touchent pas.
N'avez-vous plus, mes yeux, ces qualités exquises,
A qui les plus parfaits ont soumis leurs franchises?
Et le temps auroit-il effacé les attraits
Dont tant de cœurs atteints ont adoré les traits?
Quel sort injurieux auroit terni des roses
Qu'on voit dessus mon teint n'être qu'à peine écloses?

Quelle fatalité, changeant l'ordre du temps,
M'auroit pu faire vieille à l'âge de vingt ans?
Inutiles pensers! non je possède encore
La même qualité que Florimant adore,
Pour qui d'un vain espoir Dorame se nourrit,
Que Lisidor aimoit, qu'Aliaste chérit.
Aliaste, ah! ce nom rappelle en ma mémoire
La belle passion dont j'ai terni la gloire.
Quoi, vous avez ailleurs engagé, traîtres sens,
Une franchise due à ses vœux innocens?
Vous promettez un cœur dont un autre dispose?
Ingrats, puis-je donner deux fois la même chose?
Et ne sentez-vous plus ces violens transports
Qu'Aliaste excitoit avec des traits si forts?
De combien de souhaits ai-je flatté ses peines,
Et de combien de nœuds ai-je serré ses chaînes?
Combien pour fomenter son amoureux souci,
Ai-je redit ces mots: Mon cœur, je t'aime aussi?
Dieu! que son souvenir est doux à ma pensée!
Et je le puis quitter pour une âme glacée
Qui, voulant éviter une heureuse prison
Et conserver son cœur, a perdu sa raison.
Ah! c'est trop, Cléonice, avoir l'âme abattue;
C'est nourrir trop long-temps une amour qui te tue;
Étouffe ce brasier, reprends tes premiers feux,
Et qu'Aliaste seul ait l'honneur de tes vœux.

(Elle va parler à l'Hypocondriaque, qui est dans le cercueil.)

Ne fuis plus l'entretien d'une humeur importune;
Le ciel, changeant mes fers, a changé ma fortune;
La raison ne me peut désormais reprocher
Que je perde le temps à combattre un rocher.
Que de plus beaux objets captivent ta pensée;

La plus sensible ardeur de ma flamme est passée;
Et de ces passions que produit l'amitié,
Le ciel ne m'a laissé pour toi que la pitié.

CLORIDAN.

Tu parles de pitié, lâche objet de mes plaintes;
Hélas! que mon malheur te livre peu d'atteintes;
Et que ta cruauté fait durer mon tourment!
Me dénier le bien de la voir seulement!
En quoi t'ai-je offensée? et, n'ayant plus de vie,
Es-tu capable encore ou de haine ou d'envie?
Eh, qu'après tant de maux, cet esprit amoureux
Tienne de ta faveur la qualité d'heureux.

SCÈNE V.

ALIASTE, PERSIDE, CLÉONICE, LE PAGE.

ALIASTE *surprend Cléonice, qui sortoit de la chambre de l'Hypocondriaque.*

Je reçois pour le moins ce bien de mon injure,
Qu'elle ajoute du lustre au teint de ma parjure;
Il ne faut point rougir pour un crime si doux,
Ce flanc vous en dispense, et va rougir pour vous.

CLÉONICE.

Dieux! en cette surprise ai-je des yeux fidèles?

ALIASTE.

Oui, si mon cœur est tel, beau miracle des belles.

CLÉONICE *se jette à son cou.*

Mon tout! mais puis-je bien toucher, en ce transport,
Les sens que j'ai trahis par un si lâche effort,
Ces baisers où jadis tu trouvois des délices,

Ne te sont aujourd'hui que de cruels supplices;
Et je crois, pour te faire un sensible tourment,
Qu'il te faut prodiguer mes faveurs seulement.

ALIASTE.

Confessant un péché, vous offensez des charmes
Qu'un Dieu seroit heureux d'acheter par des larmes.
C'est trop, objet sacré de mes chastes amours:
Épargnez vos appas, et m'offensez toujours.
Si mon cœur vous osoit reprocher ses atteintes,
Son téméraire espoir condamneroit ses plaintes,
Vu qu'un si bel objet a vos sens abattus,
Que de si beaux péchés valent bien des vertus.

CLÉONICE.

Dieux! ici ma partie entreprend ma défense!
Mais cette courtoisie en m'excusant m'offense.
Pourquoi diffères-tu? punis mes sens ingrats.

ALIASTE.

Je le veux, mais prenez ce supplice en mes bras;
Souffrez pour châtiment qu'à souhait je repose
Sur l'humide fraîcheur de ces lèvres de rose :
Souffrez que je punisse encor ces belles mains,
Ce sein, ce front de lis, et ces yeux inhumains
Où l'Amour a trouvé tous les traits de sa trousse;
Je meurs dans ces appas! que la vengeance est douce!
Perside excusera ces transports innocens.

CLÉONICE, *regardant Perside.*

Ah! pardonnez, madame, à mes coupables sens;
Ces appas immortels que Cloridan révère,
M'accusent de l'avoir estimé trop sévère;
Et me font abhorrer la perfide action

Dont j'ai voulu forcer sa belle passion:
Que l'amitié succède à votre jalousie.

(Ils vont dans la cave, où est Cloridan dans un cercueil.)

Allons; et, s'il se peut, calmons sa frénésie.

SCÈNE VI.

CLORIDAN, CLÉONICE, PERSIDE, ALIASTE, LE PAGE.

PERSIDE.

Que fais-tu, beau sujet de mon plus doux souci?
Languir en un cercueil, et ta vie est ici!

CLORIDAN, *sortant du cercueil.*

Ah! propos qui me charme! est-ce toi, ma déesse?
Quel supplice ne dois-je à ta longue paresse?
Quels assez doux baisers pourront servir de prix
Aux divines fureurs dont je me sens épris?
Qui t'a, chère beauté, si long-temps possédée;
Et sur quoi ta froideur a-t-elle été fondée?
Quel sort injurieux nous a pu désunir?
Tu ne peux m'empêcher ici de te punir:
Ces lieux sont destinés au châtiment des âmes:
Je condamne la tienne à d'éternelles flammes.
Tu le veux bien, mon ange : ah! ces ris innocens
Me témoignent assez les remords que tu sens;
Et souffrir ces baisers avec tant de licence,
Répare assez l'ennui d'une si longue absence.
Éloignons-nous, mon cœur, de ces esprits jaloux,
Et me laisse arriver à des plaisirs plus doux.
Au fond de ces enfers trouvons un lieu plus sombre,
Et n'ayons pour témoins que le silence et l'ombre.

PERSIDE, *le tirant de la cave où étaient les cercueils.*

Mais tirons-nous plutôt de ces lieux trop obscurs.
Et pourquoi, cher amant, cacher des feux si purs?
Nous verrons les enfers, lorsque les destinées
Auront d'un coup fatal achevé nos années :
Mais durant que le sort file encore nos jours,
Faisons le ciel témoin de nos chastes amours.

CLORIDAN.

Quoi, ton cœur s'entretient de cette rêverie,
Adorable sujet de ma douce furie!
Tu penses vivre encor, simple, et tu ne sais pas
Que ta mort seulement a causé mon trépas!

PERSIDE.

Ton œil voit mon visage ; y trouves-tu les marques
Des injures des vers et du courroux des Parques?
Ah! sors de cette erreur, et connais désormais
Que nous sommes encor, ou ne fûmes jamais.

CLÉONICE.

Enfin le ciel me force à t'avouer mon crime :
Un cruel artifice a déçu ton estime ;
Et, pour te disposer à mon coupable effort,
Ce page corrompu t'a fait ce faux rapport.

LE PAGE, *aux pieds de Cloridan.*

Apprenez votre erreur par la bouche du traître,
Que vous êtes encor, d'un qui ne dût plus être,
Et dont en un moment l'avare passion
Trahit votre repos et votre affection.

CLORIDAN.

Qu'un étrange accident a ces âmes blessées!
Que je suis bien exempt de ces vaines pensées!

Quittez, faibles esprits, ces discours superflus;
Je vois trop clairement que nous ne vivons plus.

CLÉONICE.

Que cette impression dans son âme a de charmes!
Ayons, ayons recours à de meilleures armes:
Consultons, mes amis, sans perdre plus de temps,
Ce qui le peut guérir et nous rendre contens.

(Là on consulte ensemble du moyen de le guérir, sans sortir du théâtre; pendant ce temps Oronte vient parler à sa fille, et Érimand, père de Cléonice, arrive.)

ORONTE.

Auteur des passions que ressentent les pères,
Ciel! après tant de pas tu finis mes misères:
Quel bonheur est pareil à mon contentement?
Je trouve ici Perside avecque son amant.

PERSIDE, *aux genoux de son père.*

Quel voile assez obscur pourroit couvrir ma honte?
Ah! pardonnez, mon père, au dieu qui me surmonte;
Son vouloir absolu m'a conduite en ce lieu;
Excusez mon offense, ou punissez un dieu.

ORONTE.

Quoique la liberté d'un semblable voyage
Soit honteuse à ton sexe et coupable à ton âge,
Tes vœux ont sur mon cœur un souverain pouvoir:
Que puis-je refuser au bien de te revoir?
Qu'un enfant sur son père a d'invincibles charmes!
Que ce départ me coûte et de peine et de larmes!

CLORIDAN, *venant embrasser Perside.*

Tu me blesses, mon ange, avec de si beaux traits,
Que ton corps n'eut jamais de si charmans attraits.
Parmi ces doux assauts que ta beauté me livre,
Penses-tu, bel esprit, que le mien puisse vivre?

Qu'un seul de ces regards auroit charmé de dieux!
Ne disparé-je point à l'éclat de tes yeux;
Et peut-on voir une ombre où deux soleils reluisent?
Je crois que tes appas en m'obligeant me nuisent.
Me voyez-vous, esprits? admirez son pouvoir;
Mais tu me sentiras, si tu ne me peux voir.
Amour, qu'en ce beau sein ma passion s'allége!
Laisse-moi reposer sur ces deux monts de neige.
Est-ce pas en ce jour, mon ange, ma Cypris,
Qu'un hymen solennel doit joindre nos esprits,
Que nos jeunes amours n'auront plus de contrainte,
Et que de nos plaisirs nous bannirons la crainte?

PERSIDE.

Mon cœur auroit senti de bien foibles efforts
S'il étoit satisfait des caresses des morts;
Ils ont toujours la bouche et la paupière close,
Et moi je ne veux point d'un mari qui repose.

CLÉONICE.

Non, non, que craignez-vous? Cloridan vit encor,
Et sera possesseur d'un si riche trésor.

CLORIDAN.

Ces discours insensés, lâches et noires âmes,
Sont donc le payement de mes fidèles flammes!
Quelle erreur tient ainsi votre esprit agité?
Et, si je vis encor, qui m'a ressuscité?

ORONTE.

Dieux! quelle impression trouble sa fantaisie!

ALIASTE.

Nous, tâchons à l'ôter de cette frénésie.
Jamais un coup fatal n'a vos jours achevés,

Vous sentez comme nous, comme nous vous vivez;
Et, quand même votre âme aurait été ravie,
Nous savons un moyen qui vous rendrait la vie :
Voyez dans ces tombeaux, ces corps ne vivent plus.

(Les musiciens entrent.)

Vous les verrez mouvoir aux doux airs de ces luths;
Et ces divins concerts ont un effet si rare,
Que l'enfer les oyant n'a plus plus rien de barbare,
Et ne peut refuser à leurs moindres accords
Le bien de renvoyer les âmes dans les corps.

CLORIDAN.

Je vis, et vos raisons ne trouvent plus d'obstacles,
Si vous faites mes yeux témoins de ces miracles.

PERSIDE.

Un doux espoir commence à me flatter les sens,
Ah! ne différez plus ces concerts ravissans.

(Les musiciens chantent et touchent les luths.)

CLORIDAN, *voyant les morts supposés se lever.*

Effet prodigieux d'une douce harmonie,
Qu'elle ait en un moment leur trame réunie!
Pouvaient-ils de mon mal un miracle espérer?
Et d'un air si divin le bien de respirer?
Que ce plaisir confond ma douteuse pensée!
Et, si je vis encor, que j'ai l'âme blessée!
Vos soins injurieux m'ont réduit à ce point
D'ignorer si je vis ou si je ne vis point.

PREMIER MORT.

Noires sœurs, quelle rage à mon repos contraire
Vous porte à refiler mes jours et ma misère?
Quel envieux démon, quel inique destin
D'un heureux occident me ramène au matin?

Qui vous fait, dieux cruels, en ces métamorphoses,
Pour troubler mon repos, troubler l'ordre des choses?
Mon astre n'eut jamais que des traits rigoureux,
Et je suis seulement pour être malheureux.

DEUXIÈME MORT.

Quel sujet tient encor cette main suspendue?
Dois-je laisser la vie à qui me l'a rendue?
Quel sort nous a tirés d'une si douce nuit?
Et qui de vous, croyant nous obliger, nous nuit?

CLÉONICE.

Ce bel amant blessé d'une étrange manie,
Qui croyoit de son corps son âme désunie,
A porté nos esprits à ces pieux efforts:
Pour guérir un vivant, on a guéri deux morts.
D'un concert tout divin la secrète puissance
A remis vos deux corps en leur première essence;
Et, s'il ne vivoit plus, un accord si parfait
Auroit dessus le sien produit un même effet.

CLORIDAN.

A quoi se résoudra mon estime incertaine?
Perside, ton arrêt me peut tirer de peine;
De toi seule dépend ma vie ou mon trépas:
Si tu m'aimes, je vis; sinon, je ne vis pas.

PERSIDE.

Si je t'aime, mon cœur! ah! de quelle espérance
Veux-tu que j'en confirme une heureuse assurance?
Que la terre et le ciel s'opposent à mon bien
Si je nourris jamais autre feu que le tien.
Ces violens transports te découvrent mon âme,
Et font connaître assez et ta vie et ma flamme.

CLORIDAN.

Mais je vis encor. Si...

PREMIER MORT.

Donc, fol, à ton sujet
Les rigueurs du destin m'ont encor pour objet !
Ce mal ne m'est venu que pour ton allégeance;
Et ce cœur laisse encor balancer ma vengeance!
Ah! ce coup t'affranchit.

(Il tire un coup de pistolet chargé seulement à poudre contre Cloridan.)

CLORIDAN.

Perside, à mon secours!
Inhumains! que le coup de ma mort trouve sourds,
Vous pouviez m'obliger d'une défense aisée;
Et vous convertissez mon malheur en risée.

(Il sort de son erreur.)

Mais dieux ! ce coup me laisse un libre mouvement,
Et je n'en puis trouver la marque seulement:
Ma raison voit enfin la fourbe découverte:
On me rend la santé sous le front de ma perte:
Refuser du secours, c'étoit me secourir,
Et vous me guérissez par la peur de mourir.
Je ne puis reconnoître un si pieux office
Qu'offrant un cœur tout nu pour ce doux artifice;
Que j'ai gardé long-temps des charmes si puissans!
Et qu'une longue erreur a gouverné mes sens!
Maintenant ma raison, qui règne et la surmonte,
M'en laisse seulement la mémoire et la honte.

ÉRIMAND.

Heureuse invention!

ORONTE.

Mais plus heureux effet!

ALIASTE.

Dieux! en si peu de temps voir ce charme défait!

CLÉONICE.

Ce bonheur me ravit d'étonnement et d'aise.

PERSIDE.

Si je t'ai baisé mort, que vivant je te baise;
Qu'un heureux souvenir signale ce beau jour,
Où nous ne sommes plus malades que d'amour.

ORONTE.

Si la santé n'a point son âme refroidie,
Je promets un remède à cette maladie,
Et consens que le ciel, qui par de saints accords
A conjoint vos esprits, conjoigne aussi vos corps.

CLORIDAN.

Ah! ces mots suffisoient à me rendre la vie,
Dans l'erreur où j'étois qu'on me l'avoit ravie;
Pourrai-je en ce bonheur payer un bien si doux,
Et que vous dois-je offrir si je suis tout à vous?

ÉRIMAND.

Aliaste, épousant ma fille et ma fortune,
Par un même bonheur rendra l'aise commune.

ALIASTE.

Dieux! qu'un arrêt si cher me charme les esprits,
Et qu'on donne à ma peine un agréable prix.

ORONTE.

Vivez, heureux amans, et goûtez les délices
Qu'un favorable hymen doit à vos longs supplices;
Que jamais les froideurs ni les dissensions

Ne puissent traverser vos belles passions;
Que le ciel soit propice à vos flammes fidèles;
Qu'Amour n'ait point chez vous ni de bandeau ni d'ailes;
Que jamais cet enfant ne sorte de vos lits,
Et ne blesse vos cœurs qu'avec des traits de lis.

FIN DE L'HYPOCONDRIAQUE.

LA

BAGUE DE L'OUBLI;

COMÉDIE.

1628.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA BAGUE DE L'OUBLI.

Cette comédie est indiquée dans quelques catalogues comme étant la troisième pièce de Rotrou; mais cet auteur dit positivement, dans l'argument qui la précède, qu'elle est son second ouvrage. Il est vrai qu'il ne la publia que plusieurs années après la représentation; et il s'excuse sur son inexpérience de ce que les vers n'ont pas la pureté que la lecture et l'exercice lui ont acquise depuis : il ne l'auroit même pas présentée à la censure du public, dit-il, si les comédiens ne l'eussent menacé de la communiquer à un imprimeur; il termine en priant ses lecteurs de donner les éloges que pourra mériter sa pièce à Lopez de Véga, qui lui en a fourni le sujet, mais de n'attribuer qu'à lui seul les défauts que l'on pourroit y trouver.

Alfonse, roi de Sicile, est dans l'intention

d'unir sa sœur Léonor avec le fils du roi de Naples; mais cette princesse est éprise de Léandre, officier de fortune, à qui elle fait part des projets d'Alfonse. Léandre, que l'ambition tourmente autant que l'amour, propose à sa maîtresse de s'emparer du trône de Sicile; et la trop foible Léonor y consent, à condition que l'on respectera les jours de son frère. Léandre obtient alors d'un magicien un anneau qui a la faculté de faire perdre la mémoire à celui qui le porte, et échange cet anneau contre celui du roi, qui commence aussitôt à extravaguer, et ne reconnoît pas même sa propre maîtresse; mais il rentre en son bon sens, dès que la bague n'est plus à son doigt. Il paroît que ce bijou a de plus le don d'inspirer la crédulité à son possesseur; car Léandre abuse grandement de celle du roi. La pièce ne roule plus que sur les contradictions, parfois plaisantes, dans lesquelles tombe ce prince, soit qu'il porte ou non son anneau. Enfin la fourberie se découvre, par l'adresse d'une espèce de bouffon; et le roi, avec une clémence fort inattendue, pardonne à Léandre et lui accorde Léonor.

Il est difficile de concevoir comment l'auteur a pu entasser dans ses cinq actes tous les événemens que contient cette pièce, dans

laquelle d'ailleurs on retrouve les défauts de la précédente; elle obtint cependant un succès non contesté. Legrand, chargé en 1718 de composer un divertissement à Chantilly, s'empara de ce sujet, qu'il sut encore égayer et rajeunir dans la comédie intitulée *Le Roi de Cocagne*.

ACTEURS.

ALFONSE, roi de Sicile.
ALEXANDRE, duc de Terre-Neuve.
TANCRÈDE, comte de Tarente.
LILIANE, fille du duc Alexandre.
LÉONOR, sœur du roi.
LÉANDRE, gentilhomme amoureux de Léonor.
MÉLITE, suivante de Liliane.
FABRICE, plaisant du roi.
FILÈNE, serviteur.
AGYS, général d'armée.
THÉODOSE, amiral.
ALCANDRE, magicien.
LE BOURREAU.
LYSIS, valet du duc.
DORAME, capitaine des gardes.

La scène est à Palerme en Sicile.

LA BAGUE DE L'OUBLI;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, LÉANDRE.

LÉONOR.

Dieux! qui résisteroit à de si beaux discours?
Cet arbre et ce rocher sont amoureux ou sourds,
Et je crois qu'à t'ouïr ces fleurs et ces fontaines
Ont quelque souvenir de leurs premières peines.

LÉANDRE.

Dites plutôt qu'à voir vos célestes attraits,
Elles sentent qu'amour possède encor des traits.
Cet œillet se penchant semble vous rendre hommage,
Et n'être plus charmé de son propre visage;
Écho ne l'aime plus, et le laisse en repos,
Pour répondre, madame, à vos charmans propos;
Jugez si j'ai trop dit, et si je me dois taire
Où même les rochers ne le peuvent pas faire.

LÉONOR.

Crois-tu que rien aussi me puisse réjouir,
Et captiver mon âme à l'égal de t'ouïr?
Ton esprit te dictant de si rares merveilles,
Lassera bien plutôt ta voix que mes oreilles.
Que puis-je désirer qui me soit si charmant
Que d'entendre les noms de maîtresse et d'amant?
Quelques foibles appas dont le ciel m'ait douée,
Léandre, je suis fille, et veux être louée.
J'aime les mots d'attraits, de charmes, de beauté,
De liens, de soupirs, de feux, de cruauté.
J'aime à voir ton humeur en tout point me complaire,
A t'ouïr bégayer, de peur de me déplaire;
Je me plais à te voir exprimer ton souci,
Jeter les yeux au ciel et faire le transi.
Les fleurs n'ont point l'odeur si douce ni si forte,
Que quand ta belle main sur mon sein les apporte.
Je ne vois point de vers dignes d'être prisés,
Si ton divin esprit ne les a composés;
Je hais le son du luth, et ne le puis entendre,
S'il est en d'autres mains qu'en celles de Léandre;
Moi-même, je me hais de parler si long-temps,
Puisque ta seule voix rend mes désirs contens.

LÉANDRE.

Et Léandre se hait de ce que sa naissance
Lui reproche d'aimer avec tant de licence,
Et de hausser les yeux où des rois seulement
Ont droit de s'établir tout leur contentement.
De quelque doux pinceau qu'on figure leur vie,
Jamais leur dignité ne toucha mon envie;
Et, quel que je sois né, je sais qu'un sceptre est tel,

Qu'il pèse infiniment en la main d'un mortel.
Mais sans le soutenir, posséder une reine,
Voir dessus vos désirs mon âme souveraine,
Être près d'obtenir la qualité d'époux,
C'est bien à notre hymen procurer des jaloux.
Que d'esprits amoureux, que de puissans monarques,
Menacent mon destin de la rigueur des Parques!
Qu'ils emploîront de force à me faire quitter
Un bien que leur grandeur leur fait mieux mériter!

LÉONOR.

Tu couvres, cher amant, d'une vaine contrainte
La même ambition dont mon âme est atteinte,
Et jamais ton esprit ne s'imagineroit
Combien un diadème à ton front me plairoit.
Le sceptre m'est bien cher en la main de mon frère,
J'aime à voir que sous lui la Sicile prospère;
Mais il auroit pour moi des charmes bien plus doux,
Si je le pouvois mettre en la main d'un époux.

LÉANDRE.

Ce bonheur sera joint aux douceurs de notre âge,
Si votre affection seconde mon courage.

LÉONOR.

Ah! que profiteroient ces périlleux desseins?
Le ciel présente ici des obstacles trop saints.
Mon frère conservé, j'avoûrois ton envie;
Mais peux-tu lui ravir le sceptre sans la vie?

LÉANDRE.

Quoi qu'importe sa mort à nos jeunes amours,
Toujours ma passion a respecté ses jours;
Jamais d'un tel dessein ce cœur ne fut coupable,
De ces extrémités Léandre est incapable.

Reposez-vous, madame, en la foi d'un amant;
Pour voir tout réussir, aimez-moi seulement.
Je connois un vieillard que le ciel n'a fait naître
Que pour vous faire reine, et pour me rendre maître.
Les magiques secrets me peuvent procurer
Ce bien où votre amour me permet d'aspirer.
Son art aux yeux du roi peut couronner nos têtes,
Et loin de nos destins détourner ses tempêtes.

LÉONOR.

Oui, mon affection consent à ce dessein,
Si ta flamme est égale à celle de mon sein.
Bientôt par nos accords détourne l'hyménée
Où, contre mon désir, le roi m'a destinée.

LÉANDRE.

Rendu par cet aveu le premier des humains,
Que j'égale mes vœux sur les lis de ces mains
Qui m'ont si doucement la franchise ravie,
Qui sous de si beaux fers ont mon âme asservie.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE II.

LE ROI, FABRICE, FILÈNE.

LE ROI.

Ses beaux yeux vont guérir mon esprit languissant.
Mais es-tu bien certain que le duc soit absent?

FABRICE.

Autant qu'il est certain que votre cœur soupire,
Que vous êtes esclave en l'amoureux empire,
Qu'un enfant vous surmonte, et que j'appris hier
Que Liliane a fait d'un roi son prisonnier.

LE ROI.

Cher Fabrice, il est vrai que j'adore ses charmes;
Mais quelle déité n'auroit mis bas les armes,
Et quel esprit si fort auroit vu ses appas,
Et se pourroit vanter de ne les aimer pas?

FABRICE.

Moi qui m'estime avoir une âme naturelle,
Je la vois tous les jours sans soupirer pour elle;
Et, quoi que de beaux yeux fassent pour me trahir,
C'est bien aimer, pour moi, que de ne pas haïr;
Je ne sens cet instinct ni ce dieu qui vous pousse,
Et je n'ai jamais vu ni ses traits ni sa trousse.
Avoir donné son cœur, c'est être en mauvais point:
Moi, j'ai besoin du mien, et ne le donne point.

LE ROI.

Et moi, plus libéral, je ne m'en puis défendre;
Mais celle qui le tient, un jour me le doit rendre:
Une heure de plaisir, après ces maux soufferts,
Éteindra tous mes feux et rompra tous mes fers.
Voyons ce beau sujet de mes douces furies,
Et donne pour un temps trêve à tes railleries.

SCÈNE III.

LILIANE *vient au-devant du roi;* LE ROI, FABRICE, FILÈNE.

LILIANE.

Je vois bien aujourd'hui que l'Amour n'a point d'yeux:
Il pensoit vous conduire en de plus nobles lieux.
Connoissant mes défauts, et pesant vos mérites,
Une autre recevroit l'honneur de vos visites.

LE ROI.

Dis plutôt qu'à ce coup il a pris son flambeau,
Consulté la raison, déchiré son bandeau,
Et qu'il n'est point ailleurs de beauté si puissante
Que d'être un digne objet à ma flamme innocente.

LILIANE.

Doutant de vos discours j'offenserois mon roi,
Et je dois beaucoup plus vous épargner que moi.
Je songe, pour nourrir ces flammes que j'enserre,
Que l'on voit bien le ciel amoureux de la terre;
L'orme prête son ombre aux moindres arbrisseaux;
Neptune ouvre son sein aux plus petits ruisseaux,
Et parmi tant de fleurs, dont Zéphire dispose,
Il caresse la moindre aussi-bien que la rose.

LE ROI.

Ce respect est contraire à nos contentemens,
Et doit être banni d'entre les vrais amans:
Qu'un baiser seulement...

LILIANE.

Ces faveurs sont des crimes,
Que votre affection peut rendre légitimes.
Après tant de sermens, un hymen bienheureux
Ne joindra-t-il jamais nos esprits amoureux?
Et pouvez-vous souffrir que le comte Tancrède
Bientôt à votre su vous brave et me possède?
Un père injurieux consent à ses désirs,
Et ce consentement ruine vos plaisirs.

LE ROI.

L'effet de cette foi que mon cœur t'a donnée,
Doit être précédé par un autre hyménée.
Acquitté du souci que je dois à ma sœur,

Quand le duc de Calabre en sera possesseur,
Tu n'auras plus alors de craintes qui t'affligent;
Mais des raisons d'état à cet ordre m'obligent.

LILIANE.

Mais le comte s'avance, et peut-être le jour
Le doit rendre en Sicile, et trahir notre amour.

LE ROI.

Laisse-m'en le souci; quelque injure forgée
Rendra son espérance en peu de temps changée.
Le duc et lui saisis pour un crime imposé,
Trouves-tu pas, mon cœur, cet artifice aisé?
Même, pour mieux couvrir notre amoureuse feinte,
Il faut que, comme étant du même crime atteinte,
Pour un temps le palais te serve de prison:
Où la force nuiroit la ruse est de saison.
Et cette fausse peur fera tourner en honte
L'aveuglement du duc, et les desseins du comte.
Mais qu'inespérément je me trouve surpris!
Quelle crainte, mon cœur, altère tes esprits ?

SCÈNE IV.

LE DUC, *revenu de la chasse;* LE ROI, LILIANE, DES VALETS.

LE DUC.

Sire, usez en ce lieu de la même licence
Que votre majesté s'y donne en mon absence.
Je sais bien que l'amour est un enfant honteux
Qui fuit ceux de mon âge et rougit devant eux;
Des secrets de ce dieu la vieillesse est bannie,
Et déjà l'on me hait en cette compagnie.

LE ROI.

Vous jugerez beaucoup, mais nous savons au moins
Que notre amour ne craint ni juges, ni témoins:
Comme la vertu seule a nos âmes blessées,
La vertu seulement gouverne nos pensées;
Et Liliane vit avec tant de candeur,
Qu'on ne peut l'accuser que de trop de froideur.
Mais une expresse affaire au logis me rappelle,
Qui m'alloit éloigner des yeux de cette belle;
Puis je sais qu'un chasseur chérit tant le repos,
Que je vous nuis beaucoup par de si longs propos.

(Il sort.)

LE DUC.

Il est vrai, j'ai couru jusqu'à perdre l'haleine,
Et deux cerfs abattus sont le fruit de ma peine.

(Le roi étant sorti.)

Mais, quoi que j'aie atteint et chassé dans les bois,
Je fais plus en ce lieu, car j'en chasse les rois.

(A Liliane.)

Ah! fille sans esprit, dont l'humeur imprudente
A qui ne la veut voir se rend trop évidente,
N'épargnez point le fard, frisez ces beaux cheveux,
Allez à ses genoux solliciter ses vœux:
Il le faut appeler vos yeux, votre lumière,
Et, s'il vous tend les bras, les ouvrir la première.
Peignez sur mon visage un éternel affront;
Ce moyen vous mettra le diadème au front.

(Elle sort.)

Ah! que depuis long-temps ton humeur sotte et vaine
T'apporte peu de fruit et me coûte de peine!
Combien ma prévoyance est juste en ses soupçons,
Et qu'inutilement on t'a fait des leçons!

Mais de quelque façon que le roi te possède,
Ce malheur est encor capable de remède.
Lysis, allez au port préparer des vaisseaux,
Et qu'elle y soit conduite en l'un de mes châteaux;
Dans ce lieu solitaire elle attendra le comte,
Qui doit, en l'épousant, nous affranchir de honte;
Je sais qu'elle est facile, et que l'honnêteté
S'accorde rarement avecque la beauté.

SCÈNE V.

LÉANDRE, ALCANDRE, *magicien.*

ALCANDRE.

Par cette invention si rare et si facile,
Vous pourrez à ses yeux régner dans la Sicile.
Lui-même rangera les siens sous votre loi,
Et vous honorera du nom de vice-roi.

LÉANDRE.

Je ne puis concevoir qu'avec impatience
L'effet de mon désir et de votre science.
Que je vous dois de vœux pour un secret si beau!
Mais la peine, mon père, est de changer l'anneau.

ALCANDRE.

J'ai cette invention pareillement prévue.
Le matin, tenez prompte et la main et la vue,
Pour recevoir le sien, que j'ai pris mille fois
Alors que pour laver il l'ôte de ses doigts;
Lors, vous pourrez lui rendre ou mettre sur la table
Celui que votre orfévre aura fait tout semblable,
Et qui dessous la pierre aura l'enchantement

Qui doit à ce monarque ôter le jugement :
Ne lui voyant alors ni raison, ni mémoire,
Vous saurez si mon art mérite de la gloire.

LÉANDRE.

Si j'en vois provenir de si rares effets,
Et s'il est favorable au dessein que je fais,
Si ce coup réussit, vous en devez attendre
Un avantage égal à celui de Léandre.

ALCANDRE.

Pour tout prix de ma peine, aimez-moi seulement;
Mais faites commander cet anneau promptement.

SCÈNE VI.

LE ROI, LÉONOR *sa sœur.*

LE ROI.

Ne dissimulez point; des passions secrètes
Tiennent ces yeux baissés et ces lèvres muettes.
Léandre en votre estime est un objet divin;
Si vous le haïssez, je suis mauvais devin.
Les bonnes qualités dont vous êtes pourvue
M'ont obligé, ma sœur, à vous souffrir sa vue;
Et votre esprit vaut trop pour former un dessein
Qui ne puisse partir d'un jugement bien sain.
Je vous ai toujours crue et plus noble et mieux née,
Que d'aspirer au joug d'un honteux hyménée.
Ce mignon qui vous plaît est bon pour favori;
Mais le duc de Calabre est meilleur pour mari :
Il tient sur ce sujet ma parole engagée,
Et j'attends de vous voir à ce dessein rangée.

LÉONOR.

Je ne me trouve point coupable d'action
Qui montre pour Léandre aucune intention;
Si Léandre m'est cher, c'est sa vertu que j'aime;
Partout où je la vois, je la chéris de même;
Et de tous les mortels le plus défectueux
Me plairoit à l'égal, s'il étoit vertueux.

LE ROI.

Si d'autres sentimens m'avoient l'âme blessée,
De si sages discours confondroient ma pensée;
J'accuserois à tort un vertueux amour
(Fabrice arrive.)
Dont l'objet.... Mais Fabrice est déjà de retour;
Souffrez qu'en liberté cet homme se décharge
De quelques soins légers dont il a pris la charge.
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE ROI, FABRICE.

FABRICE, *courant.*

Sire, heureuse nouvelle!

LE ROI.

Agréable transport!

FABRICE.

Votre maîtresse est seule, et vous désire fort.

LE ROI.

O céleste discours! réponse favorable!
Ne perdons point, Fabrice, un temps si désirable,
Je vois qu'elle a l'esprit, comme le teint, sans fard:
Allons, marchons! courons!

FABRICE.

Mais, sire, il est bien tard;
Et c'est bien à regret qu'il faut que je vous voie,
Par un autre discours, modérer votre joie.
Celle que vous servez n'est plus si près de vous:
Tantôt vos entretiens nous ont fait un jaloux.
Aux lieux où l'a son père aujourd'hui fait conduire,
Je doute si le jour seulement y peut luire;
Tant vos jeunes ardeurs lui causent de glaçons,
Et tant votre visite augmente ses soupçons!

LE ROI.

Le traître avance peu par cette humeur craintive
Qui lui fait captiver l'objet qui me captive.
Bientôt ce foible esprit saura qu'on peut encor
Forcer des murs d'airain avecque des flots d'or;
Et, puisque Liliane à mes vœux est propice,
Nous saurons bien par l'art réprimer l'artifice.

(Il sort.)

FABRICE *seul.*

Quel avantage, ô dieux! Fabrice a sur des rois,
Et combien je me ris d'amour et de ses lois!
Ce prince à cet enfant voit son âme asservie;
Il forme ses desseins, il gouverne sa vie,
Il trouble sa raison, il engage sa foi,
Et peut autant sur lui que Bacchus peut sur moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE TANCRÈDE, *avec des* SERVITEURS *du duc;* MÉLITE, *arrivant de la campagne.*

LE COMTE.

En l'espoir d'adorer cette divine aurore,
Je sens un nouveau jour en mon âme s'éclore;
Que je brûle de voir de si charmans appas!
La terre à mon avis s'allonge sous mes pas,
Et le soleil, jaloux du feu qui me consume,
Fait, ce me semble, un tour plus long que de coutume.
Le château qui conserve un si rare trésor
Recule pour me nuire; est-il bien loin encor?

LYSIS.

Une heure, ou moins de temps vous procure sa vue.

LE COMTE.

Cette prompte arrivée a-t-elle été prévue?
Le duc espéroit-il me voir sitôt ici?

LYSIS.

Non: que dans quelques jours.

LE COMTE.

Je le croyois aussi;
Mais le désir de voir cet aimable visage

A contre mon attente avancé mon voyage.
Nos voiles recevoient un favorable vent.
Si bien... Mais quelles gens nous viennent au-devant?

LYSIS.

Liliane et le duc.

LE COMTE.

Dieux! à cette parole,
Mon cœur se fend de joie, et mon âme s'envole.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DUC, LILIANE, VALETS.

LE DUC.

Que j'ai d'occasion de bénir ce beau jour
Où le ciel m'a si bien signalé son amour!
Que je lui dois de vœux! Que mon âme est contente
De me voir à la fin d'une si douce attente!
Après tant de soucis, enfin, je trouve en vous
Le gendre que je veux, et ma fille un époux.

LE COMTE.

Vous trouvez un sujet, et madame un esclave
Dont un enfant se joue, et qu'une fille brave :
Mais que ce prisonnier, adorable beauté,
Soit un objet d'amour plus que de cruauté;
Qu'il ne soit point puni, puisqu'il n'est point coupable.
(Il la baise avec peine.)
Cruelle, qui vous rend à mes vœux intraitable?
Pourquoi défendez-vous qu'en l'état où je suis,
Un baiser seulement allége mes ennuis?

LE DUC.

Votre œil peut aisément lire sur son visage
Les effets d'une honte ordinaire à son âge:
Mais bientôt vous serez au point de vous venger,
Et la première nuit la saura bien ranger.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES GARDES, QUATRE ARCHERS.

LE CAPITAINE.

Plus sujet de mon roi que de votre mérite,
D'une charge fâcheuse à regret je m'acquitte.
Pardonnez, monseigneur, le roi m'a fait hâter
Avec commandement de vous faire arrêter.

LE DUC.

Quel sujet a rendu ce dessein légitime?

LE CAPITAINE.

Son courroux prouve assez l'énormité du crime;
Il a cru que le comte y participe aussi:
C'est le triste sujet qui nous amène ici.

TANCRÈDE.

Moi? que je sois d'humeur capable de ce blâme!
Qu'un sentiment si faux puisse entrer en son âme!
Qu'étranger j'aie ici rien de tel entrepris!
Je m'ignore moi-même, ou le roi s'est mépris:
Je n'ai que cette belle ici qui me retienne,
Et ne mérite point de prison que la sienne.
Sa beauté seulement a droit de me blâmer,
Quoique, si j'ai failli, c'est pour la trop aimer.

LE CAPITAINE, *mettant l'épée à la main.*

Quoique vous ne fussiez d'aucun forfait capable,
Cette défense est vaine, et vous rendroit coupable :
L'innocent ne doit point souffrir d'être contraint,
Et qui n'a point failli s'accuse quand il craint.
Jamais un roi si bon n'usurpa de licence
Qui doive seulement étonner l'innocence:
La vérité saura sa colère amortir,
Et de ses faux soupçons faire un vrai repentir.

LE DUC.

Au moins que ce seigneur soit exempt de l'injure
Que par vous mon devoir innocemment endure;
Que je reçoive ailleurs que dans une prison
Celui dont l'alliance honore ma maison.

LE COMTE.

Non, puisque sans sujet ce prince nous soupçonne,
C'est sans sujet aussi que notre âme s'étonne:
(A Liliane.)
Adieu, divin sujet de mon plus doux souci.

LE CAPITAINE.

Vous les devez, madame, accompagner aussi.

LE DUC, *tout bas à sa fille.*

Seule tu mets et nous et ton estime en proie,
Et nous veux décevoir par ces larmes de joie.

LILIANE.

Vous me verriez le cœur et plus noble et plus sain,
S'il vous étoit permis de lire dans mon sein.

LE DUC, *au comte.*

Puisqu'à votre repos ma honte est nécessaire,
Je vous dirai, monsieur, mon sens sur cette affaire.

LILIANE, *à Mélite, tout bas.*

Enfin vois-tu quel soin ce prince prend de moi,
Et combien il est doux de vivre sous sa loi?
Cette fourbe peut-elle assez être prisée,
Que mon consentement avoit autorisée?

MÉLITE.

Avisez toutefois à marcher comme il faut,
A monter sur le trône, et non sur l'échafaud.
Il n'est point de prison si belle, ni si bonne,
Qu'elle soit un chemin d'aller à la couronne.

SCÈNE IV.

LÉANDRE *seul, tenant l'anneau enchanté.*

Anneau plus précieux par ton enchantement,
Que par le prix de l'or, ni par ce diamant,
Si ta vertu me donne un succès favorable,
Que tu vaux de trésors, que tu m'es adorable!
Ma mémoire à jamais me parlera de toi,
Si tu m'obliges tant que de l'ôter au roi:
Voilà sa même bague, au moins en apparence,
Et son œil n'en sauroit faire la différence:
Pouvant à son lever supposer celle-ci,
Je vois heureusement mon dessein réussi,
Et le sens qu'il perdra m'acquiert un diadème,
Et les chastes faveurs de la beauté que j'aime.
Mais, dieux! comme à propos j'arrive à son lever,
Et justement au point qu'il est prêt à laver.

FABRICE.

O combien j'aime en vous cette noble coutume!
Sire, tout de ce pas j'apporte ici la plume:
Car nous ne voyons plus, parmi vos financiers,
La candeur qui parut dessous vos devanciers:
Et je n'obtiendrai d'eux ni faveur, ni finance,
Si votre majesté n'en signe l'ordonnance.

LE ROI.

Il est vrai qu'ils ont tort, si Fabrice a raison:
Filène, cependant, courez à la prison,
Que là ces deux captifs sûrement on conserve.
Qu'on explique leurs pas, que leurs yeux on observe,
Qu'on n'y laisse aborder ni parens, ni valets,
Et faites amener Liliane au Palais.

(Filène sort.)

Qu'on apporte à laver.

LÉANDRE.

Ah! parole opportune!
Ne laisse pas, Léandre, échapper la Fortune;
C'est ici qu'il te faut être prudent et prompt:
(Il prend le bassin.)
Mais tenant ce bassin, je la tiens par le front,
Et, si je puis changer l'anneau qu'il y va mettre,
Le ciel ne me pouvoit davantage promettre.

LE ROI, *lavant, et ayant mis l'anneau sur le bassin.*

Amans, qu'on ne verse plus d'eau,
Qu'on ne se plaigne ni soupire;
Par la prison d'un œil si beau,
L'amour a perdu son empire.

LÉANDRE, *prenant l'anneau, et tout bas.*

Léandre, ne verse plus d'eau,
Ne crains désormais, ni soupire;

Car, pouvant changer cet anneau,
Le roi va perdre son empire.

LE ROI.

Je tiens cet objet précieux,
Je ne répandrai plus de larmes,
Et, malgré tous mes envieux,
Je serai maître de ses charmes.

LÉANDRE, *lui ayant rendu l'anneau enchanté.*

Il tient cet anneau précieux,
Je ne répandrai plus de larmes;
Et, malgré tous mes envieux,
Je serai maître par ses charmes.

LE ROI, *en sa chambre, et s'appuyant sur le bras.*

Mais d'où m'arrive, ô dieux! ce soudain changement?
Quelle altération? quel assoupissement!
Ici l'amour se venge, et le sommeil, complice
De son intention, dessous mes yeux se glisse.

LÉANDRE.

Ce charme le va mettre en l'état que je veux.
Alcandre, esprit divin, que je te dois de vœux!

SCÈNE VII.

LES MÊMES; LE CAPITAINE DES GARDES, *aux pieds du roi.*

LE CAPITAINE.

Sire, j'ai de tout point l'affaire exécutée.
Avec ces deux seigneurs la fille est arrêtée.
Ils s'y sont disposés après quelques refus.
Que vous plaît-il ici me commander de plus?

LE ROI.

A ces propos obscurs mes lèvres sont muettes :
Parlez plus clairement, ou dites qui vous êtes.

LÉANDRE.

Quel homme maintenant est plus heureux que moi ?

LE CAPITAINE.

Sire, je suis Dorame.

LE ROI.

Ah ! je vous reconnoi :
Les soucis attachés à l'état de ma vie,
M'ont presque entièrement la mémoire ravie.
Que voulez-vous de moi ?

LE CAPITAINE.

Vous dire seulement
Que j'ai mis en effet votre commandement ;
Qu'Alexandre, sa fille, et le comte son gendre,
Sont ici prisonniers.

LE ROI.

Dieux ! que viens-je d'entendre ?
Prisonniers ! et pourquoi, s'ils étoient innocens ?
Alexandre et les siens me sont obéissans.

LE CAPITAINE.

Sire, à cette action nul objet ne me presse ;
J'ai reçu là-dessus votre parole expresse.

LE ROI.

De quoi l'accuse-t-on ?

LE CAPITAINE.

D'avoir, je crois, jeté
Les yeux et le désir sur votre autorité.

LE ROI.

Dieux ! que l'ambition est forte, et que ce vice
Par des subtils appas dans les âmes se glisse !

L'orgueil, ce doux poison, trouve lieu dans les cœurs
Qui de tout autre crime ont été les vainqueurs.
Que nous prenons à tort, abusés que nous sommes,
Les qualités de rois et de maîtres des hommes!
Ces titres ne sont dus qu'à leurs affections;
Les rois ne peuvent rien dessus leurs passions.
Dorame, si le duc est chargé de ce crime,
Je trouve et sa prison et sa mort légitime.
Tandis que nous ferons informer plus avant,
Qu'on le tienne à l'abri du soleil et du vent.
Sa fille; que je crois de ce crime innocente,
Pour garde aura, sans plus, la chambre de l'infante.

DORAME.

Tous vos commandemens ont pour moi des appas:
Et nous vous allons, sire, obéir de ce pas.
Dieux! qu'il faut que ce prince ait de mélancolie!
Ce qu'il dit en un jour, le suivant il l'oublie.

LE ROI, *parlant à Léandre.*

Que ce rapport, ami, rend mon esprit confus!
Ici je suis trompé, si jamais je le fus;
Et jamais action ne m'avoit fait paraître
Qu'en lui je puisse avoir un serviteur si traître.

LÉANDRE.

Sire, le plus fidèle est parfois combattu;
Jamais les envieux n'épargnent la vertu,
Et souvent on a vu dans un sujet semblable
Que tel est accusé, qui n'est pas condamnable.

LE ROI.

Je veux que sagement on procède en ceci.

SCÈNE VIII.

LE ROI; FABRICE, *apportant de l'encre, une plume et du papier.*

FABRICE.

Sire, voici la plume, et l'ordonnance aussi:

LE ROI.

Quel écrit? quelle plume ici m'as-tu donnée?

FABRICE.

Je meure, si j'ai rien qu'elle ne soit signée.
Sire, j'aurois déjà les deux mille ducats.

LE ROI.

Qu'espères-tu de moi, qui ne te connois pas?

FABRICE.

On ne me connoît pas? moi? ce Fabrice, sire?
Si faut-il me connoître, ou ne savoir pas rire,
Et la bile chez vous n'a pas fort arrêté
Depuis que j'appartiens à votre majesté.

LE ROI.

Dieux! en tant de soucis le sort des rois abonde,
Qu'en moins que d'un moment je méconnois le monde!
Pardonne, cher ami.

FABRICE.

Sire, point de pardon,
Si votre majesté ne veut signer ce don.

LE ROI.

Quel don? pourquoi ce don?

FABRICE.

Pour l'heureuse nouvelle
De l'emprisonnement du duc et de la belle.

LE ROI.

Je le tiens de Dorame, et nul autre que lui
Ne m'avoit jusqu'ici fait part de cet ennui.
Me venant attrister, penses-tu qu'on m'oblige,
Et que j'aille donner des prix à qui m'afflige ?

FABRICE.

Sire, à m'expédier soyez plus diligent,
Et ne m'éprouvez point en matière d'argent.

LE ROI, *déchirant l'ordonnance*, *et s'en allant.*

Cherche d'autres objets à tes cajoleries,
Tu me contes ici de froides rêveries.

FABRICE *seul*, *le regardant.*

Que des présens pareils soient pour d'autres que moi!
Sire, cet argent-là n'est pas de bon aloi.
N'appréhendez-vous point de vous tromper au compte?
O ciel! qui vit jamais un homme plus déçu?
Qui prendroit maintenant la moitié de ma honte,
Il auroit bonne part en ce que j'ai reçu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LILIANE, MÉLITE.

LILIANE.

Enfin reconnois-tu l'infaillible dessein
Que ce prince amoureux a pour moi dans le sein,
Et que cette prison de mon père et du comte
Est le chemin du trône où ma fortune monte?
Mélite, observe un peu ses yeux à mon abord,
Juge par leur douceur de celle de mon sort:
Eût-il dans la pensée un projet difficile,
Fût-il dessus le point de perdre la Sicile,
Vît-il les étrangers entrer de tous côtés,
Mon abord changeroit ses soins en voluptés,
Et quelques ennemis qu'il lui fallût combattre....

MÉLITE.

Vous seriez le premier qu'il tâcheroit d'abattre.

LILIANE.

Tu ne sauras jamais parler discrètement.

MÉLITE.

Vous croyez, ce me semble, un peu légèrement,
Et je soupçonne fort les moyens dont il use.

D'un mystère si saint il faut bannir la ruse:
D'un roi comme d'un autre on peut être trompé;
Il a déjà beaucoup dessus vous usurpé,
Et je crains bien pour vous qu'enfin il ne dérobe
Ce qui ne feroit pas étrécir votre robe;
Que ce jeune monarque, à ces larcins instruit,
Ne vous ôte une fleur pour vous donner un fruit.
Lors ses intentions ne seroient plus douteuses.
Vous seriez reine alors, mais des filles honteuses.

LILIANE.

Sotte, faites ailleurs de semblables devis,
Et conservez pour vous ce salutaire avis:
Ne donnez point la main à qui sait se conduire,
Mêlez-vous de servir, et non pas de m'instruire.

MÉLITE.

Puisque je reconnois que je travaille en vain,
Je vous verrois tomber sans vous donner la main;
C'est assez de savoir que votre humeur est telle,
Et que c'est vous fâcher que vous être fidèle.

LILIANE.

Voici le roi qui vient: lis dans son action
Combien pour mon sujet il a de passion.

SCÈNE II.

LE ROI, FABRICE, LILIANE, MÉLITE.

LE ROI, *parlant à ses serviteurs.*

Nulle charge ne rend leur prison légitime:
Qu'ils soient exempts de fers, étant exempts de crime;
Qu'en leurs possessions ces seigneurs soient remis,
Et qu'ils tiennent le rang de mes meilleurs amis.

FABRICE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends? sire, que sert de feindre?
On sait que d'aucun crime on ne les peut atteindre,
Qu'ils sont moins criminels que seigneurs de la cour,
Et qu'ils ne sont aux fers que par raison d'amour.
Mais vous le commandez, et il vous est fidèle:
Hier je vous en vins apporter la nouvelle;
Il vous plut me nommer l'auteur de votre bien.
Vous promîtes assez, et vous ne tenez rien.
Que votre bonne humeur fut de peu de durée!
Vous avez l'ordonnance à mes yeux déchirée.
Et vous semblez encor ne me connoître pas;
Mais votre oubli provient des deux mille ducats.

LE ROI.

Où va cet impudent me forger ces mensonges?
Où s'imagine-t-il ces chimères, ces songes?
Dieux! avec quelles gens me vois-je désormais,
Et que veut-il de moi qui ne le vis jamais?

FABRICE.

C'est un miroir bien faux que l'humeur d'avarice:
Si je ne voulois rien, lors je serois Fabrice:
Bien, sire, brisons-là ces discours superflus,
Et me reconnoissez; je ne demande plus.
(Il voit Liliane.)
Vous reconnoîtrez bien cette belle maîtresse;
Un violent désir de la baiser vous presse.

LILIANE *parle au roi.*

Sire, quel changement cause tant de froideur?
D'où peut être alentie une si douce ardeur?
Ne vous parois-je plus avec tant de lumière?
Vous agréé-je moins pour être prisonnière?

La qualité des lieux où vous nous avez mis,
Nous feroit-elle bien croire vos ennemis ?

LE ROI.

Quels lieux ? Quels ennemis le ciel m'a-t-il fait naître ?

FABRICE.

Ne feint-il point aussi de ne les point connoître ?

LILIANE.

Ah! sire, commandez qu'on m'ouvre le cercueil,
Ou daignez m'honorer d'un plus joyeux accueil:
Devant ces confidens rien ne vous sert de feindre,
Et nous n'avons ici personne à nous contraindre.

LE ROI.

Gardez ces vains discours pour un esprit blessé :
Me veut-on faire ici tenir pour insensé ?
Vous me connoissez mal, et j'ai l'âme trop saine
Pour que ces entretiens me puissent mettre en peine.
Quelle raison, m'amie, adresse ici vos pas ?
Qui laisse entrer ces fous que je ne connois pas?

FABRICE.

Comme de son esprit la raison est bannie !
Oh! je ne me plains plus, j'ai de la compagnie.

LILIANE.

Ne vous parois-je plus avec ces mêmes yeux
Qu'il vous plut de nommer vos soleils et vos dieux?
Un jour m'a-t-il ravi la douceur de ces charmes
Qui vous ont arraché tant de vœux et de larmes ?
Votre corps n'est-il pas pourvu des mêmes sens
Qui nourrissoient pour moi tant de feux innocens?
Quel sort de tant de flamme en a fait tant de glace ?
Liliane chez vous ne trouve plus de place?

LE ROI.

Êtes-vous Liliane ?

LILIANE.

Ah! sire, confessez,
Si vous m'aimez encor, le cœur que vous portez;
N'apprenez que de lui si je suis pas la même
Qui fus toujours l'objet de son amour extrême.

LE ROI.

Où tend cet entretien? Que voulez-vous de moi?

LILIANE.

Quoi! ce prompt changement est le prix de ma foi!
Sur quoi faut-il fonder des attentes certaines,
Si les rois ne nous font que des promesses vaines?

FABRICE.

O qu'elle parle bien! ne jugeroit-on pas
Qu'elle auroit eu le vent des deux mille ducats?

LE ROI.

Ma sœur, n'est-ce pas vous?

LILIANE.

Qui suis-je devenue,
Que votre majesté m'ait sitôt méconnue?
Quelque démon, pour voir mes desseins à l'envers,
Me fait-il prendre ici des visages divers,
Et me peut-il donner quelque forme qui semble
Liliane une folle, et votre sœur ensemble?

LE ROI.

Liliane, est-ce vous?

LILIANE.

Oui, cet objet d'ennuis,
Et que vous destiniez à tant d'heureuses nuits,

Celle que vous nommiez votre âme et votre vie,
Celle qui vous avoit la franchise ravie.

LE ROI.

Que votre vanité nourrit un faux espoir!
Comment aurois-je pu vous aimer sans vous voir,
Quel amour vos beautés auroient-elles fait naître
En moi, qui ne vous puis qu'à peine reconnoître?

LILIANE.

Donc si jusqu'à ce point votre esprit est changé,
Si dessous d'autres lois mon amour l'a rangé,
Que votre majesté consente à l'hyménée
Qui doit ailleurs aussi ranger ma destinée.

LE ROI.

Ma fille, que vos vœux succèdent en tout point.
Qu'ai-je à voir en un fait qui ne me touche point?

LILIANE.

Ainsi, je ne devois tirer que de la honte
De l'emprisonnement de mon père et du comte.

(Léandre arrive.)

LE ROI.

Je crois qu'innocemment ils furent arrêtés,
Et je consens aussi qu'ils aient leurs libertés:
Faites voir de ma part cette bague à Dorame;

(Tirant l'anneau de son doigt.)

Qu'il tire ces seigneurs de servage et de blâme.
Allez, ôtez des fers l'objet de vos amours,
Et ne m'ennuyez plus par de si vains discours.

LILIANE, *tenant la bague, et s'en allant.*

D'où peut lui provenir cette mélancolie?
Que ce prince eut de feinte, ou qu'il a de folie!

Qu'un étrange accident a troublé leur raison!
Allons, Mélite, ouvrir leur honteuse prison.

MÉLITE.

Eh bien! que voyons-nous d'un si beau mariage?
Cette bague le rompt au lieu d'en être un gage.

(Elles sortent.)

LÉANDRE, *tout bas.*

Qu'en ces effets divers mes désirs sont contens!
Il est bon qu'il repose, et soit sain quelque temps:
Ce mal n'auroit déjà que trop de violence,
Et son allégement paroît en son silence:
Quand cette belle fille aura rendu l'anneau,
Nous verrons cet esprit s'altérer de nouveau.

LE ROI, *avec d'autres contenances et d'un esprit rassis*

Que nos tempéramens se changent en peu d'heure!
Je sens et mon humeur et ma santé meilleure;
Je vois dans ce moment tous mes soins s'arrêter.
Fabrice ne dit mot; n'as-tu rien à conter?

FABRICE.

Que vous trouvez à rire au sujet de ma honte!
Si je n'ai rien reçu, que faut-il que je compte?

LE ROI.

Quoi! n'as-tu pas touché les deux mille ducats?

FABRICE.

Sire, ces vains discours ne me contentent pas:
Qui, sans votre ordonnance, eût la somme tirée?

LE ROI.

Et ne l'avois-tu pas?

FABRICE.

Vous l'avez déchirée.
Ah! qu'il vous est aisé de rire et de railler,

De promettre beaucoup et de ne rien bailler!
Que deux mille ducats sont des termes frivoles,
Et qu'ils vaudroient bien mieux en effet qu'en paroles!

LE ROI.

Tu méprises plutôt ce que je t'ai donné;
Si tu l'avois voulu, je te l'aurois signé.

FABRICE.

Si cette bonne humeur long-temps vous continue,
Ma bonne volonté vous sera mieux connue;
Et, si dans un moment je vous retrouve ici,
J'apporterai la plume et l'ordonnance aussi.

LE ROI.

Nous saurons aisément modérer ta tristesse,
S'il ne faut que tenir cette juste promesse.

(Fabrice sort.)

(A Léandre.)

Le prince qui dans peu doit épouser ma sœur,
Vient avec passion d'en être possesseur:
Soignez aux appareils, et n'épargnez, Léandre,
Les devoirs que son rang nous oblige à lui rendre.

LÉANDRE, *tout bas.*

Tout sera bien contraire à mon intention,
Si je mets en effet cette commission.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LÉANDRE, LÉONOR.

LÉONOR.

Que fait ici l'objet de mes douces pensées ?

LÉANDRE.

Je songe au payement de mes peines passées :
Tant d'effets sont déjà par la bague arrivés,
Que j'ai peine à savoir combien vous me devez.

LÉONOR.

La ruse toutefois est un peu languissante,
Et borne lentement notre commune attente.
Cet anneau dût agir par des effets plus prompts,
Assembler nos destins, et couronner nos fronts.

LÉANDRE.

Que loin de votre esprit ces craintes soient bannies;
Sa force aura dans peu nos deux moitiés unies.
Vous avez vu le roi perdre tout jugement;
Et, s'il a maintenant quelque soulagement,
C'est qu'il n'a plus l'anneau pour nous si salutaire;
Liliane s'en sert à délivrer son père.
Mais elle vient ici, suivons un peu ses pas;
Vous verrez des effets que vous n'espérez pas.

SCÈNE IV.

LÉONOR, LILIANE, LÉANDRE, MÉLITE.

LÉONOR.

Où courez-vous, madame?

LILIANE, *ayant l'anneau au doigt.*

Et d'où vous naît l'envie
Qui vous fait informer des raisons de ma vie?

LÉONOR.

Votre intérêt m'oblige à semblable souci.

LILIANE.

Mon intérêt m'oblige à ne rien dire aussi.

LÉONOR.

Votre humeur autrefois eut plus de courtoisie.

LILIANE.

Un autre objet que vous me tient en fantaisie.

LÉANDRE.

Voyez qu'elle a l'anneau.

LÉONOR.

Tous mes sens sont ravis.

LILIANE.

Que voulez-vous de moi, qui jamais ne vous vis?

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE ROI, FILÈNE.

LE ROI *court embrasser Liliane.*

Liliane, est-ce toi, ma déesse, ma vie?
Eh! quel destin m'avoit ta présence ravie?

D'où me vient éclairer ce bel astre d'amour?
En quel lieu de la terre as-tu porté le jour?
Que je baise cent fois cette agréable bouche;
Mais une avare main défend que je la touche.
Cruelle, d'où provient ce soudain changement?
Ordonnez ou ma mort ou mon allégement.

LILIANE.

Effronté, quelle humeur à ce dessein vous porte,
Et vous fait outrager les filles de ma sorte?

LÉONOR.

Le divertissement a de charmans appas!
Comme elle parle au roi, qu'elle ne connoît pas?

LE ROI.

D'où vous naît cette humeur? et quelle frénésie
Depuis si peu de temps a votre âme saisie?
Madame, savez-vous que vous parlez au roi,
Et que nous respirons sous une même loi?

LILIANE.

Quoi! me serois-je, ô dieux! si lourdement méprise?
Sire, mon ignorance a ma faute commise:
Mais je n'ai point dessein d'excuser mon péché;
N'épargnez point mes jours, si je vous ai fâché.

LE ROI.

Tu ne le peux, ma reine, et cette repentance
Pourroit plus m'affliger que n'a fait ton offense;
Car je ne trouve point de tourmens ennuyeux,
Comme de voir couler les larmes de tes yeux.
Mais ce regret te livre une légère atteinte,
Et, comme ton péché, ta repentance est feinte.

LILIANE.

Quel charme, quel démon m'avoit l'œil enchanté?
En quoi puis-je obéir à votre majesté?

LE ROI.

Étant plus indulgent à mon âme asservie,
Disposant de mes soins, de mes droits, de ma vie!
Enfin, tu m'obéis : si ton cœur se ressent
De voir à tes genoux un prince obéissant,
Qui cède à tes beaux yeux l'éclat qui l'environne,
Et qui met à tes pieds son sceptre et sa couronne;
Daigne d'un seul regard alléger mon tourment.
Tu m'as fait, ma déesse, un meilleur traitement.

LILIANE.

Dois-je croire aujourd'hui mes yeux et mes oreilles?
Ah! sire, voilà trop honorer mes pareilles.
Moi, comment vous pourrois-je obliger à l'amour,
Qui n'eus jamais l'honneur de vous voir qu'à ce jour?

MÉLITE.

Bons dieux! comme elle ment d'une façon hardie!
On diroit que ces jeux sont une comédie.

LE ROI, *parlant à Filène.*

Filène, quel avis suivrai-je désormais?
Je me trouve confus, si je le fus jamais.

FILÈNE.

J'estime, après l'affront qu'a reçu cette belle,
Que vous méritez bien ce traitement-là d'elle.

LE ROI.

Tient-elle pour affront cette heureuse prison
Où j'ai fait pour son bien consentir sa raison?

FILÈNE.

Sire, ce n'est pas tout; car, la voyant paroître,
Vous témoigniez tantôt de ne la pas connoître;
Vous avez rudement son discours rejeté,
Accusé son esprit de trop de vanité:
Si bien qu'elle se venge; et, quoiqu'elle vous aime,
Je tiens qu'elle a raison de vous traiter de même.

SCÈNE VI.

Les mêmes; LE DUC ALEXANDRE, TANCRÈDE, LE CAPITAINE DES GARDES, *tous aux pieds du roi.*

LE DUC.

Quelles grâces rendrai-je au plus juste des rois?
Perdant la liberté, nous perdîmes la voix;
Notre âme dans nos fers fut de sorte surprise,
Que cette délivrance à peine l'a rassise:
Nous demeurons muets. Que dirions-nous aussi,
Puisque notre innocence en a pris le souci?
Qu'un muet innocent est, chez vous, plus capable
De se justifier qu'un éloquent coupable.

TANCRÈDE.

Sire, daignez souffrir que je baise les mains
Du plus puissant des rois qu'honorent les humains;
Que votre majesté dispose d'une vie
Que sans prison ni fers elle tient asservie.
Avecque mon devoir, mon inclination
Rend et rendra toujours cette soumisssion.

LE ROI.

Qui s'est donné le droit de délivrer ces traîtres?
Quoi! jusque dans ma cour mes sujets sont mes maîtres!

(Tout bas à Liliane.)

Ne sois point en souci, chère âme de mes jours,
Cette feinte est requise au bien de nos amours.

(Haut.)

Quel ennemi, quel charme a leurs chaînes brisées?
De qui cette sortie est-elle autorisée ?
Viennent-ils achever la sanglante action
Qu'ils ont déjà commise en leur intention ?

LE CAPITAINE DES GARDES.

Dieux! qu'est-ce que je vois? Sire, aucune licence
Ne m'a fait rien tenter contre votre défense;
Ils m'auroient sans effet tous leurs moyens offerts:
L'anneau seul que j'ai vu m'a fait rompre leurs fers.

LE ROI, *regardant à son doigt.*

Il faut que d'autres qu'eux trempent en l'entreprise
Qui m'ont ce diamant détourné par surprise.
Qui donc te l'a fait voir?

LE CAPITAINE, *montrant Liliane.*

Cette jeune beauté
Qui m'a dit le tenir de votre majesté.

LE ROI.

Lorsque je l'obligeai de cette courtoisie,
De violens soucis m'avoient l'âme saisie:
Donnez-moi cet anneau; toi, ne diffère plus;

(Il l'ôte à Liliane.)

Exempte-moi d'ouïr leurs regrets superflus,
Va remettre en l'horreur d'une prison plus noire
Ces lâches ennemis des lois et de ma gloire.

LE DUC.

Sire, souvenez-vous que le ciel a des yeux.

LE ROI.

(Il remet sa bague.)

Oui, pour voir et punir ton forfait odieux;
Qu'ils sortent promptement. Tu ne saurois, ma reine,
Si tu m'aimes encor, t'affliger de leur peine,
Puisque la même nuit qui doit joindre nos corps,
Les doit tirer des fers et faire nos accords.
Hélas! que cette nuit fait languir mon attente!
Que mon désir est prompt, et que sa fin est lente!
Les fers de notre hymen pourront bien être forts,
Puisque le ciel y met tant de temps et d'efforts.

(Avec des contenances toutes changées.)

Triste, lent, assoupi, froid comme est une souche,
Foible, et qui ne saurois qu'à peine ouvrir la bouche,
De qui le changement en ma pâleur se lit,
Je réclame vos soins; qu'on me conduise au lit.

LÉANDRE, *à Léonor, tout bas.*

Voyez quel prompt effet a changé son visage.

LILIANE.

Si près de votre cœur perdez-vous le courage?
Ce mal qui ne provient que de trop de souci,
Comme il est tôt venu, s'en ira tôt aussi.

LE ROI.

Adieu, laissez un peu durer mes revêries,
Et ne m'ennuyez plus de vos cajoleries.
Je m'ignore moi-même, et, réduit à ce point,
J'entends, je vois, je parle, et ne vous connois point.

LÉANDRE, *à Léonor.*

Voyez l'étrange effet.

LILIANE.

Hélas! en cette peine,
A quoi se résoudra ma croyance incertaine?

SCÈNE VII.

LES MÊMES; FABRICE, *échauffé*.

FABRICE.

Voici l'autre ordonnance, il n'y faut que le seing.

LE ROI.

As-tu si promptement pu voir le médecin?
Quel lui semble mon mal, et quel en est la source?

FABRICE.

Cette ordonnance n'est que pour un mal de bourse,
Où le bien qu'elle prend ne sauroit arrêter;
Mais deux mille ducats y pourront profiter.

LE ROI, *déchirant encore l'ordonnance.*

Si l'ordonnance n'est que d'un peu d'ellébore
Pour ta prompte santé, mets-en une once encore;
Ton mal sera puissant si tu n'en guéris pas.
Que nous conte ce fol avecque ses ducats?

(Tous sortent.)

FABRICE *seul*, *tout interdit.*

Encore une autre fois! Ah! malheureux Fabrice,
Toi qui le connois tant, qui sais son avarice,
Qui vois qu'il se parjure à moins que d'un denier,
Qui sais comme il te gausse, et qui le vis hier,
Tu fais de ton honneur encor si peu de compte,
Que de venir ici t'acquérir de la honte!
Ah! qu'il est libéral! Pour tout prix de mes pas,

J'ai du feu sur le front pour deux mille ducats.
Faisons sur ce papier des vers à la Fortune;
Qu'elle se lasse d'être à mes vœux importune,
Qu'elle me rende enfin ce monarque indulgent.
Mais la Fortune est femme, et je n'ai point d'argent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉANDRE, LÉONOR.

LÉANDRE.

Voyez où peut aller le cours de nos affaires,
Combien pour nous ce charme a d'effets salutaires,
Que l'aveugle déesse est propice à nos vœux,
Si jamais à personne elle offrit ses cheveux;
Que ce prince n'a rien de l'humaine nature,
Qu'il a moins de raison que n'auroit sa peinture;
Enfin, que le voyant en cet étrange état,
On souhaite en vos mains les rênes de l'état.
Mon rival désormais ne doit rien se promettre.
Le roi dans cet oubli vient de signer la lettre
Où le duc apprendra qu'on rompt tous les traités
Qui devoient par l'hymen joindre vos libertés :
Cet accord dénoué rend le nôtre facile,
Nous peut rendre absolus dans toute la Sicile,
Vous en titre de reine, et moi de vice-roi,
Qui recevrai de vous une éternelle loi.
Mais la perte du duc me semble nécessaire
Pour la perfection de cette heureuse affaire;
Il peut à nos desseins opposer son effort,
Et notre sûreté s'établit par sa mort.

LÉONOR.

Si ce charme a rendu son esprit si traitable,
S'il est en cet état de vos avis capable,
Que différons-nous plus? achevons ce dessein,
Qui me rend bienheureuse, et qui t'ouvre mon sein.

SCÈNE II.

LE ROI *avec des contenances extravagantes*,
LÉANDRE, LÉONOR, FILÈNE.

LE ROI.

Quel destin m'a tiré des lieux de ma naissance,
Sans force, sans appui, sans bien, sans connoissance?
A me voir en ce point, tel autrefois véquit
Le premier des humains quand le monde naquit.
Il voyoit, étonné, sur cette masse ronde,
Que tout seul qu'il étoit, il étoit tout le monde:
Ainsi je me vois seul, et l'horreur de ces lieux
N'a rien que des objets inconnus à mes yeux.

FILÈNE.

Dieux! qu'un mal violent a son âme blessée!
Qu'un accident étrange a troublé sa pensée!
De quel astre inclément est ce mal provenu,
Qu'il soit si furieux, et qu'il soit inconnu?

LE ROI.

Ami, quelle personne à mes yeux se présente?

FILÈNE.

L'infante votre sœur.

LE ROI.

Quelle sœur? quelle infante?

LÉONOR.

Vous tenez tous objets pour bien indifférens,
Si vous méconnoissez vos plus proches parens.
Ne suis-je plus la sœur que vous eûtes si chère?
Monsieur, vous lassez-vous d'ouïr le nom de frère?

LE ROI.

Au pitoyable état où mes jours sont réduits,
Je n'ose m'assurer si moi-même je suis :
En quels lieux sommes-nous? depuis quand, et quel prince,
Si vous le connoissez, règne en cette province?

LÉANDRE.

Ce pays se maintient sous un règne si doux,
Qu'on n'y souhaite point de souverain que vous.
Il est vrai que, depuis le mal qui vous possède,
A qui nous ne pouvons apporter de remède,
Un vice-roi vous dût affranchir de souci.
Un monarque souffrant, son état souffre aussi;
Même on juge fort mal de vos villes frontières,
Qu'elles pratiqueront des provinces entières,
Et secoûront le joug de vos commandemens,
Si d'autres n'ont le soin de ces gouvernemens:
Au mal que vous sentez, si vous aimez à vivre,
Il faut qu'un vice-roi de ces soins vous delivre.

LE ROI.

Votre conseil, ma sœur, m'est important ici.
Qui pourrai-je charger d'un si noble souci?

LÉONOR.

J'approuve cet avis, et ne connois personne
Qui l'exécutât mieux que celui qui le donne.
Ce Leandre, qui parle à votre majesté,
A du merite autant que de fidelite.

Ses deux frères pourront commander vos armées,
Au dessein d'augmenter ce royaume animées;
L'un gouverner les forts, et l'autre les vaisseaux;
L'un vous servir sur terre, et l'autre sur les eaux.

LE ROI.

Ordonnez de l'état de toutes ces affaires,
Et des provisions qui leur sont nécessaires.
Je donnerai mon seing, pour me mettre en repos,
A tout ce que vous deux jugerez à propos.

LÉONOR.

Si votre majesté jusqu'à ce point m'honore,
Monsieur, j'ai deux avis à lui donner encore:
Alexandre a beaucoup sur le sceptre attenté;
Sa mort est nécessaire à votre sûreté.
Pour le comte étranger, qui lui tient compagnie,
On dût avoir d'ici sa présence bannie.

LE ROI.

Conserve, chère sœur, le souci de mon sort:
Il suffit, ton conseil est l'arrêt de sa mort.
Qu'on punisse aujourd'hui ce sujet infidèle,
Qu'on sépare du corps sa tête criminelle.
Ami, porte à nos gens cet arrêt de ma part,
Et dis-leur qu'on ne peut le dépêcher que tard,
Que l'intérêt public défend qu'on lui pardonne,
Et que son châtiment importe à ma couronne.

FILÈNE.

Ah! sire, que l'on tient ce seigneur innocent!

LÉANDRE.

Tu trames ta disgrâce en désobéissant.
Hâte-toi seulement, ou cesse de paroître,
Si tu ne veux là-bas accompagner ce traître.

SCÈNE III.

FABRICE *seul.*

Ce prince n'a pour moi que trop de volonté,
Et son mal seulement fait ma nécessité:
Je ne le puis qu'à tort accuser d'avarice;
Sa seule infirmité me nuit, et non son vice;
Et ce mal inconnu le presse tellement,
Qu'en tout un mauvais jour il n'a qu'un bon moment.
Bons dieux! que j'ai de part en cette maladie,
Et que je dois prier que l'on y remédie!
Si cet esprit léger étoit long-temps ainsi,
Ma bourse pourroit bien l'être long-temps aussi.
Du plomb mis en sa tête, où ce mal prend sa source,
Vaudroit assurément bien de l'or dans ma bourse.
Si faut-il, s'il demeure en cette extrémité,
Tirer quelque profit de son infirmité,
Et, comme il est crédule, en ce point de misère,
De quelques faux avis tirer un vrai salaire.
Le voici, je le vois.

SCÈNE IV.

LE ROI, FABRICE.

LE ROI.

Qui vient? que vois-je ici?

FABRICE.

Fabrice.

LE ROI.

J'en connois que l'on appelle ainsi.

FABRICE.

Sire, on ne peut plus voir deux mille écus ensemble,
Sans se ressouvenir de mon nom, ce me semble.

LE ROI.

Quel nom? Si vous n'avez autre occupation,
Que j'apprenne deux mots de votre extraction;
Et, nous promenant seuls dessous ces galeries,
Divertissez un peu mes tristes rêveries.

FABRICE.

J'aurai bien de la peine à répondre à ce point.
Pour mon père, déjà je ne le connois point;
Et, d'un autre côté, ma mère est si connue,
Que tous les crocheteurs la montrent par la rue.
Mais c'est trop différer, faisons ce qui lui plaît:
Que ne croira-t-il point, insensé comme il est?
Sire, tous les auteurs parlent de ces Fabrices
De qui Rome a tiré de si nobles services:
Un seul de mes aïeux, sans peine et sans rival,
Conquit toute l'Espagne, et défit Annibal.
Son fils, pour des exploits que ne fit jamais homme,
Parut si glorieux dans un marché de Rome,
Qu'il se vit, au milieu de mille bataillons,
Elevé de quatorze ou de quinze échelons:
Ah! qu'un de ses enfans s'est acquis de mémoire,
Et combien de Césars ont envié sa gloire!
Lui seul, en son bas âge, a défait plus de rois
Que ni Roland sans peur, ni qu'Oger le Danois;
Que mon père, son fils, a fait de belles choses,
Et qu'il en est parlé dans les métamorphoses!
En ses moindres efforts, son bras plus que divin
Répandit plus de sang que je ne bois de vin.

LE ROI.

Valeureux chevalier, que l'on vous doit de gloire!

FABRICE.

Chevalier, ô bons dieux, comme il m'en fait accroire!
Je ne montai jamais qu'un seul cheval de bâts,
Encor ne cessa-t-il qu'il ne m'eût mis à bas.
(Haut.)
Ce généreux héros, sire, m'a fait un frère,
Qui surtout s'est acquis les secrets de la sphère.
Ah! sire, qui croiroit les étranges effets
Que moi-même j'ai lus aux écrits qu'il a faits?
Qu'il connoît une étoile à nous nuire obstinée,
Et qu'il nous a prédit une funeste année!

LE ROI.

Puis-je, brave héros, sans paroître indiscret,
Vous prier de m'apprendre un si rare secret?

FABRICE.

Quoi, ce qu'on sait déjà par toute la province,
N'a pas encor gagné les oreilles du prince!
Vous seul, en ce royaume, ignorez-vous ce mal,
Et combien à nos jours l'or doit être fatal?

LE ROI.

Je sais que l'or peut tout dans le siècle où nous sommes;
Il est le seul sujet de tous les maux des hommes.

FABRICE.

Ah! sire, je l'entends tout autrement encor:
Qui veut bientôt mourir n'a qu'à porter de l'or.
Ce métal, cette année, a la vertu si forte,
Qu'il fait perdre la vie à celui qui le porte.
Chacun fuit ce qui fut jadis si précieux,
Et je ne cite point de témoins que mes yeux.

LE ROI, *ôtant et jetant son diamant et sa chaîne d'or.*

O ciel! que ce discours met mon esprit en peine!
Jetons ce diamant, et quittons cette chaîne;
Pourquoi m'a-t-on célé cette prédiction?
Dieux! je meurs de colère et d'appréhension.

FABRICE, *les ramassant.*

Puisque cette aventure à tout homme est commune,
Sire, il les faut cacher de peur d'autre infortune.

LE ROI.

Qu'on jette dans la mer ce malheureux métal,
Qui, trouvé, pourroit être à quelque autre fatal.

FABRICE, *s'en allant avec l'or.*

La belle occasion que la Fortune m'offre!
Que je vais de bon gré le jeter dans mon coffre!

LE ROI *seul, avec des actions toutes différentes.*

Dieux! comme nos humeurs changent en un moment
Qu'en moins que d'un trait d'œil je sens d'allégement
Mes soins avoient si bien mon humeur refroidie,
Qu'il me semble sortir de quelque maladie.
Mais où sont tous mes gens?

FILÈNE, *vient et dit.*

Sire, le général
De vos pays frontiers, avecque l'amiral,
Viennent baiser vos mains.

LE ROI.

Et qui sont-ils, Filène?

FILÈNE.

Agys et Théodose.

LE ROI.

As-tu l'âme bien saine?
M'apportant de l'état de fidèles papiers,
Où rencontreras-tu ces nouveaux officiers?

SCÈNE V.

AGYS, THÉODOSE, LE ROI, FILÈNE.

AGYS, *général*, *aux pieds du roi.*

Quel hommage vous doit, en sa charge nouvelle,
Un qui n'a mérité que le nom de fidèle;
A qui votre bonté donne un commandement
Dont tant d'autres pourroient s'acquitter dignement?
Sire, une telle charge eût mon âme étonnée,
Si telle que les dieux la vôtre n'étoit née,
Qui n'obligent jamais à prendre de souci
Sans donner les moyens d'exécuter aussi.
Vous régnerez en paix, ou vos villes frontières
De tous vos ennemis seront les cimetières.

THÉODOSE, *amiral.*

Et moi, quelque mutin que soit cet élément
Qu'a soumis à ma loi votre commandement,
Je le veux asservir avec tant de puissance,
Qu'il ne respirera que votre obéissance,
Qu'il rendra sous vos gens tous ses flots endormis,
Et n'ouvrira son sein qu'aux vaisseaux ennemis.

LE ROI.

Dois-je croire aujourd'hui mes yeux et mes oreilles?
Qui se trouva jamais en des peines pareilles?
Qui change mon état en si peu de momens?
Et qui vous a pourvus de ces commandemens?

AGYS.

Nos deux provisions nous ont été données:
Avec le vice-roi vous les avez signées
Tout fraîchement : Léandre a nos sermens reçus.
Sire, que nous peut-on reprocher là-dessus?

LE ROI.

Que prétend ce Léandre, et quel droit lui suggère
Ces grands soins pour l'état dont son esprit s'ingère?
Qui le fait sans aveu gouverner mes sujets,
Et faire à mon déçu de semblables projets?

FILÈNE.

Sire, si l'on me doit recevoir pour arbitre,
Vous-même vous l'avez honoré de ce titre;
Et j'ai, durant ce mal qui troubloit votre esprit,
Vu ses provisions, où vous avez souscrit.

LE ROI, *mettant l'épée à la main.*

Traîtres, vous trempez tous en même intelligence,
Et je prendrai de tous une égale vengeance.

(Il les poursuit tous l'épée à la main.)

Quoique, pour éviter mon courroux sans pareil,
Vous fussiez élevés dans le char du soleil,
Ce vif ressentiment me fourniroit des ailes
Pour atteindre et punir vos têtes infidèles.

AGYS.

Sire, miséricorde!

FILÈNE.

O dieux! qu'ai-je commis?

LE ROI.

Tu réclames en eux tes plus grands ennemis,
Et les dieux les premiers ordonnent ton supplice,
Et conservent les rois s'ils aiment la justice.

(Ils s'enfuient hors du palais, et le roi continue.)

Vous fuyez vainement, les bras victorieux
Des rois et de la mort s'étendent en tous lieux.

SCÈNE VI.

FABRICE, LE ROI.

FABRICE.

Il faut user du temps quand la Fortune l'offre!

LE ROI.

Où sont-ils?

FABRICE.

Ah! pardon, sire, ils sont dans mon coffre.
Ne me punissez pas avant que de m'ouïr;
Cette fourbe ne fut que pour vous réjouir.

LE ROI.

Réjouir, impudent! Ah! ces âmes hardies
Iront dans les enfers faire leurs comédies.
Leurs jeux auront là-bas de plus charmans attraits,
Et Léandre et beaucoup suivront leurs pas de près.

FABRICE.

Le silence et la feinte ici sont nécessaires:
Dieux! que j'ai bien pensé découvrir des affaires!

LE ROI.

Que fait donc Liliane?

FABRICE, *tout bas.*

Ah! ne craignons plus rien.

(Au roi.)

Sire, c'est un esprit bien troublé que le sien,
Et je crois que l'amour touche peu son envie,
Voyant le duc si près de terminer sa vie.

LE ROI.

Quel si prompt accident doit terminer son sort?

FABRICE.

Sire, on sait que vous-même avez signé sa mort,
Et sa fille a reçu de votre bonté même
Le conseil d'épouser ce Tancrède qui l'aime.
Il est bien vrai qu'alors que cet humeur vous prit,
Un mal bien violent altéroit votre esprit.

LE ROI, *tenant encore son épée nue.*

M'a-t-il effrontément forgé cette chimère?
Seul, tu seras l'objet de toute ma colère.

FABRICE, *tout bas, s'enfuyant.*

Oui, si je vous attends. Quel sort injurieux,
A fait d'un mal si doux un mal si furieux?

LE ROI *seul.*

Liliane épousée, ô ciel! est-il un foudre,
Que tu n'as pas réduit tous ces traîtres en poudre?
Liliane épousée, et son père être au point
De souffrir un trépas qu'il ne mérite point!
Traîtres! s'il est ainsi, ni mer, ni cieux, ni terres,
Ne vous affranchiront des coups de mes tonnerres;
J'immolerai vos jours avec ces propres mains,
Et contre mes efforts les vôtres seront vains.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC ALEXANDRE, *conduit par le* CAPITAINE DES GARDES *à l'échafaud*, LE COMTE TANCRÈDE, LILIANE, LE BOURREAU, MÉLITE.

LE DUC, *à sa fille.*

Arrête de tes pleurs la course vagabonde,
Puisqu'ils ne peuvent rien pour m'arrêter au monde;
Et plutôt bénissons la faveur de nos dieux
Qui m'ôte de la terre et qui m'appelle aux cieux.
Il est vrai, justes dieux! que souffrir mon supplice,
C'est pour un juste effet permettre une injustice,
C'est vouloir par la mort m'exempter de mourir;
Enfin, c'est me blesser afin de me guérir.
Mais, de quelque façon que la force en dispose,
L'espoir du bon effet me fait aimer la cause;
Et je ne me plains point en mon sort rigoureux,
De mourir innocent, afin de vivre heureux.
Un tyran peut beaucoup, mais il est incapable,
Avec tout son pouvoir, de me rendre coupable;
Il peut forger un crime, et non le maintenir;
Il me peut outrager, et non pas me punir.

Ainsi, puisqu'il ne peut me reprocher de vice,
Si vous devez pleurer, pleurez son injustice;
Voyez-moi d'un œil sec souffrir injustement,
Et pleurez son futur et juste châtiment.

LE COMTE.

Que ne suis-je sans yeux comme vous sans offense,
Pour ne voir ni pleurer cette injuste licence !
Le coupable est ouï sur le point du trépas,
Et pourquoi l'innocent ne le sera-t-il pas?

LE DUC.

Ne vous étonnez point des droits dont on me prive:
On n'entend point celui qu'on ne veut pas qui vive.
Le voleur qui de nuit nous traverse le sein
Ne nous avertit pas qu'il en a le dessein,
Et ne demande pas, avant qu'ôter la vie,
Les raisons qui pourroient divertir son envie.

LE BOURREAU.

Depuis qu'on a perdu les moyens d'espérer,
C'est une lâcheté que de tant différer.

LILIANE.

Cruel, que sur mon chef cet orage s'épanche;
Pour abattre le tronc, commence par la branche,
S'il meurt, dois-je rester en nombre des humains?
Non, non, j'offre mon col à tes barbares mains.

LE DUC.

Ne me pouvant, ma fille, apporter d'assistance,
Au moins ne tâche point d'ébranler ma constance;
Ces transports ne font rien qu'augmenter mon tourment
Et tu me peux aider en un point seulement;
C'est que je rende l'âme avec cette assurance

Qu'en ce jeune seigneur tu mets ton espérance,
Que tu n'auras jamais d'autres affections,
Et qu'un heureux hymen joindra vos passions;
Suis partout la fortune et les pas de ce prince,
Et, puisqu'on le bannit, sors de cette province.
Je sais ton naturel, et tu ne pourrois pas
Vivre sans déplaisir au lieu de mon trépas.
Je me plaindrois à tort de cette main infâme:
Ton unique beauté, ma fille, m'ôte l'âme.
C'est de l'amour du roi le furieux effet.
Enfin j'ai fait les traits par qui je suis défait :

(Pleurant.)

Mais contre leurs douleurs ma constance est sans armes.

(Au bourreau.)

Me voilà prêt, achève et ma vie et leurs larmes.
Ote-moi le bandeau, porte-le sur leurs yeux,
Ou veuille pour le moins les chasser de ces lieux.
Cruel, exempte-les de voir mon infortune,
Et n'assassine pas trois personnes pour une.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI, *et quelques autres* SERVITEURS.

LE ROI.

Quel objet de frayeur se présente à mes yeux ?
Et qui cause les pleurs qu'on répand en ces lieux ?

DORAME.

Sire, voyant enfin cette main préparée
A l'exécution si long-temps différée,
Vous devez condamner leurs regrets seulement,
Qui sont le seul sujet de ce retardement.

LE ROI.

Ne me continu' point ces raisons dont tu m'uses,
Ce seroit de sa mort qu'il faudroit des excuses;
Tu m'aurois affligé de m'être obéissant,
Et ces retardemens sauvent un innocent.

(Au duc, en le faisant lever.)

Sujet vraiment loyal, si j'en ai de fidèles,
Cher duc, à qui je dois des grâces éternelles,
Bon entre les mortels, s'il en peut être un bon,
Prisonnier dont je viens implorer le pardon,
Asile où maintenant je cherche du refuge,
Après tant de travaux, sois juge de ton juge.
Depuis peu, tous mes gens ont en moi reconnu
Un mal dont toutefois le genre est inconnu;
Et j'atteste le ciel qui partout remédie,
Si je me ressouviens de cette maladie,
Et si, comme ils m'ont dit, je sache avoir songé
A causer la misère où je te vois plongé,
Si je pus consentir à pareille injustice,
Et si de cet arrêt ma raison fut complice:
Puisque j'étois réduit à ce terme fatal,
Pardonne cette injure ou condamne ce mal.

(A Liliane.)

Toi, reine de mes vœux, mon unique pensée,
Songe à la guérison de mon âme blessée.
Cesse de t'informer si mes désirs sont saints,
Car je n'ai plus pour toi que de chastes desseins.
Il est vrai qu'autrefois te vouant mon service,
La vertu me fut moins en objet que le vice;
Mais aujourd'hui le ciel en dispose autrement,
Et j'ai des passions pour l'hymen seulement.
Je ne dois pas souffrir qu'on accorde à ce prince

Le plus rare ornement de toute ma province;
Mais si le ciel consent au dessein que j'ai fait,
Si nous sommes contens, il sera satisfait.

MÉLITE, *tout bas.*

En l'aimable transport que ce plaisir m'excite,
Je doute si je vis et si je suis Mélite.

LE DUC.

Pour un baiser si doux, que je baise vos pas.

LE ROI, *le relevant.*

Allons voir, mes amis, ce qu'on n'espère pas;
Des soucis diligens sont ici nécessaires,
Et vous serez témoins de nouvelles affaires.

LILIANE.

Au moins en ces transports....

LE ROI.

Accordez-moi ce point,
De suivre seulement et de ne parler point.
(Au capitaine des gardes.)
Dorame, c'est ici qu'il faut paroître agile
A fermer promptement les portes de la ville.
On connoîtra dans peu le juste soin des dieux,
Et combien devant eux les rois sont précieux.

SCÈNE III.

FABRICE *seul.*

En l'état où je suis, qui ne seroit en peine?
Il a, s'il eut jamais, la vue et l'âme saine;
Et si sa majesté sait l'auteur de ce vol,
Je crois que peu de gens répondroient de mon col.

Que j'ai mal à propos cette fourbe donnée,
Que qui porte de l'or doit mourir cette année!
Car, si l'on voit cet or dont je suis le porteur,
La fausse invention sera vraie à l'auteur.
En ce fâcheux état, je crains de voir mon ombre;
Je m'imagine avoir des espions sans nombre.
Mais cachons promptement.... Voici le vice-roi.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, FABRICE.

LÉANDRE.

Quel homme est aujourd'hui plus malheureux que mo
Destins injurieux et sourds à ma prière,
Otez-moi pour jamais le bien de la lumière:
Voyant l'état du roi prévenez son dessein,
Avancez mon trépas, s'il est vrai qu'il est sain.
(A Fabrice.)
Le roi vit-il encore en cette rêverie?

FABRICE.

Le ciel depuis une heure a son âme guérie,
Et beaucoup sont en peine en ce prompt changeme

LÉANDRE, *tout bas.*

O ciel! qu'est devenu ce fatal diamant?

FABRICE, *tout bas.*

Ce mot de diamant est l'arrêt de leur perte.
C'en est fait, je suis mort; ma fourbe est découverte

LÉANDRE.

A-t-il encore au doigt son anneau précieux?
Contente là-dessus mon désir curieux.

FABRICE, *tout bas.*

Que mon sens est troublé, que mon âme est émue!
(Haut.)
Je n'ai point aujourd'hui cette bague aperçue.

LÉANDRE, *tout bas.*

Dur arrêt de ma mort! tous mes soins sont déçus!
Mais voyons promptement l'infante là-dessus.
Que me profite, hélas! qu'un heureux hyménée
Ait enfin à son sort uni ma destinée,
Si le fruit le plus doux que j'en puisse espérer
Est ma mort, que ce bras ne dût plus différer?
(Il sort.)

FABRICE *seul.*

Quelle altération paroît en son visage,
Et que dois-je estimer de ce confus langage?
Quelle peine lui peut apporter cet anneau?
Je conçois là-dessous quelque secret nouveau.
Voyons-le de plus près : dieux! il faut que je sache
Si ce n'est point un sort que cette pierre cache,
Et si de cet anneau, le mal si peu connu,
Que ce prince a souffert, ne seroit point venu.
Mais qu'il est malaisé d'y voir aucune marque,
Dont on ait pu troubler l'esprit de ce monarque!

SCÈNE V.

LE ROI, FABRICE.

LE ROI, *le surprenant.*

En l'état où je suis tout objet m'est suspect;
Fabrice, qui te fait trembler à mon aspect?
Que tiens-tu? que vois-tu, l'œil hâve et le teint blême?
Et que t'entends-je ici murmurer en toi-même?

FABRICE.

Ah! si vous permettez à mon cœur agité
D'avouer ce qu'il pense à votre majesté,
Que je vous vais apprendre un accident étrange,
Et qu'un vol que j'ai fait me vaudra de louange!

LE ROI.

Achève promptement, tire-moi de souci,
Rassure tes esprits; mais que te vois-je ici?

FABRICE.

Sire, durant l'état de cette maladie,
Où l'astre de vos jours à la fin remédie,
J'ai vu, la larme à l'œil, que mille ont profité
Avantageusement de votre infirmité.
Je dois tout avouer, quoi que je me propose,
J'eus le dessein aussi d'en tirer quelque chose.
J'obtins ce que je tiens, par ce mensonge exprès,
Que qui portoit de l'or mouroit bientôt après.
Vous n'eûtes pas sitôt cette bague tirée,
Que je ne vous vis plus avoir l'âme altérée:
Et j'ai depuis jugé que quelque enchantement
Avoit été caché dessous ce diamant.

LE ROI, *embrassant Fabrice.*

O ciel! que ce discours a mon âme ravie!
Ta seule invention me conserve la vie :
Mais voyons en ton doigt s'il aura quelque effet.
Ami, rends là-dessus mon esprit satisfait.

FABRICE, *le mettant à son doigt.*

Où me réduira-t-il, s'il faut que je l'oublie,
Moi, qui déjà sans art n'ai que trop de folie?
Sire, prenez le soin.... Mais le mal que je sens
En moins que d'un trait d'œil assoupit tous mes sens

LE ROI.

O dieux ! l'étrange effet !

FABRICE, *se couchant à terre.*

Quelle humeur importune
Te porte, malheureux, à troubler ma fortune?
Souffre que je sois seul, et qu'un peu de repos
Succède à tant de peine.

LE ROI.

O le plaisant propos !
Ne me connois-tu pas?

FABRICE.

Je m'ignore moi-même.
Où suis-je?

LE ROI.

Que ce charme est d'une force extrême !
Donne-moi cet anneau qui trouble ta raison.
(Fabrice remet l'anneau au roi.)
Où saurons-nous l'auteur de cette trahison?

FABRICE.

Je pourrai là-dessus aussi vous satisfaire,
Léandre et Léonor trempent en cette affaire :
Eux seuls, quand vous étiez en ce fâcheux état,
Après leur mariage ont changé tout l'état.
Depuis, votre santé leur ôte le courage,
Et Léandre naguère a changé de visage
Pour m'avoir entendu répondre seulement
Que quelqu'autre que vous avoit le diamant.

LE ROI.

Tu n'en as que trop dit : leur âme ambitieuse
Saura combien au ciel la mienne est precieuse.
Tâche à lever la pierre.

SCÈNE VI.

LILIANE, LE ROI, FABRICE, MÉLITE.

LE ROI.

Approche, mon soleil,
Que j'égare mes vœux dessus ce teint vermeil;
Mon âme, par un sort si long-temps altérée,
Ne sera qu'en ces fleurs désormais égarée;
Mes maux trouvent leur fin en cet heureux moment,
Et, s'il m'en reste aucun, c'est l'amour seulement.
Léandre et Léonor, d'une rage commune,
Ont voulu sur ma perte établir leur fortune.
Vois-tu ce diamant?

FABRICE.

Enfin je l'ai défait.

LE ROI, *tenant des caractères sous la pierre en un petit morceau de papier.*

Ces lettres ont causé ce malheureux effet;
Efface cet écrit et le remets en sorte
Que sans aucun danger désormais je le porte:
Je veux un peu flatter leurs esprits languissans,
En témoignant encor d'avoir perdu le sens.
(Le roi remet l'anneau.)
Est-il rejoint? apporte; et cours en diligence
Leur dire que le roi désire leur présence.
(Fabrice va querir Léandre et Léonor.)

LILIANE

O ciel! qui vit jamais un accident pareil,
Je doute en cet état si je vois le soleil.

LE ROI.

Tu vois, chaste beauté, le soleil que j'adore,
En regardant mes yeux où tu le peins encore.

Dieux! que de modestie en ce beau front se lit!
Quand aurai-je, mon cœur, ce soleil dans mon lit?
Mais j'aperçois nos gens, prends plaisir à ma feinte,
Et vois combien leur face témoigne une âme atteinte.

SCÈNE VII.

LE ROI, LILIANE, LÉANDRE, LÉONOR, FABRICE, LE DUC-ALEXANDRE, LE COMTE TANCRÈDE, MÉLITE.

LÉONOR.

Monsieur, que vous plaît-il? on nous a fait savoir
Que votre majesté désiroit de nous voir.

LÉANDRE.

Vous me voyez la main et l'âme disposée
A quelque intention qui me soit proposée.

LE ROI, *feignant de le prendre pour Fabrice.*

Ah! Fabrice, est-ce toi? que mes yeux sont contens!
Quel sort à mes regards t'a caché si long-temps?

LÉANDRE.

Sire, je suis Léandre.

FABRICE.

Et moi je suis Fabrice;
Voyez bien mon visage, il est sans artifice;
Cette erreur me déplaît, et surtout aujourd'hui
Je crains fort d'être pris et jugé pour autrui.

LE DUC.

Sire, le comte et moi, devant votre puissance
Venons sacrifier notre humble obéissance.

LE ROI.

La fortune des rois abonde en tant d'ennuis,
Qu'à peine vous connois-je en l'état où je suis.

LÉONOR, *tout bas à Léandre.*

Le ciel est favorable à notre humble prière,
Cet anneau l'a remis en son erreur première.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE CAPITAINE DES GARDES, FILÈNE.

LE CAPITAINE.

Sire, tout est fermé, les ponts-levis haussés,
Les râteaux abattus ; avons-nous fait assez?
J'oubliois d'ajouter que j'ai fait mettre aux portes
Des gardes qui seront et fidèles et fortes.

FILÈNE, *parlant à Fabrice.*

Dieux! qu'est-ce que je vois? que ses yeux ont d'horreur!
Seroit-il retourné dans sa première erreur?

FABRICE.

Ouvre attentivement les yeux et les oreilles,
Observe le silence, et tu verras merveilles.

LE ROI, *assis en son trône.*

Chers parens dont les dieux m'ont donné le support,
Vous, amis, que le ciel a conduits à mon sort,
Fidèles nourrissons d'une heureuse province
Qui n'a d'affection que celle de son prince,
Vous savez l'infortune où mes jours sont réduits :
On me doit le repos en l'état où je suis.
La qualité du mal m'est encore incertaine,

J'en ignore la cause et j'en souffre la peine;
Et, puisque je reçois si peu d'allégement,
Elle est même cachée à votre jugement.
Enfin ma guérison semblant sans apparences,
J'ai pour un bien commun désiré vos présences.
Écoutez, chers amis, le dessein que je fais:
Un sceptre dans mes mains est un trop rude faix;
Je connois mes défauts, et vois qu'il est facile
De pourvoir toutefois au bien de la Sicile.
Pour achever mes jours avec plus de douceur,
Je cède mes soucis et mon sceptre à ma sœur.
Sa naissance et mes vœux la rendent souveraine;
Reconnoissez-la tous en qualité de reine.
Mais, pour ce qu'une femme est foible en tant de soin,
Un roi secondera sa peine en ce besoin;
Léandre, que le bien de ce royaume touche,
Partagera son sceptre aussi-bien que sa couche.
Offrez à leurs genoux vos armes et vos vœux,
Et ne résistez point au dessein que je veux.

LÉONOR.

En ce fâcheux état que sa voix a de charmes!
Mais feignons à propos, et lâchons quelques larmes.
Ah! révoquez, monsieur, cet arrêt rigoureux,
Nous aurons sous vos lois un destin plus heureux.

LE ROI, *la faisant asseoir près de lui.*

Ma sœur, prenez ce lieu, les répliques sont vaines.
Quoi, vous défendez-vous de soulager mes peines?

LÉONOR.

Monsieur, dispensez-moi....

LE ROI.

Que servent ces propos?
Ou l'on doit m'obéir, ou l'on hait mon repos.

(Il fait asseoir Léandre à sa place.)

Et vous, si vous m'aimez, prenez place auprès d'elle,
Et soyez à ces gens un monarque fidèle.
Vous, conspirez ensemble à finir mes travaux,
Et ne reconnoissez que ces princes nouveaux.

LÉANDRE.

Sire, dispensez-moi d'une pareille gloire,
Dont je me sens indigne et que je ne puis croire.

LE ROI.

Tenez-vous en ce lieu, ne me répliquez point;
Beaucoup d'autres voudroient m'obéir en ce point.

LÉANDRE.

Bien que de ces honneurs je me sente incapable,
Je vous obéirai pour n'être point coupable.

LE DUC, *au comte.*

Ces accidens, mon fils, me donnent de l'effroi,
Et je crains de nouveau la colère du roi.

LE COMTE.

A voir ce changement les cheveux me redressent,
Mais ce n'est pas à nous que les choses s'adressent.

LE ROI *debout.*

Puisqu'enfin vous régnez absolus en ces lieux,
Où vous ne relevez que du pouvoir des cieux,
Et qu'il faut désormais employer vos puissances
A rendre les bienfaits et punir les offenses;
En ce premier éclat de votre dignité,
Faites, sire, à nos yeux briller votre équité;
Jugeant sans passion d'un procès d'importance,
Digne de votre oreille et de votre assistance.

LÉANDRE, *à Léonor.*

Je tremble à voir l'horreur qui sur son front se lit.

LÉONOR.

Que d'un prompt changement son visage pâlit!

LE ROI *debout, le chapeau à la main.*

Sire, le cas est tel : un vassal infidèle
Aime la sœur d'un prince et se fait aimer d'elle;
Ce prince, qui ne craint ni prévoit ce danger,
La promet à l'amour d'un monarque étranger;
Elle y semble portée, et toutefois en l'âme
Elle garde toujours cette première flamme.
Enfin, elle conspire avecque son amant
D'ôter le sceptre au roi par un enchantement;
Ils cherchent un secret : là-dessus on déploie
Tout ce que la magie en ses crimes emploie.
Ils trouvent celui-ci propre à leur trahison,
Par un anneau charmé le roi perd la raison.
Le voyant en ce point, toutes craintes bannies,
Ils ont à son déçu leurs deux moitiés unies,
Disposé de l'état, changé les généraux,
Enfin du bien d'un autre ont fait les libéraux.
A voir ce changement tout le peuple soupire :
Qu'ordonne là-dessus votre majesté, sire?

LÉANDRE, *tout bas à Léonor.*

Nous sommes découverts, le sort nous a trahis;
Mais redonnez le calme à vos sens ébahis,

(Haut.)

Et me laissez répondre. Il est vrai que l'offense
Est d'une qualité qui paroît sans défense;
Que je plains les travaux que ce prince a reçus;
Mais il faut plus long-temps consulter là-dessus;
Devant que de vider cette première cause,
Sire, daignez ouïr celle que je propose.
Un monarque, amoureux d'une jeune beauté,

Dresse des rets honteux à sa pudicité,
Et, par les doux appas d'une fausse promesse,
Attire à son amour les vœux de sa maîtresse.
Son père, plus prudent, qui la voit s'engager,
La destine à l'amour d'un seigneur étranger.
Le roi par elle-même apprend cette nouvelle,
Et fait saisir le père et l'amant de la belle.
Pour éteindre à souhait ses lascives amours,
Il met ces deux seigneurs en danger de leurs jours,
Et devant ses états les déclare coupables
D'un crime supposé dont ils sont incapables.
Sire, vous dépouillant de toute passion,
Qu'auriez-vous estimé de semblable action?
Pour moi, je n'y vois point d'excuses légitimes,
Si ce n'est que l'amour est auteur de ces crimes.
A juger sainement, ses aveugles accès
Ont causé le premier et le second procès;
Que peut-on d'un enfant désirer de vengeance?
Avec lui la raison n'a point d'intelligence.
Et, si je dois à tous donner mon jugement,
Je pardonne leur faute à leur aveuglement;
D'autant plus juste arrêt qu'en la première offense,
On n'a point secoué le joug d'obéissance;
Que cet humble sujet n'a point affection
Que de cueillir les fruits de son ambition.

(Ils se jettent à genoux, et Léandre continue.)

Sire, devant les dieux ce criminel le jure,
Attendant à vos pieds pardon de son injure.

LE ROI, *en colère.*

Traîtres, c'est vainement que vous m'avez surpris,
Une honteuse mort vous servira de prix.
Alexandre, il est vrai, cette rare merveille

Fait des coups sans pareils comme elle est sans pareille.
Une lascive ardeur étouffoit ma raison,
Mon crime et non le vôtre a fait votre prison :
Je n'avois résolu votre injuste servage,
Qu'afin de différer un si prompt mariage,
Et cueillir cependant les fruits délicieux
Que m'a toujours niés cet objet précieux.
Mais je soupire enfin d'une flamme plus sainte,
Pour l'hymen seulement je sens mon âme atteinte,
Une autre de ce prince enchantera les sens,
Et j'offre ma cousine à ses vœux innocens.

LE DUC.

Je doute qui je suis, et mon âme est troublée
A voir de tant de biens ma fortune comblée.
Après cette faveur, que je baise les pas
Du roi le plus divin qui préside ici-bas !

LE COMTE.

Et moi, puis-je montrer par des vœux assez dignes,
Combien je suis sensible à ces faveurs insignes.

LE ROI, *au duc Alexandre.*

Soyez juge du reste, et que votre équité
Donne un juste supplice à leur témérité,
Afin que désormais ils vous doivent la vie,
Ou que par votre arrêt elle leur soit ravie.

LE DUC.

Si cet honneur est joint à ceux que j'ai reçus,
Je vous puis en deux mots contenter là-dessus:
Nous éprouvons pour nous votre humeur trop humaine,
Pour croire qu'elle puisse incliner à leur peine;
Voyant en leur trépas votre sang assailli,
Vous souffririez comme eux, et n'avez point failli.

Ce malheur troubleroit nos voluptés divines:
Cueillons, sire, cueillons des roses sans épines;
Et, puisqu'un chaste hymen a conjoint leurs esprits,
N'accusez que l'amour de ce droit qu'ils ont pris;
Qu'aux traits de la pitié votre passion cède,
Et permettez un mal qui n'a point de remède.
Si vous les désirez éloignés de la cour,
Offrez-leur quelque lieu jusques à leur retour.

LE ROI.

Mon pieux naturel confirme la sentence.
J'accorde votre grâce à votre repentance;
J'autorise l'hymen dont vous êtes unis,
Et souhaite à vos jours des bonheurs infinis;
Avec condition pourtant que, dans une heure,
Vous vous disposerez à changer de demeure.
Saragoce est le lieu de ce bannissement,
Qui ne finira point qu'à mon commandement.

LÉONOR.

Voilà trop obliger nos âmes criminelles;
Nous vous devons, monsieur, des grâces éternelles.

LE ROI, *à Fabrice.*

Et toi, qui m'es plus cher que tu ne peux penser,
Crois que je t'aime assez pour te récompenser.
Cher démon des plaisirs, sors du sein de ta mère,
N'habite plus, Amour! ni Paphe, ni Cythère;
Rends nos cœurs fortunés entre tous les humains,
Épanche sur nos lits des fleurs à pleines mains;
Fais des arcs tout de soie, et détache la corde,
Dont avecque l'amour tu pousses la discorde;
N'établis dans ces lieux que tes plus douces lois,
Et peuple par nous deux la Sicile de rois.

FIN DE LA BAGUE DE L'OUBLI.

CLÉAGÉNOR

ET DORISTÉE;

TRAGI-COMÉDIE.

1630.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR CLÉAGÉNOR ET DORISTÉE.

D'après l'ordre chronologique des représentations, cette pièce seroit la troisième de Rotrou; et cependant il dit, dans l'argument qui la précède, qu'elle est la cadette de trente sœurs, soit qu'il eût déjà composé ce nombre de pièces de théâtre, soit qu'il n'en eût seulement tracé que le plan : il se plaint beaucoup des éditions furtives que l'on fit de cet ouvrage, et il se détermina à le faire imprimer sous son nom. C'est sur cette édition, datée de 1635, que nous collationnerons la nôtre. Malgré la difficulté, reconnue par les historiens du théâtre français, de rendre compte de cet imbroglio, nous allons faire en sorte d'en donner une idée à nos lecteurs.

Cléagénor est l'amant aimé de Doristée. Ménandre, ami de Cléagénor, lui a ravi sa maîtresse, qu'il tient renfermée. Les rigueurs de

cette belle l'engagent à faire confidence de ses amours à Ozanor, afin d'en apprendre les moyens de se rendre Doristée plus favorable. Cet Ozanor devient lui-même épris de la tendre captive; il l'enlève à son tour, et la conduit dans une forêt, bien déterminé à vaincre sa résistance. Mais Cléagénor, toujours à la recherche de sa maîtresse, passe par-là et tue le ravisseur. Afin de ranimer les sens de Doristée, il la quitte un moment pour chercher de l'eau à une fontaine; des voleurs surviennent et enlèvent, pour la troisième fois, cette nouvelle fiancée du roi de Garbe. Bientôt, travestie en homme par ces brigands, Doristée est forcée d'embrasser leur profession; et, se faisant connoître au premier voyageur qu'elle arrête, ils se réunissent et mettent les voleurs en fuite. Le voyageur, nommé Théandre, ne tarde pas à ressentir le pouvoir des attraits de Doristée; il la conduit chez lui, toujours revêtue de ses habits d'homme, mais sa femme et sa servante en deviennent amoureuses. Doristée, pour se délivrer de leurs importunes caresses, est obligée de leur faire connoître son sexe sur la scène, d'une manière non équivoque. Cléagénor, qui a été arrêté comme meurtrier d'Ozanor, puis remis en liberté, vient sur ces entrefaites confier à Théandre, son

ami, le chagrin qu'il éprouve depuis qu'il est séparé de l'objet de ses amours. Théandre, qui a dit à Doristée que Cléagénor a été tué par Ménandre, persuade à Cléagénor que son amante est morte; il lui dit même que son assassin est en sa puissance. Cléagénor veut le voir, et il reconnoît dans la personne qu'on lui présente la beauté qu'il a tant pleurée.

Il fallait que le théâtre fût bien pauvre à cette époque, pour qu'un pareil sujet obtînt un si grand succès : il est vrai que Rotrou l'attribue lui-même aux *incomparables acteurs* de son temps, qui, dit-il, *fardent si agréablement les plus laides choses.*

ACTEURS.

CLÉAGÉNOR, serviteur de Doristée.
THÉANDRE, ami de Cléagénor.
OZANOR, ami de Ménandre.
DORISTÉE, { maîtresse de Cléagénor. en habit de page, sous le nom de PHILÉMOND.
PREMIER VOLEUR.
DEUXIÈME VOLEUR.
ARCHERS.
LE CONSEILLER.
DORANTE, femme de Théandre.
DIANE, demoiselle de Dorante.
PHILACTE, serviteur de Théandre.

CLÉAGÉNOR
ET DORISTÉE,
TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉAGÉNOR *seul.*

VALLONS, antres, rochers, confidens de mes peines,
Où se termineront mes courses incertaines?
Et quel secret destin arrête ici mes pas
A chercher vainement ce que vous n'avez pas?
J'ai monté des rochers les plus superbes têtes,
J'ai vu sous moi les lieux où se font les tempêtes,
J'ai cherché Doristée aux antres plus cachés
Qu'un mortel, sans mourir, ait encore approchés;
J'ai vu ce que Neptune en mille endroits enserre,
Et l'onde m'est ingrate aussi-bien que la terre;
Le ciel, impitoyable à mon mal infini,
Rend ma poursuite vaine et ce rapt impuni.
Un rival insolent triomphe de ma gloire,

Il butine les fruits d'une injuste victoire,
Et, durant ces transports, Doristée en ses bras
Pleure bien mon malheur, mais ne l'allége pas.
De son honneur Ménandre assouvit son envie.
O dieux! à ce penser je conserve la vie!
Contre un mal si cruel mon courage est si fort,
Et je vis si long-temps quand mon espoir est mort!

SCÈNE II.

THÉANDRE, CLÉAGÉNOR.

THÉANDRE.

Que je dois à mon sort un bien inestimable!
O vue inespérée! ô rencontre agréable!
Je vois Cléagénor! Mais quel sujet de pleurs
Peut obliger ses yeux d'en arroser ces fleurs?

CLÉAGÉNOR.

Théandre, permets-moi d'accuser ma fortune,
Et de nommer ici ta rencontre importune.
Je ne puis que blâmer le sort injurieux
Qui rend ma lâcheté si visible à tes yeux.

THÉANDRE.

Quel est cet accident?

CLÉAGÉNOR.

Juge de mon martyre,
Et que l'amour doit être en un cœur qui soupire.

THÉANDRE.

Comment! Cléagénor est de ces amoureux
Qu'amour rend à son gré contens ou malheureux?
Il verroit à ses vœux quelque borne prescrite,
Et ne pourroit pas tout avec tant de mérite?

CLÉAGÉNOR.

Je ne me défends point en l'état où je suis;
Me plaindre et soupirer est tout ce que je puis.
Exerce en ma faveur cette bouche éloquente,
Peins-moi comme il te plaît, fais ce qui te contente:
Mais crois que sans regret je ne puis voir le jour,
Comme le plus chétif des esclaves d'amour.

THÉANDRE.

Que j'apprenne en deux mots ton servage et tes peines,
Et quel triste accident t'a conduit en ces plaines?

CLÉAGÉNOR.

Ce déplorable état où mes jours sont réduits....
Mais combien ce discours accroîtra mes ennuis!
Si tu me veux laisser la force qui me reste,
Ami, dispense-moi d'un rapport si funeste.
Écoute toutefois.

THÉANDRE.

Non, non, n'achève pas.

CLÉAGÉNOR.

J'aimerai ce discours, s'il cause mon trépas;
Écoute; et, si jamais ton âme fut atteinte,
Crois que ton jugement approuvera ma plainte.
J'aime, et les plus beaux yeux que je pouvois aimer
Ont enfin, cher ami, l'honneur de m'enflammer.
Doristée est l'objet dont les aimables charmes....

THÉANDRE.

Et tu n'achèves point?

CLÉAGÉNOR.

Laisse couler mes larmes:
C'est celle que je sers.

THÉANDRE.

Je ne la connois pas.

CLÉAGÉNOR.

Florence a vu briller et naître ses appas :
C'est là que cet objet, dont toute âme est ravie,
A tenu ma raison sous ses lois asservie,
Et que cette beauté, par des vœux mutuels,
Rendit comme les siens mes vœux continuels.
Nous flattions à l'envi notre commun martyre,
Et l'amour eut sur nous un si paisible empire,
Que nous n'avons jamais, du penser seulement,
Tous deux ni murmuré, ni plaint notre tourment:
Nos parens approuvoient notre amitié commune.
En ce temps j'eusse osé défier la fortune;
Et, parmi ces douceurs, nous semblions à la cour
Être moins les captifs que les maîtres d'amour:
Les plus heureux amans ne pouvoient sans envie
Comparer leur repos au bien de notre vie.

THÉANDRE.

Donc, quel revers du sort te rend si mécontent?
Je ne vois point encor de quoi t'affliger tant.

CLÉAGÉNOR.

Je n'adorois pas seul cette rare merveille;
Pour elle un cavalier eut une ardeur pareille:
Mais il fit sur son cœur d'inutiles efforts,
Et ne la trouva point sensible à ses transports.
Il tâche à traverser notre commune joie;
Mais tout rit à mes vœux, quelque effort qu'il emploie;
Et le soleil enfin nous amenoit le jour
Qu'hymen nous préparoit le fruit de notre amour:
Juge de quels transports je me sentois atteindre !..

THÉANDRE.

Jusqu'ici tout va bien, et tu n'es point à plaindre.

CLÉAGÉNOR.

Aussi, te figurant ce plaisir sans égal,
Je veux que par mon bien tu juges de mon mal.
La veille de ce jour qui rendoit ma fortune
A nulle autre pareille, avec nulle commune,
Attendant un festin dressé superbement
A deux pas de mon parc, elle et moi seulement
(Car nous célébrions là cet heureux hyménée),
Nous parlions à l'envi de notre destinée;
Et, par mille baisers et donnés et rendus,
Je cueillois les premiers des fruits qui m'étoient dus:
Quand trois hommes armés (extrême violence!)
Le poignard sur le sein m'imposent le silence:
Et trois dedans le char qui les avoit portés
Jettent cet abrégé de toutes les beautés:
Le cocher aussitôt touche avec tant d'adresse,
Que rien de ses chevaux n'égale la vitesse;
Et ceux qui me tenoient, montant d'un saut léger
Des coursiers de grand prix, crioient pour m'affliger:
La victoire est à nous! Ménandre a Doristée!
Et moi, l'âme, à ces mots, de fureur agitée,
Je suis, mais vainement, leur course que le pas
Des chevaux du soleil même n'égale pas.
Enfin, le cœur saisi de l'ennui qui me presse,
Je tombe en les suivant; mon courage me laisse:
Je sens clore mes yeux, je perds tout sentiment,
Et je reste en ce lieu froid et sans mouvement.

THÉANDRE.

O sensible malheur!

CLÉAGÉNOR.

Juge si l'assemblée
Par notre éloignement se vit long-temps troublée!

On nous chercha partout, dans le parc, dans le bois,
Et l'on me trouve enfin dans l'état où j'étois;
On me crut mort long-temps, et tous en soupirèrent;
Mais je revis le jour, leurs pleurs me ranimèrent,
Et je leur racontai cet accident fatal
Qui faisoit de mon bien triompher mon rival.
On me mène au logis, où tout le monde en armes
Se dispose à chercher cet auteur de mes larmes;
Mais las! depuis trois mois on poursuit vainement
Ce traître usurpateur d'un trésor si charmant.
On court sur la solide et sur l'humide plaine,
Et dessus toutes deux mon espérance est vaine,
On visite sans fruit l'un et l'autre élément.
Je ne dois plus chercher que la mort seulement.

THÉANDRE.

Ami, ta peine est grande, il faut que je l'avoue;
Ainsi de notre espoir la Fortune se joue;
Ainsi les plus heureux ont un frêle destin,
Et tel n'est pas le soir ce qu'il fut le matin:
Suivrai-je avecque toi cette route incertaine?
N'épargne ni mon temps, ni mes pas, ni ma peine;
Je t'offre tous mes soins.

CLÉAGÉNOR.

Ils seroient superflus;
Mon malheur est extrême, et je n'espère plus:
Je n'attends que la mort. Adieu.

THÉANDRE.

Quoi! de la sorte?

CLÉAGÉNOR.

On mène devant moi le cheval qui me porte,
Et j'étois descendu pour prendre un peu de l'eau

Qui m'a paru si belle au fond de ce ruisseau :
Mais j'ai beaucoup tardé.

THÉANDRE.

Qu'au moins la complaisance
Un jour ou deux chez nous captive ta présence.
Ma maison n'est pas loin.

CLÉAGÉNOR.

Un célèbre serment
De ne me reposer jour, heure, ni moment,
Qu'après quelque nouvelle apprise de ma perte,
Me défend d'accepter cette franchise offerte,
Et m'oblige à chercher Ménandre ou le trépas.
Adieu.

THÉANDRE.

Je plains ton mal, le ciel guide tes pas !
(Il sort.)

CLÉAGÉNOR *seul.*

Si de son châtiment ma mort étoit suivie,
Je perdrois sans regret la lumière et la vie;
Son mal soulageroit mon tourment infini :
Mais il faut que je meure, et qu'il soit impuni !
Mon trépas avancé dissipera sa crainte;
Il retiendra mon bien avec moins de contrainte;
Et je ne puis mourir qu'avec ce déplaisir
De rendre son repos égal à son désir !

SCÈNE III.

OZANOR, DORISTÉE, CLÉAGÉNOR.

DORISTÉE, *sous les habits de page, dans le bois avec Ozanor qui la veut forcer.*

Je suis morte, au secours!

CLÉAGÉNOR.

Quelle plainte effroyable
Arrive à mon oreille?

OZANOR.

Ingrate, impitoyable,
Fais cesser mes efforts, et sois-moi par douceur
Ce qu'un juste butin est à son possesseur.

CLÉAGÉNOR.

L'ombre et l'éloignement les cachent à ma vue.
Avançons dans le bois.

DORISTÉE.

O ciel! je suis perdue.
O dieux! quel accident obtient votre secours
Si ma plainte équitable ici vous trouve sourds?
Frappe, j'attends le coup, ma gorge t'est offerte.
Pourquoi diffères-tu le moment de ma perte?
Crois-tu que mon honneur se rende à tes efforts,
Et posséder vivant ce misérable corps?

CLÉAGÉNOR.

O dieux! qu'ai-je entendu?

OZANOR.

Qu'une vaine chimère
Rende ainsi ton humeur à toi-même contraire,

T'oblige à la tenir plus chère que le jour,
Et préférer enfin la mort à mon amour;
Es-tu si simple encore?

DORISTÉE.

Éprouve, âme perfide,
Cette simplicité, par cet acte homicide :
Crois-tu que ta fureur m'épouvante beaucoup,
Et que mon bras timide en détourne le coup?
Non, non, ce sein est prêt, suis ta brutale envie,
Pour sauver mon honneur j'abandonne ma vie;
Qu'en ce même moment le jour me soit ôté.
Ta longueur, inhumain, accroît ta cruauté.

OZANOR.

Méprises-tu mes vœux après mon assistance?
Mes soins en ce refus ont-ils leur récompense?
Ménandre auroit cent fois assouvi ses desseins
Si ma compassion t'eût laissée en ses mains.

CLÉAGÉNOR.

C'est elle!

OZANOR.

Et pour tout prix de t'en avoir sauvée,
Je n'ai que ta rigueur et ta haine éprouvée.
Tu me dois ton honneur.

DORISTÉE.

Il est vrai; mais veux-tu
Qu'un vice récompense une acte de vertu?
Et te veux-tu payer d'un secours légitime
Contre son attentat, par un semblable crime?
Ton secours à ce prix m'étoit vendu trop cher;
Peut-être que mes pleurs auroient pu le toucher.
Depuis que mon honneur tomba sous sa puissance,

Il s'est entretenu par leur seule défense;
Les soupirs et les pleurs ont des charmes si forts
Qu'ils différoient toujours ses extrêmes efforts :
Et ton secours accroît la peur que j'ai soufferte;
En l'espoir du salut je rencontre ma perte :
Ton esprit indulgent à tes sales désirs
Ne peut être touché de pleurs ni de soupirs.

OZANOR.

C'est trop délibérer, et ton ingratitude
Tient mes timides sens sous une loi trop rude.
Inhumaine, un mépris si sensible et si fort
Fait de la violence un légitime effort:
Je ne respecterai plaintes, soupirs, ni larmes;
Leur pouvoir est moins fort que celui de tes charmes

DORISTÉE.

O ciel! ô dieux cruels!

OZANOR.

Rien ne peut divertir
En l'état où je suis.....

CLÉAGÉNOR, *allant à lui l'épée à la main.*

Ton juste repentir
Que les dieux irrités....

OZANOR *tombant.*

O funeste aventure!

CLÉAGÉNOR.

T'envoyent par ma main, horreur de la nature!
Et puisque son honneur dépend de ton trépas.....

OZANOR.

Je meurs, et les enfers s'ouvrent dessous mes pas.
O destins inhumains!

DORISTÉE.

O rencontre propice,
Où le ciel au besoin témoigne sa justice!
Généreux cavalier! Dieux!.... c'est Cléagénor.

CLÉAGÉNOR.

Beaux astres de mes jours, je vous revois encor,
Je revois Doristée.

DORISTÉE.

O malheur salutaire
Dont je tiens tout mon bien!

CLÉAGÉNOR.

O fortune prospère!
Exaltons à l'envi la justice des dieux
Dont le soin provident m'a conduit en ces lieux.
Éclaircis mes soupçons : que je brûle d'entendre
Comment on te sauva des efforts de Ménandre,
Et comment ce voleur a su te secourir,
Et me garder mon bien le voulant acquérir!

DORISTÉE.

Deux mots te l'apprendront; mais ma foiblesse extrême
M'empêche d'avancer: entends-les ici même.
Le chemin que j'ai fait, et la peur que j'avois
M'ont presque fait faillir l'usage de la voix :
Laisse-moi reposer sur cette humide couche,
Un instant seulement, avant qu'ouvrir la bouche.

CLÉAGÉNOR.

Bannis toute contrainte, et pour reposer mieux
Souffre que le sommeil ici ferme tes yeux :
J'attendrai ton réveil, et j'aurai trop de joie
En ce nouveau bonheur, pourvu que je te voie.

DORISTÉE, *appuyée sur les genoux de Cléagénor.*

Mes yeux sont trop ravis de revoir tes appas,
Et le plus doux sommeil ne les fermeroit pas.

CLÉAGENOR.

T'obligeant à parler, je crains de te déplaire.

DORISTÉE.

Non, ma voix de retour s'offre à te satisfaire.
Écoute le succès de l'accident fatal
Qui livra mon honneur aux mains de ton rival.
Le cours précipité du char où je fus mise,
Où la vue un moment ne me fut pas permise,
Me rendit sur le soir en un fort écarté,
Tel que l'on nous figure un palais enchanté,
Et dont j'imaginois les routes inconnues,
Comme d'un nouveau monde, ou tombante des nues.
Arrivé dans ce lieu, caressant ses amis,
Par vous, leur dit Ménandre, enfin tout m'est permis:
Par vous j'ai Doristée, à ce mot il s'avance,
Et, croyant obtenir un baiser sans défense:
C'en est fait, me dit-il, mes vainqueurs sont vaincus,
Et j'ai sur eux enfin tous les droits qu'ils ont eus.
Il s'approche, et ma main, sensible à cette injure,
Sur sa joue aussitôt imprime sa figure.
Tous demeurent confus, lui plus confus que tous:
J'espère un jour, dit-il, un traitement plus doux;
Ou, si vous demeurez à mes vœux si contraire,
La force m'obtiendra le plaisir que j'espère.
Depuis, en ce beau lieu, tombeau de mon bonheur,
Il a de cent moyens assailli mon honneur.
Les offres, les sermens, et quelquefois les larmes,

En ce combat injuste étoient ses vaines armes;
Et, quand il s'emportoit aux extrêmes efforts,
Mes pleurs et mes soupirs demeuroient les plus forts.
J'attendrai, disoit-il, la juste repentance
Qui vous doit faire un jour couronner ma constance:
Tout cède, tout se rend à la suite des jours,
Et le temps a dompté des lions et des ours.
Enfin de la menace il passe à l'artifice,
Et commet Ozanor au détestable office,
De me faire agréer ses desseins criminels.

CLÉAGÉNOR.

O ciel! que faisoient lors les foudres éternels?

DORISTÉE.

Le traître que je nomme est ce brutal infâme
A qui pour mon secours ton bras vient d'ôter l'âme.
Il passa le dessein de sa commission,
Et du tourment d'un autre il fit sa passion.
Après les premiers jours qu'il parloit à Ménandre,
Il ne me pressa plus de le voir, de l'entendre;
Et, de son confident devenu son rival,
Au lieu du mal d'un autre il parloit de son mal:
Les respects qu'il feignoit, ses vœux, sa modestie,
Me firent écouter l'avis de ma sortie.
Je n'attends, disoit-il, la fin de mon tourment
Que de votre dessein que je suis seulement.
Ma prière à ces mots presse ma délivrance;
Je sus régir mes yeux, j'estimois sa présence:
Ma voix le refusant, mes yeux lui promettoient,
Et le charmoient encor, tout mouillés qu'ils étoient.
Ainsi, croyant déjà sa victoire certaine,
Sous ces faux vêtemens il me tira de peine.

Mais bientôt ce brutal fit renaître mes soins:
Car, sitôt qu'il se vit seul, libre et sans témoins,
Ravi de son butin, l'œil gai, l'âme contente,
Il me sollicita d'accomplir son attente.
J'ai taché par mes pleurs d'éteindre ses désirs;
Mais son cœur, indulgent à ses sales plaisirs,
A toujours conservé sa passion brutale;
Et ce bois secondoit son attente fatale,
Quand le ciel a permis que ta rare valeur
Ait par son châtiment diverti ce malheur.

CLÉAGÉNOR.

Maintenant, mon souci, craignant quelque poursuit
Assurons notre amour par une prompte fuite.
Théandre, un cavalier qui m'aime chèrement,
M'a chez lui ce matin offert un logement:
Sa maison n'est pas loin, la route en est secrète;
Approchons, s'il se peut, cette heureuse retraite,
Où nos soins consommés et nos tourmens bannis
Nous laisseront goûter des plaisirs infinis.

DORISTÉE.

Mes pas en ce besoin forceroient ma foiblesse;
Mais je ne puis dompter une soif qui me presse:
Mes discours ont accru cette soif tellement,
Qu'à peine je pourrai la souffrir un moment:
Qu'un peu d'eau, cher amant, soulageroit ma pein
Si mon bonheur ici t'offroit une fontaine!

CLÉAGÉNOR.

Attendez seulement: un ruisseau dans ce bois
En a fourni tantôt à la soif que j'avois:
Je reviens de ce pas.

DORISTÉE.

Ma foiblesse est extrême,
Et ne me permet pas de m'y porter moi-même:
Où l'apporteras-tu? cours tôt, si ce n'est loin.

CLÉAGÉNOR.

Mon chapeau me fera cet office au besoin.
(Il sort.)

DORISTÉE *seule.*

Arbitres des mortels, que l'humaine prudence
Est foible, comparée à votre providence!
Par ce pouvoir fatal de tout temps éprouvé,
Notre destin penchant est bientôt relevé.
Quelques efforts qu'emploie un damnable artifice,
Vous sauvez la vertu des injures du vice,
Et l'on voit tous les jours vos favorables soins
Accorder plus de bien à qui l'attend le moins.

SCÈNE IV.

DEUX VOLEURS, DORISTÉE.

PREMIER VOLEUR.

Ami, vois-tu cet homme assis en cette plaine?

DEUXIÈME VOLEUR.

Son habit promet moins de profit que de peine:
Le bien n'arrête point dans les mains de ces gens
Affamés et toujours à leur ventre indulgens.

PREMIER VOLEUR.

Voyons-le toutefois.

DORISTÉE.

O dieux! à cette vue,
Que mes sens sont troubles, que mon âme est émue!

Fuirai-je ces voleurs? leur geste et leur façon
Ne confirment que trop mon timide soupçon;
Mais je fuirois en vain si foible et si lassée,
Qu'avant qu'être en ce bois ils m'auroient devancée.

PREMIER VOLEUR.

La bourse, camarade?

DORISTÉE.

Hélas! pauvre inconnu,
Sans maître, sans pays, si mal fait et si nu,
Qu'espérez-vous de moi? prenez ce qui me reste,
De ma captivité ce signe manifeste,
Ce vieil habillement, ce reste de mon bien,
Et croyez que l'ayant vous ne me laissez rien.

DEUXIÈME VOLEUR.

O sort injurieux, qui rends nos prises vaines,
Et qui toujours de vent récompenses nos peines!
Quel butin profitable en suivra tant de faux?
Sacrifions ce gueux à de si longs travaux.
Ma main, depuis long-temps exempte de carnage,
Doit ce rebut du sort pour victime à ma rage.

PREMIER VOLEUR.

Arrête, s'il promet avec affection,
Nous servant, exercer notre profession,
Il nous est de besoin.

DORISTÉE.

Si foible et sans adresse,
En quoi vous peut, messieurs, seconder ma jeuness
Où vous puis-je servir?

DEUXIÈME VOLEUR.

C'est trop, et ton trépas
Suivra ta résistance, ou tu suivras nos pas.

DORISTÉE *tout bas.*

O ciel! de quel malheur ma fortune est suivie!
Appelant du secours, je hasarde ma vie;
Il leur faut obéir.

DEUXIÈME VOLEUR.

Si tu réponds un mot...
Tu consultes, pendard!

DORISTÉE.

Je vous suis.

DEUXIÈME VOLEUR.

Marche tôt.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

CLÉAGÉNOR, *portant de l'eau dans son chapeau.*

En voilà, Doristée, et de claire et de belle :
Mais quelle prompte peur, quelle frayeur nouvelle
Détruit mon espérance et glace mes esprits?
Montre-toi, Doristée, ou réponds à mes cris.
Quoi! tu ne parois plus, ô disgrâce infinie!
Quel sort a de ces lieux ta lumière bannie?
Ménandre une autre fois t'arrache de mes bras,
C'est lui, n'en doutons plus; courons, suivons ses pas,
Car de l'imaginer ou volage, ou perfide....

SCÈNE VI.

CLÉAGÉNOR, DES ARCHERS.

PREMIER ARCHER, *voyant le corps d'Ozanor.*

Arrête!

CLÉAGÉNOR.

O dieux cruels!

PREMIER ARCHER.

Confesse l'homicide.
Amis, qu'on le saisisse.

CLÉAGÉNOR, *mettant l'épée à la main.*

O destins inhumains!
Il est vrai, cette mort est un coup de mes mains,
Mais plus juste, cruels, que votre violence...

PREMIER ARCHER.

On sait de tes pareils réprimer l'insolence.
Donnons!

CLÉAGÉNOR, *se laissant saisir.*

O ciel ingrat! ô rigoureux destin!

PREMIER ARCHER.

Que de gré l'on amène ou traîne ce mutin
Que cette résistance à ma force équitable,
Que sa confession, font voir assez coupable.
Vous, emportez ce corps.

CLÉAGÉNOR.

O dieux! par ce danger,
Que je cesse de vivre, ou vous de m'affliger.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES DEUX VOLEURS; DORISTÉE, *sous le nom de* PHILÉMOND.

PREMIER VOLEUR.

Ami, puisque le sort t'appelle à l'exercice
D'un si triste, si vil, mais profitable office,
Apprends en peu de mots l'unique invention
De bientôt exceller en ta profession.
On admet parmi nous, pour première maxime,
Les mots de vol, larcin, meurtre, carnage, crime,
Et l'on permet les noms de voleur, de pendard,
Ou pires qualités comme termes de l'art.
Cet art sans différence arrache à qui ne donne,
Et, comme la justice, il n'excepte personne.
Notre office au besoin permet l'embrasement,
Nous admettons la force et le violement;
Il bannit de ses lois toute délicatesse,
Le jeu, le long sommeil, la crainte, la paresse,
Et les friands repas, si ce n'est sur le soir,
Quand le butin du jour a suivi notre espoir.
Lors Bacchus est souffert en notre compagnie;
Nous goûtons de son jus la douceur infinie,

Et, trop forts avec lui, nous buvons à pleins pots
La santé des archers et celle des prevôts.
Si quelqu'un d'entre nous est vu d'un mauvais astre,
Et qu'il faille mourir, il souffre ce désastre ;
Il sait que ce malheur à tous nous est commun,
Et, s'il est généreux, n'en accuse pas un ;
Tous lui donnent des pleurs, et chacun s'en afflige:
Ces lois sont l'exercice où ta charge t'oblige.
J'ai dans ce peu de mots compris ce qui dépend
De ce que ton courage avec nous entreprend;
Il reste maintenant d'accomplir ta promesse,
Et de nous signaler ta force et ton adresse.
Ne fais rien entreprendre à ta confusion,
En cet endroit obscur attends l'occasion;
Et nous, qu'aucune peur désormais ne possède,
Au moindre sifflement serons prêts à ton aide.
Nous allons partager les deux coins de ce bois,
Sans t'éloigner beaucoup pour la première fois.

PHILÉMOND.

Oh! que j'attends, messieurs, avec impatience,
L'heureuse occasion d'exercer ma science!
Si mon désir extrême est vu d'un bon destin,
Quel endroit, quel logis contiendra mon butin?
Combien vous allez voir de maisons désolées,
De coffres nettoyés, de filles violées;
Et qu'on verra régner ma réputation
Entre les plus hardis de la profession!

DEUXIÈME VOLEUR.

Son courage me plaît.

PHILÉMOND.

Les fruits de mon courage
Apportés en vos mains vous plairont davantage;

Si quelqu'un arrêté n'obéit aussitôt,
C'est fait que de ses jours, je tue au premier mot.
Ah! combien sentiront ma fureur inhumaine,
Et de combien de sang va rougir cette plaine!

PREMIER VOLEUR.

Fais plus et parle moins.

PHILÉMOND.

Vous verrez au besoin.

PREMIER VOLEUR, *le posant en embuscade.*

De là, sans être vu, tu découvres de loin.

PHILÉMOND.

Y serons-nous long-temps?

DEUXIÈME VOLEUR.

Non; et toi, camarade,
Cet endroit te plait-il? fais là ton embuscade;
Je vais un peu plus haut, où les arbres pressés
Font que, sans être vu, l'on voit pourtant assez.

PHILÉMOND *en embuscade.*

Le gentil exercice! O ciel! me peux-tu luire,
Et voir toujours le sort si constant à me nuire?
Ce corps est menacé, fait esclave, ravi;
D'un troisième accident le second est suivi.
Une heureuse rencontre entraîne une importune,
Et je semble être seule en butte à la fortune.
Objet de mes désirs, triste Cléagénor,
Si tu sais l'accident qui nous sépare encor,
Quelle peur te défend une conquête aisée?
Laisses-tu Doristée à leur rage exposée?
Viens, cruel, contempler en cette extrémité
L'agréable voleur qui prit ta liberté;

Viens être pour jamais le butin de ses charmes,
Que tu nommois jadis de si puissantes armes;
Et, joignant à mon bras l'assistance du tien,
Des mains de ces voleurs tâche à tirer ton bien.
Helas! Cléagénor est sourd à ma prière,
Et je demeure en proie à leur dextre meurtrière :
Je ne puis qu'au hasard d'un généreux trépas...

DEUXIÈME VOLEUR, *se penchant et indiquant à Philémond des gens qui passent.*

Vois si c'est que quelqu'un adresse ici ses pas,
Il le faut aborder.

PHILÉMOND.

O ciel! sois favorable
Au dessein de forcer mon destin misérable.

SCÈNE II.

THÉANDRE, PHILÉMOND, LES VOLEURS, SUITE *de Théandre.*

THÉANDRE.

Sus, le cerf reconnu, qu'un glorieux effort....

PHILÉMOND, *l'épée à la main.*

Arrête! j'obéis à la loi de mon sort:
Deux voleurs m'ont contraint à ce point d'insolence.
Armez-vous avec moi contre leur violence,
Et souffrez que je feigne à l'abord seulement.
Camarades, à moi! la bourse et promptement.

THÉANDRE.

Ciel, seconde mon bras.

PREMIER VOLEUR.

Cédez à la prière.

THÉANDRE.

Vous ne m'ôterez rien qu'en m'ôtant la lumière.

PHILÉMOND, *se tournant de son côté.*

Donnons, monsieur!

DEUXIÈME VOLEUR.

Ah, traître!

PHILÉMOND.

En cette trahison
Je suis ce que m'enjoint le ciel et la raison;
Vous, fuyez, lâches cœurs!

PREMIER VOLEUR, *fuyant.*

O perfidie extrême!

THÉANDRE, *les voyant en fuite.*

Le ciel, qui que tu sois, te soit propice et t'aime;
Toi seul as de ces gens le courage glacé,
Et je dois mon salut à qui l'a menacé;
Qui sembloit attaquer a défendu ma vie,
Et sans ton assistance elle m'étoit ravie :
Que je sache ton nom et ta condition.

PHILÉMOND.

Hélas!

THÉANDRE.

Espère tout de mon affection.
Pour toi, s'il est besoin, j'exposerai ma tête,
Et j'accorderai tout à ta moindre requête.

PHILÉMOND.

Mon sort abject et bas vous fera repentir
D'avoir tant obligé qui ne peut repartir;
Cet habit montre assez mon servile exercice,

Mais je suis simple au moins, loyal, sans artifice,
Et si l'on en doutoit, plusieurs que j'ai servis
Témoigneroient encor l'innocence où je vis.
J'ai suivi sans profit la fortune d'un maître,
Qu'entre les plus fameux la France a vu paraître,
Céliandre, la gloire et l'honneur de la cour,
Mais qu'une faute insigne a fait priver du jour;
Il trahit de son roi le pouvoir légitime,
Et sa tête superbe a réparé son crime.
Moi, depuis le revers de son sort rigoureux,
Je cherche à qui donner mon service et mes vœux;
Et, reposant hier en cette aimable plaine,
Ce sort injurieux dont j'éprouve la haine,
Livra ce triste corps aux mains de ces voleurs,
Qui vouloient que mes bras secondassent les leurs,
Et que je prisse part à l'infâme commerce
Que la nécessité parmi ces gens exerce;
Je leur fis espérer mes soins et mon secours,
Et par ce seul moyen j'ai conservé mes jours.
Votre rencontre enfin, conforme à mon envie,
De leur infâme joug a délivré ma vie,
Et j'ose vous offrir ce que je tiens de vous.

THÉANDRE.

Chez moi, si tu le veux, ton destin sera doux,
Ma femme acceptera ton service fidèle;
Tes devoirs et tes soins ne dépendront que d'elle;
Et, toujours parmi nous conservé chèrement,
Tes ans se passeront assez utilement.

PHILÉMOND, *tout bas.*

Sans mon Cléagénor, sans bien, sans connoissance,
Si chétive, et si loin du lieu de ma naissance,

Que puis-je devenir? Séjournons en ces lieux,
Où peut-être le temps nous conseillera mieux.
(Haut.)
Comblé d'aise, et ravi de l'offre avantageuse
Qui doit changer sitôt ma fortune outrageuse,
Je mets le plus haut point de ma félicité
A ne suivre jamais que votre volonté.

THÉANDRE.

Ton nom?

PHILÉMOND.

C'est Philémond.

THÉANDRE.

Je bénis l'aventure
Qui d'un si beau voleur a fait ma créature;
Allons.

PHILÉMOND.

Le bel état où le sort me réduit!
Que je suis obligée à l'astre qui me luit!
(Ils sortent.)

SCÈNE III.

CLÉAGÉNOR, LE CONSEILLER.

CLÉAGÉNOR.

Élargi par vos soins en qui mon innocence
A rencontré, monsieur, son unique défense,
Quel service éternel, et quels vœux infinis....

LE CONSEILLER.

Que vous m'obligerez, tous complimens bannis,
En n'attribuant point à ce léger office
Ce que vous ne devez qu'à la seule justice;
Car tous ont estimé l'irréparable effort
Qu'attenta ce brutal digne d'une autre mort;

Et l'on n'a condamné votre juste colère,
Que de n'avoir pas fait sa peine plus sévère.
Aucun n'a poursuivi, tous l'ont désavoué,
Tous l'ont jugé coupable, et tous vous ont loué.

CLÉAGÉNOR.

O rare affection d'embrasser ma défense,
Et se défendre encor de la reconnoissance;
De m'avoir obligé si généreusement,
Et de ne souffrir pas même un remercîment!
Gloire des vrais amis, rare honneur de notre âge,
Disposez de mes soins, employez mon courage;
Adieu, verse le ciel, propice à vos desseins,
Sur l'hiver de vos ans des fleurs à pleines mains!

LE CONSEILLER.

Mais après cette vie incertaine, importune,
Quelle retraite enfin borne votre fortune?
Lassé de tant d'erreurs, où s'adressent vos pas?
Ma curiosité ne vous déplaira pas.

CLÉAGÉNOR.

Par un second malheur privé de Doristée,
Où puis-je voir encor ma fortune arrêtée?
Vous avez su comment cet astre précieux,
Après s'être montré, disparut à mes yeux:
Vous savez que j'ignore en quel endroit du monde
Le ciel captive enfin son amour vagabonde;
J'ignore en quelles mains son destin est tombé;
Et dessous tant d'ennuis je n'ai pas succombé!
D'offenser sa vertu, de soupçonner sa flamme,
Ce penser seulement ne peut m'entrer en l'âme:
Il faut que ce rival, lorsque je m'éloignois,
M'ait ravi ce butin une seconde fois:

Peut-être qu'à présent sous l'extrême licence
Son honneur succombant n'attend que ma défense;
Peut-être que ce soir ce trésor de vertu
Sous un brutal effort doit languir abattu;
Et moi, de bois en bois, et de montagne en plaine,
Je vais recommencer ma poursuite incertaine.
Adieu, priez le ciel de conduire mes pas,
Et de me procurer sa vue ou le trépas.

LE CONSEILLER.

Qu'il rende votre bien égal à votre envie,
Qu'il comble de plaisirs le cours de votre vie,
Et que cette beauté, bientôt entre vos bras,
Soit la fin de vos maux et le prix de vos pas.

(Il sort.)

CLÉAGÉNOR *seul.*

Toi, qui tiens sous tes lois sa liberté captive,
Possesseur des faveurs dont mon malheur me prive,
Rien ne peut, insolent, empêcher ton trépas,
Quelque endroit où la peur t'ait fait dresser tes pas.
Monte aux lieux élevés où se fait le tonnerre,
Cherche pour ton salut le centre de la terre;
Prends plus loin, s'il se peut, un salutaire port,
L'Amour y portera ma vengeance et ta mort;
Mes amis employés, et ma course éternelle,
Trouveroient aux enfers ton âme criminelle;
Et là je ne voudrois, pour tout prix de mes maux,
Qu'être admis seulement au rang de tes bourreaux,
Et qu'il me fût permis d'inventer un supplice
Égal à ma colère et digne de ton vice.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DORANTE, DIANE.

DORANTE.

Diane, quel effroi, quel signe, quel augure,
Menacent mon repos d'une triste aventure?
Ces sinistres pensers que je ne puis bannir,
Quelques lieux où je sois viennent m'entretenir,
Et contre eux ma raison vainement employée,
Laisse mes sens troublés et mon âme effrayée.

DIANE.

Madame, observez-vous ces songes décevans,
Chimériques objets en nos cerveaux mouvans,
Et qui n'ont point d'effet que cette vaine crainte,
Dont à leur souvenir nous avons l'âme atteinte,
Dont à sa fantaisie on se forme le sens,
Et qu'on rend comme on veut flatteurs ou menaçans

DORANTE.

Un songe interrompu, dont la suite est confuse,
N'est qu'une illusion, telle erreur nous abuse;
Mais les songes suivis, et que rien n'interrompt,
Disent des vérités, et leur effet est prompt.
Apprends en peu de mots si j'en dois être en peine,
Et le ciel toutefois rende ma crainte vaine!

DIANE.

J'en conjure les dieux.

DORANTE.

Mon mari de retour
De la chasse, sa vie et sa plus chère amour,
Me voyant, témoignoit une excessive joie,
Et ne faisoit que moi maîtresse de sa proie;

Un chevreuil des plus beaux, vivant, à cornes d'or,
Dieux! à ce souvenir je le revois encor!
Étoit ce cher butin dont je fus idolâtre.
J'admirois son adresse en sa course folâtre;
Et ce jeune animal me sembloit si charmant,
Que je n'avois que lui de divertissement.
Je le suivois au parc, je marchois sur sa trace,
Et rien n'étoit si cher à mes yeux que sa grâce.
Mais combien j'achetai ce plaisir innocent!
Comme je le baisois, mon mari paroissant:
Lascive, me dit-il, impudique, effrontée,
J'ai ta brutale ardeur trop long-temps supportée.
A ce mot il s'élance, et d'un coup inhumain,
Sur ma joue innocente il imprime sa main.
Ce coup fit de mes yeux deux fontaines de larmes,
Et je ne me servis que de ces vaines armes.

DIANE.

O dieux!

DORANTE.

Ce n'est pas tout, lui-même fut épris,
L'ayant considéré, de sa beauté sans prix;
Et, comme il l'embrassoit, j'imitai son caprice,
Et de pareille offense il eut même supplice :
Ma main vengea sur lui mon courage offensé.
Là mon œil s'est ouvert, et mon songe a cessé.
Mais depuis mon réveil, tu ne le saurois croire,
J'ai ce jeune chevreuil toujours en la mémoire;
Il me semble en ce lieu sauter à bonds divers;
Je l'ai vu les yeux clos et vois les yeux ouverts.

DIANE.

Pareille impression profondément tracée,
Nous demeure long-temps présente en la pensée,

Et nous montre le jour les objets de la nuit,
Car... Mais voici monsieur et quelqu'un qui le suit.

SCÈNE V.

DORANTE, DIANE, THÉANDRE, PHILÉMOND.

THÉANDRE, *à Dorante.*

Ce page, mon souci, te vient sous mon auspice
Conjurer d'accepter ses vœux et son service :
Ce présent te plaît-il?

DIANE.

O dieux! qu'il a d'appas!

DORANTE.

Offert de votre main, ne me plairoit-il pas?
Pourvu que son esprit son visage réponde,
Je crois qu'il vaut beaucoup.

PHILÉMOND.

Mon ardeur sans seconde,
Et mon zèle infini supplée à mes défauts:
Servir de cette sorte est tout ce que je vaux.

DORANTE, *tout bas.*

O dieux! que ce présent m'est de fatal augure!

THÉANDRE.

Entrons, viens en deux mots savoir son aventure,
Son métier, son abord, ses premiers entretiens,
Et quelle loi du sort soumet ses jours aux tiens.

(Ils entrent.)

PHILÉMOND *seul.*

Combien Cléagénor est lâche en son servage!
Un captif le captive, et sa maîtresse est page.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, DIANE.

DORANTE.

Ce page me plaît fort; ses charmes sont puissans,
Et ses yeux m'ont ravi mille vœux innocens.

DIANE.

L'art ajuste si peu sa beauté naturelle,
Sa grâce est si naïve, et son adresse est telle,
Qu'en sa moindre action, en son geste, en ses pas,
L'œil le plus envieux remarque des appas.

DORANTE, *à part.*

O signe trop certain de sa naissante flamme!
Un même feu me brûle et consume son âme.

DIANE.

Son entretien est rare, et celui dont la voix
Anima des rochers et fit danser des bois,
N'eut rien de comparable aux charmes de la sienne.
Il fait des vérités de la fable ancienne;
Et par des airs si doux il enchante nos sens,
Que l'oreille est ravie à ses moindres accens.
Mais la guitare, jointe à sa voix délectable,

Est en ses belles mains un charme inévitable;
Il touchoit ce matin la vôtre avec tant d'art,
Que vous perdez beaucoup de l'entendre si tard,
Et que vous l'avoûrez mériter davantage
Que ce qu'en fait juger la qualité de page.

DORANTE, *à part.*

Que ces mots proférés avec tant d'action
Témoignent clairement son inclination!
Cesse enfin, ma raison, ta vaine résistance;
Commençons à faillir, condamnant son offense;
Faisons-lui ressentir qu'Amour voila ses yeux,
Et condamnons son mal pour le commettre mieux.

DIANE.

Madame, prenez part en ces douces merveilles;
Laissez à ces doux airs enchanter vos oreilles;
Donnez-vous le plaisir de l'entendre un moment,
Et vous estimerez ce divertissement.

DORANTE.

Mais n'en parlez-vous point avec plus d'avantage
Que ne vous le permet votre sexe et votre âge?
Quelque charme qu'il ait et quelque qualité,
Ces admirations passent l'honnêteté.
L'amour par cette voie a mille âmes blessées,
Il entre dans les cœurs par ces douces pensées;
Il fait de ces appas un poison dangereux,
Et ce qu'on estimoit arrache enfin des vœux.

DIANE.

Il m'est cher comme à vous, son mérite est extrême
Mais j'aime plus que lui mon honneur et moi-même;
L'amour n'a point encor par ses feux dissolus

Choqué de ma raison les titres absolus,
Et si de mes desseins votre vertu s'offense,
Elle peut s'offenser de la même innocence.
Mes sens en sont touchés, mais non pas altérés;
L'estime et le désir sont souvent séparés.

DORANTE.

Armez-vous de raison contre une ardeur si forte,
Et craignez plus que moi ce qui plus vous importe;
Cependant entendons les accords ravissans
Dont ce jeune étranger vous a ravi les sens.
Je l'attends en ce lieu.

(Diane va chercher Philémond.)

Mais j'attise, insensée,
Le brasier importun dont mon âme est pressée;
Je cours en un péril que je dusse éviter;
Loin de guérir mon mal je tâche à l'irriter;
Et ma raison, qui perd son empire et ses forces,
Combattra vainement ces dernières amorces.
Triste et lâche Dorante, à quoi te résous-tu?
Et que devient enfin ta première vertu?
Un esclave, un captif menace ta franchise:
Il t'a réduit au point d'appréhender ta prise;
Il trouble ton repos, tu goûtes ses appas,
Et son nom seulement ne te refroidit pas?
Et tu veux acheter d'un siècle de supplices,
Deux heures, deux momens de brutales delices;
Ton cœur, dans ces plaisirs lâchement endormi,
Se rend aux premiers coups d'un si foible ennemi,
D'un enfant indiscret, d'humeur et d'origine
Indigne des faveurs que ton sort lui destine,
Incapable de voir ce que tu tiens caché,

Et qui prisera peu ce qu'il n'a point cherché.
Romps, romps ce nœud fatal, consulte ton courage,
Et rends à ta raison son ordinaire usage,
Puisque le seul penser du dessein que tu fais,
Offense une vertu qui ne faillit jamais.
Mais, ô foible discours! cruel tyran de l'âme,
Vain fantôme d'honneur, laisse durer ma flamme,
Et fais suivre tes lois à ces cœurs hébétés
Dont les erreurs d'autrui règlent les volontés,
Et qu'un bruit spécieux dont leur crainte est suivie
Empêche de goûter les plaisirs de la vie.
Voilà ce beau charmeur des yeux et des esprits :
Je vois ces doux attraits dont mon cœur est le prix.

SCÈNE II.

DORANTE, DIANE, PHILÉMOND.

DORANTE.

Page, l'on m'a vanté la douceur nonpareille
Dont, jointe aux instrumens, ta voix charme l'oreille
Qui t'a fait si long-temps céler ce que tu vaux?

PHILÉMOND.

Je ne me flatte point de sentimens si faux.
Quelques airs mal appris, et prononcés de même,
Sont ce que vous nommez cette douceur extrême.
Il est vrai qu'on m'a vu hasarder quelquefois,
A ma confusion, et ma main et ma voix;
J'aime ce passe-temps, mais sans espoir de plaire,
Et sans autre dessein que de me satisfaire.

DIANE.

Ces airs vous raviront; oyez-les seulement,
Et ne vous rapportez qu'à votre jugement.

DORANTE.

Il va rendre content le désir qui me presse ;
Cependant ayez soin que la table se dresse.
Qu'on porte le couvert.

DIANE.

Il est déjà dessus.

DORANTE.

Allez au messager.

DIANE.

Vos paquets sont reçus ;
Ils viennent d'arriver.

DORANTE.

Donnez.

DIANE.

Monsieur les serre.

DORANTE.

Voyez avec quel soin on dresse le parterre ;
Parlez au jardinier, ayez l'œil sur ses gens.

DIANE.

Je presserois en vain leurs travaux diligens ;
Quand leur temps est borné leur intérêt les pousse,
Et le désir du gain leur rend la peine douce.
Reposez-vous sur eux d'un semblable souci.

DORANTE.

Faites ce qu'il vous plaît, mais tirez-vous d'ici.

DIANE, *à part en s'en allant.*

Dure loi de mon sort, importune contrainte,
Qui m'ôte le plaisir et me défend la plainte.
J'aimerai toutefois ce charmeur de mes sens,
Et le ferai l'objet de mes vœux innocens.

DORANTE.

Commence, je t'entends : que ta grâce est naïve!
Et qu'à tort cette main est si long-temps oisive!
A ta seule action je connois clairement
Combien me sera cher ce divertissement.

PHILÉMOND.

Je vous puis obéir, mais non pas à l'attente
Qu'on vous a fait avoir de rester si contente :
Mais si vous n'estimez ni ma voix, ni ma main,
Vous devez pour le moins approuver mon dessein.

(Il chante avec la guitare.)

Je plains, Cloris, le mal extrême
A quoi ton amour te résout;
Mais la loi qui fait que tout m'aime,
Ne m'oblige pas d'aimer tout.

(Diane l'interrompt.)

SCÈNE III.

DIANE, DORANTE, PHILÉMOND.

DIANE.

Voilà....

DORANTE.

Qui me demande?

DIANE.

Amarante et Mélite
Vous attendent là-bas.

DORANTE.

Importune visite!
Adieu, page, à ce soir. Combien il est charmant!

DIANE, *à Philémond.*

Elle sort, attendons; tu joûras un moment.

DORANTE, *se retournant*, *à Diane*.
Vous plaît-il de me suivre?

DIANE.
O rigueur importune!

DORANTE.
De quoi lui parlez-vous?

DIANE.
J'estimois sa fortune,
Et lui représentois combien doit être doux,
Au moindre de vos gens, le bonheur d'être à vous.

DORANTE.
Vous m'obligez beaucoup.

DIANE, *à part*.
Cruelle servitude,
Dure loi de mon sort, combien ton joug est rude!
Sous quel astre inclément ai-je reçu le jour?
Et qui peut plus sur moi de Dorante ou d'Amour?

(Diane sort avec Dorante.)

SCÈNE IV.

PHILÉMOND *seul.*

Est-ce assez, juste ciel, exercer ta colère?
Est-ce assez prolonger ma vie et ma misère?
La borne de mes maux doit-elle être en ces lieux?
Et sous ces vêtemens suis-je bien à tes yeux?
Quelle noire action me rend si criminelle

(Théandre entre, et l'écoute sans se montrer.)

Que je doive éprouver ta vengeance éternelle?
N'ai-je au soin de te plaire établi mon bonheur?
Ai-je offensé ta gloire, ou taché mon honneur?

Ai-je d'une insolente ou profane pensée
Attiré les rigueurs dont tu m'as traversée?
Et veux-tu, si contraire à des vœux si constans,
Me faire en cet état consumer mon printemps?

SCÈNE V.

PHILÉMOND; THÉANDRE, *sans se faire voir.*

THÉANDRE, *à part.*

O dieux! qu'entends-je ici?

PHILÉMOND.

Triste objet de mes plaintes,
Viens, cher Cléagénor, viens dissiper mes craintes:
En quel lieu maintenant peux-tu dresser tes pas,
Que je t'appelle tant et que tu ne viens pas?
Viens, cruel, viens sécher mon œil toujours humide;
Romps le bandeau d'Amour, et que ce dieu te guide.

THÉANDRE, *à part.*

C'est Doristée! ô dieux! ô bonheur sans égal!

PHILÉMOND.

Au moins examinant cet accident fatal,
Ne fais point, cher amant, de mon malheur un crime,
Et que toujours ma foi soit pure en ton estime:
N'accuse de ma perte et de tes longs travaux
Aucune intelligence avecque tes rivaux:
Quelques si doux appas qui m'aient sollicitée,
Ils assailloient en vain la foi de Doristée.

THÉANDRE, *à part.*

Toujours d'un saint désir le ciel est protecteur.

PHILÉMOND.

Mais que ma passion est vaine à son auteur!
Et, dans le triste état où ma vie est réduite,

Quel salutaire avis m'en prescrira la suite?
Servir long-temps Dorante, accompagner ses pas,
Les lois de mon honneur ne le permettent pas:
Pour forcer les ennuis dont je suis agitée
Il faut de Philémond paroître Doristée.
Puis-je pas obliger Dorante à la pitié,
Lui contant le malheur qui suit notre amitié?
Le nom de mon amant est connu dans ces plaines,
Où peut-être il poursuit ses courses incertaines;
Et Dorante, en faveur et du sexe et d'Amour,
Fera qu'on s'en inquiète aux terres d'alentour.

THÉANDRE, *à part en se retirant.*

Feignons subtilement.

PHILÉMOND.

Donc obligeons Dorante
A sauver mon honneur de sa perte apparente;
Je dois sur sa pitié décharger mon souci,
Et par ses sages soins... Mais quelqu'un vient ici:
Ne précipitons rien.

SCÈNE VI.

THÉANDRE, PHILÉMOND.

THÉANDRE.

Quelle tristesse, page,
Et quelle inquiétude est peinte en ton visage?
Le bien que je te dois m'oblige à t'obliger;
Si ton joug est trop rude, il le faut alléger:
Je veux que ton servage égale mes délices,
Que ta discrétion mesure tes services,
Et que, sans t'obliger d'un empire absolu,

On remette à ton choix quoi qu'on ait résolu:
Quelqu'un t'a-t-il prescrit une loi plus sévère?

PHILÉMOND.

Ah!

THÉANDRE.

Je veux plus encor: qu'on t'aime, te révère,
Qu'on suive tes avis, et que tes sentimens
Passent pour des arrêts et des commandemens.

PHILÉMOND.

Je respecte le joug où mon destin m'engage;
La liberté vaut moins que cet heureux servage;
Mais je dois rapporter plus à votre dédain
Qu'à votre affection ce traitement humain
Où vos bontés, monsieur, épargnent ma jeunesse,
Et ma seule impuissance entretient ma paresse.

THÉANDRE.

Qui pourroit t'écouter sans inclination?
Ton esprit est plus grand que ta condition,
Et le ciel destinoit un si parfait ouvrage
Bien plus à recevoir qu'à rendre de l'hommage;
Mais plus je te regarde, et plus je me souviens
D'une qui fut l'objet de mes vœux anciens,
Et qui devoit combler les plaisirs de ma vie,
Si devant notre hymen la mort ne l'eût ravie:
Voilà son même teint, c'est son œil que je vois,
Et pour la figurer elle revit en toi.

PHILÉMOND.

Je dois beaucoup, monsieur, aux soins de la nature.

THÉANDRE.

Puis-je voir sans baiser sa vivante peinture?
Je vois la même image, et me puis contenir?

Ah! reçois ces baisers dus à son souvenir,
Je sens la même bouche; Élise n'est pas morte;
Élise, cher ami, baisoit de cette sorte.

(Elle le repousse.)

Souffre qu'en sa mémoire....

PHILÉMOND.

Ah! qu'en vous ma laideur
Cause un effet contraire à cette feinte ardeur!
Et qu'Élise eut sur vous une foible puissance
Si, comme mon visage, elle eut mon innocence!
De croire toutefois cette conformité,
J'ai, quoique peu d'esprit, moins de simplicité,
Et votre belle humeur, alors qu'elle me prise,
A dessein seulement d'éprouver ma sottise.

THÉANDRE.

Non, ne soupçonne point mon désir innocent;
Ton modeste discours l'offense en t'offensant,
Et je vois son image en ton corps si naïve,
Qu'avec quelque raison je doute qu'elle vive:
Ce même œil qui pleura dessus son monument,
En cette égalité lui-même se dément,
Il doute d'avoir vu ses grâces effacées,
Ses lis pâles et secs, et ses roses passées:
Souffre que j'aime en toi ses appas immortels,
Accepte, sous son nom, des vœux et des autels;
Laisse-moi décevoir à ces douces pensées,
Et ne me défends point ces flammes insensées:
La même honnêteté me permit ses desseins;
On ne peut rendre aux morts que des hommages saints.
Tu régiras mon sort, et dans ces doux caprices

Nos baisers innocens borneront nos délices.
Tu trembles, tu pâlis.

PHILÉMOND.

O respects superflus,
Je cache trop long-temps ce qu'on n'ignore plus.
Non, non, n'espérez pas sous cette vaine feinte
Me ravir des faveurs et m'empêcher la plainte;
Vous connoissez mon sexe, et j'ai cru vainement
Abuser votre esprit par ce déguisement:
Il est vrai, je suis fille, et la moins fortunée
Qui respire le jour et qui jamais fût née:
Ayant su qui je suis, vous plaindrez mes travaux,
Et vous serez sensible au récit de mes maux.
Lasse des cruautés d'un destin si sévère,
J'allois vous avouer mon nom et ma misère,
Et ma confession vous auroit prévenu
Si mon sexe eût été plus long-temps inconnu.
Quelle fatalité, toujours prompte à ma perte,
A votre jugement m'a sitôt découverte?

THÉANDRE.

Vous pouviez-vous cacher avecque tant d'appas?
Et les rais du soleil ne le montrent-ils pas?
Mais, averti déjà par ces langues muettes,
Par votre propre voix j'ai mieux su qui vous êtes;
Seule vous vous plaignez, et de cette façon
Vous avez sans dessein éclairci mon soupçon.
Mais ne soupirez point, car vos plaintes secrètes
En Théandre ont trouvé des oreilles discrètes;
Je tairai, s'il le faut, ce secret à ma voix,
Et recevrai de vous d'inviolables lois.

PHILÉMOND.

Hélas! sachant les maux dont je suis agitée...

THÉANDRE.

J'en ai beaucoup appris, aimable Doristée,
Et, devant qu'avoir vu ces innocens attraits,
Je savois de quel sort vous ressentiez les traits.
Cléagénor...

PHILÉMOND.

O dieux!

THEANDRE.

Rencontré dans ces plaines,
Me conta l'autre jour vos amours et vos peines,
Et me dit que trois mois étoient presque passés
Depuis qu'il poursuivoit ces astres éclipsés.
Me laissant, il suivit sa première entreprise,
Et ne put m'accorder un moment de remise.

PHILÉMOND.

Sachant mes premiers maux, oyez ce qui suivit.
Des mains de son rival un autre me ravit,
Qui, près d'exécuter son audace effrontée,
Éprouva de son bras la valeur indomptée:
Car de bonheur alors il passait par le bois
Où la force avoit mis mon honneur aux abois.
Après cet accident trop long à vous déduire,
Je croyois que le ciel étoit las de me nuire;
Mais que mes maux sont longs, et que mes biens sont courts!
Que je conservai peu cette âme de mes jours!
M'allant querir de l'eau d'une proche fontaine,
Deux insignes voleurs parurent dans la plaine,
Qui, ne trouvant en moi rien de quoi butiner,
N'épargnèrent efforts ni coups pour m'emmener,
Et vouloient m'obliger à leur commerce infâme,
Ne se figurant pas que je fusse une femme:

Votre valeur enfin m'affranchit de leurs lois;
Mais je n'osai pour lors avouer qui j'étois;
Et, me trouvant si loin, sans bien, sans connoissance
Je vous offris mes soins et mon obéissance,
Attendant le conseil de ce vieux médecin
Qui de tant de travaux est la source et la fin.

THÉANDRE.

Votre moindre aventure est digne de mémoire:
Mais par les maux, madame, on arrive à la gloire,
Et votre mauvais sort en vous nuisant m'est doux,
Si je puis obliger et votre amant et vous.
Je ne vais épargner ni soins ni diligence
A vous faire bientôt posséder sa présence;
Et si je n'accomplis ce que je vous promets,
Si je ne vous le rends, ne m'estimez jamais.
Attendant toutefois cette heureuse journée
Où votre affection doit être couronnée,
Pour ne donner matière à de faux sentimens,
Retenez un faux titre et de faux vêtemens;
Empêchez les soupçons d'une jalouse femme
Qui croit sans fondement que tout objet m'enflamme
Et tiendroit pour effets de vos charmes puissans
Mes regards les plus saints et les plus innocens.

PHILÉMOND.

O divine faveur dont mon âme est ravie,
J'établis sur vos soins tout l'espoir de ma vie!
Pressez cet heureux jour qui finit mon tourment:
Qui peut obliger tôt oblige doublement.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE *seule.*

LACHE, c'est trop souffrir, et ton âme discrète
Est trop long-temps malade et trop long-temps muette.
L'insupportable excès de ton affection
Te dispense de honte et de discrétion;
Tant d'autres sous ce joug ont rangé leurs années,
Tant d'autres ont aimé qu'on n'a pas condamnées,
Et tant de jeunes cœurs se sont laissé charmer,
Qu'enfin à leur exemple il t'est permis d'aimer.
Ne pouvant éviter cette ardeur criminelle,
C'est beaucoup faire au moins que l'offense soit belle:
La force du vainqueur rend les coups glorieux,
Et le tourment est beau que causent de beaux yeux.
Donc, craintive, fais voir la douleur qui te touche,
Fie, timide cœur, ce secret à ma bouche;
Force ici tout respect, c'est là qu'il faut oser:
Qui demande avec crainte, enseigne à refuser.
La honte vient trop tard choquer cette entreprise,
Par le dessein l'offense est à moitié commise;
Le mal où l'on consent est presque exécuté,
Et c'est avoir failli que l'avoir souhaité.

Peut-être qu'un succès le rendra légitime,
Qu'une sainte action procédera d'un crime;
Hymen peut en ma gloire allumer ses flambeaux,
Et les événemens ont fait des crimes beaux;
Il semble mépriser cette union des âmes
Qui fait des feux d'Amour de légitimes flammes:
Il craint le mariage à l'égal du trépas;
Mais ses froides humeurs souvent ne durent pas.
Lorsque nous craignons moins, Amour nous sait surpre
Et ce dieu force enfin si l'on ne veut se rendre.
Le voilà, sois timide, implore du secours,
Qu'une bouche de fille ait un mâle discours.

SCÈNE II.

DIANE, PHILÉMOND.

PHILÉMOND.

Quoi! Diane est rêveuse?

DIANE.

Hélas!

PHILÉMOND.

Dieux! d'où procè

Un si fâcheux hélas?

DIANE.

D'un malheur sans remède,
Si la mort ne le donne, ou s'il ne vient de vous.

PHILÉMOND.

Quel malheur si cruel?

DIANE.

S'il vous plaît, il est doux.

PHILÉMOND.

sais-je les douleurs dont votre âme est atteinte?

DIANE.

l'entendez-vous pas? ô l'importune feinte!

PHILÉMOND.

e que vous aimez et que vos passions
eulent honorer de leurs commissions?
il que je vous serve et que je vous conseille?
ferai-je? ordonnez chacun à la pareille.

DIANE.

e te commandasse, et qu'en quelque accident
ulusse employer un si beau confident?
ois mieux, Philémond, ta valeur infinie:
uisqu'il faut parler toute crainte bannie,
ends ce que tu vaux par le prix de mon cœur,
les assauts d'amour si long-temps fut vainqueur.
el sait que jamais de la moindre pensée
roublât mon repos je ne fus traversée,
ie le premier trait que je n'ai point paré,
ii touche mon cœur, c'est toi qui l'as tiré.
le mille importuns méprisé les caresses;
tu ne peux parler ni voir que tu ne blesses,
ie charmes ensemble et tu me fais mourir,
est là le tourment que tu peux secourir.

PHILÉMOND.

ce loi de mon sort, ô dieux! Diane m'aime,
mépriserois cette faveur extrême!
rois sans transport et sans ressentiment,
n'offrirois pas d'alléger son tourment!
, non, j'aime Diane, et cesserai d'être homme,

Cessant de partager le feu qui la consomme;
Honoré seulement d'un regard de ses yeux,
J'égale ma fortune au plus doux sort des dieux;
Et déjà les momens me durent des années,
En l'espoir des faveurs qu'elle m'a destinées.

DIANE.

Toute autre eût obtenu cet effet sur tes sens,
Ce vice a des attraits pour les plus innocens;
Mais si l'hymen rendoit nos plaisirs légitimes,
Que nous puissions nous voir et nous aimer sans crim
Quel bien seroit égal à celui de mes jours!
Mais, cruel! ton oreille est sourde à mes discours;
J'ai sondé ton esprit et su de quelle haine
Tu vois ce beau servage et cette douce chaîne.
J'ai, pour toucher ton cœur, des attraits impuissan
Et mes foibles efforts ne passent point tes sens.

PHILÉMOND.

Je hais plus que la mort le seul nom d'hyménée,
Et de mes seuls plaisirs mon amour est bornée;
Lorsque la jouissance est d'obligation,
Qu'elle n'est plus l'effet de notre passion,
La plus molle douceur dégoûte ce me semble:
L'hymen rompt les amours que l'on croit qu'il asseml

DIANE.

L'effet te feroit mieux juger de ses appas.

PHILÉMOND.

Ne m'y hasardant point, je n'en jugerai pas.

DIANE.

La vertu te plairoit unie à la fortune.

PHILÉMOND.

La vertu me déplaît quand elle est importune;
Pour peu qu'à ses plaisirs le cœur soit attaché,

stère vertu plaît moins qu'un beau péché;
eur que j'espère, et que tu me destines,
ıgréroit fort avecque tant d'épines.

DIANE.

ue d'un saint respect nos vœux soient limités,
ne honnête amour joigne nos volontés.

PHILÉMOND.

ce que tu veux si ma flamme me dure,
le ne peut être et bien forte et bien pure.

DIANE.

mieux, sois mon frère et que je sois ta sœur.

PHILÉMOND.

›us nous flatterons d'une fausse douceur.
:ois mon avis nous vivrons d'autre sorte,
rons le vrai bien où notre ardeur nous porte.

DIANE.

bien que tu dis est un bien décevant.

PHILÉMOND.

ıscourons donc plus, vivons comme devant.

DIANE.

tu prises si peu mon amour et moi-même?

PHILÉMOND.

refuse rien aux personnes qu'on aime.

DIANE.

ıe toutefois, et ne puis consentir
ıi me vaudroit un si cher repentir.
e m'est suspect. La jeunesse imprudente
ıl entretenir une ardeur violente.
peut arrêter son inclination,

Elle se refroidit par la possession;
Insolente qu'elle est, elle vante son crime,
Cette gloire est toujours ce que plus elle estime;
Elle aime d'en parler, méconnoît son bonheur,
Et perdant son amour, perd aussi votre honneur.
Lors....

PHILÉMOND.

Philémond, Diane, est autre qu'on ne pense.
Voilà bien consulter pour une douce offense.
Non, non, aucun sujet ne te doit retenir,
Et le mal que tu crains ne te peut advenir:
Comme l'affection, le respect est extrême
Autant en Philémond que dans ton sexe même.
Puis, me vantant d'avoir possédé tes appas,
Étant ce que je suis on ne me croiroit pas.

DIANE.

On se promet beaucoup alors qu'on délibère,
Mais je me suis moi-même un juge assez sévère;
Je me verrois honteuse et mon honneur taché,
Pour un bien qui demain pourroit m'être arraché.

PHILÉMOND.

Je veux tout de l'amour, rien de la violence.

DIANE.

Qui retient si long-temps mon esprit en balance?
Je trahis ma vertu pour un indifférent,
Et je ne connois pas son mépris apparent;
J'entretiendrai long-temps une ardeur si parfaite,
Et ce jeune arrogant méprise sa défaite.
Non, porte ailleurs, Amour, tes conseils superflus,
Je brise tes liens et ne t'écoute plus.

(Elle sort.)

PHILÉMOND *seul.*

Diane, encore un mot : elle veut, l'impudique,
Qu'on sème des appas à son ardeur lubrique;
Elle brûle d'amour, voudroit être en mes bras,
Et meurt de déplaisir qu'on ne l'en presse pas.
J'ai sondé jusqu'où va son ardeur criminelle,
J'ai forcé mon amour et j'ai parlé pour elle,
J'ai tenté froidement jusques au dernier point,
Et son intention ne s'en éloigne point;
Ouvrant ses yeux lascifs, elle ouvre sa pensée,
Mais elle voudroit bien se voir un peu forcée,
Souhaiteroit qu'on prît ce qu'elle craint d'offrir,
Et n'osant le donner brûle de le souffrir.
Mais Dorante me voit, qu'une pareille plaie
Oblige à me chercher, si ma créance est vraie.

SCÈNE III.

DORANTE, PHILÉMOND.

DORANTE.

Voilà ce bel auteur de mes tristes soucis,
Que ma confession dût avoir adouci;
Faut-il parler? je tremble, et, réduite à ce terme,
L'amour m'ouvre la bouche et la honte la ferme.
Que fait là Philémond?

PHILÉMOND.

Depuis quelques momens
Je rêvois, attendant de vos commandemens.

DORANTE.

Le sort qui rend tes jours sujets à ma puissance,
Est, si j'en puis juger, moindre que ta naissance.

Retenu, tempéré, beau, modeste, discret,
Dont le front toutefois prouve un ennui secret,
Tu ne témoignes rien de ces esprits serviles
A qui l'honneur prescrit des règles inutiles,
Qui sans distinction suivent brutalement
Ce que leur fait priser leur premier mouvement;
Que pour le moindre objet un sale feu consomme,
Qui n'ont rien de commun avec un honnête homme,
Et dont le lâche cœur sous le vice abattu
N'eut jamais ni dessein, ni marque de vertu.

PHILÉMOND.

J'ignore par quel heur et par quelle aventure,
Je me suis rencontré de contraire nature.
Mais, sans faire le vain, mon destin est plus doux,
Et j'aime la vertu qu'ils désapprouvent tous;
L'aimant j'y puis faillir quelque effort que je fasse,
Et je puis l'observer d'une mauvaise grâce;
Mais je remporte au moins la satisfaction
De la faire paroître en ma condition,
Et de pouvoir montrer qu'elle est assez traitable
Pour se plaire en un lieu qu'on en croit incapable.

DORANTE.

Mais l'étroite vertu messied aux jeunes gens
Qui peuvent quelquefois, à soi-même indulgens,
Suivre quelques désirs où leur âge les porte,
Incapables encor d'une vertu si forte.
On ne peut être vieux à l'âge de vingt ans,
Et le fruit pour durer doit mûrir en son temps.

PHILÉMOND.

Je forme ingénument, et loin de toute feinte,
Des desseins innocens que je suis sans contrainte;

Ce n'est pas toutefois qu'ils soient ni grands, ni hauts,
Et que mes actions n'aient beaucoup de défauts.

DORANTE.

Je souffrirois en toi que ton jeune courage
A quelque honnête objet rendît un libre hommage;
Je ne condamne point une inclination,
Mais que l'on sait conduire avec discrétion.

PHILÉMOND.

Tel j'ai servi long-temps un objet adorable,
Un homme si parfait et si considérable,
Que je n'y puis songer sans de vives douleurs,
Et qu'encor tous les jours il m'arrache des pleurs.

DORANTE.

Ton innocence, ô dieux! prouve bien ta jeunesse,
Tu me parles d'un maître et moi d'une maîtresse.
Un bel œil n'a-t-il point ton esprit enflammé?
Enfin n'aimes-tu point, ou n'as-tu point aimé?

PHILÉMOND.

Aucune fille encor n'a mon âme asservie,
Aucune n'a troublé le repos de ma vie,
Et, les osant aimer, je ne me croirois pas
Être un digne sujet de leurs moindres appas;
Mes desseins ne pourroient que traverser leur aise,
Je ne me puis vanter d'avoir rien qui leur plaise,
Et je n'aurois partie, esprit, ni qualités,
Dignes de leur amour ni de leurs privautés.

DORANTE.

Quand tu posséderois ta seule modestie,
C'est en un jeune esprit une rare partie;
Pour être plus heureux sois un peu plus osé,

Tu ne peux, après tout, être que refusé;
Et sache, Philémond, qu'il n'est si chaste dame
Qui se puisse offenser d'une secrète flamme,
Qui n'aime un importun plus qu'un indifférent,
Et qui ne soit sensible aux devoirs qu'on lui rend;
Vos vœux nous sont toujours d'agréables offrandes,
Un amant ne nous fait que de douces demandes;
L'homme n'est point haï tout importun qu'il est,
Il peut n'agréer pas, mais sa demande plaît.

PHILÉMOND.

Novice en ce métier, j'ignore toutes choses,
Sinon qu'à qui n'a rien toutes portes sont closes,
Et que tel que je suis je connois mes défauts,
Et prétendrois à tort à des desseins si hauts.

DORANTE.

Mais si je te fais voir une dame assez belle,
Pour ne déplaire pas au cœur le plus rebelle,
Qui souffre à ton sujet un sensible tourment?

PHILÉMOND.

Je plaindrois sa douleur et son aveuglement.

DORANTE.

Tu ne l'aimerois pas?

PHILÉMOND.

Cette amour seroit vaine.

DORANTE.

Et tu refuserois de soulager sa peine?

PHILÉMOND.

Mes défauts reconnus éteindroient son amour.

DORANTE.

O le plus défiant qui respire le jour!
Demande, Philémond, demande et me dispense

D'une confession dont mon honneur s'offense;
Épargne la rougeur dont ce front sera peint,
Si je dis de quel mal mon esprit est atteint.

PHILÉMOND.

Tout grossier que je suis, je vois quand on me joue,
Et sais ce que le cœur fait dire ou désavoue;
J'ai de vrais sentimens, et ma simplicité
N'est pas capable encor de tant de vanité.

DORANTE.

Quelle crainte, cruel, et quel soupçon te reste!
Crains d'être cru stupide, en paroissant modeste;
Crois que tu fais brûler ce cœur qui t'est suspect,
Et ne me parle plus avec tant de respect:
Je ne désire point que ton servage cesse,
Et je conserverai le nom de ta maîtresse;
Mais je tiendrai d'amour ce titre bienheureux,
Et non pas de la loi de ton sort rigoureux:
Je t'offre pour emploi des baisers tout de flamme,
Pour lien des cheveux et pour gage mon âme.

PHILÉMOND.

Voulez-vous m'affliger d'un sensible regret,
Et m'obliger par force à paroître indiscret?
Et bien j'espérerai vos vœux et vos caresses,
Et je me flatterai de ces vaines promesses;
Mais, lorsque vous direz que j'aurai trop osé,
Vous blâmerez un mal que vous aurez causé.
Je ne soupçonne point votre chaste pensée
D'admettre à mon sujet cette flamme insensée,
Et forcer le respect de ce lien sacré
Que vos plus doux souhaits ont toujours révéré.

DORANTE.

Les effets aussi prompts que la promesse même
Te feront, si tu veux, éprouver que je t'aime;
Tu ne peux m'obliger à des termes plus courts,
Viens, et par un baiser réponds à mes discours.
Tu trembles, Philémond?

(Théandre arrive et les écoute.)

PHILÉMOND.

Ouvrez les yeux, madam
Et chassez de l'esprit cette importune flamme,
Un soudain repentir à ce mal seroit joint;
Ce que vous hasardez ne se recouvre point;
Et quand la vue un jour vous seroit dessillée,
Voyant votre vertu si lâchement souillée,
En ce ressentiment le plus cruel trépas
Qui pourroit m'arriver ne vous suffiroit pas;
Vous ne pourriez plus voir sans une haine extrême
Celui qui vous rendroit odieuse à vous-même,
Et vous détesteriez cette fausse douceur.

DORANTE.

Quoi, mon amant m'instruit et devient mon censeu
Il faut donc pour te faire agréer mon servage,
En te donnant des vœux te donner du courage;
Il te faut donc sucrer un breuvage amoureux:
N'estimeras-tu point ton destin malheureux?
Voir dessus mes désirs ton âme souveraine,
Ne te sera-ce point une sensible peine?
N'est-ce point un présent que tu dois refuser?
Ne pleureras-tu point au seul nom d'un baiser?
Ah! que mon cœur est lâche, et que son impuissan
D'un amour indiscret honore ton enfance!

Attends l'avis du temps, et tu sauras un jour
Si ton âge aura dû mépriser mon amour.

THÉANDRE, *tout bas.*

O ciel! je suis témoin de cette ardeur lascive,
Et ma juste fureur est si long-temps oisive!

PHILÉMOND.

Enfin, belle Dorante, il le faut avouer,
Je suis....

SCÈNE IV.

PHILÉMOND, THÉANDRE, DORANTE.

THÉANDRE.

Votre vertu ne se peut trop louer;
Embrassez-le, madame, achevez à ma vue.
Quoi, vous étiez si ferme et vous êtes émue?

DORANTE.

De quoi m'accusez-vous?

THÉANDRE.

J'approuve vos desseins,
Leur fin est estimable, et certes je vous plains;
Ce page est trop cruel, sa froideur est extrême
De ne pas contenter une beauté qui l'aime;
Estime-t-il si peu l'heur de vous posséder,
Et vous plaît-il que j'aide à le persuader?

DORANTE.

Qu'est-ce donc?

THÉANDRE.

Soupirons d'une pareille flamme,
Offrons-nous à l'envi pour contenter madame:

Page, occupe mon lit, viens ce soir en ses bras,
Et seconde un mari qui ne lui suffit pas;

(Là il se tourne vers elle. Elle s'en va sans parler.)

Tu survis, impudique, à ta foi violée,
Tu survis à ta gloire honteusement souillée,
Et tu peux si long-temps de cet œil effronté,
Supporter les regards d'un esprit irrité?
Sont-ce là les effets de cette humeur sévère,
Qui fuit tout autre objet et qui seul me révère?
O nature! peux-tu sous un si bel aspect
Cacher tant d'infamie et si peu de respect,
Couvrir d'un front si doux une flamme brutale,
Et dans un si beau corps mettre une âme si sale?
Un cœur si criminel montre tant de candeur,
Un esprit impudent fait voir tant de pudeur!
Suis, Théandre, l'avis de ta haine équitable,
Éloigne de ton lit ce monstre détestable,
Romps les sacrés liens d'hymen et d'amitié,
Et lui défends les noms d'épouse et de moitié.

PHILÉMOND.

Partagez votre haine et perdez sa complice,
Ou révoquez l'arrêt d'un si cruel supplice;
Triste rebut du sort, par quel arrêt fatal
Tes attraits languissans causent-ils tant de mal?
Quel astre me gouverne, et quelle est ma fortune?
Fille, je suis ravie, et page on m'importune;
Ne blâmez point, monsieur, de cette affection
Ni sa félicité, ni son intention :
Mais la nécessité de cette loi suprême,
Qui me fait affliger tout le monde et moi-même.

Qui pèche sans dessein, pèche légèrement,
Et l'on doit plaindre plus qu'accuser son tourment.

THÉANDRE.

i vous daignez souffrir une ardeur plus sortable,
Ion exemple rendra sa faute insupportable;
'est à vous de m'instruire, à vous de me donner
'ordre de la punir ou de lui pardonner;
vous me condamnez, son crime est condamnable,
vous me pardonnez, il sera pardonnable;
ar je cède comme elle à la nécessité,
e craindre et d'adorer votre rare beauté.
a raison a long-temps cette ardeur refusée,
ne longue amitié s'est long-temps opposée;
léagénor m'est cher, j'aime son intérêt,
lais je résiste en vain à ce fatal arrêt;
ous forcez ma raison, et sa foible puissance
le fait contre vos traits qu'une vaine défense;
lais déjà ce discours altère vos appas,
'ous voulez que j'excuse, et ne m'excusez pas :
)e quoi pâlissez-vous?

PHILÉMOND.

D'un malheur qui m'importe.

THÉANDRE.

La même honnêteté peut parler de la sorte.

PHILÉMOND.

Voulez-vous en l'état où mes jours sont réduits,
D'une embûche nouvelle accroître mes ennuis?
Doit-on donc en tous lieux veiller à me surprendre?
Et faut-il que toujours je veille à me défendre?
O malheur de mes jours!

THÉANDRE.

Je ne parlerai plus,
Puisque sans demander j'ai déjà mon refus;
L'honnêteté, madame, est une vertu lâche,
Si le simple dessein de l'estimer la fâche.
Pourquoi peut-on avoir d'amoureux sentimens,
Si même la vertu condamne ses amans?

PHILÉMOND.

Ainsi l'amour profane, attaquant un courage,
De l'amour vertueux emprunte le visage;
Ainsi le vicieux, sous d'innocens attraits,
Cache un coupable cœur qui se découvre après;
Mais ce sort qui vous porte à ces poursuites vaines,
Va pour finir vos maux recommencer mes peines;
Et je vous veux ôter ces vainqueurs malheureux
Qui rendent malgré moi tant d'esprits amoureux.
Souffrez qu'en ces habits je retourne à Florence,
Et que je meure au moins au lieu de ma naissance,
Si la loi de mon sort m'ordonne de mourir,
Et si Cléagénor ne me vient secourir.

THÉANDRE.

Non, non, si les effets suivent mon espérance,
Vous n'irez point si loin chercher votre assurance;
Attendant que le ciel vous rende votre amant,
Votre honneur, Doristée, est ici sûrement;
Je jure que ce feu dont mon âme est pressée
Ne me fait pas faillir de la seule pensée;
En mes plus vifs accès la loi de mon devoir
Retiendra mon amour au plaisir de vous voir;
Laissez-moi ces faveurs que la plus chaste donne,
Et que vous ne pouvez refuser à personne:

Cependant j'emploîrai les pas de tant de gens,
Que vous aurez du fruit de leurs soins diligens.

PHILÉMOND.

Ainsi puisse le ciel vous rendre avec usure
Le change où nous oblige une amitié si pure!
Ainsi ce doux objet de mon affection
Reconnoisse dans peu cette obligation!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORANTE, *entrant par un côté*, et PHILÉMOND *par l'autre*.

DORANTE, *surprise*.

LAISSEZ-MOI seule, adieu.

PHILÉMOND.

Quoi, l'ardeur qui vous presse
Vous permet ces dédains où votre flamme cesse?
Vos vœux sont refroidis, ce beau brasier s'éteint,
Et vous vous guérissez quand je me sens atteint?

DORANTE.

Toi, tu crois me causer une ardeur véritable?
De ces présomptions ton esprit est capable?
J'avois bien, orgueilleux, un meilleur sentiment
Et de ta modestie et de ton jugement :
Que j'eusse pour un page une amitié si forte,
Moi? que je reconnusse un vainqueur de ta sorte,
Et qu'avecque dessein je t'aie regardé!
Ton esprit arrogant se l'est persuadé?
Pour faire à mon honneur un si honteux outrage,
Ton pouvoir est trop foible et j'ai trop de courage;

urois voulu choisir un plus [illegible]table amant,
nature m'apprit d'aimer plus noblement.

PHILÉMOND.

ux! qu'est-ce que j'entends?

DORANTE.

Mais que viens-je d'entendre?
iel! sur mon honneur un page ose entreprendre;
e parle d'amour et d'inclination,
e ne punis pas cette présomption!

PHILÉMOND.

e saurois forcer la loi des destinées,
errai sans regret achever mes années;
s pouvez m'ordonner la vie ou le trépas,
s je ne puis, et vivre, et ne vous aimer pas.

DORANTE.

souffre sans espoir doit souffrir et se taire,
ı est libre à chacun, mais l'autre est nécessaire;
qui sait qu'il nourrit des desseins superflus
t éviter au moins la honte du refus.

PHILÉMOND.

ne me flattant plus de ce bonheur insigne,
romps un entretien dont je me sens indigne,
me vais reprocher un sentiment si faux,
si peu convenable avecque mes défauts.

(Il va pour sortir.)

DORANTE.

oute, Philémond?

PHILÉMOND, *à part.*

Sa contrainte est frivole.

DORANTE.

Écoute et souviens-toi d'observer ma parole:
Je t'aime, je l'avoue, et le ciel m'est témoin
Que ma propre raison me manque en ce besoin,
Je faisois vainement la sourde et la farouche,
Et mes yeux te disoient ce que nioit ma bouche;
Je t'aime, mais apprends quelle condition
Mon intérêt prescrit à ton affection;
Tu vois en quel danger ma passion est mise,
Il faut à tes plaisirs donner quelque remise:
Car....

PHILÉMOND.

Ah! c'est trop, madame, étant ce que je suis,
Entretenir vos feux et nourrir vos ennuis.
Le pouvoir me manquant en si belle aventure,
D'une commune plainte accusons la nature;
Quelque effort dont vos yeux me puissent assaillir,
Elle m'a dénié les moyens de faillir.
Je puis vous estimer, mais non vous satisfaire,
Et votre propre sexe en moi vous est contraire.
Jugez, madame...

(Il se découvre le sein.)

DORANTE.

O dieux!

PHILÉMOND.

Ce que je puis pour vous,
Et si me connoissant Théandre en est jaloux.

DORANTE.

Quoi, Philémond est fille?

PHILÉMOND.

Oui, la plus malheureuse
Qui soupira jamais d'une ardeur amoureuse.

Théandre me connoît, et, sous ce vêtement,
Il me fait en ces lieux attendre mon amant.

DORANTE.

Son nom?

PHILÉMOND.

Cléagénor.

DORANTE.

Vous êtes Doristée?
O divine aventure, ô faveur souhaitée!
Ce seigneur nous aimant d'une étroite amitié,
De quel œil puis-je voir sa pudique moitié;
Mais plutôt de quel œil verrez-vous mon offense,
Si ces foudres d'amour ignorent leur puissance?
Ici pour m'excuser condamnez vos appas,
Puisqu'on ne les peut voir et ne les aimer pas.

PHILÉMOND.

Je ne me flatte point de ce faux avantage
Dont on croit que le ciel ait orné mon visage.
Vos vœux sont les effets de mon mauvais destin,
Qui ne peut consentir que ma peine ait de fin.
Chacun mal à propos traverse ma fortune,
Leur flamme leur nuit moins qu'elle ne m'importune;
L'un emploie à m'avoir d'inutiles ressorts,
Et l'autre se résout aux extrêmes efforts.
Au but de mes désirs je me vis enlevée,
Et de cet accident un pire m'a sauvée;
Tous dressent à l'envi des piéges à mes sens,
Et votre mari même est de ces languissans.

DORANTE.

Quoi, Théandre vous aime?

PHILÉMOND.

Et m'a souvent pressée
D'apporter du remède à sa flamme insensée:
J'ai bien cru vous devoir cet avertissement,
Dont vous vous servirez peut-être utilement;
Il m'offre à tous momens d'importunes promesses.
Veillez ses actions, épiez ses caresses,
Surprenez cet esprit injustement jaloux,
Et condamnez en lui ce qu'il condamne en vous.
Vous pourrez, pardonnant cette commune offense,
Rétablir votre paix et votre intelligence;
Je vous réunirai vous ayant divisés,
Tous deux accusateurs, et tous deux accusés.

DORANTE.

Secondez seulement cet avis salutaire.
J'ignorois quel sujet le rend si solitaire,
Et j'ai bien remarqué quelque altération
Qui devoit provenir de cette affection.
Mais par quel accident vous a-t-il reconnue,
S'il ne vous connoissoit devant votre venue?
Du récit de vos maux contentez mes désirs,
Et que je participe à tous vos déplaisirs.

PHILÉMOND.

Je vous conterai tout; mais parlons de Théandre,
Et dans ce cabinet tâchez de le surprendre :
J'entends déjà du bruit; c'est Diane, écoutez
Si je sais captiver vos seules libertés;
Apprenez de quel trait cette fille est blessée,
Et par son entretien jugez de sa pensée.

(Dorante entre dans le cabinet.)

SCÈNE II.

DIANE, PHILÉMOND.

DIANE.

Que fait là ce cruel, ce beau, ce rigoureux,
Qui donne tant d'amour, et n'est point amoureux?

PHILÉMOND.

Quoi, Diane est gausseuse, et qui m'aimoit me joue.

DIANE.

Ton innocence est grande, il faut que je l'avoue.
Tu sais mal profiter d'une honnête amitié.
M'aimant, tu croirois faire une œuvre de pitié,
Et tu ne voudrois pas d'une seule prière
Acheter mes faveurs, ni même la dernière;
Poursuis, n'estime point un si frêle bonheur,
Conserve, Philémond, conserve ton honneur.

PHILÉMOND.

Quelque preuve d'amour que l'on me puisse rendre,
Je crois bien l'acheter, quand je la daigne prendre.
Est-il quelque courage à l'épreuve des traits
Que prêtent à l'Amour mes innocens attraits?
Est-ce ailleurs qu'en mes yeux que cet enfant demeure,
Et lançé-je un regard qu'une dame ne meure?

DIANE.

O dieux, le vain esprit!

PHILÉMOND.

Ah! ne crois, ne crois pas
Être un digne butin de mes moindre appas.
La France me regrette, et n'a point de princesses

Qui n'eussent de leur âme acheté mes caresses;
Aussitôt qu'à la cour ma beauté disparut,
Philis versa des pleurs et Florante mourut,
Je fus sourd à Cloris, je chassai Lisimène;
Et Diane voudroit me coûter de la peine?

DIANE.

Un mot, cher Philémond, et mes vœux sont contens.

PHILÉMOND.

Quoi?

DIANE.

Ces plaisans accès te durent-ils long-temps?
Que ton pouvoir est grand!

PHILÉMOND.

Quelles plus fortes preuve
T'en peuvent assurer, si toi-même l'éprouves?
N'as-tu pas avoué la force de mes coups,
Et souhaité l'honneur d'un servage si doux?

DIANE.

Quand je t'aurois aimé.....

PHILÉMOND.

Quoi, Diane le nie?

DIANE.

Je ne le ferois plus, connoissant ta manie:
Quoi! pour un insensé mes sens seroient blessés!

PHILÉMOND.

En ne répondant point, je te punis assez.
Trêve, Diane, trêve à ta douleur extrême,
Trêve d'amour à moins qu'être la beauté même,
A moins que de grands biens ma fortune combler,
A moins qu'être charmante, et que me ressembler.

DIANE.

O l'agréable humeur!

PHILÉMOND.

Tu ris!

DIANE.

Voici Théandre
Qui vient peut-être aussi t'admirer et se rendre.

PHILÉMOND.

Tel raille qui devine.

DIANE.

O le doux passe-temps!

SCÈNE III.

DORANTE, *dans le cabinet;* THÉANDRE, PHILÉMOND, DIANE, PHILACTE.

THÉANDRE, *à Diane; il lui parle long-temps à l'oreille, puis elle sort.*

Tirez la porte, adieu.

DORANTE, *dans le cabinet.*

Le voici, je l'entends.

THÉANDRE.

Confus, triste, pressé d'une douleur mortelle,
Mais toi-même, Théandre, en porter la nouvelle!
Conter cet accident, le peux-tu sans mourir?
Philacte, en ce besoin tu me peux secourir.

PHILÉMOND.

Quel trouble me saisit? ô nouvelle importune,
Cléagénor n'est plus!

THÉANDRE.

O sinistre infortune!

PHILÉMOND.

Comment! il ne vit plus?

THÉANDRE, *à Philacte.*

Parle, et par ce discours
Abrége, s'il se peut, la trame de mes jours.

PHILACTE.

Plût au ciel, fussiez-vous dans ma triste pensée,
Et que de ce récit ma voix fût dispensée!
Cherchant Cléagénor par des soins diligens,
Suivant l'ordre, monsieur, qu'en eurent tous vos gens,
Pour m'enquérir partout j'entrai dans un village
Où le peuple assemblé me bouchoit le passage:
J'essayois d'avancer, quand, par un bruit confus,
J'entendis, il est mort, il ne respire plus.
Là, je pousse, j'empresse, et la foule se serre;
Mais qu'aperçus-je, hélas! un corps sanglant à terre,
Dont un coup furieux outreperçoit le flanc,
Et qui s'étoit souillé dans les flots de son sang.
C'étoit Cléagénor.

PHILÉMOND.

A ce mot, Doristée,
Diffères-tu la mort si long-temps souhaitée?
Il est mort, et ton cœur soi-même se survit!
O fatal hyménée!

PHILACTE.

Oyez ce qui suivit.
Ménandre furieux et plaignant sa disgrâce,
Conduit de cent archers, arrive en cette place,

Et jetant sur le corps ses regards ennemis:
Il est vrai, leur dit-il, j'ai ce meurtre commis;
Mais en me défendant et sans autre avantage
Que celui que nous vaut l'adresse et le courage.
Il voulut ajouter des discours superflus,
Quand les archers muets, et sans s'informer plus,
Font transporter le corps en la prochaine ville;
Ménandre méditoit un effort inutile,
Mais le chef commanda qu'un d'eux le garrottât,
Et ce triste vainqueur les suit en cet état.
C'est tout ce que j'ai vu.

PHILÉMOND.

Que pourrois-tu de pire?
Cléagénor n'est plus; et, lâche, je respire!
Au moins je puis, ô dieux! murmurer une fois
Contre la cruauté de vos injustes lois;
Voyez à quels ennuis votre haine m'expose,
Et souffrez les effets dont vous êtes la cause.
Cléagénor n'est plus! et cet œil provident
Qui guide un juste bras a vu cet accident!
Et toi tu vis encore, amante déplorable,
Et ton affection peut être consolable!
Cherche, cherche un chemin aux éternelles nuits,
Et ne fais point de trêve avecque tes ennuis.

THÉANDRE.

Le temps doit toutefois....

PHILÉMOND.

O parole importune,
Qui, loin de soulager, accroît mon infortune!
Le temps ne rendra point ce précieux butin,
Et ne peut m'empêcher d'accourcir mon destin.

Adieu, souffrez que seule, en la chambre prochaine,
Je puisse en liberté me plaindre de ma peine;
Ne me déniez point ce faux soulagement
Qu'on ne refuse pas au plus léger tourment.
(Elle entre dans le cabinet.)
Ne suivez point mes pas.

THÉANDRE.

La ruse est bien conduite,
Et ton sage conseil m'en prescrira la suite.
Ami, si par tes maux tu peux juger les miens,
Si ton bras autrefois porta de beaux liens,
Aide à remédier à la plus forte flamme
Par qui jamais amour ait fait souffrir une âme:
Ne tire point l'espoir de cette guérison,
De la force, du temps, et moins de la raison;
En ses seules faveurs ma peine se termine,
Et de ses seuls refus dépendra ma ruine.

PHILÉMOND, *dans le cabinet.*

O ciel! de mon honneur détourne ce dessein,
Mes yeux répareront le crime de mon sein.

PHILACTE.

Mais vous promettez-vous que la fausse nouvelle
De ce triste accident la rende moins cruelle?
Coyez-vous de son mal tirer votre bonheur,
Et que ce faux rapport lui coûte son honneur?

THÉANDRE.

Qui la peut divertir d'un heureux mariage
Qui joigne à mon destin sa fortune et son âge?

PHILACTE.

Mais, Dorante vivant, la loi ne permet point
Qu'à deux en même temps un seul homme soit joint.

THÉANDRE.

mpt l'hyménée où la femme adultère
la pureté de ce sacré mystère;
t'ai-je pas dit qu'elle avait à mes yeux
é ce page à cet acte odieux?

PHILACTE.

dont on punit cette flamme insensée
nne l'action et non pas la pensée.

THÉANDRE.

le ce pays punit l'intention
sévèrement que la même action.

PHILACTE.

ouvant, sans passer à la rigueur extrême,
qu'à son déçu cette fille vous aime,
s la possédez, Dorante à vos genoux
endra-t-elle rien sur votre esprit jaloux?

THÉANDRE.

aut avouer que je ne puis sans peine
soudre à briser une si belle chaîne;
ur cette infidèle eu trop de passion
ne pas regretter sa séparation;
e pour même objet même désir me presse,
na propre défaite excuse sa foiblesse,
ous cédons aux coups de mêmes ennemis,
e je la reprends de ce que j'ai commis.
de ce regret mon âme est agitée;
pour la conserver n'avoir point Doristée!
op de passion pour cet objet vainqueur,
s chastes attraits m'ont trop touché le cœur.

PHILACTE.

Songez-y plus long-temps, son amant vit encore,
Qui saura découvrir ce soleil qu'il adore,
Et sur ce différent un duel entre vous
Sera le moindre effet de son juste courroux.

THÉANDRE.

Pour lui comme pour moi la fin sera douteuse.

PHILACTE.

Mais pour vous seulement la querelle est honteuse;
Votre longue amitié dut détourner ce mal
Qui d'un ami vous fait un si juste rival.

THÉANDRE.

Ah! soulage autrement cette ardeur violente;
Amis, crainte, respect, Cléagénor, Dorante,
Hommes, destins, ni dieux, ne sauroient arracher
De ce cœur malheureux un feu qui m'est si cher,
Et je tiendrai mon âme heureusement ravie,
Quand ses moindres faveurs me coûteront la vie;
Travaillons dès ce jour à rompre le lien
De cet hymen fatal qui s'oppose à mon bien.

SCÈNE IV.

THÉANDRE, PHILACTE, DORANTE.

DORANTE, *sortant du cabinet.*

Va, cruel, employer ce jour à ma ruine,
Acquiers à mes dépens cette beauté divine,
Foule aux pieds tout respect en cette occasion,
Et me remplis de honte et de confusion:
Mon œil suspend ici la source de ses larmes.

Je ne désire point de t'arracher tes armes,
Je serois plus aveugle implorant le pardon
Que quand je me rendis indigne de ce don.
Gagne cette beauté qui n'a point de seconde,
En rendant son pouvoir visible à tout le monde;
Pour la vaincre, inhumain, tu n'as qu'à m'assaillir,
Tu n'as qu'à publier qu'elle m'a fait faillir.
Tu plairas à ses yeux et pourras par mon crime
Prendre sur ses hauteurs un pouvoir légitime;
Va, Théandre, va donc, attaquer mon honneur,
Et ne diffère point ma perte et ton bonheur.

THÉANDRE.

Perfide, ainsi toujours une âme criminelle
Épie les desseins qu'on médite contre elle;
Ainsi, lascive, ainsi le coupable est sans paix,
Et sa timide oreille est toujours aux aguets.

DORANTE.

Que craint un criminel qui presse son supplice,
Qui soi-même est son juge, et condamne son vice?
J'avoûrai toute chose, et mon intention
N'est point de profiter de ta confession;
Je ne publîrai point l'espoir illégitime
Qui te fit le premier coupable de mon crime;
Un même feu sur nous différemment agit,
Ton sexe en fait trophée et le mien en rougit;
Ta gloire m'est un crime, et cette même flamme
Qui touche mon honneur ne touche que ton âme;
Nos sermens violés, tes manquemens de foi,
Et ces feux dissolus ne sont qu'amour pour toi.
Tels qui m'auront nommée infidèle, effrontée,
Parlant de toi, diront : Il aime Doristée;

Plaignant ton infortune, on m'en souhaitera.
Je serai condamnée, et l'on t'excusera.

THÉANDRE.

Ce discours est fort beau.

DORANTE.

Doristée est plus belle.
Suis, Théandre, à mes yeux, suis ton ardeur nouve
Établis tes desseins dessus un faux rapport,
J'attesterai pour toi que son amant est mort,
Et je te dépeindrai si charmant et si rare,
Que, si tu n'es content, Doristée est barbare:
Pour ne pas retarder ton amoureux dessein,
Veux-tu que de ce fer je me perce le sein?
Éprouve, cher Théandre, en faveur de ta flamme
Jusqu'où le repentir peut porter une femme,
Que seule je t'oblige et dissipe tes soins,
Que je sois mon bourreau, mon juge et mes témoi

(Lui voulant ôter son épée.)

Souffre que je répare en l'ennui qui me presse,
Par un coup de courage, un effet de foiblesse.

. . . .
. . . .

PHILACTE.

C'est trop, c'est trop long-temps lui refuser la grâ
Que pour la même offense il faut qu'elle vous fasse
Témoignez de ses pleurs un généreux effet,
Et ne lui niez pas un don qu'elle vous fait.
La ruse découverte aussitôt que conçue
Ne peut plus obtenir une prospère issue;
Et produiroit chez vous des sources de malheurs,
Qui tariroient plus tard que celles de vos pleurs.

SCÈNE V.

DIANE, DORANTE, PHILACTE, THÉANDRE.

DIANE.

lonsieur, quelqu'un là-bas heurte avec violence;
lais, pour n'enfreindre point votre expresse défense,
ai différé d'ouvrir.

THÉANDRE.

Son nom t'est-il connu?

DIANE.

est de Cléagénor si j'ai bien retenu.

THÉANDRE.

de tous mes malheurs, malheur le plus funeste!
l'ai-je à délibérer au moment qui me reste?
l'on ouvre, je l'attends. Dorante, c'est assez
(Diane va ouvrir.)
oir de vains transports mes esprits exercés;
ie d'un commun propos notre commune plainte
sse, et laisse revivre une amitié si sainte;
cède aux lois du ciel, cédant aux lois du sort
ui par cet accident dissipe mon effort;
me rend mon repos alors qu'il le traverse;
t, pour le rétablir, il faut qu'il le renverse.

PHILACTE.

malheur favorable!

DORANTE.

O désordre charmant!

THÉANDRE.

Voyez-moi réparer le tout adroitement.
J'ordonnois, redoutant cette fatale perte,

Qu'à mon su seulement la porte fût ouverte :
J'épiois Doristée, et lisois en ses yeux
Le dessein qu'elle avoit de sortir de ces lieux.
Mais, ô juge des cœurs, que notre vigilance
Contre tes volontés est de foible défense !
Tu détruis nos desseins, et ni piéges, ni rets,
Ne peuvent renverser l'ordre de tes arrêts !

SCÈNE VI.

CLÉAGÉNOR, DORANTE, DIANE, THÉANDRE, PHILACTE.

CLÉAGÉNOR, *l'épée sanglante à la main et sans chapeau, entre en désordre.*

Enfin un juste effort a ma rage assouvie !
Il vomit sur la poudre et le sang et la vie ;
Et ce brutal esprit va chercher aux enfers
L'effet de son amour et le prix de ses fers.

THÉANDRE.

Parlez-vous de Ménandre?

CLÉAGÉNOR, *s'étant assis.*

Il est mort le perfide,
Il est mort, et ce bras est son juste homicide ;
Vous saurez la rencontre et son événement,
Quand vous m'aurez laissé respirer un moment.

DORANTE.

O dieux, quelle frayeur a mes veines glacées !

THÉANDRE.

A ce farouche abord j'ai lu dans vos pensées.
Et ce qu'en ces deux mots vous nous avez appris

Répond à mon attente, et ne m'a point surpris.
Cet être provident, qui régit toutes choses,
Montre son intérêt en de si justes causes;
Il abandonne enfin le vice en son excès,
Et le droit d'entreprendre assure du succès.

CLÉAGÉNOR.

Apprenez en deux mots quelle heureuse aventure
De ce monstre odieux a purgé la nature.
Amené dès l'aurore en ce fatal séjour
Par deux guides sans yeux, la Fureur et l'Amour,
La voix de mon génie, à mon âme portée,
M'a dit : Cherche en ce lieu Ménandre et Doristée;
La suite de tes maux aujourd'hui finira;
Tu délivreras l'une, et l'autre périra.
J'ai consulté long-temps, et tenu pour frivoles
Et pour un faux espoir ces muettes paroles;
Quand à deux pas de moi, Ménandre, sans me voir
(Car le bois me cachoit) : O rage! ô désespoir!
O malheur! ça-t-il dit, sans m'arracher la vie
On a d'entre mes bras cette ingrate ravie.
A ce triste discours, j'ai reconnu sa voix:
Je me suis fait passage au travers de ce bois;
Et sautant, furieux, de mon cheval sur l'herbe,
J'ai vu son marcher grave et son maintien superbe.
Ma rencontre en ce lieu ne l'a non plus ému
Que s'il l'eût espérée ou s'il ne m'eût point vu.
Sa froideur m'a surpris, mon sang s'est fait de glace,
Et j'ai resté long-temps interdit sur la place.
Enfin me prévenant : Quel sort t'amène ici
Achever, m'a-t-il dit, ma vie et mon souci?
Je plains nos maux communs; tu cherches Doristée,
Je cherche comme toi ceux qui me l'ont ôtée :

Mais perdons tout espoir, et d'un commun dessein
Cherchons-en le tableau gravé dans notre sein.
Là ce désespéré, d'une constance rare,
Attend le rude assaut que ce bras lui prépare;
Quand, poussé d'un démon plus juste que cruel,
Je finis d'un seul coup sa vie et ce duel.
De ses gens aussitôt une foule importune
Eût fait de mon trépas suivre son infortune,
Si le bruit de leurs pas et celui de leurs voix
Ne m'eût fait éloigner par les détours du bois.
J'ai gagné ce logis, où je trouve l'asile
Qui rend de ces voleurs la poursuite inutile.

THÉANDRE.

La justice du ciel éclate en son malheur;
Mais Doristée enfin....

CLÉAGÉNOR.

O sensible douleur!
A ce ressouvenir ce fer est inutile;
Mon sein demeure entier et ma main immobile.
D'autres me l'ont ravie, et, par cet accident,
Peut-être ce jeune astre est en son occident.

THÉANDRE.

Quoi, vous seul ignorez le sort de Doristée?

CLÉAGÉNOR.

Je sais qu'une autre fois les dieux me l'ont ôtée;
Mais j'ignore en quel lieu peut respirer le jour
Ce miracle accompli de sagesse et d'amour.

THÉANDRE.

Ah! vous dois-je avouer....

CLÉAGÉNOR.

Quoi, Doristée est morte?

THÉANDRE.

uisque j'en ai tant dit, oyez de quelle sorte.

CLÉAGÉNOR.

ntendrai quel malheur a terminé ses jours;
uis achevez ma vie achevant ce discours.

THÉANDRE.

voleur, dont l'audace à nulle autre est pareille,
rprit au coin du bois cette jeune merveille,
la tirant plus loin, le poignard sur le sein,
pria d'accomplir son lubrique dessein.
e voulut sauver son honneur et sa vie,
is aux cris qu'elle fit l'une lui fut ravie.
ougit son poignard du sang de ce beau corps,
soumit sa belle âme à l'empire des morts.
surpris ce voleur la main encore teinte
beau sang qui couloit d'une veine si sainte,
l'amena chez moi, je le fis enfermer,
ce corps précieux dans le temple inhumer.
sus par une lettre en sa poche trouvée,
e cette belle étoit votre amante enlevée;
r la lettre est de vous, que, depuis ce malheur,
fais chercher partout pour punir ce voleur.

CLÉAGÉNOR.

oi, ce monstre est ici?

THÉANDRE, *à Dorante.*

Commandez qu'on l'amène.

(Diane va chercher Doristée.)

CLÉAGÉNOR.

Quel effort, quel excès assouvira ma haine?
Ma main de mille coups lui percera le flanc;
J'arracherai son cœur, et je boirai le sang.

SCÈNE VII.

CLÉAGÉNOR, DORISTÉE, THÉANDRE, DORANTE, DIANE, PHILACTE.

DORISTÉE.

Quel nouvel accident?

CLÉAGÉNOR.

Est-ce là ce barbare,
Qui s'est taché du sang d'une beauté si rare?
(Le voulant tuer.)
Monstre horrible à mes yeux! Mais quel effet soudain
Retient ma violence et m'arrête la main?
Quel charme a suspendu cette fureur extrême?
Son bourreau me paroît sous son visage même.

DORISTÉE.

Dieux! c'est Cléagénor!

CLÉAGÉNOR, *laissant tomber son épée.*

O soupçons superflus!
C'est madame.

THÉANDRE.

Elle-même, et ne soupirez plus;
En ce commun bonheur que le ciel vous envoie,
J'ai voulu par la peine augmenter votre joie;
J'ai sondé votre amour, et d'un pareil rapport
J'ai trompé Doristée.

DORISTÉE.

Mon cœur, tu n'es pas mort?
Cher objet de mes yeux!

CLÉAGÉNOR.

Beau sujet de mes larmes!
Vous respirez le jour et je revois vos charmes.
O bonheur! ô transport à nul autre pareil!
O le plus heureux jour qu'ait produit le soleil!

DIANE.

Dieux! qu'est-ce que je vois!

THÉANDRE.

En cette aise commune,
Allons de vœux communs bénir votre fortune ;
Et l'on s'entretiendra des maux qu'on a soufferts
Quand nous aurons aux dieux nos hommages offerts.

(Tous sortent.)

DIANE *seule*.

O l'agréable abus! que pouvoit cette belle?
Je cédois à l'amour et j'espérois tout d'elle ;
Mais nature y pourvut, et mon honnêteté,
Quoique je l'exposasse, étoit en sûreté.

FIN DE CLÉAGÉNOR ET DORISTÉE.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LA DIANE.

OTROU, tout en composant de mauvaises
ces de théâtre, formoit son style, et mainte-
it déjà son dialogue avec plus d'art qu'aucun
ses contemporains, entre la trivialité de la
rce et l'exagération espagnole, en ce temps
rt à la mode. Entraîné malheureusement par
xemple de ses prédécesseurs et par le goût
son siècle, il ne contribua que bien plus tard
réformer l'action dramatique, alors d'autant
us admirée qu'elle étoit compliquée et même
nfuse. *La Diane* est presque inintelligible à la
cture : ce défaut étoit sans doute moins cho-
iant à la représentation, où chaque personnage
t facilement reconnu et distingué du specta-
ur parmi le grand nombre d'acteurs princi-
ux qui concourent essentiellement à l'action
e *la Diane*. S'il faut en croire son auteur, elle
it applaudie du public, qui ne lui trouva pas,

dit-il, *de ces beautés effrontées qui ne se plaisent que sur le théâtre, ni de ces grâces affectées qui font paroître les autres.* Rotrou la dédia au comte de Fiesque.

Diane est sœur de Lysandre : leur mère, voulant faire passer toute sa fortune à son fils, confie Diane à un paysan de Boulogne où elle est élevée sans connoître sa naissance. Elle inspire cependant une grande passion à Lysimant; mais l'infidèle la quitte pour se rendre à Paris, où il recherche bientôt Orante en mariage. Diane, instruite de son projet, le suit et entre au service de sa rivale. Sylvian, jeune paysan amoureux de Diane, court après elle et devient cocher de Lysimant. Diane gagne l'affection de sa maîtresse, et lui fait parvenir les lettres que le perfide Lysimant lui a jadis écrites. Orante, qui est éprise d'un certain Ariste, est ravie d'avoir un prétexte pour rompre avec Lysimant; et celui-ci, changeant d'affection, annonce qu'il va porter ses vœux vers Rosinde. Diane, le gagnant de vitesse, et sachant que cette belle est fiancée avec Lysandre sans l'avoir vu, se travestit et se présente sous ce nom chez Rosinde. Mais le véritable Lysandre arrive et réclame ses droits; étonné de voir sa place remplie, il veut punir l'imposteur, qui n'a de ressource contre sa vengeance qu'en décla-

rant son sexe. Diane se découvre le sein, et Lysandre la reconnoît pour sa sœur à un signe particulier qu'elle porte en cet endroit. Cette reconnoissance amène tout à coup le dénoûment. Lysimant, voyant une grande fortune à Diane, consent délicatement à l'épouser : Lysandre s'unit à Rosinde; Orante obtient son cher Ariste; et Sylvian se contente de Dorothée, suivante de Diane.

ACTEURS.

DIANE, sous le nom de CÉLIRÉE.
DOROTHÉE.
ORANTE.
LYSIMANT.
ARISTE.
ORIMAND.
SYLVIAN.
FILÉMON.
LYSANDRE.
DAMON.
UN LAQUAIS.
EXEMPT.
ARCHERS.

La scène est à Paris.

LA DIANE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIANE *seule, sous le nom de Célirée.*

soleil a quitté l'humide sein de l'onde.
ernier de tes jours illumine le monde,
orable rebut d'un infidèle amant,
is aimable qu'aimé, plus ingrat que charmant.
suis, trahis ce traître, amante infortunée,
ii vends chèrement ta dernière journée;
it de ta franchise acquis des vœux si saints,
injuste mépris rend justes tes desseins;
ps ses intentions, et fais contre son crime,
t ce que te conseille un courroux légitime.
qui vis son amour et qui vois ses dédains,
outable vainqueur des dieux et des humains,
ns ou récompense une ardeur si parfaite:
je meure vengée ou vive satisfaite;
dois cette faveur aux vœux que je te rends:
ir toi, j'ai tout laissé, j'ai quitté mes parens,

Et tu m'as mise au point de servir la maîtresse
De l'objet inconstant que j'aime et qui me laisse,
Qui me flattoit d'attente et d'espoirs superflus,
Qui m'a long-temps voulue, et qui ne me veut plus.
L'avare faim de l'or a rompu ses promesses;
Une riche ennemie attire ses caresses;
Orante le méprise, et l'aveugle aujourd'hui
Épouse la fortune aveugle comme lui :
Joins ton pouvoir au mien, roi de ma destinée;
Divertissons, Amour, ce fatal hyménée:
Accorde ta faveur au dessein que je fais,
Et ne t'offense pas de tes propres effets.

SCÈNE II.

DOROTHÉE, CÉLIRÉE.

DOROTHÉE.

La voilà qui m'attend.

CÉLIRÉE.

Ma chère Dorothée,
Que de cruels soucis mon âme est agitée!

DOROTHÉE.

Comment?

CÉLIRÉE.

Je sors déjà pour la sixième fois.

DOROTHÉE.

Hélas! Diane.

CÉLIRÉE.

Attends, abaisse un peu ta voix.
Comment m'appelles-tu? je t'ai tant conjurée
De te ressouvenir du nom de Célirée;

! as-tu dessein qu'on me connoisse ici,
ais-tu pas bien que l'on m'appelle ainsi?

DOROTHÉE.

trompe toujours.

CÉLIRÉE.

Eh bien, chère compagne?...

DOROTHÉE.

ausez du désordre en toute la campagne;
uis exprimer ces communes douleurs:
e désespère, Alidor fond en pleurs,
ence du jour cause bien moins d'ombrage,
le de vos yeux dedans notre village.
pour vous trouver fait des desseins divers:
eut voir tout Paris, l'autre tout l'univers;
nsulte Apollon, l'autre aux noires sciences
rcher du remède à ses impatiences.
end votre nom en la bouche de tous:
ent leurs troupeaux à la merci des loups;
eurs pillent tout, les maisons sont désertes,
e perte seule est cause de ces pertes.
ère surtout....

CÉLIRÉE.

Dépêche vitement.

DOROTHÉE.

sans relâche et sans allégement;
yant fait chercher parmi toutes nos plaines,
lésespéré d'avoir perdu ses peines;
ous viens conter le dessein qu'il a pris
s chercher lui-même, et voir par tout Paris.

CÉLIRÉE.

chera long-temps.

DOROTHÉE.

Je crains fort, Célirée,
Qu'il n'en ait eu déjà la nouvelle assurée.

CÉLIRÉE.

Et d'où la sauroit-il?

DOROTHÉE.

Il le peut bien.

CÉLIRÉE.

Comment?

DOROTHÉE.

Voyez si j'appréhende avecque fondement?
Je vous dis l'autre jour que Sylvian, que j'aime,
Souffroit pour votre perte un déplaisir extrême.

CÉLIRÉE.

Eh bien?

DOROTHÉE.

Ce lâche objet qui me tient sous sa loi,
Depuis un jour ou deux s'est dérobé de moi;
Il croit chez Lysimant savoir de vos nouvelles
(Car il a su jadis vos ardeurs mutuelles),
Et sans nécessité que de vous rechercher,
Il l'est allé trouver, et s'est fait son cocher.
Je viens de rencontrer cet aimable homicide;
Le traître s'est couvert des couleurs d'un perfide;
Et, s'il a découvert que vous serviez ici,
Damon par son moyen le peut savoir aussi.

CÉLIRÉE.

O dieux! que me dis-tu! va le trouver, de grâce;
Convié de ma part, il n'est rien qu'il ne fasse.

DOROTHÉE.

Las! il ne met qu'en vous la fin de ses désirs,
Et je pousse pour lui d'inutiles soupirs.

CÉLIRÉE.

Je promets ses devoirs à ta pudique envie,
Si la fin de ce jour n'est celle de ma vie;
Mais d'une même ardeur oblige mon amour,
Ne sors point de Paris le reste de ce jour;
Je veux trahir Orante, et tu m'es désirable,
Si jamais j'éprouvai ton secours favorable.

ORANTE, *appelant en dehors.*

Célirée?

CÉLIRÉE.

(Elle lui donne un diamant.)

O malheur! je te voulois prier
De vendre ce présent qu'elle me fit hier,
Et de me tenir prêt l'habillement d'un homme.
Accorde cette peine au feu qui me consomme;
Si le dessein que j'ai succède heureusement,
Je veux sous ces habits m'offrir à Lysimant,
Le servir déguisée, et de quoi qu'il propose
En divertir l'effet, en connoissant la cause;
C'est mon dernier recours parmi tant de malheurs.

DOROTHÉE.

Je vous vais obéir, ayant vendu mes fleurs.

CÉLIRÉE.

Et je t'irai trouver?

DOROTHÉE.

En notre hôtellerie.

ORANTE, *sortant de la maison.*

Célirée?

CÉLIRÉE.

(A Dorothée.)

Madame? Adieu; cours, je t'en prie.

(Dorothée sort.)

SCÈNE III.

ORANTE, CÉLIRÉE.

ORANTE.

Ai-je assez appelé? quels importans secrets
Vous éloignent de moi, sans voir mes habits prêts?
Et qui doit être ici, tandis qu'en vos affaires
Vous employez ailleurs ces heures nécessaires?

CÉLIRÉE *lui donne des lettres qu'elle a tirées de sa poche.*

Certaine paysanne, ayant frappé deux fois,
M'a donné ces papiers que je vous apportois;
Et, sans vouloir entrer, elle s'est retirée,
Quand je suis accourue au nom de Célirée.

ORANTE *ouvre et lit.*

Lettre de Diane à Orante.

« Le déplaisir de perdre un infidèle amant
» Ne vous procure pas cet avertissement :
» La perte d'un traître est heureuse.
» Le seul dessein que j'ai de me venger
» Vous doit porter à vous en dégager.
» Je suis intéressée, et non pas amoureuse;
» Je vois d'un œil égal son infidélité.
» Je sais bien que résoudre en la nécessité;
» Et, quoique simple paysanne,
» Quand il m'aimoit il étoit Lysimant:
» Il n'a changé que d'amour seulement,
» Il est toujours lui-même, et moi toujours Diane.
» Consultez ces écrits que j'avois de sa part,

» Ne vous repentez pas quand il sera trop tard.
» J'ai de quoi vous ravir ce traître;
» J'aspire moins à ce commun lien
» Pour mon repos que pour troubler le sien:
» Pour le voir malheureux, je souhaite de l'être.
» DIANE. »

O dieux! que vois-je ici?

Lettre de Lysimant à Diane.

« Tu ne peux, sans me faire tort,
» Te plaindre du ciel et du sort.
» N'appelle point leur rigueur importune;
» Tes attraits sont un trésor
» Plus estimable que l'or:
» Je recherche Diane, et non pas sa fortune.
» LYSIMANT. »

Autre.

« Je presse, mon souci, l'effet de mes promesses,
» Et j'ébranle le cœur d'un vieillard inhumain.
» Je te conterai tout demain:
» Prépare à mon amour de nouvelles caresses.
» LYSIMANT. »

Autre.

« Diane, dans ce paysage
» Où ta condition encore te retient,
» Aie soin de ton beau visage,
» Conserve ce qui m'appartient.

» Crains bien que le soleil te baise,
» Laisse à tes jeunes sœurs dépouiller vos guérets;
» Et, de peur de sentir ses rais,
» Ne cueille ni rose, ni fraise.

» Daphné fut sourde à sa prière,
» Et ne voulut de lui ni devoirs, ni présent;
» Car ce prince de la lumière
» L'eût enlaidie en la baisant. »

» LYSIMANT. »

Courez, suivez ses p
La pourrez-vous trouver?

CÉLIRÉE.

Je ne l'estime pas.

ORANTE.

(Célirée sort.)

Faites votre pouvoir. Dieux! que cette aventure
Flatte d'un doux espoir le tourment que j'endure,
Et qu'elle est favorable à tes prétentions,
Ariste, unique objet de mes affections!
On forçoit mes desseins, et dans cette misère
J'épousois seulement le vouloir de mon père;
Tu plais seul à mes yeux, et jamais Lysimant
N'a tiré de mon cœur un soupir seulement.
Un sentiment secret me l'a peint incapable
De posséder mes vœux et de m'être agréable.
De combien de parfums vont fumer tes autels,
Favorable démon qui régis les mortels!
Quand on serre mes fers, ton pouvoir m'en dégage,
Et tu m'offres le port au milieu du naufrage.
Par cet heureux malheur Ariste est sans rivaux:
Il cueillera les fruits dus à ses longs travaux;
Et mon père, sensible à cet affront insigne,
N'aura plus de dessein pour un objet indigne.
Mais où va-t-il sitôt?

SCÈNE IV.

ORANTE, FILÉMON.

FILÉMON.

Attendez-vous ici
Celui qui doit enfin borner votre souci,
Qui vous est destiné pour charmeur de vos peines,
Qui termine aujourd'hui vos amours et vos haines,
Qui prépare à vos vœux de solides plaisirs,
Et qui ne laisse plus balancer vos désirs?
L'éloignement d'un jour peut-être vous offense,
Mais il me fit hier agréer cette absence
Pour convier quelqu'un aux châteaux d'alentour,
Et me dit que le soir il seroit de retour.
Adieu, je vais chez lui; préparez à ses flammes
L'irrévocable mot qui doit joindre vos âmes.

ORANTE.

Faites-moi prononcer l'arrêt de mon trépas;
Que j'ouvre mon tombeau, je n'y recule pas :
Mais que de mon dessein il ait part en ma couche,
Et qu'il tire jamais cet oui de ma bouche,
Je vous offenserois par ce consentement,
Et vous me blâmeriez d'aimer si lâchement.
Cette lettre en ce lieu vient de m'être donnée:
Vous verrez de sa main sa lâcheté signée;
Et des objets si bas ayant pu l'enflammer,
Vous m'aimez trop, monsieur, pour me le faire aimer.
(Elle lui donne les lettres.)

FILÉMON, *après avoir lu.*

Dieux! quel instable sort traverse toutes choses!
Que l'épine est souvent sous les plus belles roses!

Que tout est incertain, et que les plus contens
Ont droit de se vanter quand ils le sont long-temps!
Cette alliance acquise avec beaucoup de peine,
Quand on n'en doute plus, devient plus incertaine;
Et c'est au dernier jour que j'ai plus à douter
Ce que je dois des deux, la rompre ou l'arrêter.

ORANTE.

Connoissant son humeur à son sort inégale,
Et qu'il m'a preferée une abjecte rivale,
Mon bien ou mon malheur est-il encor douteux?
Et m'affligerez-vous d'un hymen si honteux?
Permettez ces transports à mon courage extrême:
Ce que je tiens de vous me sert contre vous-même;
Et je m'accorderois avec votre rigueur,
Si vous m'aviez, monsieur, fait un plus lâche cœur.
En ce point seulement je parois votre fille,
Que je ne peux noircir une illustre famille,
Et que je n'ai jamais eu d'inclination
Qui ne fût honorable à ma condition.

FILÉMON.

Qu'il ait porté si bas ses vœux et ses caresses!
Voyons s'il avoûra ces honteuses promesses :
Mais laissez-moi le soin d'un secret important
Que vous conduiriez mal en le précipitant.
Je reviens de ce pas.

ORANTE, *à part*, *en sortant.*

Pour peu qu'il dissimule,
Il obtiendra beaucoup sur cet esprit crédule.

FILÉMON *seul.*

Dieux! les étranges soins dont je suis agité!
Que me faut-il résoudre en cette extrémité?

Dans les commencemens les dieux nous favorisent,
Et proche de leur fin nos desseins ils détruisent.
Je vois d'un bel espoir un malheureux effet,
Et le travail d'un an en un jour se défait.

(Il frappe à la porte de Lysimant.)

SCÈNE V.

SYLVIAN, FILÉMON.

SYLVIAN, *en cocher.*

Que vous plaît-il, monsieur?

FILÉMON.

Que je parle à ton maître.

SYLVIAN.

Il n'est pas au logis.

FILÉMON.

Mon fils, où peut-il être?

SYLVIAN.

Le beau fils que je suis!

FILÉMON.

Dépêche vitement.

SYLVIAN.

Que vous êtes pressé!

FILÉMON.

Tu me tiens longuement.

SYLVIAN.

Je crois qu'il est aux bains.

FILÉMON.

Allons-y, je te prie.

(A part.)

On peut tout sur ces gens avec la flatterie.

SYLVIAN, *fermant sa porte.*

Je crains qu'on ne m'appelle, il faut presser le pas;
Et puis c'est un peu loin.

FILÉMON.

Je ne laisserai pas.

SYLVIAN.

Il est vrai que trois pieds, pour loin que je vous mène
En doivent suivre deux avec fort peu de peine.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMON, *villageois.*

Vous qui m'avez ravi l'espoir de mes vieux ans,
Quand terminerez-vous des ennuis si cuisans?
Diane m'est ôtée, et, sans m'ôter la vie,
mpitoyables dieux, vous me l'avez ravie;
'il falloit m'affliger, si mes prospérités
éplaisoient seulement à vos divinités,
ous mes biens sans défense attendoient vos tonnerres;
ous pouviez inonder et ravager mes terres,
ous plaire à voir mes fruits et mes raisins rôtis,
ffliger mes troupeaux et sécher leurs pâtis.
ais de m'avoir ravi mes plus chères délices,
t astre qui me rend tous les astres propices,
iane, la merveille et l'honneur de vos faits,
tte punition excède mes forfaits!
suis moins odieux que vous n'avez de haine,
les plus noirs péchés sont moindres que ma peine.
'astre de la clarté fait son sixième tour
epuis que je la cherche aux hameaux d'alentour;
t j'arrive à Paris avec peu d'apparence
'y retrouver ma vie et ma seule espérance.

J'emploîrai toutefois mes soins et mes efforts,
Sans donner de relâche à ce débile corps;
Et j'y perdrai la vie, ayant perdu ma peine,
Si j'y fais comme ailleurs une recherche vaine.
Jadis en ce quartier j'ai connu Lysimant,
Qui tenoit à faveur le nom de son amant,
Et qui faisoit dessein de n'aimer jamais qu'elle.
On en pourra savoir chez lui quelque nouvelle.
Mais dans l'égalité de ces superbes toits,
Je méconnois le sien, où je fus tant de fois
Qui pourra me l'apprendre?

SCÈNE II.

SYLVIAN, DAMON.

SYLVIAN, *courant.*

O dieux! que j'appréhende!
Que je serai crié s'il faut qu'on me demande!
Ce vieillard me suivant comptoit tout le pavé,
Et si ses pas sont vains il ne l'a pas trouvé;
Mon maître ce matin est sorti dès l'aurore,
Pour aller rendre hommage à l'objet qu'il adore.

DAMON.

Où se tient Lysimant?

SYLVIAN.

Eh quoi! c'est vous, Damon?

DAMON.

D'où sais-tu qui je suis? et qui t'a dit mon nom?
O dieux! c'est Sylvian. Eh! quelle frénésie
A, pauvre infortuné, troublé ta fantaisie?

SYLVIAN.

Ne sais-tu pas, Damon, qu'Amour peut tout changer?
Si du cocher du jour il a fait un berger,
Pourquoi ne peux-tu voir que sa force me change
De pasteur en cocher, sans le trouver étrange?
Hélas! que je rirois d'un pareil changement,
S'il n'étoit arrivé qu'en mon habillement!
Mais ce puissant démon, qui régit toutes choses,
A bien fait en mon cœur d'autres métamorphoses.
Je ne suis plus, Damon, ce pasteur que j'étois
Alors qu'on m'entendoit médire de ses lois;
Que j'ignorois d'Amour l'agréable furie,
Et que je n'en avois que pour ma bergerie;
Que je passois les jours, sur les rives des eaux,
À tresser des cordons de joncs et de roseaux,
Ou faire sans dessein, au son de ma musette,
Danser Amaryllis, Célimène ou Lisette.
Ma vie est bien changée, et je n'espère pas
Renouveler jamais ces frivoles ébats;
C'est bien un autre dieu que ce Pan qu'on réclame
Parmi les paysans, qui fait agir mon âme;
Un charme si puissant a mon cœur enchanté....
Mais tu te ris déjà de ma simplicité,
Et l'humeur d'un vieillard, à nos humeurs contraire,
Lui fait toujours blâmer ce qu'il ne peut plus faire.
Mais ris si bon te semble. Adieu, j'ai trop tardé.

DAMON.

Dis-moi donc le logis que je t'ai demandé.

SYLVIAN.

De qui?

DAMON.

De Lysimant.

SYLVIAN.

Lysimant est mon maître;
Ces couleurs que tu vois le font assez connoître.

DAMON.

Et quelle est la beauté dont les yeux triomphans
Ont asservi ton cœur?

SYLVIAN.

L'honneur de tes enfans,
Cette aimable bergère à qui tout rend hommage,
Diane, l'ornement de tout notre village.
Mais tu ne réponds pas des heures que je perds:
Adieu; te suffit-il? c'est elle que je sers.

(Il frappe.)

DAMON.

Donc pour me la ravir, craignant sa résistance,
Ton bras à Lysimant prêta son assistance;
Et quand l'occasion lui montra les cheveux,
Secouru de ton aide, il accomplit ses vœux?

SYLVIAN.

Qu'il ait pu m'obliger à trahir cette belle!
Tu m'offenses, Damon. Adieu, car on m'appelle.

(Il sort.)

DAMON *seul.*

Dieux! si jamais le foudre est parti de vos mains,
S'il est fait pour punir les crimes des humains,
Ouvrez l'oreille aux cris d'un vieillard misérable,
Jetez sur sa misère un regard favorable,
Et ne pardonnez pas à la brutalité
Qui le fait recourir à votre autorité.

Prêtez vos traits vengeurs à l'honneur de Diane;
Faites mourir le père, ou tuez le profane.
Vous avez un tonnerre, et ce vil suborneur,
Impitoyables dieux! survit à son honneur!
Mais pourquoi réclamer la divine justice,
Si les humaines lois ordonnent son supplice,
Si la cour si souvent a ces crimes vengés,
Si ses bras sont ouverts à tous les affligés?
Va, vieillard malheureux, implorer sa puissance
Qui te rendra Diane et punira l'offense.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LYSIMANT.

ue le soleil est chaud! que son œil est riant!
t que déjà cet astre est loin de l'orient!
léandre m'a fait tort, et sa longue caresse
'aura peint incivil aux yeux de ma maîtresse.
la verrai trop tard; ce bel astre d'amour
e devoit éclairer aussitôt que le jour.
ais que je suis confus, et que je trouve étrange
ı résolution où mon destin me range!
sensible aux appas de cet objet charmant,
les vois, je les loue, et je parle en amant:
us libre que jamais, et plus froid pour Orante
ue je ne le serois pour une indifférente,
parle toutefois et d'amour et d'attraits
omme si ma froideur se rendoit à ses traits;
t j'entre en un hymen que je ne considère
ue par les seuls apprêts qu'on en fait chez mon père.
as! ce dieu qui préside aux belles unions,

Qui s'acquiert tant d'estime en nos opinions,
Qui voit si saintement garder ses ordonnances,
Ne fait pas aujourd'hui toutes les alliances;
Ce mystère s'observe ailleurs qu'à ses autels,
Et l'avarice a joint la moitié des mortels.
La grâce et la vertu ne sont plus adorées;
On ne s'enchaîne plus qu'en des chaînes dorées;
Possédant beaucoup d'or on a beaucoup d'appas,
Et ce métal rend beau tout ce qui ne l'est pas.
J'épouse sans dessein, j'aime sans connoissance:
Ce qui doit être un choix m'est une obéissance,
Et l'aveugle bonté d'un avare parent
Trame en cette union mon malheur apparent.
Ainsi tu n'as conçu qu'une espérance vaine,
Beau sujet de mes feux, doux objet de ma peine,
Qui seule eus le pouvoir d'asservir ma raison,
Plus Diane d'effet que tu ne l'es de nom!
Ainsi tu vois ma vie en sa borne prescrite,
Et ta condition a trahi ton mérite.
Hélas! rien n'est égal aux rigueurs de mon sort,
Et je vis pour mourir d'une éternelle mort....
Mais que de vains pensers mon âme est agitée!
Delibéré-je encor d'une affaire arrêtée?
Immolons ces regrets à la nécessité,
Et voyons de bon œil cette aimable beauté.

(Orante sort de chez elle.)

SCÈNE IV.

ORANTE *à sa porte*, **LYSIMANT.**

LYSIMANT, *la saluant.*

...

ORANTE.

Que me veux-tu, lâche, aveugle, profane?
, je suis Orante, et tu cherches Diane.
e ferme la porte rudement.)

LYSIMANT *seul.*

ıcieux accueil! ô dieux! quel changement!
se fût douté d'un pareil traitement?
a sourdement tramé cet artifice,
ı désobligé de ce mauvais office.
al seulement peut avoir éventé
e Diane a pu dessus ma liberté.
subtilement découvrir cette affaire,
ns intention que de me satisfaire
Ɔrante est un bien que je perds sans regret),
.er à mon sort ce rival indiscret.

ORANTE, *rouvrant la porte.*

, ne me vois plus, et crois que cette porte
uvrira jamais à des gens de ta sorte;
ompher des cœurs au lieu qui t'est prescrit,
stupidité signale ton esprit,
s beaux entretiens font naître tant de flammes,
passes pour rare et pour charmeur des âmes,
s de cet objet qui possède ta foi,
i n'a rien de cher que ses troupeaux et toi.

LYSIMANT.

Souffrez....

ORANTE.

Non, ne dis rien. Que me peux-tu répondre,
Que tes propres écrits ne soient prêts de confondre?
N'as-tu pas pour Diane eu de la passion?
Peux-tu désavouer cette inclination?

LYSIMANT.

Il est vrai que j'aimai cette jeune bergère,
Mais sans intention, et d'une amour légère,
Qui ne pouvoit long-temps occuper mes désirs,
Et n'avoit pour objet qu'un moment de plaisirs.

ORANTE.

Que tu fais à ta honte une foible défense!
Tes excuses, lascif, accroissent ton offense.
Rends, rends à cet objet ton cœur irrésolu,
Qui me déplairoit moins lâche que dissolu;
Quoi! ce cœur embrasé de tes lascives flammes,
Qui ne peut respirer que des plaisirs infâmes,
Impuissant à produire un honnête dessein,
Tu voulois, effronté, qu'il eût part en mon sein!
Tu le crois mériter des plaisirs légitimes,
Et tu me présentois cette source de crimes!

LYSIMANT.

Contre tant de discours, je cède, je me rends:
Vous me pouviez sans bruit donner ce que je prends,
Un congé non prévu, mais de moindre importance
Qu'il doive absolument ruiner ma constance.
Le temps est médecin de toutes les douleurs,
Et l'on s'est consolé pour de pires malheurs.

SCÈNE V.

ORANTE, FILÉMON, LYSIMANT.

FILÉMON *l'arrête comme il s'en veut aller.*

Sans dessein de vous faire une importune plainte,
(Il lui donne les lettres.)
Je vous portois, monsieur, le sujet de ma crainte;
Après avoir reçu cet avertissement,
Voyez si je dois pas m'en servir sagement,
Et si l'intention de vous donner ma fille
N'étoit pas dangereuse à toute ma famille.
Un bien promis ailleurs ne peut m'appartenir;
Je ne conjoindrai point ce qu'on peut désunir:
Sauvez-vous à vous-même une inutile peine,
Et ne souhaitez point une alliance vaine.
Ce malheur m'est égal, mais mon âge m'apprend
A souffrir un regret pour la peur d'un plus grand.
(Il sort avec sa fille.)

SCÈNE VI.

LYSIMANT *seul.*

L'insensé, m'obligeant au point que je désire,
Croit m'avoir affligé d'un rigoureux martyre,
Et que je suis atteint d'un cruel déplaisir
Perdant ce que j'acquis sans peine et sans désir.
Non, non, qu'on laisse agir le courroux qui m'enflamme,
Il ne me faut cacher ni le fer, ni la flamme;
Je suis capable encor de consolation;
Mon courage est plus fort que cette affliction,
Et si je dois mourir, c'est d'un excès de joie

En cette liberté que le ciel me renvoie,
Et que je puis ranger sous de plus doux attraits
Que ceux de qui jamais je n'ai senti les traits.
Tu joins en te vengeant, unique objet que j'aime,
A tes autres faveurs une faveur extrême,
Et ton juste courroux ne m'est qu'officieux,
Diane, l'abrégé des merveilles des cieux!
Mais que peut t'acquérir l'effet de ta vengeance?
Que peut-elle à nos maux procurer d'allégeance,
Puisqu'au dessein que j'ai de me rendre à tes vœux
Un avare vieillard défend ce que je veux?
Un astre malheureux éclaira ma naissance,
Et rangea mes désirs sous son obéissance.
Après de si cruels et de si vains travaux,
Je ne puis aspirer qu'à des partis égaux;
Au moins, pouvant donner une âme indifférente,
Je trouve le moyen de me venger d'Orante,
Quoique son changement me soit doux en effet,
Et que c'est me venger d'un bien qu'elle me fait.
Elle m'a confessé qu'une secrète haine
Lui fait souffrir l'humeur de Rosinde avec peine,
Et ne réserve rien de son autorité
Pour faire à ses amis haïr cette beauté:
J'enfreindrai maintenant une aveugle défense,
Et j'aurai ce plaisir qu'Orante s'en offense.
Je vais à cette belle engager ma raison:
Ses parens autrefois m'ont ouvert sa prison,
Et m'ont fait proposer cet heureux mariage;
J'espère que leur fille agréera mon servage.
Voyons-la de ce pas.

SCÈNE VII.

CÉLIRÉE, LYSIMANT.

CÉLIRÉE.

Dieux! que diligemment
J'ai tel qu'il me le faut trouvé ce vêtement!
Je vais quitter Orante, et, par cet artifice,
Faire au traître que j'aime accepter mon service.
(Elle aperçoit Lysimant.)
Le voilà cet ingrat.

LYSIMANT.

Sers-tu chez Filémon?

CÉLIRÉE.

Oui, que lui voulez-vous?

LYSIMANT.

Tu sais donc bien mon nom?

CÉLIRÉE, *à part*.

Trop bien pour mon repos.

LYSIMANT.

Assure tà maîtresse
Que je dissimulois une ardeur qui me presse,
Que j'adore Rosinde, et que ce même jour
Ma foi doit s'engager à cet objet d'amour:
Dis que c'est de ma part.
(Il entre chez Orimand.)

SCÈNE VIII.

CÉLIRÉE *seule.*

Adieu, je lui vais dire.
O de tous mes malheurs le dernier et le pire!
Quel fruit dois-je espérer des peines que je prends,
Si pour guérir un mal j'en cause de plus grands?
Il se sert contre moi des moyens que j'essaie,
Et je fais d'une simple une mortelle plaie;
Que puis-je maintenant, au dessein qu'il a pris,
Opposer que la fuite et qu'un juste mépris,
S'il peut, malgré mes soins, forcer tant de franchise
Et si de mes desseins naissent ses entreprises?
Cherche ta guérison, que les cœurs amoureux
Trouvent dans le secours d'un oubli généreux,
Et fais, triste Diane, un effort nécessaire
Contre la trahison de ce bel adversaire.
Hélas! qu'un malheureux délibère aisément,
Mais qu'il trouve de peine en l'accomplissement!
Je ne puis l'oublier sans m'oublier moi-même;
Je l'aime seulement; à cause que je l'aime
L'auteur de mon repos me désobligeroit,
Et je voudrois du mal à qui me guériroit.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE *seul.*

', désespéré de forcer mes disgrâces,
partir, Amour, mais ne suis point mes traces;
où fut ton empire un généreux mépris,
rends ma franchise aux lieux où tu l'a pris;
serois aveugle en ma persévérance,
'enfin j'ai perdu tout sujet d'espérance.
est engagée, et, malheureux! le jour
la doit ôter doit m'ôter mon amour.
ois, vains auteurs de mon inquiétude,
qui me parlez de son ingratitude,
z que je la voie au sortir de ces lieux,
sans l'offenser je paroisse à ses yeux;
d'abandonner cette triste demeure,
-moi seulement du respect pour une heure;
en quelque lieu que je porte mes pas,
écouterai, ne me l'épargnez pas.
-la moi cruelle, ingrate, inaccessible,
-moi cent fois un affront si sensible,
ésentez-moi qu'elle a pu me trahir:
us me serez chers, me la faisant haïr;
rai vos conseils et je parlerai d'elle

Comme d'une insensible et d'une criminelle,
Aveugle en ses désirs, aveugle en ses refus,
Ou, pour vous croire mieux, je n'en parlerai plus.
La voilà, cette ingrate, et le courroux extrême
Qui surprend mes esprits montre encor que je l'aime.

SCÈNE II.

ORANTE, ARISTE.

ORANTE.

Que je vous désirois!

ARISTE.

Pourquoi? pour m'assurer
Que c'est perdre mon temps que de vous désirer,
Que vous payez de vent les peines que j'ai prises,
Qu'aux vœux de mon rival vos faveurs sont acquises,
Que vous lui destiniez le plaisir qui m'est dû,
Et qu'il s'est enrichi du bien que j'ai perdu?

ORANTE.

Non, je vous écrivois.

ARISTE.

Quelque mauvaise excuse,
Qu'on est peut-être injuste alors qu'on vous accuse,
Que vous participez à tous mes déplaisirs,
Mais qu'un parent avare a forcé vos désirs.

ORANTE.

Au contraire.

ARISTE.

Comment? que ma douleur extrême
Étoit un libre effet qui provient de vous-même,
Que votre volonté fait vos affections,
Et qu'on n'a point forcé vos inclinations?

ORANTE.

Vous ne m'écoutez pas?

ARISTE.

Las! qu'est-il nécessaire,
Quand les coups sont reçus, d'ouïr son adversaire?
Et que me serviroient des torrens de discours,
N'étant plus en état d'espérer du secours?
Je sais, cruelle Orante, avec quel artifice
Vous pouvez à mes yeux déguiser l'injustice;
Vous ne manquez jamais d'art et d'inventions
Pour faire autoriser toutes vos actions:
S'il plaît à votre voix, en beaux termes féconde,
Je serai criminel aux yeux de tout le monde;
Et, si l'on vous entend, vous aurez mérité
La couronne et le prix de la fidélité.
Moi, je n'ai point recours à des armes pareilles;
J'ai déjà trop long-temps possédé vos oreilles:
Adieu, pour me déplaire obligez qui vous plaît;
Mon cœur à qui le veut cède son intérêt.
Près de quitter Paris, je vous rends, infidèle,
Ces gages criminels d'une amour criminelle,
Et j'atteste le ciel de la confusion
Que j'ai d'avoir souffert à votre occasion.

ORANTE.

Vous m'honoriez beaucoup.

ARISTE.

Bien plus que ne mérite
Une fille orgueilleuse, inconstante, hypocrite,
Qui trouve également tous devoirs importuns,
Qui s'en rit, et d'ailleurs dont les traits sont communs.
Ne vous figurez pas causer autant de peine

Que le prince de Troie en souffrit pour Hélène.
Lorsque je vous nommois charmante et sans défauts,
A quelques vrais discours j'en ajoutois de faux:
J'ai dit que votre esprit étoit inimitable,
Mais j'étois complaisant bien plus que véritable;
J'ai soupiré souvent sans beaucoup de douleur,
Et j'ai vu des malheurs pires que mon malheur.

ORANTE.

Entendrai-je long-temps des discours de la sorte?

ARISTE.

Entendez-les ou non, c'est ce qui ne m'importe;
Mon cœur est dépouillé de tous ces vains respects,
Qui font faire aux amans des complimens suspects,
Élever leur maîtresse à la gloire des anges,
Et rendre un esprit vain par de vaines louanges.
Je parle sans dessein, et si votre miroir
Parle autrement que moi, ne croyez pas vous voir.
Adieu, vivez heureuse entre les bras d'un autre,
Et haïssez mon nom comme je hais le vôtre.

(A part en s'en allant.)

Las! malgré le respect que j'avois proposé
De ne point violer, ma voix a trop osé:
Pour ce qu'elle me plaît, je tâche à lui déplaire,
Et rien que mon amour n'excite ma colère.

SCÈNE III.

ORANTE *seule, comme immobile.*

Dieux! je suis insensible à ces lâches mépris!
Va, ne me vois jamais, horreur de mes esprits;
Ne me rapproche point par une excuse vaine,

rapporte point ton offense à ta peine;
ras mon trépas aussitôt que le jour
it en ta faveur rallumer mon amour.

SCÈNE IV.

CÉLIRÉE, ORANTE.

CÉLIRÉE.

qu'avez-vous, madame?

ORANTE.

Unique confidente,
je peux fier l'ennui qui me tourmente;
, cet ingrat, et le seul que j'aimois....
nom seul me tue et m'arrête la voix!...

CÉLIRÉE.

vous rend ces écrits?

ORANTE.

Avec tant d'apparence,
voir eu pour moi que de l'indifférence,
i peu de peine, avec tant de dédains,
: le dois haïr plus que tous les humains!
ait, je ne sens plus cette ardeur insensée;
iste fureur dégage ma pensée.
oment peut ôter son portrait de mon cœur,
faire abhorrer ce superbe vainqueur.

CÉLIRÉE.

bien malaisé de dégager nos âmes
bjet importun de leurs premières flammes:
uefois la colère efface tous ses traits,
a suite du temps en fait d'autres portraits;

Et de quelque pouvoir qu'un esprit se présume,
Son courroux s'éteignant, son amour se rallume.

ORANTE.

Mais si j'obtiens sur moi que mon ressentiment,
Comme sa vanité, dure éternellement?

CÉLIRÉE.

Les propositions sont un douteux remède;
Il faut, pour l'oublier, qu'un autre vous possède.
Usez utilement de ce juste courroux,
Et donnez votre cœur tandis qu'il est à vous;
Sinon, vous n'avez fait que des menaces vaines:
Il rentrera bientôt dans ses premières chaînes.

ORANTE.

Hélas! qui puis-je aimer?

CÉLIRÉE.

Rapprochez Lysimant;
J'ai su par ses soupirs l'excès de son tourment;
Il est passionné de vos aimables charmes,
Et par sa contenance il m'a tiré des larmes.

ORANTE.

Que j'aime ce volage? hé quoi, ne sais-tu pas
Que le facile esprit cède aux premiers appas?
Il brûloit aux attraits d'une simple bergère;
Tout est indifférent à cette âme légère.

CÉLIRÉE.

Il m'a tout confessé; mais écoutez comment.
Vous vous êtes piquée un peu légèrement:
Revenant de chercher la jeune paysanne
Qui m'avoit mis en main les lettres de Diane,
Comme il se croyoit seul, je l'y trouvai pleurant,

Et jetant vers le ciel un œil triste et mourant:
J'entrois sans lui parler, quand, d'une voix tremblante
Qui figuroit assez l'ennui qui le tourmente:
« Ma fille, m'a-t-il dit, si tu sers Filémon,
Le père de madame, et si tu sais mon nom,
Oblige un malheureux, assure cette belle
Qu'elle me nomme à tort lâche, aveugle, infidèle,
Et que le vil objet qui cause ses mépris
A bien touché mes yeux, mais non pas mes esprits;
Qu'il est vrai qu'autrefois j'estimois son visage,
Comme on prise une fleur, de la neige, une image;
Mais que j'avois ma peine, et mon honneur plus cher,
Que de brûler pour elle et de la rechercher;
Qu'elle se vante à tort de promesses frivoles,
Et qui n'obligent point n'étant que des paroles;
Qu'elle doit mes écrits à l'importunité,
Que cent fois son amour m'en a sollicité;
Et que j'écrivois plus pour exercer ma veine
Que pour entretenir son espérance vaine.
Orante m'auroit cru; mais cet objet charmant
Ne m'a pas accordé de parler un moment,
Et la nécessité de souffrir sa colère,
Qui rompt notre alliance et qui me désespère,
Force ma liberté de s'engager ailleurs,
Où je rencontre au moins des traitemens meilleurs.
Je vais trouver Rosinde. »

ORANTE.

O dieux! pour me déplaire,
Le traître va s'offrir à ma pire adversaire.
Que ce superbe esprit triomphe de mes biens,
Et possède un captif qui sort de mes liens!
Je ne le peux souffrir, que cet amant volage

A l'objet de ma haine aille offrir son hommage.
J'accorde son pardon aux maux qu'il a soufferts,
J'accepte sa franchise et je lui rends ses fers.
Mais s'il s'est obligé d'aimer cette maîtresse,
Crois-tu qu'il se résolve à rompre sa promesse?

CÉLIRÉE.

Je peux tout ruiner, quand même Lysimant
N'y consentiroit pas; écoutez seulement.
Passant chez mes parens le cours de mon enfance,
Au village où le ciel m'a fait prendre naissance,
Durant cinq ou six ans j'ai gardé mes troupeaux
Vers un lieu que Rosinde a près de nos hameaux;
Et dans cette maison j'avois une compagne,
Qui les gardoit aussi dans la même campagne.
Notre sort accordoit son esprit et le mien;
Je trouvois des douceurs en son jeune entretien,
Et me plaisois surtout d'entendre cette fille,
Me parler de Rosinde et vanter sa famille;
Elle me disoit tout : enfin j'appris un jour,
(M'enquérant quel objet possédoit son amour,)
Qu'elle étoit, dès six ans, promise en mariage
A l'un de ses cousins égal de biens et d'âge,
Fils d'une Portugaise, et qui n'eut qu'une sœur
Qui le laissa bientôt unique possesseur.
A ses tristes parens la mort la vint soustraire,
Comme on la nourrissoit au logis de mon père.
Lysandre, c'est son nom, lorsqu'il fut un peu grand,
Fut visiter sa mère et quitta son parent;
Mais bientôt de cet heur sa mère fut privée:
Elle mourut un mois après son arrivée.
Depuis, par ses parens il se fit accorder
Un nombre de vaisseaux qu'il voulut hasarder:

Il fut en Orient tenter les destinées,
Et n'est point revenu depuis beaucoup d'années;
Si bien qu'on le croit mort, et que facilement
On peut à son défaut accepter votre amant.

ORANTE.

Et que sert ce discours?

CÉLIRÉE.

Je vous le vais apprendre.
Il me faut déguiser et passer pour Lysandre;
Puis j'irai chez Rosinde en bannir Lysimant,
Que vous pourrez après gouverner aisément.

ORANTE.

Ton esprit vaut beaucoup, mon âme en est ravie;
J'abandonne à tes soins mon amour et ma vie.
Emprunte quelque habit dessus ce diamant,
Et sers ma passion sous cet habillement:
Cours, ne diffère point, mais surtout, Célirée,
Conduis bien cette feinte, et sois bien préparée;
Sache bien courtiser et bien traiter l'amour.
Je vais chez Éliante attendre ton retour.

(Elle entre chez Éliante.)

SCÈNE V.

CÉLIRÉE *seule*.

C'est mon dernier remède en ce malheur extrême,
Que de feindre pour elle et faire pour moi-même;
Mais ne différons plus ces importans secrets;
Courons chez Dorothée où les habits sont prêts.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

ORIMAND, LYSIMANT.

ORIMAND, *le reconduisant.*

Je bénirai cent fois l'amour et la fortune,
Qui rangeront vos cœurs sous une loi commune:
Ne faisons point languir vos desseins amoureux;
Arrêtons dès ce soir ce mariage heureux.
Je vais faire à ma sœur agréer cette affaire,
Que son âge et le sang m'empêchent de lui taire.

LYSIMANT.

Et moi, je vais chez moi, charmé de passion,
Conter l'heureux succès de mon ambition.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

FILÉMON *seul.*

Heureux qui vit sans peine, et qui peut à sa fille
Entre mille partis choisir le plus utile!
Orante ne perd rien éloignant Lysimant,
Et je puis l'obliger d'un plus sortable amant.
Cette belle en tous lieux voit des franchises prêtes,
Sa beauté chaque jour augmente ses conquêtes;
Et je suis ennuyé du nombre des transis
Qui me font tous les jours parler de leurs soucis.
Pour elle Florimant déteste sa fortune,
Alidor la poursuit, Filidan l'importune,
Cléonte en est touché, Tyrsis en est jaloux,

Et, s'il étoit possible, elle auroit mille époux;
Elle a partout Paris établi sa puissance,
Et sa beauté l'élève autant que sa naissance.
Sur tous, je sais qu'Ariste a possédé son cœur:
Elle s'étoit rendue à ce premier vainqueur,
Et voyoit Lysimant avec autant de peine
Qu'elle a vu de bon œil le sujet de sa haine;
Le second éloigné, j'accorde à ses désirs
Celui qui fut jadis l'objet de ses soupirs;
Qu'elle sera contente! et, rapprochant Ariste,
Que je rendrai d'appas à son visage triste!
Que mon pouvoir est grand, et qu'avec peu d'efforts
Je peux en un moment ressusciter deux morts!
Cléonte, un mien ami, chargé de cette affaire,
N'omettra rien pour moi de l'ordre nécessaire;
Il ira chez Ariste, et je suis assuré
Qu'il trouvera bientôt cet esprit préparé.
Voyons-le de ce pas.

(Il entre chez Cléonte.)

SCÈNE VIII.

DIANE, *sous le nom de Lysandre*, *en habit d'homme*.

C'est en cet équipage
Que je l'éloignerai de son nouveau servage,
Que je puis disposer du bien qui m'appartient,
Et que je vais l'ôter à qui me le retient.
La providence, Amour, me fournit ces obstacles;
Ajoute cette gloire à tes autres miracles,
Et vois ce qu'une fille a mis d'empêchement.
Mais je ne songeois plus à parler en amant;

Je ne suis plus Diane, et je suis ce Lysandre
Qu'Orimand dès six ans a choisi pour son gendre :
Voyons s'il est chez lui.

(Elle frappe à la porte.)

SCÈNE IX.

DIANE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Vous frappez hardiment.

DIANE.

Ami.

LE LAQUAIS.

Que cherchez-vous?

DIANE.

Le logis d'Orimand,
Et tu m'obligeras d'une faveur extrême.

LE LAQUAIS.

C'est ici.

SCÈNE X.

DIANE, ORIMAND, LE LAQUAIS.

ORIMAND, *revenant de chez sa sœur.*

Que veut-il?

LE LAQUAIS.

Eh! le voilà lui-même.

DIANE, *l'embrassant.*

Ah! que je dois de vœux au céleste pouvoir,
Qui m'accorde aujourd'hui le bien de vous revoir,

i me rend en ces lieux où mon âme est ravie,
qui m'a conservé le père de ma vie!
connoissez, monsieur, ce gendre bienheureux
'enfin vous revoyez aussi sain qu'amoureux,
ne différez point le désir qui le presse
ller s'évanouir au sein de sa maîtresse.

ORIMAND.

lieux! est-ce Lysandre?

DIANE.

Oui, cet heureux amant
i termine sa peine et son éloignement,
e le ciel a sauvé des efforts de Neptune,
qui revient chez vous établir sa fortune.

ORIMAND.

loute si je veille en l'état où je suis.
(L'embrassant.)
n gendre, ah! quel bonheur succède à mes ennuis!
st lui, n'en doutons plus; cet aimable visage
serve quelques traits qu'il eut en son jeune âge.
rois ses actions; cet œil doux et riant
oît à mes regards tel qu'en son orient.
ienheureux Lysandre! honneur de ma famille!
heureux Orimand! et bienheureuse fille!

DIANE.

npatient désir de revoir ses beaux yeux
i fait précipiter mon retour en ces lieux;
amène après moi ce que les destinées
t donné de profits au soin de dix années,
que j'ai retiré de la rage des flots
nstans à traverser nos adroits matelots.

Faites luire à mes yeux ce soleil de mon âme,
Accordez ce plaisir à l'ardeur qui m'enflamme.
Qu'on a d'impatience, ayant beaucoup d'amour!

ORIMAND.

Entrez, vous la verrez. O favorable jour!...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FILÉMON *seul.*

LÉONTE conduira cette affaire importante;
dieux! que ce discours va réjouir Orante!
u'elle sera tenue à ma facilité
ui lui donne un mari si long-temps souhaité,
qui fait de sa part les mêmes vœux pour elle!
ı voilà, portons-lui cette heureuse nouvelle.

SCÈNE II.

FILÉMON, ORANTE.

FILÉMON.

ıis renaître les lis sur ce teint pâlissant
t rends les premiers traits à ces yeux languissant,
tu le dois jamais, et si le seul Ariste
eut réparer l'éclat de ce visage triste.
ıccorde à tes désirs cet amant fortuné,
our qui ta passion m'a tant importuné....
ais quel prompt changement altère ce visage?
eux-tu désapprouver cet heureux mariage?

Ariste n'est-il plus si cher à tes regards?
Et n'as-tu plus dessein d'être à ce jeune Mars?

ORANTE.

J'ai dessein de mourir, puisque je ne suis née
Que pour souffrir toujours et vivre infortunée.

FILÉMON.

Comment, tu hais Ariste?

ORANTE.

Hélas! je ne hais rien
Que la rigueur du sort, si contraire à mon bien.
Souffrez qu'en quelque lieu solitaire et sauvage
J'aille vouer au ciel le reste de mon âge;
Où j'épargne à vos ans des travaux superflus,
Où mon plus doux plaisir soit de n'en avoir plus,
Où je puisse, occupée à de saintes pensées,
Pleurer la vanité de mes erreurs passées.

FILÉMON.

Il faut, pour observer ces résolutions,
Des cœurs plus détachés de leurs affections;
Et suivre ces desseins avec plus de courage
Qu'on n'en peut espérer de votre humeur volage.
Quelle inspiration a touché vos esprits,
Et vous fait voir le monde avec tant de mépris?

ORANTE.

Au moins dispensez-moi d'un si fâcheux servage;
Que toujours ma raison conserve son usage;
Que votre seul vouloir me prescrive des loix:
Sinon, que j'aie Ariste et la mort à la fois.

FILÉMON.

D'où vient ce changement? quelle humeur si soudain
A d'un objet d'amour fait un objet de haine?

Ce jeune cavalier, si beau, si gracieux,
Si doux à votre esprit et si cher à vos yeux,
Ne vous blesse-t-il plus avec les mêmes armes?
Et ne sentez-vous plus le pouvoir de ses charmes?

ORANTE

Monsieur, pour l'abhorrer j'ai des sujets trop forts;
Daignez me dispenser d'inutiles rapports.

FILÉMON.

Non, je veux tout savoir.

ORANTE.

Las! que vous puis-je dire
Qu'après vous me teniez pour un sujet de rire,
Si nos ressentimens et nos jeunes débats
Passent dans vos esprits pour de simples ébats?
Ariste ce matin, en cette même place,
Est venu m'aborder avecque tant d'audace,
Et m'a parlé si mal, sans cause et sans dessein,
Que j'ai douté long-temps que son esprit fût sain:
Orante, m'a-t-il dit, ne soyez pas si vaine.
Que de vous figurer d'avoir causé ma peine;
Vos attraits sont communs, et vos miroirs sont faux,
Si vous n'avez en vous remarqué cent défauts:
Vos amans vous flattoient, s'ils vous ont estimée;
Je rougis seulement de vous avoir aimée,
Et vous rends sans regret une inclination
Que j'acquis sans effort et sans intention.
Là, je l'ai vu partir si plein d'indifférence,
Que je serois injuste en ma persévérance,
Et qu'il auroit enfin, en mon affection,
Un juste fondement de sa présomption.

FILÉMON.

Simple, tout ce mépris prouve un amour extrême,
Et vous devez l'aimer pour son offense même:
Croyez-vous qu'un esprit atteint légèrement
Eût tant porté d'envie au bien de Lysimant?
Il auroit accusé les seules destinées,
Et la nécessité qui fait les hyménées;
Mais un cœur bien atteint, et las de soupirer,
En ces occasions ne peut rien révérer;
L'excès de son amour le force de se plaindre,
Et, n'espérant plus rien, il n'a plus rien à craindre.
Mais nous délibérons de la nécessité;
Disposez-vous au joug d'un hymen arrêté.

(Il sort.)

ORANTE *seule.*

Dure et fâcheuse loi qu'impose la naissance,
De soumettre nos vœux à notre obéissance!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LYSIMANT *seul.*

Quelle fatalité confond tous mes desseins?
Faut-il suivre long-temps ces sentiers incertains?
Ce Dieu dont le pouvoir dispose de nos âmes,
Changera-t-il encor mes chaînes et mes flammes?
Gardes-tu pour ce cœur encor de nouveaux feux,
Amour, ou si Rosinde aura mes derniers vœux?
Ne perdons point de temps, et voyons si son père
Voudra devant la nuit arrêter cette affaire.
Il sort tout à propos.

SCÈNE IV.

ORIMAND, LYSIMANT.

ORIMAND.

Je sortois à dessein
ıus aller apprendre un changement soudain:
ıstacle puissant s'oppose à mon attente;
: plus de dessein pour une indigne amante
'avoit rien de cher que l'espoir d'être à vous,
[u'un prompt changement prive d'un bien si doux.
ire, un mien parent, à qui dès son jeune âge
ı fait espérer ma fille en mariage,
: je croyois mort aux pays étrangers,
terre et de l'onde a vaincu les dangers;
ait qu'arriver, et ce n'est pas sans peine
: laisse, monsieur, votre espérance vaine;
ous pardonnerez à la nécessité
ırder sa maîtresse à sa fidélité.

LYSIMANT.

m'obstine point à vouloir l'impossible;
rette beaucoup un bonheur si sensible;
ın sort rigoureux se plaît à me trahir,
nécessité m'oblige d'obéir.

ORIMAND.

(Le laquais paroît.)

plaît-il de le voir? Laquais! cherchez Lysandre,
.l pas là-dedans?

LE LAQUAIS.

Non, il vient de descendre,
t par le jardin.

ORIMAND.

La curiosité
Le porte à voir Paris en cette nouveauté.
Pardonnez, Lysimant, à mon regret extrême,
Ce qui me touche plus mille fois que vous-même;
Et, si j'ai le moyen de vous servir jamais,
Éprouvez par l'effet le dessein que j'en fais.

(Il rentre.)

SCÈNE V.

LYSIMANT *seul.*

Est-il quelque malheur égal à tes désastres,
Ridicule jouet des destins et des astres?
Et, voyant tout contraire à tes vœux innocens,
Peux-tu perdre ton cœur sans perdre aussi le sens?
Détache tous ses fers, éteints toutes ses flammes,
Et ne présente plus ce rebut de tant d'âmes:
Profite cette fois de ta juste douleur,
Et tire ta sagesse au moins de ton malheur;
N'offre plus ta franchise à ces honteuses chaînes,
Et ne perds plus de temps en ces recherches vair
Cette union, commune au reste des humains,
N'est pas, infortuné, permise à tes desseins,
Et le dieu qui préside aux autels de Cythère
N'a pas en ta faveur établi ce mystère.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DIANE, *sous les habits de* CÉLIRÉE.

sans beaucoup de peine un malheur diverti,
l'un et l'autre amant est resté sans parti;
s un second danger appelle mon adresse:
nte peut beaucoup d'une seule caresse,
e perdrai le fruit de ce déguisement
en laisse approcher ce déloyal amant.
ite encor, Amour, un moment d'assistance;
ce dernier effort couronne ma constance:
i chacun t'adore, et dessus tes autels
sent toujours fumer les encens des mortels!
Orante me voit. Vous m'attendez, madame?

SCÈNE VII.

ORANTE, CÉLIRÉE.

ORANTE.

'attends que la mort, seule je la réclame,
que tout est contraire à mon contentement,
ue je vois le jour pour souffrir seulement.

CÉLIRÉE.

ux! qu'est-il survenu? que ce visage est triste!
lame, qu'avez-vous?

ORANTE.

J'ai peur d'avoir Ariste:
père injurieux m'abandonne à ses vœux,
son pouvoir s'oppose à tout ce que je veux.

CÉLIRÉE.

Une pareille affaire est de tant d'importance
Qu'il ne peut s'offenser de votre résistance.
Cette sainte union des inclinations
Est la première au rang des libres actions;
C'est là qu'innocemment un esprit se dispense
A ne point révérer la loi de la naissance;
C'est là qu'il faut oser, et qu'un cœur abattu
Fait de l'obéissance une lâche vertu.

ORANTE.

Aussi tous mes desseins et toute ma puissance
Tendent à renouer ma première alliance;
Lysimant doit mes vœux à l'indiscrétion
De cet indigne objet de mon affection:
Tantôt, songeant à lui, j'ai vu par la fenêtre
Qui rend dans son jardin, un de ses gens paroître,
A qui j'ai fait ouïr qu'il l'avertît d'aller
Au logis d'Éliante où je lui veux parler:
Car de le voir chez nous, le dessein de mon père
Ne me le permet pas.

CÉLIRÉE.

Pressez donc cette affaire,
Et n'ouvrez point l'oreille à la sévérité
De ceux dont en ce point le droit est limité;
J'ai ravi Lysimant à sa dernière amante:
Un effet merveilleux a suivi mon attente;
Je passe pour Lysandre en l'estime de tous,
Et Rosinde m'estime en qualité d'époux.
Usez utilement de cette heureuse feinte,
Et secouez le joug d'une injuste contrainte:
Votre heur dépend de vous.

ORANTE.

Ne dis mot seulement;
chez Éliante attendre Lysimant.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

CÉLIRÉE *seule.*

: avec regret cette jeune merveille,
fais seulement ce qu'un dieu me conseille :
nes sont permis aux esprits amoureux,
el n'a point fait de supplices pour eux;
ls sont punis d'assez cruels supplices
ine qu'ils ont d'exercer leurs malices,
:ant du souci qui les peut assaillir,
loit plaindre même en les voyant faillir.
perfide amant à mes yeux se présente;
it divertir d'aller chez Éliante.

SCÈNE IX.

CÉLIRÉE, LYSIMANT.

CÉLIRÉE.

ır, j'allois chez vous; ma maîtresse ce soir
oit se donner le bonheur de vous voir :
:e lui prescrit la sévère ordonnance
plus souhaiter l'heur de votre alliance,
ler ses désirs par son commandement,
ıe tenir plus qu'Ariste pour amant.

LYSIMANT.

ı, qu'elle obéisse.

CÉLIRÉE.

O dieux! cette nouvelle
Ne peut-elle toucher un amant si fidèle?
Si constant en amour, l'êtes-vous aux rapports
Qui ruinent l'espoir de vos communs efforts?
Voyez-vous de cet œil cesser votre espérance,
Et croyez-vous qu'elle ait autant d'indifférence?

LYSIMANT.

Qu'un autre puisse ou non engager ses esprits,
J'estime également ses vœux et ses mépris;
Ma constance, au besoin, me fournit un remède
Léger comme le mal, et que chacun possède;
Il étoit fort aisé de guérir mon souci:
J'aimois Orante en homme et non pas en transi.

CÉLIRÉE.

O dieux! causant sa peine et son inquiétude,
Que vous êtes injuste en votre ingratitude!
Voyant, comme je fais, l'excès de ses douleurs,
Vous ne pourriez, monsieur, lui refuser des pleurs.
Je n'ai que trop connu ses passions discrètes;
Je l'ai cent fois surprise en des plaintes secrètes,
Où votre nom mêlé me témoignoit assez
Combien et de quels traits ses esprits sont blessés.
Mais las! quelle infortune égale sa disgrâce!
Et quel est son malheur, brûlant pour de la glace!
Son visage est pourvu de tous les ornemens
Capables de charmer les esprits des amans;
A-t-elle des défauts dans l'esprit ou dans l'âme
Qui vous aient empêché de partager sa flamme?
Trouvez-vous en sa vie un juste fondement
De ne la chérir pas en qualité d'amant?

Que lui pourrai-je dire? avec quelle assurance
Lui pourrai-je parler de votre indifférence?
Car elle attend de vous la fin de ses tourmens.
O ciel! qui vois son cœur, punis-moi si je ments.

LYSIMANT.

Ce matin, toutefois, cette orgueilleuse amante
Ne le témoignoit pas.

CÉLIRÉE.

Et vous croyez Orante?
Elle vous congédie alors qu'elle se plaint?
Et voulant éprouver votre amitié, l'éteint?
Vous avez peu d'amour ou peu d'expérience;
Ce vous est un grand mal qu'un peu de patience.
Comment prouverez-vous votre fidélité,
Si d'un coup seulement vous êtes rebuté?
Pour être cru fidèle, est-ce assez qu'une dame
Vous entende parler de soupirs et de flamme?
Ces discours sont communs à tous les amoureux;
Le plus indifférent est toujours malheureux:
Le plus sain, s'il dit vrai, sent un cruel martyre;
Le plus libre est esclave, et le plus froid soupire.
L'apparence est douteuse, et ses signes parfaits
D'une parfaite amour consistent aux effets.
Orante est si blessée, et sa peine si vraie,
Qu'elle a raison, monsieur, de sonder votre plaie,
Et cherche justement, en cette élection,
Pour beaucoup d'amitié beaucoup d'affection.

LYSIMANT.

Demain je la verrai, parle-lui de ma peine;
Dis-lui qu'elle a douté d'une ardeur trop certaine;
Qu'il n'est tourment égal à ceux que j'ai soufferts,
Et que mon seul respect avoit rompu mes fers.

Tu brûles pour Diane, insensible, barbare,
Et ta passion cède à ton humeur avare!
Tu brûles pour Diane, et ton cœur abattu
Met les biens en balance avecque sa vertu!
Non, ce que dit ta voix ton cœur le désavoue;
Le ciel a dans ton corps mis une âme de boue,
Une âme inaccessible aux belles passions,
Et qui n'a point d'objet que les possessions.
Vois mon visage, ingrat, je suis cette Diane,
Cette abjecte inconnue et vile paysanne,
Cette simple bergère, et celle toutefois
En qui tu n'aurois fait qu'un raisonnable choix,
Dont la condition jadis étoit commune,
Mais dont les qualités relevoient la fortune.
L'or n'est pas seul aimable, et sous ces vêtemens
La vertu quelquefois s'est acquis des amans.
Enfin, un changement à ma fortune arrive
Qui me fait posséder l'objet qui te captive;
L'aveugle déité qui préside aux humains
Ouvre enfin dessus moi ses libérales mains,
J'ai de quoi t'acquérir et de quoi m'en défendre:
Elle qui se donnoit est en pouvoir de prendre.

LYSIMANT.

Dieux! je vois Diane.

DIANE.

Oui, c'est elle que tes yeux
Ont bien eu le pouvoir d'attirer en ces lieux,
Celle qui meurt d'amour pour une âme traîtresse,
Celle qui s'est réduite à servir ta maîtresse,
Qui perd sa liberté, rend son honneur suspect,
Et pour suivre un ingrat dépouille tout respect.

LYSIMANT *à genoux.*

is, belle Diane, un barbare, un perfide,
traître en qui l'amour si lâchement préside,
ui n'a pu forcer l'irrévocable arrêt
ı parent amoureux de son seul intérêt.
›elle trahison cette seule impuissance,
ıa confession ajoute à mon offense;
le ciel m'est témoin qu'au moins ce lâche cœur
amais reconnu que son premier vainqueur,
toujours ton objet fut cher à ma pensée,
le temps n'en a point ton image effacée,
plutôt j'ai tâché d'effacer par mes pleurs
/rannique arrêt de m'engager ailleurs.
urd'hui, si le sort nous étoit si propice
nous pussions tromper une aveugle avarice,
:harmer ce vieillard du vain éclat de l'or,
'ai juré cent fois, et je le jure encor,)
lésirs sur les miens auroient un libre empire,
: posséderois le seul bien où j'aspire.

DIANE.

ır peut à nos vœux accorder ses désirs,
ne diffère plus nos innocens plaisirs:
ıez-nous déjà sous une loi commune,
enez consulter l'auteur de ma fortune;
t chez Orimand.

LYSIMANT.

Tous mes sens sont ravis,
dans ce doux transport, je doute si je vis.

SCÈNE X.

LYSIMANT, DIANE, LE LAQUAIS.

DIANE, *ayant frappé.*

Lysandre est-il ici?

LE LAQUAIS.

Non, depuis un quart d'heure.

DIANE.

Doit-il en ce logis établir sa demeure?

LE LAQUAIS.

Ici même, on l'attend.

(Il rentre.)

LYSIMANT.

Adieu, je vais chez nous
Réjouir mes parens d'un changement si doux,
Et par un mot d'écrit faire avertir Orante
Que son affection m'est fort indifférente;
Que je suis glorieux alors que je la perds,
Quoiqu'elle ait eu du droit sur l'objet que je sers;
Enfin que j'ai ton cœur, mais sans meurtre et sans crim
Et que tu m'en as fait un présent légitime.

DIANE.

Moi, j'entre chez Orante, et dans fort peu de temps
J'envoie ou vais chez vous.

LYSIMANT.

Adieu donc, je t'attend

(Il sort.)

DIANE *seule.*

O dieux! le doux espoir dont mon âme est flattée!
Il faut changer d'habits, courons chez Dorothée.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SYLVIAN *seul.*

ÈL astre de mes jours, en quels lieux écartés
es yeux font-ils briller leurs divines clartés?
ù te peux-tu cacher avec tant de lumière,
ergère impitoyable, et sourde à ma prière?
is! après de si longs et de si vains ennuis,
ı me plaindrois peut-être en l'état où je suis.
un berger estimé dans tout le paysage,
ondant en troupeaux et riche en pâturage,
on amour, dont l'ardeur m'oblige à te chercher,
fait, belle Diane, un malheureux cocher.
i changé pour te voir, sans juger que j'efface
gloire de mon nom et l'honneur de ma race,
ı soin de deux chevaux le soin de cent brebis,
mes habits de toile en ces honteux habits.
ıcor si j'obtenois un bien si delectable,
: titre malheureux seroit plus supportable;
ais il n'empêche point notre désunion,
t Diane se cache à son Endymion.
ion espérance est vaine, on n'a point vu paroître
'éclat de ses rayons au logis de mon maître;

Tu n'es plus en son cœur, ses vœux sont refroidis,
Il ne t'honore plus comme il a fait jadis;
Orante a captivé ce rival infidèle,
Et je lui vais porter.... Mais je vois cette belle.

SCÈNE II.

ORANTE, SYLVIAN.

SYLVIAN.

J'allois chez vous, madame.

ORANTE.

Hé dieux! que Lysimant
Témoigne peu de soin de mon contentement!
Pourquoi ne vient-il pas?

SYLVIAN.

J'en ignore la cause;
Il m'a donné ce mot, sans parler d'autre chose.

ORANTE *prend la lettre, et lit.*

« Je deviens sourd, Orante, et votre vanité
» A fait naître en mon cœur un mépris raisonnable:
» Ne vous croyez pas tant aimable
» Avecque si peu de beauté.

» Où Diane paroît, rien ne me peut ravir:
» Je sais de quel pouvoir votre beauté se vante;
» Mais cédez à votre servante
» En l'art de vous faire servir.
» LYSIMANT. »

(A part.) (Haut.)
Dieux! seroit-ce Diane? Adieu, va l'assurer
Que je n'ai pas sujet de me désespérer,

Et que sa vaine humeur a bien plus d'insolence
Que mon affection n'avoit de violence.

(Elle déchire la lettre, et Sylvian sort.)

ORANTE *seule.*

O dieux! je suis trahie, et dessous un faux nom
Cet objet de ses vœux sert en notre maison.

SCÈNE III.

ARISTE, ORANTE.

ARISTE.

areil aux criminels qu'un juge redoutable
mandés pour entendre un arrêt équitable,
ue la frayeur saisit et qui n'espèrent pas
n traitement plus doux qu'un rigoureux trépas:
el je viens en ce lieu, l'âme noire d'un crime
ui défend que j'espère un pardon légitime;
el, mandé de chez vous, je viens tremblant et prêt
'entendre à vos parens prononcer mon arrêt.
ais que de votre voix j'obtienne ma sentence,
t vous m'obligerez à moins de résistance.
ous-même condamnez cet indiscret amant,
t ne pardonnez point à son ressentiment.

ORANTE.

Quoi! vous voulez mourir pour cet objet de haine,
Dont les traits sont communs, dont l'humeur est si vaine,
Qu'on ne peut estimer que par civilité,
Et qui pouvoit si peu sur votre liberté?
O dieux! quel changement!

ARISTE.

N'attendez point d'excuse
D'un amant criminel qui lui-même s'accuse,

Qui considère enfin cet aveugle transport
Avec un repentir plus cruel que la mort.
J'ai trouvé des défauts où la grâce est extrême,
Et des obscurités dans la lumière même;
J'ai changé vos attraits, ce teint en est blêmi,
Mais l'amour m'a fait seul parler en ennemi.
Dieux! j'excuse déjà ce furieux caprice,
Vous n'avez point encore ordonné mon supplice;
Déniez-vous ma peine à ma confession?

ORANTE.

Quelle peine mérite une juste action?
Quand vous m'avez nommée inconstante et parjure,
Je ne m'offensois point d'une semblable injure;
Quand je n'étois pas belle en votre jugement,
Je souffrois ce mépris encor plus justement;
La même vérité parloit en ce langage,
Et cent fois mon miroir m'en a dit davantage.
Je connois mes défauts, et sais que l'amitié
De qui daigne m'aimer est digne de pitié;
Je ne vous crois, monsieur, aveugle ni coupable;
Je ne condamne point un discours véritable,
Et vous n'avez failli qu'en ce point seulement
Que vous m'avez traitée encor trop doucement.

ARISTE.

Ah! c'est trop de rigueur! et cette indifférence
Me sert d'un châtiment pire que mon offense;
Pour m'être plus humaine il falloit me punir,
Et c'est trop m'affliger que de me soutenir.
Non, non, n'avouez point l'injustice et l'outrage
Où le seul désespoir a porté mon courage.
En l'extrême rigueur dont ce cœur est touché,

Il est près de mourir pour prouver son péché;
Pour prouver que tout cède à vos aimables charmes,
Et qu'il n'est point d'objet si digne de nos larmes.
Je les ai profanés de mots injurieux:
Mais que peut épargner un esprit furieux
Qui se voit abusé d'une vaine promesse,
Et son rival si près du lit de sa maîtresse?
J'ai failli toutefois, et je n'ai pas dessein
De détourner le coup qui m'ouvrira le sein.

ORANTE.

On pèche librement sous l'espoir de sa grâce,
Et nos simplicités excitent votre audace;
Avecque moins d'amour je pourrois plus sur vous,
Je serois absolue en votre esprit jaloux.
Un respect nécessaire aurait pu vous contraindre
A la discrétion de souffrir sans vous plaindre;
Mais je vous aimois trop, et le feu violent
Que je vous témoignois vous a fait insolent.
Votre discrétion dépendoit de ma crainte;
Je devois témoigner d'être un peu moins atteinte:
On souffre avec respect une sévère loi,
Et j'aurois fait pour vous, en travaillant pour moi.
Toutefois je suis bonne, et prendrai de mon père
La résolution de ce que je dois faire.

ARISTE.

O dieux! s'il fait cesser votre ressentiment,
Quel bien est comparable à mon contentement?

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DOROTHÉE *seule.*

Diane peut beaucoup, tout cède à son adresse,
Le ciel est favorable à l'ardeur qui la presse.
Adorable vainqueur des hommes et des dieux,
Couronne ses desseins d'un succès glorieux!
Elle s'est déguisée avecque tant de peine
Qu'il est bien mal aisé que sa feinte soit vaine,
Et l'honneur qu'on lui fait au logis d'Orimand
Me fait bien espérer de ce déguisement.
Déesse du repos, fais épaissir ton ombre:
Quand ses yeux paroîtront en un endroit si sombre,
Fais qu'on la méconnoisse, et que des traits si beaux
Ne soient pas découverts en faveur des flambeaux.
De cette heureuse nuit toutes ses nuits dépendent;
Seule tu la peux mettre où ses désirs prétendent,
Et c'est par ta faveur que tous les amoureux
A leurs chastes desseins ont un succès heureux.
Tout mon contentement dépend de ses délices;
Je travaille pour moi lui prêtant mes services,
Et j'aurai Sylvian, si je fais Lysimant
Possesseur d'un objet si rare et si charmant.

(Elle frappe à la porte de Lysimant.)

SCÈNE V.

SYLVIAN, DOROTHÉE.

SYLVIAN.

Que voulez-vous si tard?

DOROTHÉE.

Ah! berger insensible,
Ce lieu, comme ton cœur, est-il inaccessible?
Ne feras-tu jamais un gracieux accueil
A celle que tu vois si proche du cercueil?
Je ne veux pas fléchir tes rigueurs inhumaines;
Je ne demande pas le loyer de mes peines;
Et, quoique chaque jour accroisse mon souci,
Je n'avois pas dessein de te parler ici.
Je cherche Lysimant.

SYLVIAN.

O dieux! c'est Dorothée.

DOROTHÉE.

Ce n'est plus que son corps, l'âme lui fut ôtée
Alors qu'on l'avertit de ton éloignement;
Je mourus de regret en ce triste moment.

SYLVIAN.

Bergère, mon habit prouve mon ignorance,
Et ma condition excuse mon silence.
J'enseignois autrefois ces discours amoureux:
Nos bergers m'adoroient, je travaillois pour eux;
Et lors, quoique mon cœur fût plus froid qu'une souche,
On croyoit, toutefois, qu'il parloit par ma bouche.
Maintenant je m'occupe à de lâches travaux,

Et ne sais plus que l'art de régir mes chevaux.
Je vais quérir mon maître.

DOROTHÉE.

Hélas! quelle apparence
De forcer sa froideur et son indifférence,
Et de le disposer au bien que je prétends?
Mais voici Lysimant, ne perdons point de temps.

SCÈNE VI.

LYSIMANT, DOROTHÉE, SYLVIAN.

DOROTHÉE.

Monsieur?

LYSIMANT.

Que voulez-vous?

DOROTHÉE.

Ma compagne était prêt
De venir vous trouver, mais Orante l'arrête,
Et je viens de sa part du logis d'Orimand:
Lysandre est de retour, allons-y seulement.

LYSIMANT.

Non, non, je ne tiens point sa parole incertaine.

DOROTHÉE.

Voyons-le toutefois, donnez-vous cette peine,
Elle vous en conjure.

LYSIMANT.

Allons, si tu le veux,
Et s'il faut contenter cet objet de mes vœux.

DOROTHÉE.

On ouvre, le voilà.

SCÈNE VII.

DIANE, *sous l'habit de Lysandre;* ORIMAND, LYSIMANT, SYLVIAN, DOROTHÉE.

DIANE, *embrassant Lysimant.*

Puis-je aborder sans crainte
Celui de qui j'attends une équitable plainte,
Cet agréable amant, ce rival généreux,
De qui j'ai ruiné les desseins amoureux?
Daignez-vous voir, monsieur, le tyran de votre aise,
Et vous peut-il payer de raison qui vous plaise?
Le seul bien de vous voir est l'objet de mes pas.

LYSIMANT.

Ne cherchez point d'excuse à qui n'en attend pas :
On ne révoque point l'arrêt des destinées
Qui fait, comme il leur plaît, ou rompt les hyménées.
Le sort m'ôte Rosinde, et je suis satisfait
Puisqu'il n'est pas aveugle au présent qu'il en fait,
Et qu'il la réservoit pour un objet plus digne
D'être le possesseur de ce trésor insigne.

DIANE.

Au moins cet accident vous donne un serviteur
Que vous n'éprouverez, ni lâche, ni flatteur,
Et qui perdra le jour aussitôt que l'envie
De hasarder pour vous sa fortune et sa vie.

DOROTHÉE.

Souffrirez-vous, monsieur, le curieux dessein
Qui me fait enquérir si certain bruit est vain?
Diane, pardonnez si je vous importune,

Doit-elle à votre soin une telle fortune?
Avez-vous de si loin, après la mort des siens,
A cette heureuse fille apporté tant de biens?

DIANE.

Ne doutez nullement des trésors qu'elle vante;
Je ne la flatte point d'une incertaine attente:
Avecque mon bagage il lui vient dans deux jours
De quoi la réjouir et prouver mon discours,
Si je puis assurer par des lettres de change
Cet accident pour elle autant heureux qu'étrange.

DOROTHÉE.

Qu'on va faire de vœux pour vos prospérités!
Car chacun participe à ses félicités;
Son mérite est si grand, que cette aimable fille
Est chère à tout le monde autant qu'à sa famille.
Le bruit de son bonheur plaît aux plus envieux,
Et d'une voix commune on en bénit les dieux.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LYSANDRE *arrive, et va à Sylvian avec deux porte-malles.*

LYSANDRE.

Où se tient Orimand?

SYLVIAN.

Céans.

ORIMAND.

Qui me demande?

LYSANDRE *l'abordant.*

O dieux! qui m'obligez d'une faveur si grande,
Maîtres de l'univers, que je vous dois d'encens

En ce rare bonheur qui ravit tous mes sens!
Heureux et cher parent du seul objet que j'aime,
Apprenez qui je suis par ce transport extrême:
Reconnoissez Lysandre.

ORIMAND.

O dieux! quel insensé!

LYSANDRE.

Quoi! le temps vous a-t-il mon portrait effacé?
Ne vous souvient-il plus de cet heureux Lysandre
Que vous avez jadis choisi pour votre gendre?
Depuis que j'ai quitté ces lieux où j'habitois,
Phébus n'a divisé les saisons que dix fois;
Je vous voyois partout, j'ai toujours en mon âme
Conservé les portraits de vous et de madame;
Et vous méconnoissez ce parent fortuné,
Qu'à l'appui de vos jours les dieux ont destiné!

DIANE, *à part.*

O sensible malheur!

DOROTHÉE, *à part.*

O disgrâce infinie!

ORIMAND.

Le ciel, qui que tu sois, guérisse ta manie!
(A Diane.)
Mon fils, de quelle erreur cet homme est-il troublé?
Ton corps avec ton âge auroit-il bien doublé?
En la peine où je suis, qui de vous dois-je prendre?
Je n'ai qu'une Rosinde, et ne veux qu'un Lysandre.

DIANE, *à Lysandre.*

Toi, qui crois sous mon nom t'emparer de mon bien,
Et posséder l'objet que le ciel a fait mien,
Quel accident nouveau t'a mis en notre race?

Dessus quelle raison se fonde ton audace?
Donne à d'autres esprits ces divertissemens,
Et laisse un libre cours à nos contentemens.

LYSANDRE.

O ciel! qui connois tout, si tu hais l'imposture,
Par un visible effet punis cette aventure;
Et si, comme on le croit, ton bras est tout-puissant,
Fais périr l'imposteur et montre l'innocent;
Désabuse ces gens, et leur fais reconnoître
Qu'à tort cet affronteur me dispute mon être.
(Fouillant en sa poche, et en tirant des lettres qu'il remet à Orimand.)
Mais en dois-je chercher des signes apparens
Après ces mots écrits des mains de mes parens?
Passant en Portugal, j'ai pris cette asurance
Qui confirme mon nom et ma persévérance;
Je suis cet heureux gendre et cet heureux époux
Que, dès ses jeunes ans, Rosinde tient de vous.

ORIMAND, *après avoir lu.*

O dieux! que vois-je ici?

LYSIMANT.

Que l'affronteur réponde!
Je le rendrai coupable aux yeux de tout le monde.
Voyez-vous pas déjà comme ses tremblemens
Prouvent son imposture et ses déguisemens?

ORIMAND *à Diane.*

Vous ne répondez rien?

DIANE, *pleurant.*

Puisque votre puissance
A résolu ma mort, je reste sans défense,
Impitoyables dieux dont la compassion
Nie un peu de faveur à tant d'affection.

(A Lysimant.)

Et toi, qui de ces coups fais mon sexe capable,
Plus criminel que moi, punis cette coupable;
J'ai rompu tes desseins, j'ai troublé tes plaisirs,
Et par une imposture attiré tes désirs.
L'adresse de voler ce que tu me dénies
Flattoit d'un doux espoir mes peines infinies;
Je n'ai pu toutefois alléger mon ennui;
Le ciel est contre moi, conspire avecque lui:
Ne me refuse point un trépas légitime;
Punis-moi de ta main, et je mourrai sans crime.

(A tous.)

Vous que je trahissois par ce déguisement,
Joignez votre colère à son ressentiment;
N'épargnez point ma vie, et j'avoûrai vos plaintes:
Le dessein de voler me portoit à ces feintes,
Et je vous ai ravi le bien le plus exquis
Que jamais vos travaux peuvent avoir acquis.

ORIMAND.

Amis, qu'on la saisisse.

LYSIMANT.

Est-ce Diane? ô dieux!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ARISTE, ORANTE, FILÉMON.

ARISTE, *sortant de chez lui.*

Adieu. Mais quel tumulte aperçois-je en ces lieux?

FILÉMON.

Il faut voir ce que c'est.

DIANE.

Ordonnez mon supplice,
Ou souffrez que ma main prévienne la justice.

(A Lysimant.)
Accorde-moi ce fer, si tu m'aimas jamais.
Un coup éteint mes feux, et rétablit ta paix;
Un coup me peut tirer de ces mains insolentes
Qui révèrent si peu mes ardeurs violentes.
Que tardes-tu, cruel?

LYSIMANT.

O malheur de mes jours!

SYLVIAN.

C'est Diane elle-même! offrons-lui du secours.
Insolens, quelle ardeur porte vos mains barbares
Sur un objet pourvu de qualités si rares?
Qui vous fait tant oser?

SCÈNE X.

LES MÊMES, DAMON, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

DAMON, *aux archers.*

Hélas! vengez sur eux
La sensible douleur d'un père malheureux,
Et rendez à ses vœux l'espoir de sa famille;
Hâtons-nous.... Mais que vois-je, ô dieux! voilà ma fille:
Je vois l'ingrat sujet des pleurs que j'ai versés.
Quelle étrange manie a ses esprits blessés?
Et dessous quel habit se présente à ma vue
Cette aveugle de honte et de sens dépourvue?
(A Diane.)
Trouves-tu, malheureuse, en cet habillement,
A celles de ton sexe un sortable ornement?

ORIMAND.

J'ignore son dessein, mais par sa propre bouche
Nous sommes avertis d'un larcin qui me touche;

Ces habits sont suspects en sa condition,
Et ce déguisement a son intention.
Messieurs, saisissez-la, car tout cet artifice
Ne se peut découvrir qu'aux yeux de la justice.

DAMON.

Non, non, portez les mains dessus le suborneur
Dont la vaine promesse a trahi son honneur;
Celui que vous voyez a causé tous ses crimes,
Et doit rendre accomplis ses espoirs légitimes:
Elle espère de lui moins que n'a mérité
L'honneur de sa famille et sa fidélité.
Vous me croyez à tort l'auteur de sa naissance:
Mes soins ont seulement élevé son enfance;
On a dans nos hameaux vu briller ses appas,
Et le ciel, toutefois, ne l'y destinoit pas.
Oyez comme je l'eus en son âge plus tendre,
Puisque cet accident m'oblige à vous l'apprendre.

LYSIMANT.

O dieux! qu'un doux espoir flatte ma passion!
Parle-nous vitement de son extraction.

DAMON.

Une dame étrangère, et d'illustre famille,
Eut d'une même couche un fils et cette fille;
Et le dessein qu'elle eut d'avantager son fils
L'obligea d'accepter l'offre que je lui fis.
Elle commit sa fille au souci de ma femme,
Et quelques mois après je fus chez cette dame,
Où, par son propre avis, je fis courir un bruit
Que la jeune Diane étoit morte la nuit.
Tout le monde me crut; on plaignoit ma tristesse,
Et la mère feignoit avecque tant d'adresse

Qu'on ne pouvoit nier des pleurs à ses regrets;
Que par de faux tourmens elle en versoit de vrais.
Son fils étant cru seul, on vantoit ses richesses,
Et déjà de son âge on tiroit des promesses
D'un naturel si noble, et d'un esprit si bon,
Qu'à peine marchoit-il qu'on parloit de son nom.
La fille d'Orimand n'étoit que de son âge,
Et les parens dès lors firent ce mariage:
On les fit embrasser, leurs plus proches présens:
Lysandre fut époux à l'âge de six ans.
Cet accord arrêté, la mère sort de France,
Me laissant cette fille et quelque récompense;
Mais, depuis son départ, le soleil quinze fois
A vu naître et tomber les feuilles de nos bois
Sans qu'elle m'ait écrit, et qu'aucune nouvelle
M'ait appris de sa part le soin qu'elle a pour elle.

ORIMAND.

O dieux! la vaine fourbe! et que subtilement
Il pense profiter de ce déguisement!
Diane ne vit plus, et sur cette croyance
Nous avons établi cette heureuse alliance.

LYSANDRE.

Non, non, il est certain que ma sœur voit le jour,
Et cette occasion a pressé mon retour.
Prête d'abandonner sa demeure mortelle,
Ma mère m'appelant : Lysandre, me dit-elle,
Je ne te laisse pas unique possesseur;
Les dieux, quand tu naquis, te firent une sœur,
Et le dessein que j'eus d'agrandir ta fortune
L'a réduite au malheur d'une vie importune.
Je l'ai fait élever au logis de Damon:

Boulogne est son village, et Diane son nom;
C'est ton portrait vivant, et pour la reconnoître
Le sang te suffira, si tu la vois paroître;
Si tu la méconnois, une marque en son sein,
Et deux sur le bras droit, t'en rendront plus certain.
Pour cette occasion passe bientôt en France,
Et fais que je trépasse avec cette espérance.

DAMON, *montrant le sein et le bras de Diane.*

Favorable discours! hélas! n'en doutez plus,
Et venez remarquer ces signes superflus.
Punissez, si je ments, l'auteur de l'imposture.

LYSANDRE.

O Diane! ô ma sœur! ô divine aventure!
O favorable jour!

DOROTHÉE.

O doux contentement!

LYSIMANT.

Je doute si je veille en ce ravissement.

DIANE.

Enfin, heureux amant, le soin des destinées
A-t-il avec mes maux tes froideurs terminées?
Et la sœur de Lysandre a-t-elle plus d'appas
Que celle, que tous ceux d'un sort abject et bas?
Toucherai-je ton cœur?

LYSIMANT.

Divin charme des âmes,
Premier et seul objet qui fis naître mes flammes,
Qui n'auroit souhaité les maux que j'ai soufferts
Et ne seroit heureux de mourir dans tes fers?

ORANTE.

O dieux! quel changement!

FILÉMON.

Que mon âme est ravie!

DIANE, *à Orante.*

Madame, que ce dieu qui gouverne ma vie
M'excuse auprès de vous du dessein que j'avois
De faire à Lysimant abandonner vos lois;
Je n'ai considéré ni craint votre colère,
Et le ciel le devoit à ma longue misère.

ORANTE.

Oublions tous nos maux; Ariste étant à moi,
Un autre ne peut plus disposer de ma foi.

ARISTE.

Puisqu'à votre mépris votre faveur succède,
Je ne rendrai jamais ce bien que je possède.

LYSANDRE, *à Orimand.*

En ce commun plaisir ne me déniez point
Un bonheur qui me rend accompli de tout point;
Les dieux en Orient m'étoient si favorables,
Et mes profits, monsieur, sont si considérables,
Que mes biens partagés égalent quatre fois
Ceux que j'eus étant jeune et ceux que j'espérois;
Tant de prospérités ont suivi mon attente
Que je puis être heureux, et Diane contente.

ORIMAND.

Puisque je vois enfin ces doutes éclaircis,
Mon gendre, embrassez-moi, bannissons tout souci;
Et vous, que j'ai traitée avecque tant d'outrage,
Qu'un sensible regret force votre courage:
Entrez; et vous, Damon, partagez nos plaisirs
En cette occasion si chère à vos désirs.

DOROTHÉE, *à Sylvian.*

Toi qui vois les faveurs que le ciel leur envoie,
Veux-tu pas accorder mon repos à leur joie?
Trouves-tu point encor ce discours importun,
Et souffrirai-je seule en ce bonheur commun?

DIANE.

Acceptez, Sylvian, cette aimable bergère,
Nous vous en prions tous.

SYLVIAN.

O douleur trop amère!
Mais c'est trop consulter, puisque mes vœux sont vains.
Au moins je recevrai ce présent de vos mains;
Quelque animosité que je fisse paroître,
Je ne vous pourrois pas emporter sur mon maître.

DOROTHÉE.

O bonheur infini! bénissons ce beau jour,
Et laissons en repos ces prisonniers d'Amour.

L'EXEMPT, *s'en allant avec les archers.*

Adieu, vivez contens.

FILÉMON, *à Orimand.*

Le ciel vous favorise.

ORIMAND.

Que sa bonté, monsieur, tous vos vœux autorise.

FILÉMON.

Jusqu'à demain, Ariste.

ORIMAND.

Entrons, et qu'à jamais
Puisse durer le cours de cette heureuse paix.

(Ils sortent tous.)

SYLVIAN *seul.*

Puisque tout est contraire à ta persévérance,
Va dans un broc de vin noyer ton espérance,
Malheureux Sylvian, et venge sur les plats
La perte que tu fais de ses rares appas.

FIN DE LA DIANE.

LES OCCASIONS
PERDUES,
TRAGI-COMÉDIE.
1631.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LES OCCASIONS PERDUES.

ALPHONSE, roi de Sicile, trompé par ses courtisans envieux de Clorimand, et irrité de l'amour que ce favori a inspiré à l'infante sa sœur, se détermine à le sacrifier. Il l'envoie en ambassade à Naples, sous prétexte de demander, pour lui Alphonse, la main d'Hélène, reine de cet état; mais des instructions secrètes données à des personnes de la suite de Clorimand portent l'ordre de l'assassiner. Clorimand se défend avec courage, et la seule protection d'Hélène, que le hasard rend témoin de ce combat, l'arrache à une mort inévitable. Cette reine, étonnée de la brillante valeur de Clorimand, se sent bientôt touchée d'un tendre sentiment en sa faveur, ainsi qu'Isabelle, l'une des dames de sa cour; et toutes deux lui donnent un rendez-vous pour la même nuit. Sur ces entrefaites, Alphonse,

apprenant que ses ordres n'ont pas été exécutés, se rend à Naples sous le nom de son ambassadeur, et se présente à la cour. Le messager d'Hélène chargé de remettre à Clorimand la lettre d'amour de cette princesse, et trompé par la suscription qui porte seulement *au bel Espagnol*, la rend à Alphonse. Adraste, seigneur napolitain, amant d'Isabelle, se trouvant sous les fenêtres de sa maîtresse au moment du rendez-vous qu'elle avoit donné à Clorimand, profite de l'échelle qu'il y voit appliquée, et monte chez Isabelle qui le prend pour Clorimand. Isabelle reconnoît la supercherie, mais un peu tard, et ne voit d'autre parti à prendre que d'accorder sa main à Adraste. De son côté Hélène, voyant un inconnu remplacer Clorimand qu'elle attend, ne se conduit pas si prudemment; elle s'écrie et veut faire arrêter et punir Alphonse. Clorimand, qui se rendoit chez Isabelle, se joint à son roi pour repousser les gardes d'Hélène : il découvre le rang d'Alphonse, que la reine consent à épouser; et ce roi, qui doit la vie à Clorimand, lui rend sa faveur et lui accorde sa sœur en mariage.

Tel est le sujet bizarre de cette tragi-comédie, tellement surchargée d'incidens, qu'une analyse détaillée en seroit presque aussi longue que la pièce. Elle est assez habilement intriguée,

et elle indique dans son auteur une véritable connoissance des effets de la scène; mais les mœurs en sont peu chastes, et l'on y chercheroit vainement la peinture d'un caractère ou l'observation d'une unité.

ACTEURS.

HÉLÈNE, reine de Naples.
CLÉONTE, gentilhomme de la reine.
CLORIMAND, prince d'Espagne.
ATYS, ORMIN, LERME, } gentilshommes siciliens.
LYSIS, serviteur de Clorimand.
ADRASTE, amoureux d'Isabelle.
ISABELLE, demoiselle de compagnie de la reine.
ALPHONSE, roi de Sicile.
CLÉONIS, confident du roi.
FILÉMON, confident de la reine.
CLÉONARD, confident de Cléonte.
GARDES de la reine.
SUITE de Cléonte.

LES OCCASIONS PERDUES,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÈNE, *reine de Naples, en habit de chasse;*
CLÉONTE, ET AUTRES CHASSEURS.

LA REINE.

TINUEZ la chasse, et souffrez que mes yeux
issent enchanter aux objets de ces lieux;
les soins divers en qui mon sort abonde
nt évanouis au doux bruit de cette onde;
lieu seroit charmé dans ce lieu plein d'appas.
, Cléonte, et vos gens, ne vous éloignez pas,
dez mon réveil sous ce divin feuillage
es petits oiseaux font un si doux ramage.
lle s'assied et s'endort.)

CLÉONTE.

ois qu'ils n'ont appris ces amoureux accens
dessein d'en pouvoir entretenir vos sens,
vous seule empêchez ces ruisseaux de se taire,

Que les fleurs de ces lieux y naissent pour vous plai
Et que ces doux zéphirs y viennent sans dessein
Que de vous y baiser les cheveux et le sein.
Mais dieux! je parle encore, et la reine repose;
Ses beaux yeux se fermant n'ont pas ma bouche clo
Écartons-nous sans bruit : que ces yeux ennemis,
Qui m'ont ravi le cœur, ont de grâce endormis!
Quand ils sont éveillés que ma force est petite,
Puisque même dormant ils me mettent en fuite!
(Ils vont dans le bois.)

SCÈNE II.

LA REINE, *endormie*, CLORIMAND, ATYS, ORMIN, LERME.

CLORIMAND.

A voir en ce pays ces bois encore verts
Je crois qu'il est exempt du pouvoir des hivers,
Et que ce beau royaume en ses bornes enserre
Tout ce qui rend le ciel amoureux de la terre.
Tandis que nos chevaux prendront quelque repos,
Cet ombrage charmant s'offre à nous à propos;
Le céleste flambeau qui fait le tour du monde
N'est pas si près encor de se noyer dans l'onde;
Un lieu si ravissant nous invite à nous seoir,
Ne voulant arriver à Naples que le soir.

ATYS.

Nous voyons de ce lieu cette reine des villes;
Le reste du chemin n'est plus que de trois milles.

CLORIMAND.

Pour ne rien oublier, lisons l'instruction
Que nous avons du roi sur son intention.

Contenu de l'instruction qu'il lit.

« Hâtez-vous , Clorimand,
» Partez secrètement:
» De Palerme allez à Messine;
» Il faut là passer le détroit,
» Et la terre voisine
» Vers Naples offre un chemin droit.
» Atys et Lerme, avec Ormin,
» Liront en ce chemin
» La lettre qu'ils portent fermée:
» Et quand ces trois auront fidèlement
ıivi ma volonté qui s'y voit exprimée,
» Qu'ils retournent secrètement. »

ːz donc cet écrit qui ne peut que m'instruire
ıment en l'ambassade il me faudra conduire.

ORMIN *lit.*

« L'épée à la main promptement,
» Et tuez Clorimand. »
(Ils mettent tous l'épée à la main.)

LERME.

rigoureux arrêt!

ATYS.

Sévère tyrannie!

ORMIN.

; il faut obéir, toute plainte bannie :
sieur, je vous souhaite un traitement plus doux;
; par l'humaine loi je me dois plus qu'à vous:
qui ne jugeroit en une même peine
, conservant vos jours, sa mort seroit certaine?

CLORIMAND, *se défendant.*

Le roi peut commander, mais le ciel plus puissant
Peut contre vous et lui sauver un innocent;
Ses favorables soins à vos destins sinistres
Puniront d'un tyran les infâmes ministres.
Ayant l'âme si pure, en vain tous vos efforts
Cherchent en quelle part ils rougiront mon corps.

ATYS.

Donnez, donnez aux dieux vos dernières pensées,
Pardonnant votre mort à nos âmes forcées.

CLORIMAND.

Si tu veux le pardon seulement pour ce point,
T'empêchant de faillir, il ne t'en faudra point;
Et le visible effet d'un secours invisible
Te fera voir le ciel à mon affront sensible.

LA REINE, *s'éveillant au bruit des armes.*

Ah dieux! consentez-vous à tant de lâcheté,
Qu'un seul soit de ces trois si rudement traité?
Ayez plus de courage, homicides infâmes,
Et plutôt que vos fers faites rougir vos âmes;
Rougissez, assassins, d'avoir le cœur si bas,
Et de vous voir surpris en ces lâches combats.

ORMIN.

Nobles partout ailleurs qu'en votre connoissance,
Nous valons de courage autant que de naissance.

LA REINE.

Faites-le donc paroître en de plus beaux exploits;
Traîtres, vos actions démentent votre voix.
Cléonte! à ces voleurs faites dans cette plaine

De leur infâme sang une large fontaine.
Frappez, tuez.
(Cléonte vient avec ses gens.)

ORMIN.

Fuyons et cédons aux plus forts,
Ou notre mort, amis, suivra nos vains efforts.

CLÉONTE.

Madame, si nos pas secondent notre envie,
J'apporte dans vos mains leurs armes et leur vie.
(Ils sortent.)

CLORIMAND, *seul avec la reine.*

Divin objet de vœux et d'admiration,
Embrassez-vous le soin de ma protection?
Un ange se montrer à mon affront sensible,
Épouser ma querelle et se rendre visible!
Mais un ange vraiment adorable aux mortels,
Si la même beauté mérite des autels!

LA REINE.

Si j'étois un objet digne de ces louanges,
Je lirois dans les cœurs comme y lisent les anges;
Si bien que vous seriez affranchi du souci
De m'apprendre quel sort vous a conduit ici,
Votre nom, vos parens, et quelle injuste rage
Avoit porté ces gens à ce honteux outrage.

CLORIMAND.

Quand je saurai nommer la céleste beauté
Qui conserve à mes yeux le bien de la clarté,
A qui je suis tenu d'une si noble dette,
Sa curiosité se verra satisfaite.

LA REINE.

Ce glorieux état se maintient sous ma loi,
Et ne reconnoît point de souverain que moi.

CLORIMAND.

J'ai trop vu, par l'éclat qui ce front environne,
Qu'il n'étoit destiné que pour une couronne;
Mon cœur m'en assuroit, et votre seul aspect
M'imposoit, grande reine, un si profond respect.
Mais je ne fais déjà qu'ennuyer votre envie,
Qui me veut obliger au récit de ma vie.
L'Espagne est le pays où j'ai reçu le jour,
Mon nom est Clorimand, ma demeure la cour;
Alphonse, jeune prince, enfin roi de Sicile,
M'a long-temps honoré d'une amour inutile;
Son âge égal au mien égaloit nos désirs,
Nous aimions mêmes jeux, suivions mêmes plaisirs,
Nous courions mêmes mers, et sa seule espérance
De nos conditions faisoit la différence.
Enfin la mort ôta le sceptre à Ferdinand;
Alphonse fut pourvu de son grade éminent,
Fils et neveu de rois, mais frère d'une dame
A qui rien ne défaut qui puisse charmer l'âme:
Le cœur le plus barbare obéit à sa loi,
Et ses yeux n'ont pas moins de sujets que le roi.
Sensible, comme un autre, à l'amoureuse atteinte,
J'eus pour elle une ardeur violente, mais sainte;
Et son œil, qui connut ce brasier apparent,
Me vit d'autre façon que comme indifférent.
De quiconque lui voue un service fidèle
Je suis ou le plus vain, ou le plus chéri d'elle;
Je sais que rien de moi n'a mérité ce point,
Mais je sais bien aussi que l'amour ne voit point.
Enfin, quand nous croyons nos amours plus couvertes
Les pointes de l'envie ont nos âmes ouvertes;
Mille jaloux ont lu dans nos intentions,

Et de fausses couleurs ont peint nos passions.
Cette peste de gens toutes les cours infecte;
La meilleure action par eux devient suspecte.
Leurs pas nous prévenoient où nous voulions aller;
Ce qu'elle me donnoit, je semblois le voler;
Pas un de ses regards ne m'étoit légitime;
Nommer cette beauté, c'étoit commettre un crime;
Un sourire, un trait d'œil, un pas, une action,
Étoient en leur croyance une assignation.
Mais c'est trop différer : leur envieuse rage
M'a du roi qui m'aimoit altéré le courage.
Hélas! qu'un foible effort change les favoris!
Qu'ils sont près de la haine, alors qu'ils sont chéris!
Pour m'ôter à la sœur, ils ont cru nécessaire
De me rendre odieux et de m'ôter au frère;
Qu'en ce point leur envie agit subtilement!
Ils mirent des appas en mon bannissement.
Je fus nommé pour chef d'une puissante armée
Contre les factions de Sardaigne animée;
Amour (ah! que de force en la main d'un enfant!)
Prit les armes pour moi, je revins triomphant.
L'infante seulement fut aise de ma gloire,
Et de mille faveurs honora ma victoire;
Je vis plus que jamais son esprit engagé:
Ainsi pensant me nuire on m'avoit obligé.
Mais un démon contraire au bonheur de ma vie
Avecque son amour fit redoubler l'envie,
Et, quelque autre loyer que mon bras méritât,
Ces gens m'ont accusé d'attenter sur l'état.
Ils ont mis dans l'esprit de ce prince facile
Que ma mort seulement assuroit la Sicile,
Que je devois mourir, s'il aimoit à régner;

Mais que pour me défaire il falloit m'éloigner;
Qu'autrement, estimé du peuple et de l'infante,
Mes cendres produiroient une guerre apparente.
Ce prince, ayant long-temps ce dessein consulté,
M'a fait ambassadeur vers votre majesté,
Feignant de souhaiter qu'un heureux mariage
Joignît à votre sort sa fortune et son âge.
Ceux que vous avez vus accompagnoient mes pas,
Sans avoir toutefois résolu mon trépas;
Ils portoient un billet, fermé des mains du prince,
Qu'ils ne devoient ouvrir que dans cette province,
Où, l'ouvrant en ces lieux, ils ont lu seulement:
« Hâtez-vous, tuez Clorimand. »
Le ciel qui les a vus animés à ma perte
M'a favorablement votre assistance offerte,
A voulu vous donner un sujet aujourd'hui
Qui, vous devant le jour, vous dût autant qu'à lui.

LA REINE.

Jamais tel accident ne vint à mes oreilles,
Qu'un roi pût concevoir des trahisons pareilles;
Le ciel ne lui fit pas un courage royal,
Et ne lui devoit pas un sujet si loyal.
Demeurez en ces lieux, avec cette assurance,
Que le mérite seul y fait la différence,
Et que vous ne pourriez, fût-il d'autres soleils,
Trouver où l'on sût mieux estimer vos pareils.

(Clorimand lui baise la main.)

SCÈNE III.

CLÉONTE, LYSIS *lié*, LA REINE, CLORIMAND, *et* AUTRES SERVITEURS.

CLÉONTE.

En vain j'ai poursuivi ces âmes criminelles,
La peur leur a donné de favorables ailes :
D'eux tous, ce cavalier est le plus généreux,
Qui vient le front ouvert vous répondre pour eux.

LYSIS.

Je ne souhaite point la gloire qu'il me donne,
Madame, je n'entends répondre de personne,
Et mille cabarets à Palerme font foi
Que bien souvent j'ai peine à bien payer pour moi.
Ah! mon maître, est-ce vous? voyez ces mains liées!
Avez-vous aujourd'hui mes peines oubliées?
Ne suis-je plus Lysis, et puis-je voir ce front
Ne se pas témoigner sensible à mon affront?
Me laissez-vous souffrir la qualité de traître?
Ai-je été quelquefois infidèle à mon maître?
Et n'ai-je tous les jours défié le trépas
Où vos commandemens ont appelé mes pas?

CLORIMAND, *parlant à Cléonte.*

Cet homme est de mes gens, et j'aime sa folie
Pour ce qu'elle est contraire à ma mélancolie.
Ayant dans les chemins souffert de longs travaux,
Il ne suit que de loin les pas de nos chevaux :
Ainsi, le rencontrant, vous l'avez cru du nombre
Qu'on a vu disparoître à l'objet de votre ombre.

LA REINE.

Rompez-lui ces liens, rassurez ses esprits.
Il nous doit excuser, sachant qu'on s'est mépris.

LYSIS.

Non, je n'excuse rien : afin que je pardonne,
Il faut qu'absolument mon maître me l'ordonne,
Ou je rends par ce bras mon esprit satisfait,
Sacrifiant leurs jours à l'affront qu'ils m'ont fait.

CLORIMAND.

Tout beau! tout beau! Lysis, nous parlons à la reine:
Lui tenant ces discours tu mérites sa haine,
Et, si sa majesté suivoit mon sentiment,
D'éternelles prisons seroient ton châtiment.

LYSIS, *à genoux.*

Ah! madame, excusez: rien que mon ignorance
N'a porté mon esprit à cette irrévérence:
Si je dois le pardon aux seigneurs que voici,
M'étant mépris comme eux, on me le doit aussi.
Il est vrai que je hais la qualité de traître,
Et que j'aime l'honneur à cause de mon maître.
Mais l'affront est passé, je me veux contenir,
Et leur donner leur grâce afin de l'obtenir.

LA REINE.

Vraiment j'en fais état : sa candeur est aimable,
Et sa bouffonne humeur n'est pas désagréable.
Cléonte, ayez souci de ce jeune étranger;
Si jamais votre esprit se plut à m'obliger,
Honorez sa vertu de la même caresse
Que si je me donnois moi-même pour hôtesse:
Je connois son mérite, et, si vous l'estimez,
Assurez-vous qu'en lui c'est moi que vous aimez.

CLÉONTE.

J'espère sur ce point si bien vous satisfaire
Que je soumettrai tout au dessein de vous plaire,
Qu'il pourra tout sur moi, que mon propre désir
Ne me sera pas cher au prix de son plaisir.

CLORIMAND, *à la reine.*

Quel dieu me fournira des termes assez dignes?
Comment satisferai-je à ces faveurs insignes?
Prévoyant ces honneurs, vous deviez, justes dieux,
M'en faire trouver moins, ou les mériter mieux!
(A Cléonte.)
Est-ce trop peu, monsieur, de vous devoir la vie?
Cette obligation dut borner votre envie,
Et c'est me surcharger d'un plaisir trop pressant
Que de me mettre au point d'être méconnoissant.

LA REINE.

Allons où nos chevaux dans ce bois nous attendent:
Quelques soins imprévus au palais me demandent.
(Tout bas.)
Que ce jeune étranger a touché mes esprits!
O chasse infortunée, où mon cœur se voit pris!
Chasse vraiment étrange et fatale à ma joie,
Où celle qui chassoit elle-même est la proie!
(Ils sortent tous.)

SCÈNE IV.

ORMIN, ATYS, LERME.

ORMIN.

Peut-on priser assez les charmes de ses yeux,
Que la nature a peints de la couleur des cieux?

Quoi qu'on trouve en Sicile, y voyons-nous des dames
Si capables de plaire et d'arrêter les âmes?

ATYS.

Quoique son œil sur nous ait fait beaucoup d'efforts,
Il en a fait trop peu pour arrêter nos corps,
Et, quelques doux appas dont elle soit pourvue,
J'en estime bien plus l'absence que la vue.
Que nous devons beaucoup à notre agilité!
J'ai vu cent fois la mort en cette extrémité,
Et, voyant sur nos pas accourir tout ce nombre,
J'ai douté si j'étois autre chose qu'une ombre.

LERME.

Que la bonté des dieux a soin d'un innocent,
De l'avoir assisté d'un secours si puissant!
Tu le sais, juste ciel, que j'ai vu mon épée
Contre son innocence à regret occupée.
Je connois ce seigneur, et, l'avoir combattu,
C'est nous être attaqués à la même vertu.
Les jaloux de sa gloire ont dessein sur sa vie,
Et nous avons été ministres de l'envie,
Mais inutilement, et je rends grâce aux dieux
De n'avoir pas souffert que nous ayons fait mieux:
Notre peu de valeur nous vaudra de la gloire,
Et la honte eût été le prix de la victoire.

ORMIN.

Retournons en Sicile, et déclarons au roi
Quel obstacle imprévu s'est offert à sa loi:
Vous savez son humeur, je crains que sa colère
Ne prépare à nos pas quelque fâcheux salaire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

RASTE, ISABELLE, *en la cour du palais.*

ADRASTE.

ANT un compliment de long-temps affecté,
se demander l'état de ta santé:
'aborde tes yeux aujourd'hui d'autre sorte,
mandant comment moi-même je me porte,
traitement nouveau mon cœur reçoit de toi,
is vivons encor sous une même loi,
affection m'est encore assurée,
livine humeur est toujours de durée,
si tu n'as point promis à mes rivaux
it que ta beauté ne doit qu'à mes travaux.

ISABELLE.

te, mettez fin à cette frénésie,
me vengerai de votre jalousie:
ue vous estimiez ou vous plaindre ou railler,
rler d'inconstance est me la conseiller.

ADRASTE.

is que pour moi seul ton cœur n'est pas de glace,
tâcheroit en vain de s'y donner ma place,

Qu'après tant de sermens il ne peut plus faillir :
Accorde toutefois qu'on le peut assaillir,
Et que tu ne dois pas m'imputer pour offense
De dire que je dois beaucoup à ta défense.
Qui ne seroit sensible à ces aimables traits?
Ah! si je possédois un peu de tes attraits,
Si j'avois dans les yeux les moindres de ces flammes
Par qui tu sais qu'Amour a fait brûler tant d'âmes,
Et qu'une autre beauté chérît mon entretien,
Ce seroit un esprit bien troublé que le tien;
Lors ta bouche et la mienne auroient même langage :
En un mot, on ne peut être amoureux et sage.
Si pourtant j'ai failli, j'implore le pardon :
La faveur que je prends me signera ce don.
(Il la baise.)
Ah! ce baiser n'a point la qualité des autres,
Mauvaise! quelle humeur est comparable aux vôtres?
Ma déesse, ordonnez que je quitte le jour,
Si vous vous offensez de me voir trop d'amour.

ISABELLE.

Et que voulez-vous plus? si j'étois bien prudente,
Je... Mais pour me venger je suis trop indulgente;
Je donne à votre amour de trop fidèles soins,
Et vous en auriez plus si j'en témoignois moins;
Mais c'est trop, quel sujet ainsi seul vous ramène?
Et que n'attendiez-vous le retour de la reine?

ADRASTE.

Consulte là-dessus tes aimables appas :
Eux seuls, ma chère vie, ont rappelé mes pas.
L'excès de mon amour m'anime le courage
A venir le premier présenter mon hommage.

De tant d'attraits qui sont à la cour révérés,
J'aime de voir les tiens les premiers adorés;
Ainsi qu'à mon réveil, ma première pensée
Est d'apporter mes vœux dessus ta main pressée.
Si ta porte souffroit que mon extrême amour
Te pût rendre plutôt des devoirs que le jour,
Les célestes appas dont le ciel t'a douée....
Mais c'est trop t'ennuyer, tu hais d'être louée:
Je crois que te parlant si souvent de mon feu,
Mon importunité t'en a fait perdre un peu.
Excuse, mon souci, cette ardeur sans pareille
Qui ne me permet pas d'épargner ton oreille;
Et pour changer enfin ces longs propos d'amour,
Apprends que cette chasse est heureuse à la cour,
Que le ciel l'ordonnoit pour conserver la vie
D'un homme à qui sans nous elle eût été ravie,
D'un seigneur que ses gens étoient prêts d'outrager....
Mais la reine revient. Vois-tu cet étranger?

SCÈNE II.

LA REINE, ISABELLE, CLÉONTE, ADRASTE, CLORIMAND.

LA REINE, *à Isabelle.*

L'amour qu'on a pour vous, ma mignonne, est bien forte,
Puisqu'elle a fait hâter votre amant de la sorte.
(A Adraste.)
Adraste, ayant parlé depuis votre retour,
Pourrai-je entretenir cette belle à mon tour?
Que vous paroissez froid, et que ce teint est pâle!
N'êtes-vous point jaloux de m'avoir pour rivale?

Craignez-vous que par moi vos espoirs soient déçus?
Vous pouvez vivre, Adraste, en repos là-dessus:
Pour tout autre que vous je crois qu'elle est de glace,
Et je n'ai pas dessein d'obtenir votre place.

ADRASTE.

Si ses yeux ne me font d'autres rivaux que vous,
Madame, je promets de n'être point jaloux;
Que, vous voyant toujours chérir sa compagnie,
Je n'accuserai point votre ardeur infinie:
La garde d'un trésor qu'on ne peut trop priser,
Est bien sûre en la main de qui n'en peut user.

LA REINE.

Et quand je le pourrois, vous avez trop de charmes,
Et pour vous seulement son cœur met bas les armes.
Or, puisque je ne puis vous causer de souci,
Vous nous laisserez bien entretenir ici.
Vous, Cléonte, songez à quoi je vous invite:
Logez ce beau seigneur, chérissez son mérite;
Donnez à sa vertu les plus chers de vos vœux,
Et croyez qu'en un seul vous en obligez deux.

(Tout le monde sort; la reine et Isabelle demeurent.)

LA REINE.

Sais-tu bien qui je suis?

ISABELLE.

L'unique souveraine
Qui préside en ces lieux sous le titre de reine.

LA REINE.

Ah! ne m'honore point de cette qualité,
Un tyran m'a ravi toute ma dignité:
De ce nom glorieux un puissant roi me prive,
Et ne me laisse plus que le nom de captive.

ISABELLE.

Je demeure confuse à ces tristes propos.
Hé! qui de vos voisins trouble votre repos?

LA REINE.

Un qui rend des plus fiers les armes inutiles,
Qui brûle ses sujets, qui démolit des villes,
Qui se fait redouter des plus ambitieux,
Qui meut toute la terre et fait la guerre aux cieux;
Un de qui la puissance, ou nuisible, ou seconde,
Quand il l'a résolu, blesse ou guérit le monde.

ISABELLE.

Si l'on s'armoit, madame, et qu'on lui résistât!
Mais est-il bien avant déjà dans cet état?

LA REINE.

Déjà jusques au cœur il a porté ses armes;
Déjà ses cruautés t'ont arraché des larmes;
Tu le sens, tu le crains, il marche sur tes pas;
Tu l'as nommé cent fois, et ne le connois pas?

ISABELLE.

Que vous causez de trouble à mon âme incertaine!
Montrez-le moi, madame, et me tirez de peine.

LA REINE.

De qui se plaint Adraste, exprimant son souci?

ISABELLE.

D'Amour.

LA REINE.

Et c'est de qui je me veux plaindre aussi.
Ce tyran de nos cœurs a ma raison blessée;
Cet aveugle démon gouverne ma pensée;
Si jamais un mortel expira par le feu,
Crois-moi, je ne vis plus, ou je mourrai dans peu.

ISABELLE.

Il est vrai que l'amour fait de rudes atteintes,
Mais cela ne peut pas autoriser vos plaintes;
Celui se plaint, qui brûle, et ne peut posséder:
Mais pourquoi vous, madame, à qui tout doit céder?
Aimez-vous un rocher, un arbre, une fontaine?
Sont-ce là les objets qui causent votre peine?
Un rocher, répondant à vos divins accens,
Par votre propre voix a-t-il charmé vos sens?
Un arbre, pour vous voir de son amour éprise,
A-t-il fourni des traits au dieu qui vous maîtrise?
Un ruisseau vous a-t-il vos yeux représentés,
Et touché votre cœur par vos propres beautés?

LA REINE.

Amour, qui connoissoit mon âme si facile,
Pour me venir dompter a quitté la Sicile:
Amour même est venu sous ses lois me ranger,
Et tu le viens de voir en habit étranger:
Tu l'as vu qui marchoit à côté de Cléonte.
Mais je crois que ces lieux vont rougir de ma honte.
Dieux! eussé-je espéré si lourdement faillir,
Et qu'on me pût défaire aussitôt qu'assaillir?
Qu'un moment, qu'un regard pût vaincre ma constance?
Mais l'Amour est un dieu, tout cède à sa puissance.

ISABELLE.

Cet étranger, madame, est possible de rang
Qui puisse par l'hymen le joindre à votre sang.
Adraste me contoit sa rencontre imprévue,
Et commençoit encor quand nous vous avons vue.

LA REINE.

Son roi vouloit qu'ici l'on achevât son sort.
Des traîtres l'assailloient, j'ai diverti sa mort,

J'ai lu dans les secrets de son âme innocente:
Son crime est seulement d'avoir aimé l'infante.
Pour avoir mérité sa réciproque amour,
Son roi se proposoit de le priver du jour;
Mais dans peu tu sauras plus au long cette histoire.
Il suffit, ce vainqueur triomphe de ma gloire;
Je feindrois vainement, il le faut avouer.
Je porte des liens qu'on ne peut dénouer;
Et, si tu ne promets du secours à mes peines,
Je dois bien redouter de mourir dans ses chaînes.

ISABELLE.

En quoi puis-je obéir à votre majesté?
Vous savez mon ardeur et ma fidélité.

LA REINE.

Je la sais, ma mignonne, et c'est aussi la cause
Qui fait que sur tes soins mon espoir se repose;
Que je vais engager mon bonheur à ta foi,
Et que tous mes desseins ne s'ouvriront qu'à toi.
Feins de brûler pour lui d'une ardeur sans seconde;
C'est l'unique remède où mon espoir se fonde.
Écris, pleure, languis, fais parler tes attraits;
Fais tirer à l'Amour les plus doux de ses traits;
Tu peux, si ton esprit tous ces moyens essaie,
Par une fausse ardeur en causer une vraie.

ISABELLE.

Mais en feignant, madame, un feu si véhément,
Il me faut donc résoudre à perdre mon amant?

LA REINE.

Simple, qui ne sais pas qu'à la fille avisée,
Abuser tous les cœurs est une chose aisée!

Telle en trahit un cent, et se fait aimer d'eux;
Et tu n'espères pas d'en pouvoir tromper deux?

ISABELLE.

Si pour vous obéir ma perte est nécessaire,
J'offre mes jours, madame, au désir de vous plaire;
Ne m'honorez jamais de votre affection,
Si le tout ne répond à votre intention.
Mes yeux, pour commencer, apprendront de ma glace
Avec quels mouvemens ils auront plus de grâce,
Par quels ris je pourrai m'acquérir plus de vœux,
Et par quelle frisure embellir mes cheveux ;
Pour rendre à mes désirs son âme résignée,
S'il vous plaît, j'emploîrai le fard et la saignée;
Mes mains emprunteront la blancheur des onguens;
Je veux, pour les polir, avoir au lit des gants;
Je consens qu'un tailleur inventif et fidèle,
Pour me rendre le port et la taille plus belle,
N'épargne en mes habits ni baleine, ni fer,
Et me serre le corps jusques à m'étouffer;
Je parlerai toujours de soupirs et de flamme
A ce jeune étranger qui vous a ravi l'âme;
Je n'épargnerai point les pas de cent valets,
Et mille cœurs navrés empliront mes poulets;
Je m'y qualifîrai du nom de prisonnière,
Lui du nom de mon tout, de ma seule lumière;
Ce ne seront qu'amours, que soupirs et que vœux;
Je les cachèterai de mes propres cheveux;
Je verserai des pleurs, il me verra malade
Si quelqu'autre en obtient seulement une œillade.

LA REINE.

Ma mignonne, tout beau, c'est trop bien m'obéir,
Et, pensant m'obliger, tu pourrois me trahir.

J'entends que tu feindras de te sentir atteinte,
Mais non pas de passer les bornes de la feinte;
Or allons de ce pas tracer un mot d'écrit
A ce divin objet qui règne en mon esprit,
Où tu témoigneras qu'une ardeur imprévue
A forcé ta défense à sa première vue;
Que ton affection l'invite de venir
Ce soir, où tu pourras seule l'entretenir,
Aux murs du vieux jardin, où certaine fenêtre
A l'instant assigné te laissera paroître.
Or voici le dessein de cette invention:
Je pourrai sous ton nom conter ma passion.
Là, seule, en tes habits, en ta place et voilée,
De tous autres objets que de lui reculée,
Je lui déclarerai les amoureux transports
Qu'il excite en mon âme avec des traits si forts;
Je sonderai son cœur, et, sans être connue,
Je ferai qu'il verra ma flamme toute nue.
Allons donc lui tracer cet écrit promptement,
Et songeons à jouer le tout subtilement.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

CLORIMAND, CLÉONTE, LYSIS.

CLORIMAND.

Obligez-moi, monsieur, de nommer cette belle
Que la reine chérit.

CLÉONTE.

Son nom est Isabelle.

CLORIMAND.

Je trouve que son port est plein de majesté
Qui semble naturelle, et n'a rien d'affecté:
Ses regards sont pourvus de qualités exquises
Qui pourroient des plus froids asservir les franchises;
Lui voyant l'œil à bas, grave et demi-fermé,
Je ne sais de quelle âme il ne seroit aimé.
Je crois que de plusieurs cette belle est servie,
Et que beaucoup de cœurs en attendent la vie.

CLÉONTE.

Vous jugez sainement: elle a des qualités
A qui beaucoup d'esprits rendent leurs libertés,
Qui savent des plus froids faire fondre les glaces,
Car ainsi que son corps son esprit a ses grâces;
Ses yeux et ses discours charment également.
Mais comment est la reine en votre sentiment?

CLORIMAND.

Ses moindres ornemens surpassent l'excellence;
Mais je l'apprendrai mieux, monsieur, par le silence;
Car, d'abord que je vis ses charmes inouïs,
Mon âme fut ravie et mes yeux éblouis;
Son visage est divin, ses vertus sans pareilles:
Hélène avoit son nom, mais non pas ses merveilles.
Le sceptre qu'elle tient de la faveur des cieux
N'est pas plus absolu sur les cœurs que ses yeux.

CLÉONTE, *tout bas.*

Ah! c'est trop découvrir les secrets de son âme,
Et je n'y lis que trop ma ruine et sa flamme.
Cleonte! quel malheur est pareil à ton mal?
Reduit à caresser et nourrir ton rival!

CLORIMAND.

Monsieur, ne puis-je avoir de part en ce langage?
Quel accident si prompt a changé ce visage?
Si mon occasion vous cause ces ennuis,
Vous ne vous voulez pas souvenir qui je suis.

(Isabelle paroît à la fenêtre.)

ISABELLE.

Ici, Lysis.

LYSIS.

Hé! qui nous peut déjà connoître?

ISABELLE.

Approche, va donner cette lettre à ton maître.

LYSIS.

Ah! nous voilà bientôt grands seigneurs à la cour,
Et nous avons déjà fait naître de l'amour.

CLÉONTE.

Il le faut, Clorimand, te confesser que j'aime :
Ainsi que son objet, mon amour est extrême;
Et la peur dont tu vois mon esprit agité
Est un effet causé par cette extrémité.
Quelque insigne amitié que nous ayons jurée,
Je ne sais quels soupçons ont mon âme altérée:
L'excès de ton mérite est suspect à ma foi;
Je crains qu'ayant semé, les fruits ne soient à toi;
La reine paroît trop de tes charmes touchée,
Et ma jalouse humeur ne peut être cachée.
Mon cœur aime en ce lieu, j'adore sa beauté;
Autre ne peut l'aimer avec impunité :
L'âme que je verrois d'un même espoir flattée
La tienne seulement de ce nombre exceptée)

Me désobligeroit, et je perdrois le jour
Pour la faire changer d'objet et de séjour.

CLORIMAND.

Quand je pourrois, monsieur, brûler de cette flamme,
Ma naissance inégale assure assez votre âme;
La reine cesseroit d'être aimable en m'aimant;
Ce choix offenseroit son divin jugement.
Laissez vivre, monsieur, toutes vos espérances:
Croyez qu'elle sait mieux faire les différences;
Moi, que je sais mieux vivre, et qu'au moindre besoin
Ma mort l'exempteroit d'amour, et vous de soin.

(Lysis lui apporte la lettre.)

Mais quel est ce papier?

LYSIS.

C'est à vous qu'il s'adresse.
Déjà votre mérite a fait une maîtresse,
Un miracle d'amour me l'a mis dans les mains.
Lisez, et vous verrez si mes soupçons sont vains.

CLÉONTE, *tout bas.*

Ah! Cléonte, le tien n'est que trop véritable!
Et tu vois de tes yeux ta perte indubitable.
Ne donne plus de vœux à ce volage esprit.
La perfide qu'elle est a tracé cet écrit.

CLORIMAND *lit.*

« Agréable Espagnol, j'honore ton mérite
» Par-dessus tout ce que je vois;
» Et pour l'apprendre de ma voix,
» Honore-moi d'une visite.

» Aux murs du vieux jardin, une fenêtre basse
» M'offre le moyen de te voir;

» Viens-y, contente mon espoir,
» Avant que cette nuit se passe.

Mais prends garde surtout que tu me sois fidèle:
» Traitons l'amour secrètement;
» Tu ne pourrois impunément
» Désobliger ton Isabelle. »

L'esprit qui sommeillant se voit représentée
La chose où son humeur de jour étoit portée,
Qu'un beau songe déçoit par d'apparens appas,
Qui, pensant beaucoup voir, en effet ne voit pas,
Diroit bien, me sachant en cette défiance.
De vaines visions obtiennent sa croyance:
Moi, je vois de mes yeux, et ma simplicité
Me fait encor douter si c'est la vérité;
Mais enfin je croirai que mes yeux sont fidèles,
Et promets de servir ce miracle des belles.
Que vous semble, Cléonte? ai-je vos soins déçus?
Pouvez-vous assurer votre esprit là-dessus?

CLÉONTE.

Non, non, c'est perdre temps que de flatter ma peine;
Vous lisez Isabelle, il est écrit Hélène.
Votre esprit m'est suspect : à d'autres, Clorimand;
Je ne puis croire ici que mes yeux seulement.

CLORIMAND, *lui montrant la lettre.*

Jugez donc par vos yeux si je suis véritable,
Si de ces trahisons mon esprit est capable.

CLÉONTE, *lisant.*

Isabelle.... Ah! c'est tout, ce mot est trop puissant,
Et vient de relever mon espoir languissant.
Pardonne, cher ami, ma crainte est criminelle;

Que je baise cent fois ce beau nom d'Isabelle;
Mon cœur par ces baisers n'est pas moins satisfait
Que tu seras baisant le visage en effet.
Que je sois honoré de cette confidence,
Crois que pour mes amis j'ai beaucoup de prudence,
Que je puis au besoin ma mémoire asservir,
Et que je ne sais rien qu'alors qu'il faut servir.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(LA NUIT.)

LA REINE *seule, à la fenêtre du jardin.*

Quoi! tu n'es pas ici, cher espoir de ma vie?
Ah! que tu fais languir mon amoureuse envie!
Quel obstacle ce soir a retardé tes pas?
Mon cœur, je vois la nuit, et je ne te vois pas.
Mais las! si par malheur il m'avoit reconnue,
Et que cet accident empêchât sa venue;
Qu'en l'un des soirs passés il se fût aperçu
Que dessous un faux nom mon amour l'a déçu;
Que son cœur se flattoit d'une espérance vaine,
Et qu'au lieu d'Isabelle il parloit à la reine?
Qu'un semblable malheur me causeroit d'ennui!
Que le jour pourroit bien venir plus tôt que lui!
Que lui, qui jugeroit cette ruse suspecte,
Bien loin de me chérir autant qu'il me respecte....
Je veux mieux espérer de la faveur des cieux....
Mais je sens le sommeil se couler sous mes yeux.

SCÈNE II.

CLORIMAND, CLÉONTE, LYSIS.

CLORIMAND.

J'ai cru que vous m'aimiez; mais votre défiance,
Cléonte, ne peut plus m'en laisser la croyance;
Car pourquoi voulez-vous accompagner mes pas,
Si l'objet que je sers ne me le permet pas?
M'importuner ici d'une assistance vaine,
Et me la refuser quand je serois en peine,
C'est me faire, Cléonte, un même déplaisir.
M'aimant, ne suivez point mes pas, mais mon désir.
Depuis long-temps déjà tout le monde sommeille,
Et je fais trop languir cette jeune merveille.
Que vous ai-je célé jamais à mon retour?
Ah! certes, voilà trop outrager mon amour.

CLÉONTE.

Recevez-vous ainsi mon fidèle service?
Vous offrir du secours est-ce un mauvais office?
Craindre, comme je fais, de vous voir en danger,
Et qu'on ne vous outrage, est-ce vous outrager?

CLORIMAND.

Laissez de mon salut répondre mon courage,
Cléonte. C'est pour vous que vous craignez l'outrage;
Votre jalouse humeur vous rend officieux;
Mais quittez vos soupçons, et me connoissez mieux.
Les attraits d'Isabelle ont mon âme charmée,
Et toute autre m'aimant ne seroit pas aimée.
J'aime, et j'ai du respect pour qui j'en dois avoir;

Je sais faire l'amour et faire mon devoir.
Si j'avois dans le ciel une amante nouvelle,
Je n'y monterois pas pour laisser Isabelle:
Quoique la beauté même eût de charmans appas,
En fussé-je adoré, je ne l'aimerois pas.

CLÉONTE.

Croyez-moi, Clorimand, que cette frénésie
N'a pas jusqu'à ce point troublé ma fantaisie.
On ne peut ignorer vos rares qualités,
Et combien votre aspect est fatal aux beautés;
Mais je connois aussi combien la reine est sage,
Et que c'est la raison qui gouverne son âge.
Un doute seulement tient mon âme en souci:
Pourquoi cette beauté ne vous parle qu'ici?
Qui la meut à cacher une amour vertueuse?
Contentez là-dessus mon humeur curieuse.

CLORIMAND.

Pour ce point, je ne puis autre chose estimer,
inon qu'elle veut voir ce qu'elle veut aimer;
u'elle veut éprouver combien je la respecte,
t qu'elle tient l'humeur de mon pays suspecte.
lle s'aime avec moi, mais si discrètement
ue je n'ai pas le bien de la voir seulement.
uand ce bien m'est offert en faveur d'une étoile,
lle hausse les mains pour abaisser son voile;
lle rougit de honte, et je rougis aussi:
a même pureté feroit l'amour ainsi.
Mais ne me suivez plus; j'arrive à la fenêtre
Où cet astre voilé me va bientôt paroître;
Retirez-vous d'ici, contentez mon désir:
i vous me chérissez, chérissez mon plaisir.

CLÉONTE.

Puisque vous refusez d'accepter mon service,
Adieu; que le ciel soit à vos flammes propice.
(Il sort.)

CLORIMAND, *seul avec Lysis.*

Jamais cet horizon ne se vit plus en paix;
Jamais le ciel ne prit un bandeau plus épais.
Qu'en cette heureuse nuit j'ai la fortune amie!
Je n'entends aucun bruit, la lune est endormie;
Quelque amoureux larcin que pût faire un amant,
Je crois qu'il pécheroit ce soir impunément;
Et qui dit que le ciel voit ici toute chose,
Perdroit cette créance à voir comme il repose.
Qu'on dressât maintenant ou rompît ses autels,
Je crois qu'il a perdu tout souci des mortels;
Les dieux sont assoupis aussi-bien que les hommes:
On y dort aussi-bien qu'au séjour où nous sommes;
Et de tout ce qui donne et qui reçoit le jour,
Rien ne veille que moi, ma maîtresse et l'Amour;
Que je t'éprouve, ô ciel! propice à ma prière!
Ta voûte me vaut mieux moins elle a de lumière.
Ma belle aimant mes yeux est jalouse des tiens;
Leur importunité nuit à mes entretiens:
Quand tu ne la peux voir, elle est à la fenêtre;
Mais elle disparoît en te voyant paroître.

LYSIS.

Adorez-vous quelqu'un de ces oiseaux de nuit
Qu'on ne peut jamais voir quand le soleil nous luit?
Un hibou cause-t-il votre amoureuse peine?
Auriez-vous bien, monsieur, une âme si peu saine?

CLORIMAND.

Ah! ne fais point ce tort à ces divins appas:
Nous aimons bien les dieux, et ne les voyons pas;
Crois que ses volontés ne sont point sans mystère;
Que ce point te suffise et t'oblige à te taire.
Adieu, fais bonne garde, et songe à m'avertir
Si quelque objet venoit mes plaisirs divertir.
J'entends déjà du bruit.

(La reine paroît à la fenêtre.)

LA REINE.

Est-ce toi, ma lumière?

CLORIMAND.

Vous enviez toujours d'être ici la première.
Étant si paresseux pour un bonheur si cher,
Je vous donne beaucoup de quoi me reprocher;
Mais voulez-vous toujours, ma déesse, mon âme,
De la seule parole entretenir ma flamme?
Aimerai-je long-temps sous de si dures lois?
Adoré-je un écho? n'êtes-vous qu'une voix?
Et l'amour m'auroit-il réduit à la misère
De vivre si constant pour chose si légère?
Ôtons-lui, ma déesse, un si fâcheux bandeau;
Laissons-lui voir le jour, donnons-lui son flambeau;
La nuit, nous allumons le feu qui nous fait plaindre,
Et les autres amans l'employent à l'éteindre;
Si notre amour produit ses fleurs durant la nuit,
En quel temps voulez-vous qu'il produise du fruit?
Pour le moins, attendant la fin de mes supplices,
Que comme un autre sens mes yeux aient leurs délices:
Puisque la main du ciel doit conjoindre nos jours,
Faisons son œil témoin de nos chastes amours.

LA REINE.

Sachant quelle raison cause cette contrainte,
Tu serois le premier à condamner ta plainte.
Un nombre d'envieux nuit à notre bonheur :
J'aime bien Clorimand, mais j'aime aussi l'honneur.
Si tu savois combien je vois de monde en peine
De me rendre odieuse ou suspecte à la reine,
Combien de médisans, combien d'amans transis,
Que je laisse pour toi, dressent là leurs soucis,
Crois que tu me loûrois de beaucoup de franchise.
Que sais-je si bientôt je ne serai surprise ?
Si l'on n'a point ici quelques piéges tendus,
Et si tous nos discours ne sont point entendus ?
La cour a-t-elle pas des espions sans nombre,
Et qui sont clairvoyans dans le milieu de l'ombre ?
Le courage déjà de crainte me défaut.
Approche, mon souci, ne parlons plus si haut.

(Ils parlent long-temps tout bas.)

LYSIS.

Qu'une étrange manie a troublé sa pensée !
C'est bien là se flatter d'une amour insensée.
Combien de longues nuits il passe à s'abuser
D'une vaine recherche, et qu'il dût mépriser !
Il l'adore, il la croit de mille attraits pourvue,
L'élève jusqu'au ciel, et ne l'a jamais vue.
O la parfaite amour que l'amour des laquais !
Ils ne s'amusent point à de si longs caquets ;
Jamais les envieux sur leurs desseins ne mordent :
Deux mots ruinent tout, ou deux mots les accordent ;
Sans autres complimens, tel de telle a joui,
Qui n'avoit dit encor que le seul mot d'oui ;

Jamais tant de manie en leur cerveau n'habite;
De même que leurs pieds, leur passion va vite.
Pour moi, je tiens pour fou qui prend tant de souci,
Qui pense bien aimer, et n'aime pas ainsi.
Qu'à son gré cependant se comporte mon maître;
Dussé-je mille fois ouïr le nom de traître,
Fallût-il éprouver combien pèse sa main,
Mon œil cède au sommeil, je lui résiste en vain.
(Il s'endort.)

CLORIMAND, *comme en colère.*

Ah! voilà m'affliger d'une trop longue attente,
Ma déesse, il faut donc que la mort me contente;
Je le devois prévoir, que sous de faux attraits
Vous attiriez un cœur que vous tueriez après.

LA REINE.

Qui te fait outrager une amour sans seconde?
Et que vois-tu sur quoi ce vain discours se fonde?
T'avoir sollicité sans t'avoir reconnu,
Avoir devant tes yeux mis mon esprit tout nu,
Te jurer une ardeur que rien ne peut éteindre,
Est-ce là, Clorimand, un sujet de te plaindre?
Où prendrai-je, mon cœur, de quoi te donner plus?
Si c'est là t'affliger, que feroit un refus?
Mais je ne te veux plus laisser de défiance;
J'accorde encore un point à ton impatience:
Demain, quand le soleil aura fini son tour,
Je veux t'accompagner en ces lieux d'alentour,
Pourvu qu'également l'autre nuit soit obscure.
Est-ce là te montrer une amour assez pure?
Mais je crains qu'on m'entende autant que le trépas;
Approche un peu plus près, et discourons plus bas.

Je laisse plus long-temps vivre qui m'a trahi?
L'offense est trop sensible à mon âme irritée,
Et, ne la vengeant pas, je l'aurois méritée.
(Il va vers la fenêtre l'épée à la main.)

LA REINE, *à Clorimand, en se retirant.*

Adieu, séparons-nous sur ce serment nouveau,
Que je veux épouser ou vous, ou le tombeau.

CLORIMAND, *allant à Adraste.*

Cléonte, parlez-moi d'une âme plus ouverte:
Est-ce que votre haine a résolu ma perte?
Et quand vous me juriez une immuable foi,
Étoit-ce de m'ôter les jours que je vous doi?
Aspirez-vous, Cléonte, aux faveurs d'Isabelle?
En me privant du jour vous me priverez d'elle,
Si ce divin objet ne me chérit assez
Pour suivre ma chère ombre entre les trépassés;
Mais ayant seulement de l'amour pour la reine,
Elle seule vivant sur vos jours souveraine,
Que votre cœur n'a-t-il des sentimens plus sains,
Et pourquoi venez-vous traverser mes desseins?
Jugez un peu des maux où votre humeur m'expose.
Qu'en l'art de bien aimer vous savez peu de chose!
Vous vous en acquittez de mauvaise façon,
Si vous n'en savez pas la première leçon:
Les cœurs les moins versés en cette belle étude
Ont appris que l'amour cherche la solitude;
Qu'il se plaît dans un bois, dans l'antre d'un rocher,
Tant ce honteux enfant aime de se cacher.
Pourquoi ce petit dieu se bande-t-il la vue?
Croyez-vous cette humeur de raison dépourvue?
Cléonte, c'est l'humeur du véritable amant:

e n'est pas bien aimer, que d'aimer autrement.
e perds toute espérance, et ma mort est voisine
uisque mon confident entreprend ma ruine.
n mon aveuglement je suis bien sans pareil!
)ui me perd, est celui dont je suis le conseil;
e demande à celui qui veut m'ôter la vie,
omment j'empêcherai qu'elle me soit ravie;
e m'enquête aux voleurs où je pourrai cacher
e trésor amoureux que mon cœur tient si cher.
e vous l'ai découvert, ce miracle visible
 même point que moi se voit l'âme sensible:
i demain je n'obtiens le plaisir le plus doux,
e n'en puis accuser que votre esprit jaloux.
)erechef croyez-moi, par le nom d'Isabelle,
)ue votre seule humeur me peut séparer d'elle.

ADRASTE *tout bas, tenant l'épée nue.*

'est trop enfin, sa mort rendra mes vœux contens....
Mais non, diffère, Adraste, et prends avis du temps.

(Il sort.)

CLORIMAND.

Vous ne répondez point, où fuyez-vous, Cléonte?
La noirceur de la nuit couvre assez votre honte.
l'excuse.... Mais je tiens des discours superflus,
Il est perdu dans l'ombre et ne m'écoute plus.
Si pensant lui parler j'entretenois un autre,
Ce seroit un secret bien trahi que le nôtre!
Ah! non, le ciel aura ce malheur diverti;
Puis Lysis faisoit garde, et m'auroit averti.

(Il cherche Lysis dans l'ombre, et le trouve endormi.)

Lysis! à moi, Lysis! Ah dieux! l'étrange crainte
Dont enfin, malheureux, je sens mon âme atteinte!

Lysis.... rends l'assurance à mon esprit confus!
Mais comment me répondre, hélas! il ne vit plus.
Avec ce corps tout froid mon espérance est morte.
L'assassin que j'ai vu l'a mis en cette sorte;
Ce voleur a son corps et mes secrets ouverts,
Tous mes soins sont déçus, tous mes feux découverts;
Déjà parmi les morts cette pauvre âme habite.

LYSIS, *se réveillant.*

Pardonnez-moi, monsieur, ou bien je ressuscite.
Je crois qu'on ne meurt pas d'un assoupissement:
Bon, pour avoir dormi deux heures seulement.
Mais soit mort, soit sommeil, j'ai pris trop de licence,
Et demande, monsieur, pardon de cette offense.

CLORIMAND.

Ah! traître! mes amours ont par toi des témoins:
Ta seule négligence a ruiné mes soins.

(Il le veut tuer; Lysis s'enfuit.)

Un dieu ne te pourroit sauver de mon épée,
Dans ton infâme sang elle sera trempée;
Ainsi j'avertirai ton esprit repentant,
S'il sert dans les enfers, de ne dormir pas tant.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI ALPHONSE, *en ambassadeur, allant à Naples;* CLÉONIS, *et* AUTRES SERVITEURS.

LE ROI.

UE je brûle de voir sa beauté sans pareille!
n œil est envieux du bien de mon oreille.
ys me dépeignit son visage si doux
'à son premier rapport mon cœur en fut jaloux,
que, feignant d'aller secrètement à Rome,
sortis de Sicile avec vous et cet homme.
mme un petit enfant rabaisse ma grandeur!
iour m'a fait, pour moi, moi-même ambassadeur,

CLÉONIS.

a fait bien souvent de ces métamorphoses;
st un étrange dieu qui fait d'étranges choses:
mme d'autres, les rois sont sujets de l'Amour.
iis, sire, nous voilà bien proche de la cour.

LE ROI.

fut donc près d'ici qu'Ormin, Atys et Lerme
rent en Clorimand un courage si ferme,
ie la reine, voyant sa résolution

25.

Oppposa du secours à leur intention?
Cette rare beauté divertit mon envie,
Et j'avois commandé qu'on le privât de vie.
Que son occasion me donne de souci!
Je serois découvert s'il me voyoit ici.
Amour, voile ses yeux, seconde mon voyage,
Je jure à ton essence un éternel hommage.

SCÈNE II.

ISABELLE *seule.*

Que tu dépends, mon cœur, de deux cruels tyrans!
Comment recevras-tu leurs avis différens?
Ton amour te convie à soulager ta peine,
Et ton devoir te porte à soulager la reine:
Comme amante, je dois caresser mon amant,
Comme sujette il faut obliger Clorimand.
Adraste, mon souci, combien ton cœur endure
Depuis le jour fatal que cette feinte dure!
Voyant tant de faveurs que Clorimand reçoit,
Tes maux ne sont pas feints, quoique mon feu le soit.
Quand te pourrai-je, hélas! caresser sans offense?
Quand reprendront nos cœurs leur première licence?
Mais le voici.

SCÈNE III.

ISABELLE, ADRASTE.

ADRASTE, *fâché.*

La reine est-elle encore au lit?

ISABELLE *à part.*

ıl trouble de raison dedans ses yeux se lit!
aisse bien languir un amant si fidèle.

(Haut.)

repose encor, mais que voulez-vous d'elle?

ADRASTE.

présenter mes vœux, sur le point de partir.

ISABELLE.

ıi, nous quitter, Adraste, et sans m'en avertir!

ADRASTE.

,'quitter la plus vile et la plus odieuse
puisse dédaigner une âme furieuse,
œur le plus ingrat et le plus criminel
mérita jamais un supplice éternel;
partir, et quitter, fuyant ta compagnie,
nême cruauté, la même tyrannie.
ıloie, emploie ici tes plus charmans appas,
ıoigne des douleurs que tu ne ressens pas;
as-toi, romps tes cheveux, gémis, pleure, hypocrite,
te-moi ton amour, exalte ton mérite,
pire, embrasse-moi, feins encor de brûler,
ge à tout ce qu'il faut pour bien dissimuler;
elle-moi jaloux, atteste ciel et terre,
ıds l'enfer à témoin, jure par le tonnerre,

Hausse devers le ciel tes odieuses mains:
Mais ton crime est visible, et ces moyens sont vains.
Ta haine ne tient plus ma croyance agitée,
Si j'en doutois encor, je l'aurois méritée.
Quoi ton âme s'étonne, et la voix te défaut?
Commence un peu, volage, à feindre comme il faut.

ISABELLE.

Pardonne, cher amant, je vais t'ôter de peine....
(A part.)
Mais pour mon intérêt dois-je trahir la reine?
Hélas! que ce secret est fatal à mes jours!
Laissons, laissons plutôt ruiner nos amours.

ADRASTE.

Enfin tu trouves donc ma plainte légitime,
Perfide, et, te taisant, tu confesses ton crime?

ISABELLE.

Dégorgez autre part votre esprit furieux,
Et ne me tenez plus ces mots injurieux,
Adraste; mon amour fait que je les supporte;
Mais ne me venez plus outrager de la sorte,
Ou vous me pourrez tant blâmer de trahison
Qu'à la fin je ferai que vous aurez raison,
Que je rendrai mon cœur capable de ce vice;
Ainsi vous vous plaindrez avec plus de justice.

ADRASTE.

Esprit dissimulé s'il en est sous les cieux,
Veux-tu qu'en ta faveur je démente mes yeux?
Et pour ne croire pas combien ton cœur est traître,
Dis-moi, dois-je accuser mon jugement de l'être?
Ce que je vis hier, fut-ce une illusion?
Et n'entendis-je rien à ta confusion?

ISABELLE.

Et qu'entendîtes-vous?

ADRASTE.

A ce que je vais dire
As-tu goutte de sang que ta honte n'attire,
Si quelque honte en toi peut désormais agir,
Si ton front est encor capable de rougir?
Dis-moi, te souvient-il de certaine fenêtre?
C'est assez, vois par-là ce que je puis connoître.
Ce soir, tiens ta promesse à ce fidèle amant,
Mais conduis ton affaire un peu secrètement.

ISABELLE.

Dégorgez à souhait votre jalouse rage,
Mais que ma pureté ne souffre point d'outrage;
Je n'ai point de dessein que je doive cacher.
Ce discours, après tout, commence à me fâcher.

ADRASTE.

Ne te devois-je point préparer des louanges?
Pour t'élever, veux-tu que j'abaisse les anges?
Bien! il faut te flatter. Tous tes désirs sont saints,
Lucrèce n'eut jamais de si chastes desseins;
Le brasier le plus pur doit céder à ta flamme,
La blancheur de ton cou, à celle de ton âme;
Tu reçois en ton cœur mon portrait seulement,
Tes faveurs n'ont jamais obligé Clorimand;
amais cet Espagnol n'a touché ta pensée,
amais avecque lui tu n'as de nuit passée;
amais tu n'as flatté son impudique espoir
Des sermens solennels de te livrer ce soir;
Non, je n'ai pas été le témoin de ta honte,
amais cet étranger ne m'a pris pour Cléonte,

Il ne m'a pas juré qu'il vivoit sous ta loi,
Qu'il méprisoit la reine, et qu'il n'aimoit que toi;
Tu ne souffres de lui caresse, ni licence,
En un mot, qui te voit, voit la même innocence.
T'appeler infidèle, ah! ce nom te déplaît,
J'ai tort, et c'est plutôt mon oreille qui l'est;
Je crains sans fondement que ton feu s'amortisse;
T'accuser d'être injuste, ah! c'est une injustice;
On ne peut voir en toi, ni tache, ni défaut....
Inconstante, est-ce là le discours qu'il te faut?

ISABELLE.

Certaine feinte, Adraste, a ton âme déçue,
Feinte qui me sera glorieuse à l'issue;
Je reviens de ce pas : donne-moi seulement
Le loisir de parler à la reine un moment,
Et tu seras fâché de m'avoir méprisée,
Si de te détromper je suis autorisée.

(Elle sort.)

ADRASTE.

Perfide, c'est assez, ne va point concevoir
Par quel nouveau moyen tu me peux décevoir;
Quelques inventions que ton esprit essaie,
Parler de me guérir c'est irriter ma plaie.
Que de feinte en un cœur! que ce sexe a d'attraits,
Et qu'il est malaisé d'échapper de ses rets!
Que nature a donné peu de prudence aux hommes;
Qu'elle nous haïssoit, abusés que nous sommes,
Quand, nous établissant en ce mortel séjour,
Elle fit qu'avec nous ce sexe vît le jour!
S'il a quelques appas, qu'il a de tyrannie!
Notre bien dépendoit d'être sans compagnie.

'uisque la trahison règne dans cette cour,
ıdraste, cherche ailleurs d'autres objets d'amour;
'orte en d'autres pays tes vœux et ton courage.
Veux-tu de ton affront un plus clair témoignage?
Ah! laisse un libre cours à leurs sales ébats,
Et n'attends pas de voir ton rival en ses bras.
Mais il vient, je le vois.

SCÈNE IV.

CLORIMAND, ADRASTE.

CLORIMAND.

En quel endroit du monde
llez-vous exercer cette main sans seconde?
hérissez-vous si peu cet aimable séjour?
draste, est-il donc vrai que vous quittez la cour?

ADRASTE.

'assez justes raisons causent cette sortie
i pour votre service elle n'est divertie.
e me figurez point ce séjour plein d'appas:
imerois-je un endroit où l'on ne m'aime pas?
: voudrois vous laisser un gage d'importance,
ais léger beaucoup plus que la même inconstance:
ı nature est de vent, que tout peut agiter,
faut être un Éole afin de l'arrêter;
outefois, il faut bien en redouter la perte.
ous acquitterez-vous de cette charge offerte?

CLORIMAND.

e vous voudrois, monsieur, davantage obliger:
raindrois-je ce fardeau puisqu'il est si léger?

ADRASTE.

Cette légèreté, toutefois, est à craindre,
Et je crois que bientôt on vous en oira plaindre.

CLORIMAND.

Qu'est-ce donc?

ADRASTE.

Une femme.

CLORIMAND.

Ah, demeurez ici!
Ou qu'un autre ait le soin d'un semblable souci.
Ordonnez-moi plutôt le soin de tout le monde,
Y songeant seulement, ma peine est sans seconde;
Tous les travaux qu'Alcide a jamais entrepris,
Sont moins que d'arrêter ces volages esprits;
Une flèche dans l'air, des ondes agitées,
Des flammes vers le ciel peuvent être arrêtées;
On peut apprivoiser les plus fiers animaux,
Ils perdent leur instinct, on n'en craint plus les maux;
On voit avec le temps leur nature changée:
La femme seulement ne peut être rangée.
En vain on bâtiroit des murailles d'airain,
Il faut que son vouloir soit partout souverain,
Elle seule se garde. Enfin, s'il est possible,
Dispensez mon esprit de ce soin trop pénible.

ADRASTE.

Puisque vous estimez ce fardeau si pesant,
Au moins, pour m'obliger, conservez ce présent.
(Il lui remet plusieurs lettres.)
Adieu, vivez heureux, soyez toujours fidèle.
C'est un cœur bien constant que celui d'Isabelle.
(Il sort.)

[...]nd demeure seul étonné, et, regardant ce [qu'Ad]raste lui a laissé, il lit la première lettre.

Contenu de la première lettre.

« Adraste ne diffère plus,
» On n'attend rien que tes demandes:
» Tous ces écrits sont superflus,
» Il te faut des faveurs plus grandes.
» On autorise nos amours,
» Le ciel a reçu tes offrandes,
» Hymen dût avoir joint nos jours.
» ISABELLE. »

Autre lettre.

« Adraste, il est vrai que je t'aime
» Autant qu'une fille le doit;
» Si mon sexe le permettoit,
» Je te dirois plus que moi-même.
» Juge, recevant ces cheveux,
» Combien mon amour est extrême,
» Et combien tu me dois de vœux.
» ISABELLE. »

Autre lettre.

« Tes vœux ont enfin la victoire,
» Ils t'ont ce portrait procuré.
» En vain d'autres l'ont désiré,
» Vante-toi seul de cette gloire;
» Baise-le, mais dans ces transports
» Conserve toujours la mémoire
» Qu'il te faut posséder le corps.
» ISABELLE. »

Ah, perfide! est-il vrai que j'idolâtre une onde?
Est-ce dessus du vent que mon espoir se fonde?
Adraste, encore un mot, je ne veux qu'un moment...
Mais il n'est plus ici, j'appelle vainement.
Adorable tableau! serois-tu la peinture
Du plus muable objet qui soit en la nature?
En dois-je redouter un si cruel affront?
Ne le puis-je juger par les traits de ce front?
Hélas! il est trop vrai, ma perte est trop certaine,
Elle promet en vain du secours à ma peine;
Elle tient tous objets dans un ordre commun,
Et promettant à tous n'en oblige pas un.
Donc, ce fut ce jaloux qui reconnut ma flamme,
A qui j'ouvris hier les secrets de mon âme?
Adraste, tu vis donc que j'aimois ses appas,
Aux lieux où tes soupçons avoient conduit tes pas?
Mais elle vient.

(Isabelle vient.)

SCÈNE V.

ISABELLE, CLORIMAND.

ISABELLE.

Adraste.

CLORIMAND, *tout bas.*

Ah! que ce nom me touche!
Elle a ce mot encore au cœur comme à la bouche.

(Haut, lui montrant la lettre.)

Tout fraîchement, madame, Adraste sort d'ici;
Si vous ne voulez voir que son nom, le voici.
Pourquoi rougissez-vous de paroître infidèle?

Et cette qualité vous est si naturelle;
Si vos légèretés vous font rougir ainsi,
Vous devez donc rougir d'être une femme aussi.

ISABELLE.

Quoi, ton esprit, mon cœur, cède à la jalousie?
J'entends parler ainsi la même courtoisie;
Tu nous traites ainsi, tu l'oses, tu le peux,
Et la moindre du sexe a reçu de tes vœux?
Puis-je voir Clorimand une fois en colère,
Lui qui m'a si souvent protesté de me plaire?
De quelle étrange humeur te trouvé-je en ce jour?
Quoi, veux-tu désormais traiter ainsi l'amour?

CLORIMAND, *tenant une lettre, et montrant du doigt, lit.*

« Adraste ne diffère plus,
» On n'attend rien que tes demandes. »
Sont-ce là de mon mal des preuves assez grandes?
(Continuant à lire.)
« Le ciel a reçu tes offrandes,
« Tous ces écrits sont superflus. »
Cela suffit-il pas? que désirez-vous plus?
Et quelle plus fidèle et plus forte assurance
Me pouvoit délivrer de ma vaine espérance?
Mais achevons.
(Continuant à lire.)
« Hymen dût avoir joint nos jours. »
Je suis après cela l'objet de vos amours?
Je vous croirois, madame, à mon sujet atteinte?
Levez, levez le masque, et confessez la feinte;
Vous ouvrîtes l'oreille à de mauvais conseils
Quand vous eûtes l'avis de gausser mes pareils;
Et quelque vanité qu'on impute à mon âme,

Être près d'obtenir un souverain empire
Dessus l'unique objet que mon âme désire!
Pour me faire, madame, espérer du repos,
Qu'un amoureux baiser confirme vos propos,
Cette faveur suffit à me tirer de crainte:
Je croirai que j'adore une beauté sans feinte.

(La reine arrive et les voit.)

ISABELLE.

(Elle le baise.)

Tu dusses rejeter ces doutes superflus,
Mais je veux t'obéir, que désires-tu plus?

CLORIMAND.

Le doux ravissement! Ah! que ces lèvres closes
M'ont bien mieux qu'en s'ouvrant juré de belles choses!
Si jamais tu revois mon esprit en souci,
Mon tout, pour m'en tirer, ne me parle qu'ainsi.

(Il sort.)

LA REINE, *à Isabelle.*

(Elle la regarde long-temps en silence.)

Trouvez-vous des douceurs aux bouches étrangères?
Mais le contentez-vous de faveurs si légères?
Quelle heure est assignée à ses jeunes désirs,
Et quand les rendrez-vous moindres que ses plaisirs?

ISABELLE, *toute confuse.*

A quelque privauté que votre amour m'engage,
Vous me dispenserez de donner davantage.
Vous pouvez tout vouloir, et je dois obéir;
Mais vous ne l'aimez pas jusques à me haïr.
Je lui souffre beaucoup, mais pour moi ces licences
Sont bien moins des baisers que des obéissances;
Je ne donne qu'à vous ce qu'il croit recevoir,
Et je crois faire moins l'amour que mon devoir.

LA REINE.

Vous vous acquittez bien de ce qu'on vous commande:
Je n'en désire point une preuve plus grande;
Je vous veux accorder le repos désormais,
Pour loyer de vos soins, ne me voyez jamais;
Sachez que faire trop et ne pas assez faire
C'étoit à mon amour également déplaire.
Cherchez à vos baisers un autre fondement,
Ne les rejetez point sur mon commandement,
C'est trop d'obéissance, et vous fonder sur elle
C'est de ma volonté faire une maquerelle;
Ce gentil étranger a vos esprits blessés,
C'est à lui, non à moi, que vous obéissez.
Adieu, n'exercez plus cette charge fatale,
Et ne m'obligez point à revoir ma rivale.

ISABELLE, *faisant la révérence, et à part en s'en allant.*

Quoi que fasse le sort, je suis à Clorimand:
Je perds une maîtresse et je gagne un amant.

LA REINE *seule.*

Qu'en cette occasion j'ai manqué de prudence!
Je cherchois ma ruine en cette confidence,
Je fiois au larron un bien qui m'est si cher,
Et je devois songer que son cœur est de chair.
Mon propre soin suffit en cette amour extrême,
Nulle ne peut si bien me servir que moi-même;
Il a des qualités trop promptes à charmer,
Je le dois seule voir, le voulant seule aimer.

SCÈNE VI.

CLÉONTE, LE ROI DE SICILE, *en ambassadeur;* CLÉONIS, LA REINE.

CLÉONTE.

Voici l'ambassadeur qui vient de sa province
Voir vòtre majesté de la part de son prince.

LA REINE.

C'est un de mes bonheurs, qu'un roi si glorieux
Ait daigné seulement considérer ces lieux.

LE ROI.

Et votre majesté considérant sa flamme,
Cet unique bonheur satisfera son âme:
Il n'estime l'éclat de son autorité
Qu'afin de la soumettre à votre majesté.
On voit votre renom voler du Nil au Gange,
Il a dans nos pays porté votre louange;
On y voit les appas dont vous êtes pourvus,
Et mon prince est blessé des traits qu'il n'a point vus.
Ce discours est ma charge, et son unique envie
Est de joindre à vos jours sa fortune et sa vie;
Ces lettres diront mieux à votre majesté,
Sous quel empire amour range sa liberté.

LA REINE.

Je prise uniquement cette faveur insigne,
Il pourroit soupirer pour un objet plus digne;
Je verrai mon conseil, et ses avis reçus
Vous feront obtenir réponse là-dessus.

LE ROI.

Mon prince avoit commis cette ambassade même
A certain cavalier d'une vaillance extrême,
Que, s'il faut croire aux bruits qu'on entend à la cour,
Ses propres compagnons vouloient priver du jour;
Son nom est Clorimand; ses mérites sont rares,
Et le ciel ni le sort ne lui sont point avares.

LA REINE.

Leur honte fut la fin d'un semblable projet:
Mais ne m'en sauriez-vous apprendre le sujet?

LE ROI.

L'infante l'adoroit, en étant adorée;
Le point des envieux avoit l'âme altérée,
Et je crois que leurs dons portoient à son trépas
Ceux qui sur les chemins accompagnoient ses pas.

LA REINE.

Adieu, j'ordonnerai de consulter l'affaire;
J'espère là-dessus bientôt vous satisfaire.

(Le roi et Cléonis sortent : elle continue, parlant à Cléonte.)

Je sais comment je dois estimer vos pareils,
Combien j'en ai reçu de fidèles conseils,
Combien votre prudence éclatoit chez mon père,
Combien il m'ordonna de l'avoir toujours chère:
Pour ne rien entreprendre à ma confusion,
Cléonte, je l'implore en cette occasion.
Vous avez entendu quel parti se propose;
Mais le ciel autrement de mon âme dispose:
Il ne m'a départi que trop de ses présens,
Deux sceptres me seroient des fardeaux trop pesans;
Je trouve de soucis ma fortune assez pleine,
Mes honneurs redoublant redoubleroient ma peine;

Je mets l'ambition plus bas que mes plaisirs,
Et veux être indulgente à mes jeunes désirs.

CLÉONTE, *à part.*

Le ciel est favorable à ma fidèle flamme,
Enfin ma passion triomphe de son âme,
C'est enfin dessus moi qu'elle a jeté les yeux,
Comme dessus l'objet le premier de ces lieux.
(Haut.)
Entre les qualités dont vous êtes douée,
Votre sagesse est rare et doit être louée,
Madame : vous savez que le parfait bonheur
N'est pas de s'élever au-dessus de l'honneur,
De tenir la fortune au rang de vos sujettes;
Vous pouvez tout sur elle en la gloire où vous êtes;
On vous honore autant en cette nation,
Que si le monde étoit votre possession.
Il faut d'autres douceurs à vos jeunes années,
Ce n'est pas pour les soins que les dames sont nées,
Et, quand dans les soucis leurs cœurs seroient contens,
Toujours les voluptés doivent avoir leur temps.
Épouser son pareil, cette chose est commune;
Mais qu'un époux choisi vous doive sa fortune,
Un qui n'osoit prétendre à ce titre d'époux,
Et qui donnant des lois les reçoive de vous;
Un qui vous idolâtre, et qui soit toujours même,
C'est là nous témoigner une sagesse extrême.
Mais ne puis-je savoir le glorieux vainqueur
Qui s'est fait une place en un si noble cœur?

LA REINE.

Au point de vous le dire, ô dieux! la vaine honte!
Je sens que tout mon sang au visage me monte.

CLÉONTE, *à part.*

Qu'une fille est timide en l'art de bien aimer!
Elle veut que j'entende, et ne m'ose nommer,
Me connoît pour l'auteur de son nouveau martyre,
Voudroit que je le susse, et ne me l'ose dire.
(Haut.)
Ne célez plus ce nom à mon esprit douteux,
Madame. Ah! que l'Amour est un enfant honteux!

LA REINE.

Tu connois l'Espagnol dont j'ai sauvé la vie.
Son mérite, Cléonte, a mon âme ravie.

CLÉONTE.

Votre cœur est trop noble et dément votre voix.

LA REINE.

Ah! mon cœur n'est plus libre, il dépend de ses lois.

CLÉONTE.

Ah dieux! quelle infortune à la nôtre est pareille?
M'est-il ici permis de croire mon oreille?
Que mes vœux soient déçus? et qu'un vil étranger
Doive dessous ses lois nos fortunes ranger?

LA REINE.

Un qui peut espérer l'infante de Sicile,
Estimez-vous sa gloire et sa naissance vile?

CLÉONTE.

Peignez-le glorieux entre tous les mortels,
Figurez sa vertu digne de mille autels,
Trouvez en son esprit des qualités extrêmes,
Pour le bien élever abaissez les dieux mêmes,
Faites-le sur la terre unique de son rang,
Entre vos bras le mien lui percera le flanc.

C'est trop être vous-même à vous-même ennemie:
Ce fer exemptera vous et nous d'infamie.

(Il sort.)

LA REINE *seule.*

Désespère, déteste, élève mont sur mont,
Un myrte toutefois couronnera son front....
Mais, simple, laisses-tu cette injure impunie?
De tes propres sujets souffrir la tyrannie!
Sus qui contentera mon esprit irrité?
Qui le veut immoler à mon autorité?
Courez! assassinez l'ennemi de ma joie,
Qu'en son coupable sang ma colère se noie!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, FILÉMON, SUITE *de la reine.*

LA REINE.

Tu connois l'Espagnol, plus de discours sont vains,
Porte secrètement cette lettre en ses mains.
(Filémon sort.)
Quelque effort qu'on oppose à mon affection,
Ce soir terminera ma chaste intention;
Quand la nuit couvrira les cieux d'un voile sombre,
Clorimand, introduit en faveur de cette ombre,
Apprendra de quelle âme il a reçu des vœux,
Et rangera la sienne au dessein que je veux.
(Aux gens de sa suite.)
Arrosez tout d'odeur, jetez partout de l'ambre,
Je reçois cette nuit votre prince en ma chambre.
Attendant que l'hymen unisse nos désirs,
Je prépare à ses vœux mille innocens plaisirs;
Je ne veux épargner ni raison ni caresse
A le rendre sensible à l'ardeur qui me presse.
Mais de nos passions jamais ne rougira
La déesse des nuits qui nous éclairera;
Voyant en ces transports mon honneur sans injure,
Elle me cédera la qualité de pure:

Elle est plus indulgente au garçon qui lui plaît,
Et le voit autrement toute chaste qu'elle est.

SCÈNE II.

ALFONSE, *roi de Sicile;* CLÉONIS.

ALFONSE.

Quel effet de l'amour à celui-ci ressemble?
Je suis le confident et l'amant tout ensemble,
Je cache en ces habits la qualité de roi,
Et moi-même je suis ambassadeur pour moi.

CLÉONIS.

Vous avez préferé vos yeux à ceux d'un autre;
Mais, sire, après cela, quel dessein est le vôtre?

LE ROI.

D'attendre sa réponse, et de paroître en roi
Si j'obtiens le bonheur de vivre sous sa loi,
Si le sacré lien d'un heureux mariage
Doit joindre ma fortune aux douceurs de son âge.

SCÈNE III.

FILÉMON, ALFONSE, CLÉONIS.

FILÉMON, *au roi.*

Monsieur, vous puis-je dire un mot secrètement?
La reine m'a chargé de ce commandement.

LE ROI.

(A Cléonis.) (A Filémon.)
Laisse-moi lui parler. Que m'en dois-je promettre?
Et qu'a-t-elle ordonné?

FILÉMON.

Consultez cette lettre.
e plaignez point les vœux que votre prince a faits,
espère que bientôt ils seront satisfaits.

LE ROI, *lui donnant un diamant.*

: voudrois pour ces mots aussi te satisfaire,
ette bague précède un plus digne salaire.

FILÉMON.

: l'aimerai, monsieur, avecque passion,
omme un gage éternel de votre affection.

(Il sort.)

LE ROI.

u'apprendra ce papier, ô ma pudique envie?
ui dois-je des baisers? m'annonce-t-il la vie?
(Appelant Cléonis.)
eviens, cher Cléonis, je te crois trop discret
›ur jamais abuser d'un important secret.
ois ce que je reçois de la part de la reine,
t crois que sur ses vœux mon âme est souveraine.

CLÉONIS.

ous procure le ciel de ses rares beautés
out le contentement que vous en souhaitez.

LE ROI *lit la lettre.*

Au gentil Espagnol.

« Renonçons au déguisement
» Et levons le masque à la feinte;
» Traitons l'amour ouvertement,
» Cher Espagnol, je suis atteinte.

Je connois vos vertus, je sais votre naissance,
» Mon cœur est surmonté,

» Et je mets sous votre puissance
» Ma fortune et ma volonté.

» Quand la nuit voilera les cieux,
» Venez apprendre de ma bouche
» Combien, malgré vos envieux,
» Votre insigne vertu me touche.

» Ils dressent une embûche à votre belle vie,
» Évitez ces jaloux;
» Malgré leur haine et leur envie,
» Je vous aime, Hélène est à vous. »

Me pouvois-je du ciel tant de bonheur promettre?
A genoux, Cléonis, adorons cette lettre;
Puisque ses belles mains ont tracé cet écrit,
Baise-le mille fois, contente mon esprit.
Dieux! que je crains beaucoup en cet excès de joie,
Si quelque mal léger votre main ne m'envoie,
Qui, tempérant un peu l'aise que je ressens,
D'une extrême infortune affranchisse mes sens!
Connu, chéri, mandé d'une beauté divine,
Ah! mettez dans ces fleurs pour le moins une épine!
Car on doit redouter un malheureux succès
Lorsque vous présentez vos faveurs dans l'excès.
Qui peut avoir appris ma naissance à la reine?
Ce point, cher Cléonis, met mon esprit en peine.

CLÉONIS.

Quelque habit, quelque nom que vous ayez cherché,
Sire, l'éclat des rois ne peut être caché.
Quelque amas de vapeurs que Phébus puisse faire,
On s'aperçoit toujours qu'il est sur l'hémisphère.
Dessus le front d'un roi le ciel grave son nom,
Il peut changer d'habit, mais de visage, non.

LE ROI.

Étends, heureuse nuit, tes ombrageuses toiles,
Laisse en notre faveur paroître tes étoiles,
Veuille au sommeil bientôt les hommes disposer,
Et pour le repos d'un fais-les tous reposer.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ADRASTE, CLÉONTE.

ADRASTE.

Plus tu me veux guérir et plus mon mal empire;
Il a dessus mon âme un souverain empire,
Cléonte, il est trop vrai, tout espoir m'est ôté:
Elle a trahi mes feux, l'infidèle beauté!
J'espérois, quand j'ai vu ma perte si certaine,
Que mon éloignement allégeroit ma peine;
Mais que cette espérance a mon esprit déçu,
Et qu'on fuit vainement quand le coup est reçu!
Il sembloit que, changeant l'allure coutumière,
Mon cheval marchât moins en avant qu'en arrière,
Qu'il craignît d'avancer, et que cet animal,
Moins léger qu'elle n'est, fût sensible à mon mal.
Enfin, tu me tenois; ma honte et mon courage
Ont contre mon espoir diverti mon voyage;
Me voici de retour, et ce vil étranger,
Si ce fer m'est propice, ira seul voyager,
Tu sais en quel endroit, en ces royaumes sombres
Où, si l'on fait l'amour, on ne la fait qu'aux ombres.

CLÉONTE.

Que je prends sans raison le soin de vous aider,
Et qu'il est malaisé de vous persuader!

Perdez cette croyance, épargnez Isabelle,
La reine l'idolâtre, il n'est aimé que d'elle;
Vivez, vivez content : de tous les amoureux,
N'en plaignez point que moi, je suis seul malheureux.
Il est vrai que lui-même ignore sa maîtresse,
Ne sait pas qui l'adore et qui lui fait caresse:
Pensant entretenir Isabelle les nuits,
La reine, cher ami, lui conte ses ennuis.

ADRASTE.

Délivrez votre esprit de cette frénésie;
Cette croyance naît de votre jalousie.

CLÉONTE.

Ah! vous gardez long-temps ces doutes superflus:
La haine l'avouant, que désirez-vous plus?
Elle a trop clairement cette amour découverte,
Hélas! ma propre bouche a prononcé ma perte.
Est-il quelque malheur à celui-ci pareil?
Elle a pour me trahir imploré mon conseil.
J'ai fait, voyant son âme à moi seul asservie,
Parler ma propre voix contre ma propre vie:
Elle a reçu de moi le conseil de choisir
Un époux qui ne fût son pareil qu'en désir,
Dont l'amour fût égal à son ardeur extrême:
Ainsi j'ai prononcé ma sentence moi-même.
Son cœur s'est déclaré pour ce vil étranger:
Sous une loi commune hymen les va ranger;
Et cette même nuit il repose en sa couche,
Si la compassion de mon mal ne vous touche,
Si votre bras ne m'aide au dessein que j'ai fait
De rendre par sa mort mon esprit satisfait.

ADRASTE.

Isabelle innocènte! et que seul je lui plaise!
Qu'as-tu dit? quel bonheur est pareil à mon aise?
Ah! ne t'oppose point au bien de nos amours,
Que je ruinerois en t'offrant du secours.
La faveur de la reine étant si nécessaire
A ma pudique ardeur, je n'ose lui déplaire;
Mille pourront servir ton esprit irrité,
Ne me fais point mourir, m'ayant ressuscité.
En tout autre sujet use de mon épée,
Elle n'est pas plus tôt requise qu'occupée.
Adieu, tu m'as tiré de si profonds ennuis
Qu'à peine je me sens en l'état où je suis.

(Il sort.)

CLÉONTE *seul.*

O le parfait ami! l'invincible courage!
Mars, sans doute, vivoit sous ce même visage;
Sa lame est de valeur, s'il en est sous les cieux,
Il n'en use jamais pour la conserver mieux.
Mais toi, tu parois lâche, et tu dusses, Cléonte,
En son infâme sang avoir noyé sa honte;
Le véritable ami, tout intérêt soumis,
S'offre les yeux bandés à servir ses amis.
Mais que m'eût son trépas apporté d'allégeance?
Un plus sensible affront appelle ma vengeance.
Que mes meilleurs amis me manquent de secours,
Que je trouve leurs cœurs à ma prière sourds,
Ma main seule, toute autre en vain sollicitée,
Prouvera ce que peut une amour irritée.

(Il sort.)

SCÈNE V.

(LA NUIT.)

ISABELLE *seule, à sa porte.*

Enfin nous approchons de cette heureuse nuit;
Le monde se retire, on n'entend plus de bruit;
Et le soleil, suivant ses routes ordinaires,
Cède notre hémisphère aux moindres luminaires.
Que ce bel étranger est long-temps à venir!
Que de tristes pensers viennent m'entretenir!
Aviez-vous donc, mes soins, pour ce soir réservée
La fleur que vous avez si long-temps conservée?
Ce que vingt ans entiers ont fait mûrir de fruit,
Sera-t-il seulement la moisson d'une nuit?
Mais qui n'aimeroit pas ce vainqueur de mon âme?
Comment le peut-on voir sans être tout de flamme?
La reine, se fiant sur ma fidélité,
Avoit mal reconnu ce que peut sa beauté;
Se jouant de l'Amour par cette confidence,
Ce dieu devoit-il pas punir son imprudence?
Il la punit aussi, Clorimand est à moi,
Et ce soir même hymen nous unit sous sa loi.
Qu'Adraste maintenant cherche ailleurs sa fortune,
Son amour désormais me seroit importune;
Il m'a par son humeur procuré cet époux,
Je l'aime seulement d'avoir été jaloux.

SCÈNE VI.

ADRASTE, ISABELLE.

ADRASTE.

draste encore heureux! Isabelle innocente!
h! dieu de nos esprits, que ta force est puissante!
draste, va revoir cette rare beauté,
t demande pardon de ta crédulité.
mon œil n'est déçu dans un endroit si sombre,
l'avise à sa porte au travers de cette ombre.

ISABELLE.

s-tu là, Clorimand? est-ce toi, mon souci?
ue tu me fais languir!

ADRASTE, *à part.*

Dieux! qu'entendé-je ici!
lais plutôt qu'attend-elle? Ah Cléonte! ah perfide!
vois-tu pris conseil de cette âme homicide?
l'as-tu fait espérer pour ma confusion?
lais dissimule, Adraste, et prends l'occasion.

ISABELLE.

st-ce pas Clorimand?

ADRASTE.

Tu me vois, ma déesse.

ISABELLE.

raiment, j'allois rentrer pour punir ta paresse.

(Adraste entre chez Isabelle.)

SCÈNE VII.

CLORIMAND, LYSIS.

CLORIMAND.

Sur le point d'obtenir cette possession,
Toute chose conspire à mon intention:
Puisque cette visite est si favorisée,
Je crois que de là-haut elle est autorisée;
Que je trouve ce soir le ciel officieux!
C'est en notre faveur qu'il a fermé les yeux,
Comme on les voit fermer quelquefois à la mère
Qui voit que son enfant redoute sa colère,
Et qu'il n'ose approcher d'un fruit qu'il veut avoir,
Tandis qu'elle est présente et qu'elle le peut voir.
Ah! l'agréable fruit que mon âme désire,
Et qu'on m'outrageroit voulant me l'interdire!
Mais qu'ai-je à redouter si mes vœux sont reçus,
Si ma belle a donné l'oracle là-dessus?
Elle m'accusera de beaucoup de paresse,
Et m'en fera sans doute un peu moins de caresse;
Je vois qu'il est plus tard que je ne pensois pas.
(Le roi et Cléonis viennent à la porte de la reine.)
Mais qui sont ceux, Lysis, qui viennent sur nos pas?
Cachons-nous en ce lieu.

LE ROI, *parlant bas.*

Dieux! que j'étois en peine
Comment je trouverois la porte de la reine.
Il suffit, Cléonis; puisque nous y voici,
Sans m'attendre et sans bruit, retire-toi d'ici.
(Cléonis sort.)

Heureux entre tous ceux qui vivent et vécurent,
Qui le sont maintenant, et qui jamais le furent!
Heureux ambassadeur! heureuse affection,
Et plus heureux loyer de ma légation!
Que les ambassadeurs chériroient leur fortune,
Si pareille faveur à tous étoit commune!

CLORIMAND, *tout bas à Lysis.*

Lysis, c'est l'Espagnol qu'on dit depuis deux jours
Être ici pour Alfonse : écoutons ses discours.

LE ROI.

Un si puissant respect à mon amour préside,
Que je n'ose frapper, tant mon âme est timide;
Mais, ne venant ici que sur son mandement,
Qu'en puis-je recevoir qu'un heureux traitement?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; CLÉONTE, *l'épée à la main;*
SUITE *de Cléonte.*

CLÉONTE.

Es-tu cet Espagnol? que veux-tu? qui t'amène?
Parle. Donnons, c'est lui, ne soyons plus en peine.

LE ROI, *se défendant.*

Oui, je suis Espagnol; mais ce discours est vain,
Et tu le vas assez apprendre de ma main.

CLORIMAND *et Lysis, l'épée nue.*

A moi, traîtres, à moi! c'est trop peu de courage
Que d'attaquer un seul avec cet avantage,
Quoiqu'encor le succès soit bien loin de vos vœux,
Et qu'étant Espagnol il en vaille bien deux.

(Ils se battent tous.)

CLÉONTE, *fuyant.*

D'autres l'auront suivi, qui sont cachés dans l'ombre;
Amis, retirons-nous, il faut céder au nombre.

(Il sort avec sa suite.)

CLORIMAND, *les prenant pour des voleurs.*

Fuyez, fuyez, voleurs, un juste châtiment:
Vos pareils sont adroits, mais des pieds seulement.
C'est où vous assurez vos âmes criminelles;
Toujours vos lâchetés vous attachent des ailes;
Ainsi pour vous punir nos courages sont vains,
Car vous volez des pieds ayant volé des mains.
Que je trouve ce soir la fortune propice!
Mais que j'apprenne à qui j'ai rendu cet office.

LE ROI.

Aux noms d'ambassadeur et d'Espagnol, jugez
Qui vous parle en ces lieux, et qui vous obligez;
Et, si vous désirez contenter mon envie,
Que j'apprenne, à mon tour, à qui je dois la vie.

CLORIMAND.

Clorimand est mon nom.

LE ROI.

Ah dieux! qu'ai-je entendu?
Qui devoit m'attaquer m'auroit-il défendu?
Que fait pour vos amis un si noble courage,
S'il est propice à ceux qui vous ont fait outrage?
Donnez-vous du secours à qui vous a trahi?

CLORIMAND.

Ah ciel! qu'à ce discours je demeure ébahi!
O dieux! ô Clorimand, le plus heureux des hommes
De rencontrer son prince au séjour où nous sommes!

é! quelle occasion vous amène en ces lieux?
re, excusez ici mon désir curieux?

LE ROI.

ombien, pour rendre hommage aux beautés de la terre,
le dieux sont descendus d'où se fait le tonnerre!
ue ne peut pas l'Amour sur de jeunes esprits?
lorimand, c'est l'auteur du conseil que j'ai pris.
le juge point, ami, ce voyage impossible,
u ne me juge pas avoir l'âme sensible;
Mais je suis découvert par le dieu que je suis.
La reine me connoît, elle a su qui je suis:
Une ardeur mutuelle enflamme sa pensée,
Elle offre du remède à mon âme blessée;
Elle veut cette nuit alléger mon souci,
Et c'est l'occasion qui m'a conduit ici.

CLORIMAND.

Pareille occasion dans le palais m'amène:
Une dame a promis de soulager ma peine;
Elle a dessus mon cœur un empire absolu:
Ce soir consommera notre hymen résolu.

LE ROI.

Puissions-nous vivre heureux, et que les destinées
Filent à nos amours un long siècle d'années!
Mais tu sais le danger dont ton bras m'a tiré,
Par-là notre entretien doit être différé.
Adieu; suis, Clorimand, ton amoureuse envie;
La reine est à la porte.

(La reine vient à la porte avec Filémon.)

LA REINE.

Est-ce pas toi, ma vie?

LE ROI.

Je la viens recevoir de vos rares appas.

LA REINE.

(Il entre.)

Suis Filémon là-haut, j'y monte de ce pas.
Que l'enfer désormais s'oppose à mon attente,
Clorimand est à moi, mon amour est contente.

(Elle entre.)

CLORIMAND, *seul avec Lysis.*

Clorimand est à moi! Dieux qu'entendé-je ici?
Ses amoureux transports la font parler ainsi:
Elle veut dire Alfonse, et je suis téméraire
Si j'ai l'opinion seulement de lui plaire.
Mais soit quelques voleurs, ou quelqu'amant jaloux,
J'entends du monde encor, Lysis; retirons-nous.

(Il se cache dans l'ombre avec Lysis.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; CLÉONTE, CLÉONARD, SUITE *de Cléonte.*

CLÉONTE.

Hélas! il est trop vrai qu'en cette nuit fatale
Il languit dans les bras de cette déloyale,
Que de tous mes espoirs cet innoble étranger
Me laisse seulement celui de me venger.
Si le ressentiment de mon affront vous touche,
Allons assassiner ce rival en sa couche;
Sacrifiez, amis, les jours de Clorimand
Aux sensibles transports d'un furieux amant.
Donnons, frappons, forçons l'obstacle de ces portes.

, témoignez-moi des passions plus fortes;
votre secours à ce cœur irrité,
me manquez pas en cette extrémité.

(Isabelle paroît à la fenêtre.)

ISABELLE.

ıerchent en ces lieux ces âmes indiscrètes?
veillez la reine, à ce bruit que vous faites.

CLÉONTE.

e reposer d'un sommeil éternel!
ıe tu connois mal cet esprit criminel!
dant au cercueil pour jamais endormie,
sauveroit nos jours d'une étrange infamie!
rimand languit en son perfide sein:
ır ce discours quel est notre dessein.

ISABELLE.

-tu, juste ciel, leur offense impunie?
-tu pas sensible à cette calomnie?
, ôte Clorimand de ton esprit jaloux:
.oi viens-tu, cruel, outrager mon époux?
ınt étant ici seroit-il chez la reine?
escends, Clorimand, et les tire de peine.

CLORIMAND *caché*, *bas*.

e tout est contraire à mes chastes faveurs!
quand finirez-vous ce dédale d'erreurs?
puis-je être ici, chez elle, et chez la reine?
quel Jupiter baise mon Alquemène?

LYSIS, *bas*.

vous dresse-t-on des autels comme aux dieux,
ne ces esprits vous êtes en tous lieux?

(Adraste descend avec Isabelle.)

ADRASTE.

Je dois bien pardonner à votre jalousie,
Puisqu'un même transport trouble ma fantaisie:
Celui dont vous aviez assuré le repos,
Est devant vous, Cléonte, et vous tient ces propos;
C'est moi, je suis Adraste.

CLORIMAND, *à part, toujours caché.*

Ah! parole importune!

ADRASTE.

Et qui dois mon bonheur à la seule fortune.
Ma déesse attendoit cet Espagnol ici,
J'ai pris l'occasion, mes vœux ont réussi.

CLORIMAND, *caché, et à part.*

Amant, non plus aimé, quelle perte fatale!
Quelle étrange infortune à la tienne est égale?

ISABELLE.

Hélas! que dois-je croire? Adraste, est-ce donc vous?
Quelle rage est pareille à mon juste courroux?
De quel effet sera ma passion suivie?
Dieux! vengez cette injure, ou me privez de vie.

ADRASTE.

Mon cœur, suis-je coupable, et dois-je être blâmé
Pour avoir recueilli le fruit que j'ai semé?
Si de son propre bien la moisson est un crime,
A qui donc, ma déesse, est-elle légitime?
Et qui mérite mieux de vivre sous vos lois,
Quand la main d'un dieu même en aurait fait le choix?

ISABELLE.

Quelque nouvel objet qui mon âme entretienne,
Il le faut, mon honneur m'oblige d'être sienne:

Le ciel devoit le prix à sa fidélité....
Hélas! que diras-tu de ma légèreté?

(Ils se baisent.)

CLÉONTE.

Enfin, nommerez-vous ma plainte une injustice?
Voulez-vous plus long-temps différer son supplice?
Et, vous étant offerts à soulager mon mal,
Quand rougiront vos mains du sang de mon rival?

CLÉONARD.

A quoi nous veut, Cléonte, obliger votre haine?
Après tout, nous devons du respect à la reine.

(La reine sort de chez elle.)

LA REINE.

Perfides ennemis du repos de mes jours,
Combien seront les dieux à ma prière sourds;
Et quand lanceront-ils en faveur de mes flammes,
Celles de leur courroux sur vos coupables âmes?
Mais pourquoi recourir à leur divinité?
Qu'ai-je à solliciter que mon autorité?
Sans de ces vains discours ennuyer leurs oreilles,
De quoi ne peuvent pas disposer mes pareilles?
Oui, Clorimand est mien, oui Clorimand est roi.
Il a rangé mon cœur et Naples sous sa loi.
Vous n'y consentez pas, et le ciel le désire!....
Qui doit dessus mes vœux avoir le plus d'empire?
Mon sort relève-t-il de vos esprits jaloux?
Devois-je de vos mains recevoir un époux?

CLORIMAND, *caché.*

Lysis, qu'a-t-elle dit? que ce discours m'étonne!
Je suis mari sans femme et prince sans couronne.

LYSIS, *se frottant les yeux.*

Dieux! que de songes vains me viennent travailler!
Je dors assurément, et je pense veiller.

CLÉONTE.

Simples, nous redoutons ces menaces frivoles;
Nos bras sont abattus par de vaines paroles!
Assassinons ce traître, en son lit, en son sein;
Entrons, donnons, rompons, suivons notre dessein.

CLÉONARD.

Réprimez la fureur qui votre âme possède,
Et vous montrez plus ferme en ce mal sans remède.

LA REINE.

Sans plus réitérer d'inutiles devis,
Croyez que m'obéir est le meilleur avis;
Laissez par le devoir régir votre courage,
Chérissez Clorimand et lui rendez hommage.
Descends, divin objet de mes chastes désirs,
Enfin leur passion s'accorde à mes plaisirs,
Enfin, cher Clorimand, ma volonté plus forte....

(Le roi descend avec Filémon.)

LE ROI.

Qui pensez-vous, madame, appeler de la sorte?
Ignorez-vous mon nom? ces armes et ces bruits
Vous font-ils, ma déesse, ignorer qui je suis?

LA REINE.

Ah! mes vœux sont trahis! Traître, quelle imprudence
T'a fait sous un faux nom décevoir ma prudence?

LE ROI.

Venu dessus l'écrit qu'apporta Filémon,
Je n'ai point eu dessein de vous cacher mon nom:

Je n'ai ni trahison, ni surprise conçue,
(Montrant Filémon.)
Et voilà de qui j'ai votre lettre reçue.

FILÉMON.

La mémoire, madame, au besoin vous déçoit:
C'est à cet Espagnol que l'écrit s'adressoit.

LA REINE.

Hélas! pour quel affront le ciel m'a-t-il fait naître!
Qu'on ne diffère plus, assassinez ce traître.
Estimois-tu si mal de ma pudique ardeur,
Qu'elle quittât le roi pour son ambassadeur?

CLORIMAND.

(Clorimand et Lysis viennent défendre le roi qu'on veut tuer.)
Tournez ici, cruels, vos yeux et vos épées.
Las! à quoi pensez-vous qu'elles soient occupées?
La nature, inhumains, par un secret effroi,
Ne vous dit-elle point que vous tuez un roi?
De quel sang votre main seroit-elle tachée!
Dieux! tant de majesté peut-elle être cachée?
Et ne savez-vous pas qu'en ce déguisement
Il est venu flatter son amoureux tourment?
Que son âme languit pour les yeux de la reine?
Cruels, pour tant d'amour lui doit-on tant de haine?
e suis ce Clorimand, grande reine, c'est moi;
lus aimé, toutefois moins heureux que le roi.
De vos chastes faveurs ce prince seul est digne,
Mon sort est au-dessous de ce bonheur insigne.
onorez sa vertu par des vœux infinis:
'est de la main du ciel que vous êtes unis.

LA REINE.

h! c'est trop, grand monarque, abaisser votre gloire;
t ces faux vêtemens.... Mais, dieux! le dois-je croire?

Si mon bonheur n'est faux, et si c'est vous, grand roi,
Je jure à vos désirs une immuable foi.

LE ROI.

Pour obtenir, madame, une faveur si grande,
C'est peu que de mes loix la Sicile dépende;
Et, pour mieux mériter l'honneur de vous servir,
Je veux tout l'univers sous mon sceptre asservir.

ISABELLE.

Quel heur inespéré! quelles métamorphoses!
Que cette obscure nuit fait voir de belles choses!
Pardonnez, Clorimand, à mon esprit déçu:
Ce que je vous donnois, Adraste l'a reçu.

CLORIMAND.

En ces rares faveurs que le ciel vous envoie,
Mon sujet ne doit point traverser votre joie:
Il est vrai que mon cœur idolâtroit vos yeux;
Mais je n'ai pas dessein de résister aux cieux.

LA REINE.

Isabelle, est-ce vous?

ISABELLE.

Vous m'entendez, madame:
Adraste me possède, il a surpris mon âme;
Autorisez l'hymen qui doit joindre nos jours.

LA REINE.

Oui, je suis indulgente à vos jeunes amours;
Et, pour combler enfin nos voluptés divines,
Je vous promets, Cléonte, une de mes cousines.
Vous savez qu'Héliante a des traits assez doux;
C'est d'elle désormais qu'il faut être jaloux.

CLÉONTE, *froidement.*

Madame, puisqu'ainsi la fortune en dispose,
Sur ses aveugles soins mon espoir se repose.

LE ROI, *à Clorimand.*

Il reste de trouver une chaste beauté
A qui m'a conservé le bien de la clarté.
Reconnois, Clorimand, à quel point je t'honore:
Ma sœur te plut jadis, te plaira-t-elle encore?

CLORIMAND.

A ce divin objet que vous avez nommé,
Mes derniers feux sont morts, mon premier rallumé.
Faisant cette beauté maîtresse de ma vie,
Je verrai mes plaisirs égaler mon envie.

LA REINE.

Puisqu'enfin tous nos maux se sont évanouis,
Que l'amour nous promet des plaisirs inouïs,
Retournons en nos lits attendre la journée
Qui doit serrer les nœuds de ce triple hyménée,
Où tout sera permis à nos intentions,
Et qui consommera nos chastes passions.

FIN DES OCCASIONS PERDUES.

L'HEUREUSE

CONSTANCE,

TRAGI-COMÉDIE.

1631.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR L'HEUREUSE CONSTANCE.

E roi de Hongrie, devant épouser Arthémise, ine de Dalmatie, se travestit avant l'entrevue, n de juger de l'effet qu'il produira sur elle. us ce déguisement il devient subitement ris de Rosélie : il charge Timandre, l'un de courtisans, de savoir quelle est cette belle, Timandre la reconnoît pour sa propre sœur 'il retenoit au village, s'étant aperçu de l'a- ur qu'Alcandre, frère du roi, avoit conçu r elle et lui avoit fait partager. Pour éviter double danger qui la menace, il lui propose pouser Pâris, ambassadeur près de la reine hémise, et chargé de l'amener en Hongrie. Ce ris reçoit en arrivant l'ordre du roi de recon- ire la reine à Naples; et cette princesse, irri- à juste titre, retourne en son pays. Cepen- nt le roi, poursuivant son dessein, propose couronne à Rosélie, en présence d'Alcandre :

Rosélie fait au roi une réponse évasive, et promet à Alcandre de lui rester fidèle. Arthémise, arrivée en Dalmatie, voulant se venger de l'affront que lui a fait le roi, offre sa main à Pâris, à condition qu'il entrera en Hongrie à la tête d'une puissante armée. Pâris accepte à regret cet honneur et cette commission, qu'il regarde comme une trahison envers son souverain. Le roi ayant appris l'amour réciproque d'Alcandre et de Rosélie, ainsi que les projets d'Arthémise, ordonne à son frère d'aller trouver cette reine et de l'épouser. Alcandre exécute les ordres de son frère; mais il agit de ruse, et fait prendre ses habits et son nom à Ogier, son valet, d'un naturel bouffon, ne doutant pas que la reine ne refuse un amant aussi ridicule. Le résultat répond à son attente. Mais le roi fait parvenir des lettres contrefaites à Alcandre et à Rosélie, par lesquelles ils se dégagent mutuellement de la foi qu'ils s'étoient jurée. Ce stratagème est sans effet; les amans se revoient et s'expliquent. Le roi les surprend pendant cette entrevue, et dans sa colère il fait mettre son frère en prison. Arthémise, étonnée de la puissance des attraits de Rosélie, veut voir cette beauté. Elle revient secrètement en Hongrie, et s'introduit auprès d'elle sous les habits d'une pèlerine. Le roi, se présentant chez Rosélie,

aperçoit la reine et sa vue le frappe avec autant de force que l'avoit fait celle de Rosélie; il supplie la reine de lui pardonner et d'accepter sa main. L'*Heureuse constance* de Rosélie et d'Alcandre est couronnée sans obstacles.

Il est difficile de calculer l'espace de temps que dure l'action de cette tragi-comédie, où la scène est presqu'alternativement en Dalmatie et en Hongrie : mais elle est ingénieusement intriguée, et remarquable surtout par le style, que Rotrou a contribué à épurer en France plus puissamment peut-être qu'aucun de ses contemporains.

ACTEURS.

LE ROI DE HONGRIE.
TIMANDRE, gentilhomme du roi, frère de Rosélie.
LYSANOR, gentilhomme du roi.
ROSÉLIE.
FLORIS, nourrice de Rosélie.
PARIS, ambassadeur du roi.
ALCANDRE, frère du roi.
ARGANT, gentilhomme, ami de Pâris.
ARTHÉMISE, reine de Dalmatie.
UN MESSAGER du roi.
OGIER, valet d'Alcandre.
UN CONSEILLER de la reine.
FLORINÉE, dame de compagnie de la reine.
LYSIMANT, gentilhomme de la suite d'Alcandre.
UN PAGE du roi.
SUITE du roi.
SUITE de la reine.

La scène se passe tantôt en Hongrie, tantôt en Dalmatie.

L'HEUREUSE

CONSTANCE,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI DE HONGRIE, TIMANDRE, LYSANOR; SUITE *du roi*, *tous en habits de villageois.*

LE ROI.

Comment pourra l'Amour finir heureusement
Ce que nous commençons par un déguisement?
Un malheureux amant, après mille traverses,
Mille vœux, mille cris, mille plaintes diverses,
Restant sans patience, et non sans passion,
Trouve enfin du recours en cette invention,
Voit sous de faux habits l'objet de sa pensée,
Et cherche du remède à son âme blessée :
Moi qui ne ressens point de pareilles douleurs,
Qui n'ai jamais appris à répandre des pleurs,
Qui trouve toute chose à mon dessein propice,

J'imite un malheureux et j'use d'artifice.
Comment pourra l'Amour finir heureusement
Ce que nous commençons par un déguisement?

TIMANDRE.

Pour goûter un bonheur que le ciel nous envoie,
Il faut qu'un peu de mal en modère la joie;
La peine fait le prix, on chérit un plaisir
Quand on a pour l'avoir exercé son désir :
Un cerf ne plairoit pas qu'on auroit pris sans peine,
Il faut en le courant avoir perdu l'haleine;
Il est ainsi d'amour quelques charmes qu'il ait;
Rien n'est selon nos vœux quand tout vient à souhait.
Vos pas auront leur prix, les charmes de la reine
Vous plairont davantage après un peu de peine,
Et ce puissant démon qui préside à l'amour
Aura des traits plus forts en ce lieu qu'à la cour.

LE ROI.

C'est avec cet espoir que j'attends l'arrivée
De celle dont mon âme est si long-temps privée,
Qui vient charmer la cour de ses appas exquis,
Et posséder chez nous ce qu'elle s'est acquis.
Avant que de paroître, et recevoir à Bude
Cet agréable objet de mon inquiétude,
Puisqu'elle dîne ici, je puis facilement
Satisfaire à mes yeux en ce faux vêtement.
Voyant cette beauté qui n'a point de pareilles,
Et dont l'ambassadeur m'écrit tant de merveilles,
Beaucoup se trouveront en ce village exprès
Pour y voir des premiers ses aimables attraits.
Timandre, ai-je assez bien déguisé mon visage?
Me peut-on reconnoître en ce vil équipage?

TIMANDRE.

Sire, facilement, pour vous déguiser mieux,
Aussi-bien que d'habits il falloit changer d'yeux.
Cet habit ne rend pas votre gloire inconnue:
Pour cacher un soleil il faudroit une nue;
Et quand vous aurez vu ce que vous désirez,
Sire, il faut être ici le moins que vous pourrez.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ROSÉLIE *en villageoise,* FLORIS, *sa nourrice.*

ROSÉLIE, *passant derrière le roi et sa suite.*

Dieux! que tu m'as fait prendre un dessein frénétique!
Je n'ose ouvrir les yeux en cet habit rustique.
La reine ne vient point : l'état où je me voi
Me fait imaginer que chacun rit de moi.

FLORIS.

Courez où bon vous semble, à la fin je suis lasse;
Vous n'arrêtez jamais en une même place;
Nous allons, nous tournons, nous voilà, nous voici;
Craignez-vous que nos pieds prennent racine ici?

ROSÉLIE.

Suis-moi six pas encor, je serai satisfaite:
Ces villageois riront de me voir ainsi faite.

LE ROI.

Adorable beauté!

ROSÉLIE.

Vois comme ils vont gausser.

(Elles s'enfuient.)

LE ROI.

Mais, dieux! c'est un éclair qui n'a fait que passer;
La farouche qu'elle est se dérobe à ma vue:
As-tu vu de quels traits cette belle est pourvue?
Combien de doux appas de ses yeux sont partis?
As-tu le cœur de chair? les as-tu ressentis?
Ou plutôt par les miens, sous la forme de flamme,
N'as-tu point vu sortir ni mon cœur, ni mon âme?
Que de petits Amours volent dans ses cheveux,
Et qu'en ce peu de temps ils m'ont ôté de vœux!
Timandre, cours après, sois propice à ma flamme,
Et ramène à mes yeux cet objet de mon âme.

TIMANDRE.

Vous devez différer ces frivoles amours,
Car vos affaires, sire, ont pris un autre cours;
Elles sont d'importance, et sont trop avancées
Pour souffrir maintenant de si basses pensées.

LE ROI.

En connois-tu le genre, as-tu lu dans mon sein?
Découvres-tu ma flamme, et sais-tu mon dessein?
Crois-tu que la nature ait produit un visage
Beau comme cet objet de mon nouveau servage?
Cours, trouve ces beaux yeux qui m'ont ravi les sens,
Fais que je rende hommage à ces astres naissans.

TIMANDRE.

Afin qu'une paysanne ait sur vous tant de force,
Il faut qu'elle ait usé d'une secrète amorce;
Elle porte sur soi quelque charme caché
Dont elle a votre cœur si promptement touché.

LE ROI.

Ne les as-tu pas vus ces adorables charmes?
Ton cœur comme le mien ne rend-il pas les armes?

Et n'adores-tu pas ces parfaites beautés,
Par qui cette sorcière a mes sens enchantés?
Pourquoi ne veux-tu pas, me voyant de la sorte,
Qu'Amour m'ait méconnu sous l'habit que je porte,
Et, qu'ignorant le sort qui préside à mes ans,
Il m'ait blessé des traits qu'il décoche aux paysans?

TIMANDRE.

Donc un remède aisé pourra guider votre âme:
Il faut changer d'habits, vous changerez de flamme.

LE ROI.

Toi, change de propos; quand cet objet vainqueur
Ne me charmera plus je n'aurai plus de cœur.
Dans le mal que je sens je ne veux point qu'on m'aide,
Et ton malheur seroit le prix de ton remède;
Atteins ce rare objet, conte-lui mon amour,
Et me l'amène à Bude, où j'attends ton retour.

(Timandre va chercher Roselie; le roi et sa suite reprennent la route de Bude.)

SCÈNE III.

ROSÉLIE, FLORIS.

ROSÉLIE.

Qu'elle tarde à venir!

FLORIS.

Vienne ou ne vienne pas,
Que je perde le jour si je vous suis d'un pas.

ROSÉLIE.

Tu dois appréhender que je ne sois connue,
Car ta seule prière a causé ma venue;

Toi seule, tu m'as mise au point où me voici.
Je mourrois de regret que l'on me vît ainsi;
Combien sur ma folie on trouveroit à mordre!
Mon col est bien orné, mes cheveux en bel ordre!
Je rougis seulement de paroître à tes yeux;
Mais c'est pour obliger ton esprit curieux.

FLORIS.

Quoi! vous ne croyez pas être assez agréable?
Je meure si jamais vous fûtes plus aimable,
Si dessous ces habits vous n'avez des appas
Que les perles et l'or ne vous donneroient pas.
L'art ne peut aiguiser des traits comme les vôtres,
Il sied à des beautés, il ne sied pas à d'autres:
Un visage commun s'embellit par le fard;
Un beau n'a point besoin des ornemens de l'art.
Comme un autre, jadis, le mien eut quelque grâce,
Mais qui n'éclate plus, la vieillesse l'efface;
Alors tous mes amans s'accordoient en ce point,
Que les plus beaux habits ne m'embellissoient point,
Qu'ils aimoient seulement ma beauté naturelle,
Qu'avec tant d'ornemens je paroissois moins belle,
Et que de beaux objets, comme la vérité,
N'éclatent jamais tant qu'en la simplicité.
Que le temps est changé! maintenant mes oreilles
Ne se repaissent plus de louanges pareilles.

ROSÉLIE.

Hélas! te déplaît-il d'être sans amoureux?
Regarde en quel état on m'a mise pour eux;
Tu me vois exilée en ce pays champêtre,
Hors du doux élément où le ciel m'a fait naître;
Mon frère me défend de paroître à la cour;

Il accuse mes yeux de donner trop d'amour;
Ayant appris qu'Alcandre estimoit mon visage,
Il me retient captive en ce pays sauvage,
Où les bois et les eaux sont tout ce que je vois,
Où je n'ai d'entretien que mes pensers et toi.

FLORIS.

Alcandre me plaît fort; c'est un aimable prince
S'il en vécut jamais dedans cette province.
Que vous seriez heureuse en vivant sous sa loi!
C'est un charmant époux que le frère d'un roi.
Quel homme vient à nous?

(Timandre vient.)

ROSÉLIE, *le regardant.*

Que le sort m'est contraire
Qui m'expose ainsi faite aux regards de mon frère!
Cachons-nous d'un mouchoir au mieux qu'il se pourra:
Au moins, si c'est en vain, la feinte lui plaira.

(Elles veulent s'en aller.)

TIMANDRE.

Un mot, la belle, un mot.

ROSÉLIE.

Quatre si bon vous semble.

(A part.)

Je sens rougir mon front, et tout le corps me tremble.

(Elles se cachent le visage de leur mouchoir.)

TIMANDRE.

Pourquoi me cachez-vous la douceur de ces yeux
Par qui l'Amour a fait un coup si glorieux?
Connoissez-vous leur grâce, en savez-vous la force?

Craignez-vous que mon cœur se rende à leur amorce?
Tiennent-ils à mépris le titre de vainqueurs;
Ne désirent-ils pas l'être de tous les cœurs?

ROSÉLIE.

Simple, et qui n'ai jamais fréquenté les écoles,
Je ne puis que répondre à ces belles paroles.

TIMANDRE.

Donc, sans me repartir, accompagnez mes pas:
Le roi veut rendre hommage à vos divins appas.

ROSÉLIE.

C'est peut-être aujourd'hui la fête du village,
Et c'est le roi du bal qui me veut rendre hommage?

TIMANDRE.

Non, le roi de Hongrie adore vos beautés,
Vos charmes sans pareils ont ses yeux enchantés;
Il avoit résolu de voir ici la reine
Qui vient de ses états être la souveraine,
Et, sous de faux habits l'attendant en ces lieux,
Il s'est trouvé surpris à l'éclat de vos yeux.

ROSÉLIE.

Et vous, qui m'apportez cette heureuse nouvelle,
Vous avez pris le soin d'une charge si belle?

TIMANDRE.

Plût au ciel qu'on lui pût déplaire impunément,
Et secouer le joug de son commandement!
Au lieu de vous conter que ce prince vous aime,
Que je serois heureux de parler pour moi-même!
Mais las! je suis réduit sous la sévère loi
De prier pour un autre, et désirer pour moi.

ROSÉLIE.

N'en soyez point jaloux : selon que je propose,
Et vous et ce grand prince obtiendrez même chose,
Car pour toute faveur vous n'aurez qu'un adieu.

TIMANDRE.

Non, ce n'est pas ainsi que l'on sort de ce lieu;
Il faut suivre mes pas, ma charge est trop expresse;
Songez de quelle part ma parole vous presse;
Vous dussiez estimer cet honneur glorieux :
D'un amant, gardez-vous de faire un furieux.

ROSÉLIE, *s'ôtant le mouchoir du visage.*

Cruel, dois-tu porter ces mots à mes pareilles,
Et voudrois-tu bien voir ce que tu me conseilles?
Ne porterois-tu pas un poignard dans mon sein,
Si je te promettois d'accomplir ton dessein?

TIMANDRE.

Ah! ma sœur, est-ce vous?

ROSÉLIE.

Il fallait qu'en personne
Le roi vînt m'apporter son sceptre et sa couronne,
Employer contre moi tous ses vœux et ses soins,
Chasser d'ici le jour, en bannir les témoins,
Ne laisser en ce lieu qu'amour et le silence,
Gémir, verser des pleurs, user de violence,
Par un vrai désespoir prouver de vrais ennuis,
C'étoit là le moyen de savoir qui je suis;
Enfin vous auriez vu qu'avec toute sa peine
Il n'auroit eu pour moi qu'une espérance vaine.
Jeter à mon bonheur vous-même l'hameçon,
C'étoit là m'éprouver de mauvaise façon;

Faites de mon esprit davantage de compte,
Et n'appréhendez point de rougir de ma honte,
Quand mes plus doux plaisirs ne seroient pas bornés
Par l'enclos du village où vous me retenez.

TIMANDRE.

Achève, chère sœur, cette inutile plainte;
Je ne conçus jamais une pareille feinte:
Je crois que ta sagesse est sans comparaison,
Que rien ne doit veiller sur toi que ta raison;
Crois que je suis sensible au sujet qui t'afflige,
Qu'à ton éloignement la contrainte m'oblige;
Car connoissant qu'Alcandre estimoit tes appas,
Quoiqu'il soit de naissance à ne l'épouser pas,
Devions-nous pas, ma sœur, redouter l'insolence
D'un qui peut employer jusqu'à la violence,
Qui peut effectuer d'un empire absolu,
Étant frère du roi, quoi qu'il ait résolu?
Mais ce mal est suivi de la pire infortune
Qui pouvoit jamais être à nos jours importune:
Je crains de succomber au soin que je te doi,
Tâchant de résister aux passions du roi.
Espérer que l'hymen t'honore de sa couche,
Ce discours seulement messied à notre bouche:
Aussi, qu'aucun respect le puisse modérer,
C'est ce que son humeur me défend d'espérer;
Il faut que tout succède à cette âme hautaine,
Le ciel ne rendroit pas son entreprise vaine;
La force ou la colère éteindront ses amours,
Il n'épargnera pas ton honneur ou nos jours.

ROSÉLIE.

J'apprends de ce discours ma dernière aventure,
C'est que l'on me prépare une étroite clôture;

Je vis pour être esclave, et l'on s'est irrité
Qu'il me restât encore un peu de liberté.
Eh bien! que l'on dispose à son gré de ma vie,
Sans de ces vains discours pallier cette envie:
Ne feignez point qu'un roi trouve en moi des appas,
Mais dites seulement que je ne vous plais pas.
Pourquoi rejetez-vous avecque tant de peine
Sur son affection l'effet de votre haine?
Vous faites vainement agir tant de ressorts;
Dites de quels habits il faut couvrir ce corps;
Déclarez quelle règle à mes jours est prescrite,
Quel enclos à mes pas doit servir de limite.

TIMANDRE.

Ah! ne m'accusez point de cette intention,
Ma sœur, vous jugez mal de mon affection;
Le roi m'envoie ici, son amour est extrême,
Et je n'avance rien que la vérité même.
Ne vous connoissant pas je voulois vous trahir,
Et vous faire approuver ce qu'il vous faut haïr;
Mais quittons ce discours, et détournons l'orage
Qui menace, ma sœur, votre honneur du naufrage.
Si je trouve à l'hymen votre cœur préparé,
Ce moyen, ce me semble, est le plus assuré.
Pâris depuis long-temps idolâtre vos charmes:
Vous savez ses désirs, vous avez vu ses larmes;
Nous joindrons votre sort à sa condition
Si vous êtes sensible à son affection.
Aujourd'hui ce seigneur arrive avec la reine;
Êtes-vous disposée à soulager sa peine?
Ce remède, ma sœur, est le seul que je voi
Dont on puisse arrêter les passions du roi.

ROSÉLIE.

Selon votre désir, disposez de mon âme,
Vous seul la pouvez rendre ou de glace, ou de flamme;
Vous savez que je suis incapable de choix,
Puisque l'obéissance est aveugle et sans voix.

TIMANDRE.

J'espère ainsi de vous, et ce remède unique
Peut détourner du roi le pouvoir tyrannique.
Mais il vous faut, ma sœur, retirer de ces lieux;
J'appréhende pour vous, les rois ont beaucoup d'yeux.
La reine vienne ou non, que vous sert sa venue?
Allez changer d'habits, et craignez d'être vue.

(Il sort.)

ROSÉLIE, *à Floris.*

Le vain respect d'un frère a retenu ma voix
Dans les termes honteux de céler qui j'aimois;
Je cherche les déserts, j'y parle de mes peines;
J'entretiens de mes feux les bois et les fontaines,
Je conte à des rochers ce qu'Alcandre a d'appas,
D'autant que je sais bien qu'ils ne m'entendent pas.
Ailleurs, je n'ose user de licences pareilles,
Et je n'ai point de bouche où je vois des oreilles;
Je crains de publier mon amoureux tourment
Aux lieux où je puis voir un oiseau seulement.
Triomphe, mon amour, de cette humeur craintive;
Confessons, publions qu'Alcandre nous captive:
Quelque effort qu'on oppose au bonheur que je veux,
Jamais un autre objet n'obtiendra de mes vœux.

FLORIS.

Ah! ce discours me plaît, c'est parler en amante:
Remédiez vous-même au mal qui vous tourmente.

pentance est due à ces foibles esprits
raitent par un autre une affaire dé prix.
êtes amoureuse, et non pas votre frère;
ii se passera, c'est à vous à le faire;
ésire à son gré vous choisir un époux,
it pour vous l'amour, qu'il l'épouse pour vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PARIS, TIMANDRE.

PARIS.

Vous allez à la cour, et vêtu de la sorte!
Sont-ce là désormais les habits qu'on y porte?

TIMANDRE.

Le roi même avoit pris un pareil vêtement;
Nous voulions voir la reine en ce déguisement:
Mais, étant arrivés, certaine inquiétude
L'a fait changer d'avis et retourner à Bude.

PARIS.

Eh bien, vous avez vu ce miracle d'amour;
Croyez-vous qu'un pareil ait jamais vu le jour?
Et d'abord aviez-vous la vue assez puissante
Pour soutenir l'éclat de sa beauté naissante?
Cet objet adorable entre les beaux objets
Pour compter ses amans comptera ses sujets,
Mais n'éteindra que d'un les ardeurs amoureuses
A qui je vais porter ces nouvelles heureuses.
Monarque aimé du ciel par-dessus tous les rois,
De voir cette beauté se ranger sous tes lois!

TIMANDRE.

uelque sage conseil que la raison nous donne,
s yeux pourront autant sur nous que sa couronne;
 voyage a changé votre inclination,
a sœur n'est plus l'objet de votre affection.

PARIS.

ı, Timandre! épargnez la plus rare constance
ui jamais combattit contre la résistance,
rec la plus aimable et divine beauté
ui jamais ait taché son nom de cruauté;
e temps ne peut briser la chaîne qui me lie,
 malgré vos refus j'adore Rosélie :
ue cette déité si contraire à mes vœux
'ouvre jamais la bouche à l'oui que je veux,
u'elle évite mes pas, tâche de me déplaire,
cuse mes désirs, me nomme téméraire;
vant que mon esprit soit las de l'adorer,
le se lassera de me voir soupirer.

TIMANDRE.

oilà nous témoigner des ardeurs trop parfaites,
lle mérite peu l'honneur que vous lui faites,
t vous en obtiendrez ce que vous souhaitez,
ourvu que mon conseil règle ses volontés.
'en doutez plus, Pâris, Timandre est votre frère:
nimez votre espoir, et pressons cette affaire;
rrêtons cet hymen, et sans plus différer,
 vous avez dessein de nous tant honorer.

PARIS.

rois-je encor Pâris, refusant cette gloire?
onsieur, demandez-vous si Tantale veut boire?

PARIS, *seul avec Argant.*

O dieux!
En cette occasion dois-je croire mes yeux?
Sont-ce là ces transports, cet accueil d'allégresse,
Qu'un véritable amant prépare à sa maîtresse?
Est-ce ainsi que les rois prouvent leur passion?
Ou s'est-il repenti de son élection?
N'ai-je pas figuré cette reine assez belle,
Pour qu'il dût conserver l'estime qu'il eut d'elle.

ARGANT.

Que c'en soit le sujet, je ne l'estime pas;
Vous n'avez que trop bien figuré ses appas.

(Lysanor entre.)

LYSANOR, *remettant un billet à Pâris.*

Ce mot s'adresse à vous, et le roi vous commande
De ne point différer l'affaire qu'il vous mande.

PARIS.

C'est l'ordre, assurément, de la réception
Qu'il faut faire à l'objet de son affection.

(Il ouvre le billet, et lit.)

Contenu du billet.

« Pâris, reconduisez la reine en ses pays:
» Les rois sans s'expliquer doivent être obéis. »
Ah dieux! quelle inconstance à la sienne est pareille!
Je doute si je lis, je doute si je veille;
En cet étonnement la force me défaut,
Mais voyez, Lysanor, si j'ai lu comme il faut.

(Il donne le billet à Lysanor qui lit tout haut.)

Ah ciel! il est trop vrai, mes doutes sont frivoles,
Et je vous fais en vain répéter ces paroles.
Abusé, quel malheur a ton bien diverti?

Connois-tu la prison dont ton cœur est sorti?
Vois, monarque inconstant, cette rare merveille,
Ton œil en jugera bien mieux que ton oreille;
Si tu n'es ébloui par ses moindres attraits,
Si tu ne sens ton cœur percé de mille traits,
Si tu lui peux nier ni tes vœux, ni ton âme,
Si tu peux l'oublier, si tu n'es tout de flamme,
Si nous ne te voyons resserrer tes liens,
Si les larmes aux yeux tu n'adores les siens,
Je verrai sans regret ton humeur refroidie,
Mon esprit satisfait loûra ta perfidie.

LYSANOR.

Si vous me permettez de parler librement,
Possible serons-nous d'un même sentiment.
Avez-vous remarqué qu'il souffroit avec peine
Que vous parlassiez tant des beautés de la reine;
Je crois qu'il a jugé, voyant votre action,
Que vous en discouriez par inclination.

PARIS.

Il est vrai, je pouvois modérer ces louanges,
Mais peut-on dire trop quand on parle des anges?
Donc je n'aurai pour prix d'avoir fait mon devoir,
Que le sensible affront que je vais recevoir?
Mais il faut obéir : Ah dieux! en cette peine,
De quel œil faudra-t-il que j'aborde la reine?

ARGANT.

Puisque de trop louer ce mal est provenu,
Monsieur, j'ai bien dessein d'être plus retenu;
Et ceux posséderont des mérites étranges,
Qui se pourront vanter d'avoir de mes louanges.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE ROI, TIMANDRE, ALCANDRE, LYSANOR.

LE ROI, *embrassant Timandre.*

C'est ta sœur, cher Timandre, agréable discours!
Quel astre est plus heureux que celui de mes jours?
Mais sois plus favorable à l'ardeur qui me presse,
Amène dans ces lieux cette belle maîtresse.
Je jure par le ciel que cet objet vainqueur
Gouvernera mon sceptre aussi-bien que mon cœur.

TIMANDRE.

Sire, nous chérirons d'une amour éternelle,
La chaste intention que vous avez pour elle;
Et ce point seul nous manque en un bonheur si doux,
Qu'elle a trop peu d'attraits pour un si digne époux.

LE ROI.

Je sais mieux estimer cet objet adorable,
A qui jamais le ciel n'en fit un comparable.

ALCANDRE, *à part.*

Dieux! comment puis-je ouïr ce fâcheux entretien,
Où j'entends mon rival se promettre mon bien?

LE ROI.

Où brille maintenant cet astre de ma vie?
Allons-y, cher Timandre, oblige mon envie;
Mais non, va le premier lui présenter mes vœux,
Et disposer son cœur à l'hymen que je veux.

TIMANDRE.

J'y vais : mais vous savez quel serment vous engage,
Sire, souvenez-vous qu'elle est, et noble, et sage.

(Ils sortent tous excepté Alcandre.)

ALCANDRE *seul.*

Quel malheur est égal aux rigueurs de mon sort
Qui m'a fait assister à l'arrêt de ma mort?
Romprez-vous, justes dieux, le beau nœud qui nous lie?
Avez-vous résolu de m'ôter Rosélie?
Laisserez-vous sans prix mes chastes passions?
Ne peut-on divertir vos résolutions?
Mourrai-je désormais d'une mort éternelle?
Car c'est mourir toujours que de vivre sans elle.
Va porter, dieu des cœurs, ton bandeau sur ses yeux
Pour la rendre insensible aux pompes de ces lieux.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ARTHÉMISE, *reine de Dalmatie;* FLORINÉE, SUITE *de la reine.*

LA REINE.

Pâris tarde beaucoup; je brûle, Florinée,
De voir à quel époux le ciel m'a destinée.

(Pâris, suivi d'Argant, entre avec un air triste.)

FLORINÉE.

Madame, le voici, soyez plus en repos;
Certes, vous n'en pouviez parler plus à propos.

PARIS, *tirant son épée, et la mettant aux pieds de la reine.*

Il n'est malheur égal à celui de ma vie :
Madame, commandez qu'elle me soit ravie;

Je viens offrir ce corps au trépas mérité
Par quiconque déplaît à votre majesté:
Je suis digne de mort, l'ayant désobligée,
Et je mourrai content si vous êtes vengée.

LA REINE.

Si tu m'as pu fâcher, c'est par ces longs discours;
Achève, quel malheur traverse nos amours?

PARIS.

Que la constance est rare au séjour où nous sommes,
Et qu'elle arrête peu dans les esprits des hommes!
Qu'on trouve de folie aux cerveaux les plus sains,
Et qu'il faut peu de chose à changer leurs desseins!
Qu'un muable destin tient leur âme asservie,
Et que le vent est stable au prix de leur envie!

LA REINE.

Je sais d'où te provient cette admiration;
Le roi s'est repenti de son élection.

PARIS.

Que ses légèretés n'ont un autre ministre!
Pourquoi m'a-t-il choisi pour ce corbeau sinistre!
Mais c'est faire languir votre esprit trop long-temps,
Et je diffère trop le trépas que j'attends.
Le roi veut que Pâris vous remène en vos terres;
A ce mot, justes dieux! où sont tous vos tonnerres?
Son esprit est changé, votre espoir est déçu,
Par le moindre sujet qu'on ait jamais conçu:
J'ai trop bien exprimé les traits de ce visage,
Et peignant un soleil, j'ai causé de l'ombrage;
Il a cru que, faisant tant d'admiration,
Je lui parlois de vous par inclination.

LA REINE.

evez-vous, c'est assez, vous m'avez obligée
le m'apprendre un affront dont je mourrai vengée;
lieux vaut connoître tôt ces esprits inconstans,
ue quand l'hymen nous joint, et qu'il n'en est plus temps;
u reste, si de vous cette humeur lui procède,
faut que son mérite à vos mérites cède;
t vos perfections sont plus dignes de moi,
ar on n'est point jaloux d'un moins parfait que soi :
endre les soupçons vrais, c'est le propre des femmes.
âris, il faut qu'hymen conjoigne nos deux âmes;
les desseins valent faits aussitôt que conçus;
artons, il ne faut point méditer là-dessus.

(Elle sort avec Florinée.)

ARGANT.

dieux! l'heureux effet d'avoir loué la reine!
a résolution que j'avois faite est vaine.
lonsieur, je loûrai tout, et ferai des jaloux,
ant que, par ce moyen, je sois roi comme vous.

PARIS, *étonné*.

ci le sort, Pâris, éprouve ta constance,
ourras-tu contre un sceptre user de résistance?
ci deux déités se présentent à toi,
une te rend heureux, et l'autre te fait roi;
osélie et la reine ont des appas extrêmes,
une offre des plaisirs, l'autre des diadèmes;
est à toi de nommer ou Vénus, ou Junon;
lais imite celui dont tu portes le nom.
gréable Cypris, divine Rosélie,
incline en ta faveur, ton mérite me lie;

L'espoir de t'acquérir me fait tout dédaigner,
Je préfère tes fers à l'honneur de régner.

ARGANT.

Dieux! qu'un astre insensé régit sa destinée!
Le plaisant Don Quichotte avec sa Dulcinée!
Je crois qu'on le gaussoit, lui parlant d'être roi:
Fut-il jamais Sancho plus malheureux que moi?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, ROSÉLIE, ALCANDRE.

LE ROI, *à Rosélie.*

Ne me fais point languir, prononce ma sentence,
Dois-je espérer le prix, ou bien la repentance?
Ne m'assassine plus de ces froids complimens,
Et ne me parle point contre tes sentimens.
Ton cœur est à l'amour comme le mien sensible,
Et puis qu'il en est digne, il en est susceptible.
Nature en nous formant travaille avec dessein,
Et seule aux passions nous dispose le sein;
Ce qui doit être aimé, son soin le rend aimable;
Ce que l'on doit haïr, il est désagréable;
Elle met en la voix, aux yeux, au port, au pas,
L'ordonnance d'aimer ou bien de n'aimer pas;
Et toujours elle rend, cette ouvrière suprême,
Susceptible d'amour, ce qu'elle veut qu'on aime.
Les difformes objets qu'elle fait par mépris
Ne peuvent jamais prendre, et ne sont jamais pris;
A leur grossière humeur leurs âmes obéissent;
Ils suivent leur justice, on les hait, ils haïssent,

Sans trouver toutefois leur destin rigoureux,
Car la loi de l'amour n'est pas faite pour eux.
Les belles passions sont pour les belles âmes,
Elles peuvent donner et recevoir des flammes;
Et, seule de ce rang, tu veux faire estimer
Que tu nous peux contraindre à l'amour sans aimer.

ROSÉLIE.

Un ouvrier peut manquer, et, formant une chose,
Il n'obtient pas toujours la fin qu'il se propose;
Nature quelquefois peut désigner en vain,
Et l'on a vu sortir des monstres de sa main.

ALCANDRE, *à part.*

Divin objet d'amour! esprit plus qu'adorable!
Que privé de tes vœux je vivrois misérable!

LE ROI.

Après t'avoir fait naître elle a beau méditer,
Elle ne sauroit plus soi-même s'imiter.

ROSÉLIE.

Sire, à ces complimens je demeure muette:
Tous les miroirs sont faux, ou je suis moins parfaite.

ALCANDRE, *à part.*

Qu'un honnête respect à sa froideur est joint!
Adorable beauté, qui ne t'aimeroit point?

LE ROI.

Vois dans ce cœur ardent les charmes de ta grâce,
Et ne t'assure point au rapport d'une glace,
Car une fille y voit ses moindres ornemens,
Elle se doit mirer aux cœurs de ses amans,
Et, les voyant brûler d'une ardeur excessive,
Croire qu'elle ne cède à nul objet qui vive.

ROSÉLIE.

[ais, comme les miroirs, ils peuvent être faux,
t sous de beaux crayons nous montrer nos défauts;
el dira bien souvent qu'un bel œil le consume,
ui n'eut jamais d'amour, et flatte par coutume.

ALCANDRE, *à part.*

gréable combat! que tu m'es important!
iel! qu'ai-je mérité, que tu m'assistes tant?

LE ROI.

ans rechercher, mon cœur, ces répliques frivoles,
u me peux repartir avecque deux paroles;
is, l'amour m'a blessée, et ses traits me sont doux,
[ais ils me sont venus d'un autre objet que vous;
is que tu n'aimes pas d'une façon commune
t que tu ne veux rien donner à la fortune,
u'il te faut mériter afin de t'acquérir,
ue tu veux qu'on te blesse avant que de guérir.
annis de tes discours cette frivole crainte,
abhorrerais un bien qui vient de la contrainte;
e parlant du brasier que tu ressens si peu,
e n'est pas en un fort que je porte le feu;
n'ai pas résolu d'embraser une ville,
n n'agit pas ainsi dans l'esprit d'une fille:
our la brûler d'un feu si plaisant et si beau,
faut qu'elle y consente, et tienne le flambeau.
ais je prolonge trop un discours qui te gêne;
dieu, songe à serrer ou dénouer ma chaîne;
stime, cependant, que tous mes feux sont saints,
t que c'est à l'hymen que tendent mes desseins.

(Il sort.)

ALCANDRE, *à Rosélie.*

Voilà vous assaillir de ses plus fortes armes;
Vous proposant l'hymen, un sceptre a bien des charmes:
Voilà bien de quoi mettre un esprit en souci;
L'amour est bien puissant, mais la fortune aussi.
Mon frère a reconnu le naturel des femmes;
Il sait par quel moyen on peut toucher leurs âmes:
Madame, c'est beaucoup que d'épouser un roi,
Et que de voir un monde obéir à sa loi.

ROSÉLIE.

Ne présidé-je plus à votre âme asservie?
Dieux! par quel accident
Êtes-vous devenu, chère âme de ma vie,
De son rival son confident?

ALCANDRE.

Et par quel accident l'éclat qui l'environne,
Ne peut-il vous toucher?
Si l'amour vous peut faire haïr une couronne,
Il est un dangereux archer.

ROSÉLIE.

Ah! ne me laissez point en cette crainte extrême,
Ne songeons point au roi;
Le dessein qui vous fait parler contre vous-même
Me feroit armer contre moi.

ALCANDRE.

Il a pris votre cœur, il y met son image,
La mienne en doit sortir;
Et je vous l'aime mieux conseiller par courage,
Qu'avecque honte y consentir.

ROSÉLIE.

Ah dieux! j'entends ces mots de la bouche d'Alcandre;
Il soupçonne ma foi!
Cruel! donne ce fer, ma main te veut apprendre,
Si mon cœur aime rien que toi.

ALCANDRE.

Que cette feinte, ô dieux! rend mon âme contente,
Et m'ôte de souci!
Je t'aime, je t'adore, et, si tu vis constante,
Crois que je vis constant aussi.

Les aimables soupirs, les agréables larmes!
Que j'aime à t'affliger, que j'y trouve de charmes!
Alors que je t'éprouve en un si digne point,
Tu me fâcherois bien de ne te fâcher point.

ROSÉLIE.

Si mes jours durent trop, si tu veux m'ôter l'âme,
Cruel, soupçonne-moi d'avoir changé de flamme;
Pour plaire à ton désir ce bras me suffira,
Il punira ton crime, et me justifira.

ALCANDRE.

Tu m'offenses, mon cœur, je te crois si fidèle
Qu'on ne peut l'être plus, que tu n'es pas plus belle.

ROSÉLIE.

Me voyant si rebelle aux passions du roi,
Tu peux bien là-dessus t'assurer de ma foi.

ALCANDRE.

Si je voyois, mon cœur, revivre sur la terre
Les maîtresses du dieu qui lance le tonnerre,
Et faire à tout le monde adorer leurs appas,
Leurs charmes les plus doux ne me toucheroient pas.

Quoi que le sort m'offrît sur la terre ou sur l'onde,
Je préfère tes yeux à l'empire du monde.
Ne cédons point, mon âme, à ces fausses clartés,
Notre flamme est réelle, et ce sont vanités;
Ce qui n'est pas encore, un instant le peut faire,
Il nous peut élever au trône de mon frère;
L'or peut ceindre nos fronts suivant l'ordre des ans:
Mais ne souhaitons point des fardeaux si pesans;
Pourvu qu'à mon ardeur ta passion réponde,
Je suis roi, je suis dieu, je suis maître du monde.

ROSÉLIE.

S'il te souvient toujours des vœux que tu me fais,
Crois que nos passions auront de beaux effets;
Pourvu que ton ardeur à la mienne réponde,
Je suis reine, déesse, et maîtresse du monde.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(EN DALMATIE.)

LA REINE, PARIS, ARGANT, SUITE *de la reine.*

LA REINE.

Depuis notre départ de ce bord étranger,
De ce bord où préside un esprit si léger,
Nous avons vu dix fois sur le rivage more,
Et rougir et pâlir le beau teint de l'Aurore;
Et mon front seulement est peint d'une couleur
Qui ne s'effacera qu'avecque ma douleur;
Que n'ai-je déjà fait, en l'ardeur qui m'enflamme,
A ce perfide roi vomir le sang et l'âme!
Ma main, ma propre main lui percera le flanc,

Je mangerai son cœur, et je boirai son sang;
Et, lorsque des pays de ce lâche monarque
J'aurai fait un désert sans nom et sans remarque,
Quand on aura pavé tous les chemins de corps,
Qu'on nommera ces lieux la province des morts,
Mes bras seront lassés, ma douleur soulagée,
J'aurai puni le traître, et je serai vengée.
Mais je n'attends, Pâris, ce bonheur que de toi,
Que je ferai dans peu mon époux et mon roi.

PARIS.

Il n'est si glorieux en la céleste bande
Qui ne fît vanité d'une faveur si grande,
Et je n'ai point en moi les rares qualités
Qui méritent le bien que vous me souhaitez.
Je ne puis concevoir une faveur pareille,
Sans que mon jugement démente mon oreille;
Et, songeant seulement à votre intention,
Je crois représenter la fable d'Ixion.

ARGANT, *à part.*

Quelle humeur frénétique égale sa folie?
Ce malheur nous provient de cette Rosélie.
Dieux! est-il insensible à ce rare bonheur?
Comme j'ai plus d'esprit, que n'ai-je autant d'honneur!

LA REINE.

Pâris, exerce ailleurs cette bouche éloquente;
Tu n'as pas à fléchir une orgueilleuse amante;
Je te crois sans pareil entre les plus parfaits:
Que tu le sois ou non, c'est assez, tu me plais.

PARIS.

Le peu que j'ai de bon, je le veux reconnaître
Seulement pour louer vos sentimens de l'être;

Mais combien verriez-vous de princes disposés
A recevoir l'honneur que vous me proposez,
Qui, propres de nature au fait d'une couronne,
Méritent mieux que moi ce que le sort me donne!

LA REINE.

Mais je veux par mon choix t'élever à ce point.

PARIS.

Madame, j'obéis et ne réplique point.

ARGANT, *à part.*

Vraiment c'est faire un coup de grande obéissance,
Qu'accepter en ces lieux une entière puissance;
Je ne demanderois que d'obéir ainsi :
Ce point-là suffiroit à borner mon souci.

PARIS.

Après cette faveur qui n'a point de seconde,
Je ferai des jaloux de tous les rois du monde;
Cet espoir seulement rend tous mes vœux contens:
Mais il faut différer ce bonheur pour un temps;
Je dois revoir mon prince avant ce mariage;
Je lui dois le récit de cet heureux voyage.
Jugez des trahisons qu'il pourroit concevoir,
Si je ne m'acquittois de ce dernier devoir.

LA REINE.

Pour un sujet pareil jamais on ne recule;
Le titre de loyal est ici ridicule,
Et tu ne dusses plus regarder de cet œil.
Un roi de qui ton bras doit creuser le cercueil.
Connois-tu bien le temps, la femme et la fortune?
Sais-tu la qualité qui leur est si commune?
Ne prenant aux cheveux ces objets inconstans,
Possible perdras-tu fortune, femme et temps.

(Elle sort en colère.)

ARGANT.

Quoi! vous n'acceptez pas ce qu'elle vous présente?
Monsieur, une couronne est-elle si pesante?
Je m'offre à soutenir la moitié de ce faix;
Ou, s'il ne vous suffit de l'offre que je fais,
Je la porterai seul, j'accepte cette peine;
Vous n'aurez qu'à cueillir les faveurs de la reine.

PARIS.

Ah! qu'elle pèseroit sur ton cerveau léger!
Tu connois mal un bien dont tu crois bien juger;
Peu savent ce qu'on souffre à régir un empire,
Et c'est pourtant un but où tout le monde aspire.
Quand nous voyons du port des navires flottans,
Pleins de riche butin, et caressés du temps,
Chacun est envieux du bonheur de leur maître,
Et, des premiers, Argant souhaiteroit de l'être:
Mais quand le vent combat contre les matelots,
Qu'il leur faut aplanir des montagnes de flots,
Que l'orage fait naître une nuit sans étoiles,
Fend le flanc des vaisseaux et déchire les voiles,
Il faut être assisté par un puissant démon
Pour ne se fâcher pas d'avoir pris le timon.
Nous envions les rois; mais, connoissant leur vie,
Nous saurions bien souvent qu'ils nous portent envie;
Beaucoup éviteroient ce qu'ils ont désiré:
Le destin médiocre est le plus assuré.
Établissant mon trône au sein de Rosélie,
Je m'exempte de soins et de mélancolie;
Et je ne puis avoir de si cuisans soucis,
Que ses moindres faveurs ne rendent adoucis.
Partons sans différer : je me sens tout de flamme;
Je meurs que je ne voi cet objet de mon âme.

ARGANT.

Et moi je meurs aussi, mais de regret de voir
Les biens et les honneurs sur nos têtes pleuvoir,
Et que vous n'ayez pas le jugement de prendre
Ce qui tombe en vos mains si vous les voulez tendre.
Comment se résoudra mon esprit furieux?
Je me croyois déjà chancelier de ces lieux.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

(EN HONGRIE.)

LE ROI, LYSANOR.

LE ROI.

Quoi! mon frère a fléchi cette beauté cruelle!
Amour les fait brûler d'une ardeur mutuelle!
Où peux-tu, Lysanor, fonder ce jugement?
Car s'ils traitent l'amour, c'est bien secrètement.

LYSANOR.

Sire, en l'extrême point où leur flamme est venue,
Il est bien malaisé qu'elle ne soit connue;
Il faut bien se contraindre en cette passion,
Et savoir bien user de la discrétion.
Cet art avec l'amour rarement se rencontre;
Souvent le trop grand soin de la cacher la montre;
N'oser ouvrir les yeux, retenir trop sa voix,
Si l'on parle d'amour, médire de ses lois;
Feindre devant le monde une froideur extrême,
Pensant tromper autrui, c'est se tromper soi-même.
Depuis qu'on est si froid, et qu'on parle si peu,
Dès lors je crois qu'on aime, et qu'on est tout de feu.

Aussi, voyant qu'Alcandre usoit de cette feinte,
Je conçus aisément qu'il avoit l'âme atteinte;
J'ai lu dedans ses yeux, j'ai ses pas épiés;
Enfin j'ai vu les nœuds dont ses bras sont liés :
Ce prince rend hommage aux yeux de Rosélie,
C'est l'unique sujet de sa mélancolie;
Mille fois qu'ils ont cru se parler sans témoins,
Ma curiosité m'a fait trahir leurs soins;
J'écoutois, en faveur d'une tapisserie,
Tout ce que leur dictoit leur douce rêverie :
Je crois qu'ils brûleront d'un brasier éternel;
Ils en ont fait cent fois un serment solennel;
Et vous auriez plutôt une roche ébranlée,
Que leur fidélité pût être violée.

LE ROI.

Lysanor, c'est beaucoup de connoître le mal:
J'y puis remédier, éloignant ce rival;
Ou, si ma guérison ne vient de ce remède,
Il faudra qu'à la fin la violence m'aide;
Ma raison m'abandonne, et jamais un amant
N'a souffert sans mourir un semblable tourment.
(Un messager du roi vient.)

LE MESSAGER.

Sire, nous avons su qu'une reine animée
Prépare contre vous une puissante armée;
On dit que son affront a ce malheur produit;
Toute notre frontière est pleine de ce bruit;
Et nous n'espérons pas surmonter cet orage,
Si votre majesté n'arme contre sa rage.

LE ROI.

Je proposois déjà de pourvoir là-dessus,
Et je ne trouve point mes sentimens déçus;

Je me figurois bien, rompant ce mariage,
Qu'elle s'alloit armer pour un second voyage;
Mais si le ciel permet ce que j'ai projeté,
J'ai de quoi retenir son animosité,
Et de quoi m'acquérir le bonheur que j'espère,
Éloignant de ces lieux l'auteur de ma misère.

(Lysanor et le messager sortent.)

Allez quérir Alcandre. Heureuse invention!
Dernier et seul espoir de mon affection!
Par toi je fléchirai cette belle inhumaine;
Elle sera sensible à l'excès de ma peine;
Elle ne pourra plus serrer que mes liens;
Elle n'aura plus d'yeux à sécher que les miens.
Depuis qu'on a perdu l'objet de ses pensées,
Les inclinations sont bientôt effacées;
Et le temps, étouffant les regrets plus cuisans,
Nous a bientôt rangés sous les objets présens;
Quelque appréhension que l'hiver fasse naître,
On s'y résout pourtant quand l'été cesse d'être;
Quand elle n'aura plus à répondre qu'à moi,
J'aurai plus de moyen. Mais il vient, je le voi.

(Alcandre vient avec Lysanor; Ogier, valet d'Alcandre, les suit.)

Vous venez partager une affaire importante
Où vos contentemens passeront votre attente,
La couronne d'hymen va ceindre votre front;
Mille petits Amours en Cythère la font;
Et celle de monarque en Dalmatie est prête
De vous donner ce titre, et d'orner votre tête.
La reine veut venger l'affront qu'elle a reçu,
Mais j'ai contre ce mal un remède conçu;
Vous pouvez de ses mains faire tomber les armes,
Assurer mon repos, et jouir de ses charmes :

Il faut vous disposer à voir sa majesté,
Pour réparer l'hymen que j'avois projeté;
Dire que ne pouvant à mes vœux satisfaire,
Pour des raisons d'état, et que nous devons taire,
En vous, je crois moi-même accepter cet honneur,
Si nous devons encor espérer ce bonheur.
J'enverrai de mes gens disposer son courage,
A ne pas rejeter cet heureux mariage;
Ici, pour m'assurer de votre affection,
Répondez seulement par l'exécution.

ALCANDRE.

Monsieur....

LE ROI.

Que serviront ces répliques frivoles?
On peint l'obéissance aveugle et sans paroles;
Contre ceux que j'ai pris tout autre avis est vain.

ALCANDRE.

Au moins, qu'en ce départ je baise votre main;
Après, espérez tout de l'entière puissance
Que vous donnent sur moi le sceptre et la naissance.

LE ROI.

Oui, la voilà ma main, mais pour vous avertir
Que c'est par ce côté que vous devez partir.

(Il sort.)

ALCANDRE, *seul avec Ogier, son valet.*

O mort! dernier recours d'un esprit misérable,
Si jamais un mortel t'éprouva favorable,
Si jamais ton secours a guéri des amans,
Je t'implore, déesse, allége mes tourmens!
N'attaque point ces cœurs que flatte la fortune,
Et que l'unique peur de tes dards importune;

Ces amans qui, plongés en des mers de plaisirs,
Possèdent tant de biens qu'ils manquent de désirs;
Pour éviter les noms d'injuste et de barbare,
Ne les traverse point en un bonheur si rare;
Viens me soustraire aux coups d'un sort injurieux,
Je ne te donnerai que des noms glorieux.
Viens, aveugle déesse, en finissant ma peine,
Ouïr les qualités de propice et d'humaine.

OGIER.

Partons, je trouverai dans mes inventions
De quoi frustrer le roi de ses prétentions;
Étouffez seulement cette mélancolie,
Et croyez que je puis.... Mais voici Rosélie.

(Rosélie paroît.)

ALCANDRE, *à Rosélie.*

Partagez les douleurs de mon esprit confus,
Bel astre de mes jours, vous ne me luirez plus.
Quelque démon jaloux a découvert nos flammes;
On sépare nos corps, pour séparer nos âmes.
Mais on espère en vain d'obtenir cet effet;
On n'ébranlera point le dessein que j'ai fait.
Qu'avec tous ses efforts la fortune me brave,
Je ne changerai point, je mourrai votre esclave.

ROSÉLIE.

Mon cœur, rends là-dessus mon esprit éclairci;
Pourquoi me laisses-tu si long-temps en souci?

ALCANDRE.

Las! sans vous affliger, vous puis-je ôter de peine?
Le roi me sacrifie au courroux d'une reine;
Il veut, pour apaiser son animosité,
Que j'aille posséder ce qu'il a rebuté :

Il faut sans différer me rendre en Dalmatie;
Êtes-vous là-dessus maintenant éclaircie?

ROSÉLIE.

Les effets sont enfin conformes à ma peur;
Je n'attendois pas mieux de sa jalouse humeur.
Pars : adieu, laisse-moi; malgré sa tyrannie,
Tu verras en mon sexe une force infinie.
Puissé-je être l'horreur des hommes et des dieux,
Si je le vois jamais que d'un œil furieux!
Toi, jouis en repos des faveurs de la reine,
Contente ce rival, n'irrite point sa haine;
Prenant le nom de roi, souviens-toi seulement
D'avoir pris autrefois celui de mon amant;
Et, quelques nouveaux nœuds dont ta main soit liée,
Fais que je ne sois pas tout-à-fait oubliée.
Adieu, séparons-nous; modère tes douleurs,
Et ne me réduis point à la honte des pleurs.

ALCANDRE, *lui tenant la main.*

Mon cœur, on nous sépare, et je puis vivre encore!
Reine de mes désirs, seul objet que j'adore,
(Elle va pour sortir.)
Écoute, mon souci, les sermens que je fais;
Entends ce mot encore, et ne m'entends jamais :
Je jure par la main qui lance le tonnerre,
Qui soutient le soleil, et qui forma la terre,
Par notre affection, par nos vœux innocens,
Et par le doux éclat de tes astres naissans,
Que je pars sans dessein de posséder la reine,
Que ce tyran m'enjoint une inutile peine.
Espérons, mon souci; conserve ton amour :
Adieu. Qu'en te perdant, ne perdé-je le jour!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, PARIS, ARGANT.

LE ROI.

Quelque orage si grand dont elle nous menace,
J'envoie un alcyon conserver la bonace.
Mon frère, en l'épousant, calmera ses transports:
Mais encor, que dit-elle en des accès si forts?

PARIS.

Sire, imaginez-vous tout ce que fait la rage
Quand elle est absolue en un jeune courage;
Les desseins qu'elle cause en de hautains esprits,
Et combien une femme est sensible au mépris.
Il n'est mal si fâcheux qu'un bon esprit n'endure:
La femme peut souffrir la plus cruelle injure,
Perdre sa liberté, voir piller ses trésors,
Avaler de la flamme, endurer mille morts;
Mais depuis qu'une fois elle croit être belle,
Elle ne peut souffrir le mépris qu'on fait d'elle;
Le temps et la raison sont alors superflus;
Cet affront est celui qui la touche le plus.
Aussi la reine meurt, enrage, désespère:

Le temps, qu'on croit tout vaincre, augmente sa colère;
Elle renverseroit et la terre et les cieux,
Afin de soulager son esprit furieux.

LE ROI.

Crois que, de quelque ardeur qu'elle soit embrasée,
Mon frère aura bientôt sa colère apaisée;
Que, le voyant pourvu de si charmans appas,
Un pareil changement ne lui déplaira pas.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(EN DALMATIE.)

ALCANDRE, OGIER *en habits de prince*; SUITE.

OGIER.

Eh bien, trouvez-vous pas mon esprit adorable?
Ce moyen sera-t-il à vos vœux favorable?
La reine aura l'amour bien avant dans le sein,
Si cette invention n'altère son dessein;
Je priserois beaucoup et ma voix et ma mine,
Si j'en pouvois toucher cette beauté divine.

ALCANDRE.

Quoi! n'estime-tu pas avoir de doux attraits?
Est-il quelque beauté qui ne cède à leurs traits?
Crois que le plus parfait n'a rien de beau qui vaille
Cet agréable port et cette heureuse taille:
S'il est certain qu'Orphée ait attiré les bois,
Ces arbres vont danser aux accens de ta voix;
N'approche pas si près de leurs écorces tendres,
Les flammes de tes yeux les réduiroient en cendre.
Qu'en ces lieux étrangers tu vas blesser de cœurs!

Il faudra que tout cède à tes charmes vainqueurs;
Tu vas faire brûler toute la Dalmatie :
Mais si l'on t'enlevoit?.... Cette peur me soucie.

OGIER.

Dieux! si l'on m'enlevoit : ô le souci plaisant!
Qui se voudroit charger d'un fardeau si pesant?

ALCANDRE.

Ogier, lorsque l'amour trouve un esprit sensible,
Ce dieu lui rend léger le faix le plus pénible;
Et, voulant acquerir un objet si charmant,
Nous ne considérons ni danger, ni tourment.

OGIER.

Il est vrai que mon corps a des charmes étranges,
Et que toute la cour me donne des louanges;
On admire mon port, si plein de majesté;
Peu d'enfans de mon âge ont si bien profité;
Pour moi, je prise peu tous ces petits Narcisses,
Dont le fard et le feu sont tous les exercices :
Le ciel en les formant fit de foibles efforts;
Ce corps seul qu'il m'a fait vaut quatre de leurs corps.
Mais que ferai-je donc, possédant tant de charmes?
La reine en sera prise, elle rendra les armes,
Aura pour mon sujet beaucoup de passion,
Et ce n'est pas le but de notre invention;
Au lieu que nous voulons emplir son cœur de glace,
Je l'emplirai de feux si je tiens votre place;
Elle agréera l'hymen qu'a le roi projeté,
Et vous avez dessein d'en être rejeté!...

ALCANDRE.

Cache ces qualités qu'en ton âme on admire,
Par-là nous obtiendrons l'effet que je désire;

Ne lui témoigne pas un esprit si charmant,
Et fais lui dès l'abord un mauvais compliment;
Tâche à ne pas montrer une humeur si polie,
Feins de tenir beaucoup de la mélancolie;
Emploie à sembler fou ta sagesse et ton soin,
C'est être sage, Ogier, qu'être fol au besoin;
Mais que tu feras mal une semblable feinte,
Et que ton naturel souffrira de contrainte!

OGIER.

Oh! je n'en doute plus, je vois trop clairement
Qu'il me tient ces propos contre son sentiment.
Ne craignez point, monsieur; cette louange est vaine,
Je sais faire le fol avecque peu de peine;
Il ne faut point beaucoup contraindre mon esprit,
Car c'est une leçon que nature m'apprit.

ALCANDRE.

Si contre mon rival tu m'obtiens la victoire,
Je tiendrai toute chose au-dessous de ta gloire,
Et verrai par mépris toute l'antiquité,
Quelque si sage esprit qu'elle nous ait vanté.
Fais si bien, cher Ogier, qu'elle nous congédie;
C'est de toi que dépend toute la comédie.

(Lysimant vient.)

Mais voici Lysimant. J'attendois ton retour;
Eh bien, que dit la reine? irons-nous à la cour?

LYSIMANT.

Elle témoigne d'être à vos vœux favorable,
Et recevoir de vous un bien incomparable;
On vous attend, monsieur, avecque passion:
Elle a fait préparer votre réception.

OGIER, *à Lysimant.*

As-tu perdu le sens dedans cette province?
Ne me connois-tu pas en ces habits de prince?
Adresse-moi ta voix, sans me regarder tant:
C'est moi qui suis Alcandre, et que la reine attend.
Que la gloire est occulte en ce siècle où nous sommes!
Ce maraud prend pour moi l'un de mes gentilshommes:
Je dois à son offense un supplice infini;
Mais étant ignorant il est assez puni.

ALCANDRE.

Tu vois d'un œil surpris ce changement de choses:
N'accuse que l'Amour de ces métamorphoses.

OGIER.

Nous ennuyons la reine, allons voir ses appas.
Qu'on ne discoure plus, et qu'on suive mes pas.

SCÈNE III.

LA REINE, UN CONSEILLER, FLORINÉE.

LA REINE.

Le sort pour m'apaiser alentit sa colère,
Ce tyran désormais est las de me déplaire;
Mon esprit irrité doit être satisfait,
Et je dois recevoir les offres qu'on me fait.
S'il est vrai que ce prince ait des charmes si rares
Qu'il donne de l'amour aux cœurs les plus barbares,
Et que le roi son frère ait des traits moins puissans,
Je ne puis résister à ses vœux innocens,
Le roi même ayant joint à sa grâce infinie
Le sceptre glorieux de la Transilvanie.
Dieux! comme la colère abaissoit ma grandeur

Quand je m'offrois pour femme à son ambassadeur!
Qu'il a su mal juger de cet honneur insigne,
Et que le refusant il en parut indigne!

LE CONSEILLER.

Madame, on suit l'instinct qu'on a reçu des cieux:
Lui seul rend notre sort ou vil ou glorieux.
Quand un mortel est né pour régir un empire,
Son inclination vers cet objet aspire;
Il viole souvent pour suivre ses desseins
Et les humaines lois, et les droits les plus saints;
D'autres souhaitent peu ces grandeurs souveraines;
Car ils ne sont pas nés pour en tenir les rênes,
Ils ne sont point touchés de cette ambition,
Un médiocre sort borne leur passion.
Mais ce grand prince arrive : agréable journée!
De toi dépend tout l'heur de notre destinée.

SCÈNE IV.

LA REINE, LE CONSEILLER, FLORINÉE,
OGIER, ALCANDRE, LYSIMANT, SUITE.

OGIER, *avec emphase.*

Gloire de l'univers, miracle de ces lieux,
Qui mérites un rang entre les demi-dieux;
Divin objet des cœurs, adorable homicide,
Plus sage que Nestor, plus vaillante qu'Alcide,
Tout cède à votre bras, et jamais les mortels
Ne dressèrent aux dieux de si dignes autels.

LA REINE.

Je demeure muette, et ne le puis entendre;
A qui dois-je parler? qui de vous est Alcandre?

OGIER.

Que les rares vertus éblouissent les sens!
Elle ressent l'effet de mes charmes puissans;
Ses yeux sont éblouis : mais tirez-moi de peine,
A qui dois-je parler? qui de vous est la reine?

LA REINE.

Les gens que vous voyez dépendent de ma loi.

OGIER.

Et ceux-ci n'ont point vu d'autre Alcandre que moi.
La fatigue et les soins en un si long voyage,
Ont peut-être amaigri mon corps et mon visage;
Je suis d'un naturel qui s'altère aisément,
Mais je reprends aussi l'embonpoint promptement;
Le vermeil revient tôt, comme tôt il s'efface;
Un repas me rendra la moitié de ma grâce.
Puis-je me déclarer à votre majesté,
Et dire que j'ai faim, sans incivilité?
La fatigue des champs m'a presque ôté l'haleine:
Du vin me plairoit fort. Excusez, grande reine.

FLORINÉE.

Amant le plus plaisant qui respire le jour!
La soif le presse plus que ne fait son amour.

LA REINE.

Commandez là-dedans qu'on serve son altesse.

OGIER.

Entrons, obligez-moi : dieux, que la faim me presse!

LE CONSEILLER.

Il lui faut préparer de l'avoine et du foin;
C'est de quoi ses pareils ont le plus de besoin.

OGIER, *en sortant, tâte le menton à Florinée devant la reine.*

Je veux beaucoup de bien à cette belle fille;
Son port est gracieux, et sa taille gentille.

FLORINÉE.

Si de son corps au mien on fait comparaison,
J'avoûrai franchement qu'il a quelque raison.

(Tous sortent, excepté la reine et Alcandre.)

LA REINE.

Est-ce là ce phénix, cet objet de louanges
Dont on m'a figuré des merveilles étranges;
Ce miroir de beautés, ce charme des esprits,
Qui sur tous les objets doit emporter le prix?

ALCANDRE.

Madame, en nos pays sa gloire est sans seconde:
Il a des ornemens prisés de tout le monde;
Et mille objets d'amour se rangeant sous sa loi,
Préféroient ses vertus aux mérites du roi.

LA REINE.

On a de mauvais yeux de le trouver aimable,
Et sa seule laideur me semble incomparable;
Le roi, dont tout le monde estime les vertus,
En possède bien peu, s'il n'en possède plus.

ALCANDRE.

Vos regards amoureux ont une force exquise,
Autant sur la raison comme sur la franchise;
S'il n'a fait admirer son esprit en ces lieux,
Blâmez de ce défaut la grâce de vos yeux.

LA REINE.

Si contre mes regards son âme est sans défense,
Que n'ont-ils sur la tienne une égale puissance?

Et s'ils ont le pouvoir d'ôter le jugement,
Comment te puis-je ouïr parler si sainement?

ALCANDRE.

Les discours étouffés me mourroient dans la bouche,
Vous me verriez muet comme l'est une souche,
Si je vous regardois d'un œil de passion,
Si j'osois espérer votre possession.

LA REINE.

Que ton maître n'est-il d'un mérite si rare!
Que le ciel t'est prodigue, et la fortune avare!
Avec sa dignité, que n'a-t-il ta vertu,
Ou que la méritant ne la possèdes-tu!

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

(EN HONGRIE.)

LE ROI, UN PAGE.

LE ROI.

Détache ton bandeau, fier tyran de nos âmes;
Pèse ma qualité, considère mes flammes;
Vois qu'entre tes sujets un roi souffre le plus,
Que j'ai cent fois reçu la honte d'un refus.
Esclave infortuné d'une de mes sujettes,
J'ai cent fois découvert mes passions discrètes;
J'ai poussé des soupirs, j'ai langui, j'ai pleuré,
J'ai ses yeux inhumains à genoux adoré,
Et je trouve toujours son cœur inexorable.
N'es-tu pas satisfait, tyran impitoyable!
Si tu n'as résolu de me priver du jour,
Change bientôt, cruel, sa haine ou mon amour.

Après avoir poussé tant d'inutiles plaintes,
Je tente une autre voie, et j'ai recours aux feintes:
Je sais qu'Alcandre seul rend mon sort malheureux,
Et qu'autant qu'elle l'aime, il en est amoureux;
S'ils s'aimoient un peu moins, deux lettres supposées
Rendroient facilement leurs âmes divisées;
L'un l'autre se croyant sous l'hymen asservis,
Je verrois mes desseins d'un doux effet suivis.
Quoi qu'il doive arriver, je sonde cette voie,
Alcandre aura dans peu la lettre que j'envoie;
Il reste de porter à cet objet charmant
Celle-ci que je viens de tracer fraîchement;
L'ingrate, la jugeant de la main de mon frère,
Croira que son hymen ne se peut plus distraire;
Qu'elle doit étouffer des inutiles feux,
Et se montrer enfin plus sensible à mes vœux.
Comme lui, receyant l'autre écrit qu'on lui porte,
Et croyant qu'il vient d'elle, et que sa flamme est morte,
Que le nœud de l'hymen l'a soumise à mon sort,
Oublîra ses appas qu'il a chéris si fort.

(Au page.)

Cours, porte cette lettre à cette âme cruelle,
Et feins d'être envoyé de mon frère vers elle;
Jure de l'avoir vu sous ce joug se ranger,
Et sonde si son cœur ne pourra point changer.

(Le roi sort. Le page prend la lettre, et va trouver Rosélie.)

SCÈNE VI.

PARIS, ARGANT.

PARIS.

Argant, quelle infortune à la mienne est pareille?
Le roi veut épouser cette jeune merveille;
Près de la reine aussi tout espoir m'est ôté,
Alcandre va jouir de sa rare beauté.

ARGANT.

Je suis aise de voir votre espérance vaine.
Je veux perdre le jour si je plains votre peine!
Le sort vous fait encor un traitement trop doux,
Et jamais le malheur ne fut mieux dû qu'à vous.
Ah! que vous savez mal connoître la fortune,
Son humeur d'obliger n'est pas trop importune;
Ce qu'elle offre une fois, elle ne l'offre plus,
Elle n'a point deux fois la honte d'un refus.

(Rosélie vient.)

PARIS.

Je vois les yeux vainqueurs qui m'ont l'âme ravie.

ROSÉLIE, *pensant être seule.*

Quel désastre ne cède à celui de ma vie!
Alcandre, aimable objet, tu n'es plus en ces lieux,
Et la lumière encore est permise à mes yeux!
Hélas! que me sert-il d'en conserver l'usage?
Puis-je espérer encor de revoir ton visage?

PARIS, *l'abordant.*

L'amour, chère beauté, vous fait rêver ainsi?

ROSÉLIE.

Oui, mais ce n'est pas vous qui causez ce souci.

PARIS.

Je suis bien délivré d'une croyance telle,
Le roi vous promettant une amour immortelle.
Il est vrai qu'autrefois, ne vous pouvant toucher,
Je m'étonnois qu'Amour fût si mauvais archer;
Je croyois justement vous blâmer d'injustice,
Quand je vous faisois seul des offres de service :
Mais depuis que le roi s'est chargé de vos fers,
Qu'à l'autel où je prie il a ses vœux offerts,
Je suis réduit au point de souffrir sans me plaindre;
Sa seule qualité m'oblige à me contraindre.
Mon esprit, toutefois, ne se peut dégager,
J'ai pour vous une amour que je ne puis changer;
Et je ne veux pour prix de ma persévérance,
Que la gloire d'aimer sans aucune espérance,
D'avoir été vaincu de vos divins attraits,
Et de faire admirer le pouvoir de leurs traits.

ROSÉLIE.

Combien que je vous plaigne en cette ardeur si forte,
Vous m'obligez pourtant de vivre de la sorte;
Et pour me témoigner que vous m'aimez ainsi,
Monsieur, laissez-moi seule entretenir ici.

(Il sort.)

ARGANT, *s'en allant.*

O des sots amoureux l'agréable modèle!
Le voilà bien payé d'une amour si fidèle.

ROSÉLIE *seule.*

Ah! que ne peux-tu voir, cher objet de mes vœux,
Avec quelles froideurs je me ris de leurs feux!
Qu'ici tu recevrois une preuve assurée

De l'étroite amitié que nous avons jurée!
Tu verrois que le roi.... mais que veut celui-ci?
(Le page entre.)

LE PAGE, *lui donnant la lettre.*

Vous le saurez, madame, et qui m'envoie ici;
Consultez ce papier.

ROSÉLIE *lit la lettre.*

Contenu de la lettre.

« N'aimez plus un ingrat, divine Rosélie,
» Qui ne sauroit briser la chaîne qui le lie;
» Un qui n'est plus à vous, un qui n'est plus à soi,
» Qui cueille des plaisirs en la couche d'une autre,
» Et qui tienne une loi
» Plus forte que la vôtre.

» Le ciel s'est offensé qu'un monarque soupire,
» Il veut que vos baisers allègent son martyre;
» Mon exemple a déjà dégagé votre foi,
» Et la nécessité qui me donne à la reine,
» Elle vous donne au roi;
» Mettez fin à sa peine.
» ALCANDRE. »

Il devoit bien chérir des charmes si puissans;
Adieu, témoignez-lui l'aise que j'en ressens.
(Le page sort.)
O le siècle divin que le siècle où nous sommes!
O la rare vertu que la vertu des hommes!
Que je dois de louanges à sa fidelité;
Qu'elle a paru puissante en la nécessité!
(Elle déchire la lettre.)
Papier, qu'il a noirci de sa main, l'infidèle,
Où j'apprends de mes maux la funeste nouvelle,

Dois-tu paroître entier devant mes yeux confus,
Toi qui viens m'annoncer que sa foi ne l'est plus?
Papier cent fois maudit, secrétaire d'un traître,
Ah! que ne puis-je ainsi disposer de ton maître?
Que ne m'est-il permis, après ce que je vois,
De faire de son cœur ce que je fais de toi?
Je cède à ces transports, et la voix m'est ravie;
Hélas! que puissent-ils m'ôter aussi la vie.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

(EN DALMATIE.)

ALCANDRE, OGIER, UN MESSAGER *du roi*, SUITE.

ALCANDRE.

O les cuisans malheurs dont mes jours sont comblés!
Dis-tu qu'ils sont déjà sous l'hymen assemblés?

LE MESSAGER.

Je fus présent moi-même à la cérémonie;
J'ai vu de ces amans l'allégresse infinie;
D'un agréable trait leurs esprits sont blessés,
Leurs regards mutuels me l'apprirent assez;
Chacun bénit leurs feux, et leur rendit hommage :
Mais ce papier, monsieur, vous dira davantage.

ALCANDRE *ouvre la lettre, et lit.*

Contenu de la lettre.

« Partagez ma bonne fortune,
» Mon frère, Rosélie a fini ses mépris;
» Un heureux mariage assemble nos esprits,
» Et la rigueur du sort ne m'est plus importune.

» Vous, possédez bientôt la reine :
» Caressons à l'envi ces objets de nos vœux,
» Et ne songeons qu'à prendre une agréable peine,
» A qui se donnera le premier des neveux.

» FERNAND. »

Et puis, assurons-nous en leur sexe perfide
Où si visiblement l'inconstance préside;
Croyons que leurs discours ouvrent leurs sentimens;
Espérons en leur foi, révérons leurs sermens!
Hélas! que ma croyance étoit mal assurée,
Quelque fidélité que nous eussions jurée!
Que j'avois mal fondé mon espoir innocent!
Que son esprit est foible, et qu'un sceptre est puissant!
La femme prise peu le titre de constante
Lorsque celui de reine est l'appât qui la tente.
Donc, ce cruel tyran de mes affections
Mesure ses plaisirs à mes intentions;
Il possède mon bien, il goûte mes délices,
Il cueille, l'inhumain, le fruit de mes services;
Ce qu'amour me donnoit, le pouvoir l'a fait sien,
Il obtient toute chose, et je n'espère rien!
Mais que me sert, hélas! cette inutile plainte?
En la fidèle ardeur dont mon âme est atteinte,
Malgré son changement, j'adore ses appas,
Le dessein que j'ai fait ne s'altérera pas.
Je relève d'un dieu plus fort que ma colère,
Je l'adorois constante, et je l'aime légère;
Je l'aimois la voyant, je l'aime sans la voir;
Je l'aimois espérant, je l'aime sans espoir.
Pesant la qualité de l'appât qui la flatte,
Je pardonne mon mal à cette belle ingrate;
Et je veux dans ses mains, malgré tant de froideur,

firmer les sermens d'une fidèle ardeur.
tons secrètement; en ce point déplorable,
respect de la reine est peu considérable.

(Il sort.)

OGIER, *s'en allant.*

enez en ces lieux cet esprit irrité,
ux! ou je suis à bout de ma principauté.
me craignoit déjà sur la terre et sur l'onde;
n'étois proposé de conquérir le monde;
néditois déjà mille nouvelles lois:
s je prévois dans peu la fin de mes exploits.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(DANS UNE CHAMBRE.)

ROSÉLIE, FLORIS.

ROSÉLIE.

Pourquoi me parles-tu de l'oublier, ce traître?
Son exemple, Floris, m'oblige-t-il de l'être?

FLORIS.

Il vous justifîra dans toute cette cour.

ROSÉLIE.

Il est vrai : mais non pas dedans celle d'Amour.
Jamais de nos sermens ce dieu ne nous dispense,
Je ne puis imiter un crime sans offense;
Et les maux que le ciel prépare à son forfait,
Je les mériterois changeant comme il a fait.
Ah! cesse d'irriter ma douleur violente,
Souffre qu'il soit volage, et que je sois constante;
Des regrets assez forts ont mon cœur assailli,
Sans y mêler encor celui d'avoir failli.

FLORIS.

Mais depuis que l'Amour nous ôte l'espérance,
Oblige-t-il encore à la persévérance?

ROSÉLIE.

Qui penses-tu blâmer des ennuis que je sens?
N'accuse que l'ingrat qui m'a charmé les sens;
L'Amour n'est pas auteur de cette perfidie;
Ce puissant dieu n'a pas son âme refroidie.
C'est bien m'entretenir de discours superflus,
Que de dire qu'Amour nous porte à n'aimer plus.

FLORIS.

Quelle fin aura donc une amour si fidèle?

ROSÉLIE.

Elle n'en aura point, puisqu'elle est immortelle.

FLORIS.

J'entendois, quel effet....

ROSÉLIE.

Ma satisfaction;
Le bien d'avoir suivi mon inclination,
De pouvoir quelque jour confondre ce volage,
Et le faire rougir de son peu de courage.
Mais quelles gens, Floris, dressent ici leurs pas?

SCÈNE II.

LES MÊMES, LYSANOR, SUITE.

LYSANOR, *présentant à Rosélie un bassin où est la couronne.*

Voyez, chaste beauté, le prix de vos appas;
Si le roi vous chérit, si son âme est sans feinte,
Et si l'intention qu'il a pour vous est sainte.
Il vous presse par moi d'accepter ce présent,
Et de flatter d'un mot son martyre cuisant.

Conservez-nous, madame, un si puissant monarque,
Ne l'abandonnez pas au pouvoir de la Parque;
Vos froideurs font en lui le plus sensible effort
Qui fit jamais résoudre un amant à la mort.

ROSÉLIE.

Le roi m'honore trop, il saura par moi-même
Comment je suis sensible à cet honneur extrême.

LYSANOR, *mettant le bassin sur une table.*

Madame, vous rendrez ce prince réjoui,
Sans autres complimens que le seul mot d'oui.

(Il sort avec sa suite.)

FLORIS.

Eh bien, refusez-vous un bonheur si sensible?
Conservez-vous encore un courage invincible?
Et ce dernier assaut ne vous peut-il dompter
Ici que la victoire est tant à redouter,
Ici qu'elle vous ôte une offre si parfaite,
Ici que la couronne honore la défaite?
Aimez, aimez ce prince, allégez son souci.

ROSÉLIE.

Adieu, retire-toi, laisse-moi seule ici.

FLORIS.

Ne considérez point cette vaine constance,
Madame, un fol refus traîne sa repentance.

(Elle sort.)

ROSÉLIE, *seule assise, et regardant la couronne.*

Pour qui dois-je incliner de deux objets puissans
Dont l'un m'ôte le cœur, l'autre éblouit mes sens?
Quel envieux démon suscite la fortune
D'offrir à mes regards sa grandeur importune?
Les charmes de l'amour ne suffisoient-ils pas?

Puis-je de tous les deux accorder les appas?
Amour! dieux, quel abus égale ma folie!
Aimerai-je toujours un ingrat qui m'oublie?
Portons ailleurs l'ardeur de nos vœux superflus:
Mais qu'aimerois-je, hélas! si je ne l'aime plus?
Sors par un tel effort de ce honteux servage,
La couronne est le prix de ce coup de courage.
Non, je préfère Alcandre aux plus rares objets,
Le roi de mes désirs vaut mieux que des sujets;
Je vis plus glorieuse en son obéissance,
Que si je possédois une entière puissance.
Oui; mais il a jugé mon destin trop heureux,
Alors qu'il présidoit à mon cœur amoureux;
Du rang de ses sujets l'ingrat m'a séparée,
Comme si le servant j'étois trop honorée;
Et pour l'heur d'obéir que je me vois ravir,
Un roi plus glorieux m'offre de me servir.
Contentons ce monarque, acceptons sa couronne,
Partageons avec lui l'éclat qui l'environne;
Otons-nous pour jamais ce brasier hors du sein,
Alcandre, cet ingrat, consent à ce dessein.
Alcandre, hélas! ce mot divertit mon envie,
Pour ne l'adorer plus, il faut perdre la vie;
Ma résolution ne se peut altérer,
Quelque espoir que lui-même ait de nous séparer.

(Floris revient.) (Elle repousse le bassin.)

FLORIS.

Un marchand étranger m'a donné cette lettre,
Et je la viens, madame, entre vos mains remettre.

ROSÉLIE, *prenant la lettre.*

Ne le puis-je pas voir?

FLORIS.

Il est encore ici.

ROSÉLIE, *lisant l'adresse.*

«Au perfide sujet de mon cuisant souci!»
(A Floris.) (Floris sort.)
Priez-le donc d'entrer. Ai-je offensé personne
Qui me doive donner ce titre qui m'étonne?
(Elle ouvre la lettre et lit.)

Contenu de la lettre.

«Donc vous m'avez manqué de foi!
» Votre âme s'est rendue,
» Et vous donnez au roi
» La faveur qui m'est due:
» Donc, ô plus rare objet qui respire le jour,
» La Fortune a vaincu l'Amour.

» Tant de travaux que j'ai soufferts
» Et ma longue tristesse.....»
(Là Alcandre entre déguisé en marchand; et Rosélie lui rend la lettre sans l'achever.)
Tiens, ce n'est pas à moi que cet écrit s'adresse.

ALCANDRE, *la lui rendant.*

On m'a chargé pourtant de faire voir ces vers
Au plus muable objet qui soit en l'univers.

ROSÉLIE, *en colère.*

Et cette occasion t'oblige à me les rendre?
Impudent, insensé!... mais, ô dieux! c'est Alcandre.
Cruel, viens-tu combler les malheurs de mes jours,
M'apprenant de ta voix tes nouvelles amours?

ALCANDRE.

Je viens de mon oreille apprendre ma misère;
Je me viens immoler à votre humeur légère;

Et faire voir mon sang aux plus perfides yeux
À qui parut jamais la lumière des cieux.

ROSÉLIE.

C'est donc aux tiens, cruel, qu'appartient cette vue,
Ame de sentiment et de foi dépourvue.

ALCANDRE.

Croyez-vous excuser votre légèreté,
Ajoutant l'injustice à l'infidélité?
Imaginez, madame, une meilleure ruse,
Mon accusation est une foible excuse.

ROSÉLIE.

Ne te devons-nous point un éloge immortel?
N'as-tu point mérité qu'on te dresse un autel?
Et qui veut désormais invoquer la constance,
Doit-il point recourir à ta seule assistance?

ALCANDRE.

Je ne prolonge point ce subtil entretien,
Ma voix cède à la vôtre, et votre cœur au mien;
Je voudrois vainement combattre de la sorte,
En fait de discourir votre sexe l'emporte;
Et malgré ma mémoire, et l'écrit que j'ai vu,
Vous ne pourriez prouver que le blâme m'est dû.
Bien! je suis odieux, et vous êtes aimable;
Vous êtes l'innocente, et je suis le coupable;
Vous méritez le prix, on me doit le trépas;
Vous aimez constamment, et je ne le fais pas.

ROSÉLIE.

Inconstant, quel sujet en ces lieux te ramène?
Es-tu déjà lassé des faveurs de la reine?

ALCANDRE.

La reine n'a pour moi que de foibles appas,
Ne me reprochez point un bien que je n'ai pas;
Je n'ai point désiré de faveurs que les vôtres,
Et ne souhaite point en avoir jamais d'autres.

ROSÉLIE, *lui donnant sa lettre.*

Ne m'as-tu pas mandé tes nouvelles amours?
Accorde tes écrits avecque tes discours.

ALCANDRE, *après avoir lu.*

Madame, je n'ai point ces paroles tracées,
J'ai toujours eu pour vous de contraires pensées;
Et je ferai paroître à vos yeux inhumains
Que jamais cet écrit n'est sorti de mes mains;
Le roi qui vous possède a supposé la lettre
Pour obtenir le bien que vous n'osiez promettre;
Je ne portai jamais la qualité d'époux,
Et n'eus jamais dessein de l'être que de vous.

ROSÉLIE.

Quoi, cet écrit est faux? cher amant! cher Alcandre!
O dieux! l'heureux discours que tu me fais entendre!
Reprends dessus mes vœux un pouvoir souverain,
Et ne me fais plus voir qu'un visage serein.

ALCANDRE.

Le puis-je avoir que triste, au mal qui me tourmente,
Vous voyant comme sœur, et non plus comme amante?
En l'état où je suis le ris m'est ennuyeux,
C'est à moi de pleurer, au roi d'être joyeux.

ROSÉLIE.

Ah! chasse de ton âme un soupçon qui m'offense,
Tu me vois telle après que devant ton absence;

Ma foi t'est conservée, elle est au même point;
Ce monarque importun ne me possède point;
Il se travaille en vain, de quelque appât qu'il use;
(Lui montrant la couronne.)
Tu peux voir ce qu'il m'offre, et ce que je refuse;
Je me ris des efforts que ces présens me font,
Et je crois plus devoir à ton cœur qu'à mon front.

ALCANDRE, *tirant une lettre de sa poche.*

Vous espérez en vain de retenir ma plainte,
Votre hymen consommé vous défend cette feinte;
J'ai su la vérité par cet écrit fatal:
Il ne me permet plus de douter de mon mal.

ROSÉLIE, *après avoir lu.*

Je ne m'étonne plus de ta fausse croyance
Puisqu'un écrit si faux causoit ta défiance;
Crois qu'il n'a jamais eu que le pouvoir de roi,
Je ne reconnois point de plus étroite loi;
Qu'il vante les faveurs qui lui sont accordées,
Il en obtient beaucoup s'il se repaît d'idées;
Que le faux nom d'époux le rende satisfait,
Mais s'il l'est de pensée, tu le seras d'effet.

ALCANDRE.

Excuse, ma déesse, une ardeur insensée,
Pour la dernière fois j'ai sondé ta pensée;
Mon absence a prouvé ta générosité,
Je ne puis plus douter de ta fidélité.
Je n'ai cru ton hymen que dans la Dalmatie,
Mon âme s'est depuis là-dessus éclaircie;
Avant que de revoir tes célestes appas,
J'ai bien su que le roi ne les possédoit pas;
Aussi je n'accusois ta passion fidèle,

Qu'à dessein seulement que tu parlasses d'elle;
Car j'ai toujours soumis tes plus rares discours,
A celui qui me dit que tu m'aimes toujours.

ROSÉLIE.

Puisqu'enfin nos esprits se sont tirés de peine,
Achève un dernier point, parle-moi de la reine;
Comment t'arriva-t-il de quitter ses pays?
(Le roi entre avec sa suite.)
Mais, dieux! voici le roi.

ALCANDRE, *se cachant derrière Rosélie.*

Tous mes soins sont trahis.

LE ROI.

Enfin, toujours constante et toujours inhumaine,
Vous ne consentez point à la fin de ma peine?

ROSÉLIE.

Sire, qu'un autre objet ait l'honneur de vos vœux;
Ne possédant qu'un cœur, je n'en puis donner deux.

LE ROI.

Si je travaille en vain, cruelle, âme de souche!
Que j'apprenne le nom de l'amant qui te touche?

ROSÉLIE, *lui donnant la lettre d'Alcandre.*

Sire, vous le verrez au bas de cet écrit.

LE ROI *lit.*

Alcandre!

ROSÉLIE.

C'est lui seul qui règne en mon esprit.

LE ROI.

Mais, puisqu'il est rangé sous les lois d'hyménée,
A qui sera qu'à moi ta beauté destinée?
Pour un autre que toi ses esprits sont blessés,
Sa lettre que tu vois te le témoigne assez.

ALCANDRE, *se montrant.*

Non, ma voix qu'elle entend témoigne le contraire;
J'ai pour elle une ardeur que rien ne peut distraire;
Hymen ne m'a jamais dessous ses lois rangé:
A ses seules beautés mon cœur s'est engagé.

LE ROI.

Ah traître! injuste objet de ma juste colère,
Est-ce là le souci que tu prends de me plaire?
Et n'espères-tu pas un cruel châtiment
Après t'être moqué de mon commandement?
Qu'on le mène, ce traître, à mes yeux détestable,
Attendre en un cachot un arrêt équitable;
Qu'il aille en cette horreur caresser les serpens,
Ce criminel auteur des pleurs que je répands,
Cet odieux sujet de ma douleur extrême,
Ce démon, ce sorcier de la beauté que j'aime!

(On emmène Alcandre. Rosélie va pour le suivre.)

LE ROI, *retenant Rosélie.*

Rosélie, où cours-tu, ma déesse?

ROSÉLIE.

Au trépas,
Si vous ne permettez que je suive ses pas.

LE ROI, *l'arrêtant.*

Arrête ici, cruelle, homicide, inhumaine,
Et donne un peu de trêve à l'excès de ma peine.
Quelle preuve de foi, quelle soumission
Peut gagner une place en ton affection?
Comment alluma-t-il cette ardeur qui te presse?
Sous quel nom, sous quel teint faut-il que je paroisse?

ROSÉLIE.

Je ne suis plus au point de juger des appas:
Sous la forme d'un dieu vous ne me plairiez pas;
Vous traversez en vain des amours si parfaites,
La mort nous guérira des maux que vous nous faites.
Adieu; n'ajoutez point à mon cruel tourment
Celui de ne pouvoir soupirer librement.

(Elle sort.)

LE ROI, *en s'en allant.*

A quoi me résoudra ma douleur furieuse?
Ne puis-je mépriser cette âme dédaigneuse?
Agréables dédains, profitable rigueur,
Si vous pouvez m'ôter son image du cœur!

SCÈNE III.

(EN HONGRIE.)

LA REINE *de Dalmatie*, FLORINÉE, *déguisées en pèlerines.*

LA REINE.

Que peux-tu concevoir, chère et sage parente,
Des secrets de mon cœur fidèle confidente?
Quelles intentions te peux-tu figurer
Me voyant en ces lieux que je dois abhorrer?
Ne crois pas qu'une amour qu'on ne puisse distraire
M'amène ici pour voir, ni le roi, ni son frère;
Que je veuille, inconnue en ce faux vêtement,
Adoucir à leurs yeux mes amoureux tourmens.
Ne t'imagine pas qu'une amoureuse rage
Ait jusques à ce point abaissé mon courage.
Si nous pouvons par l'un juger de tous les deux,

Ils ont des qualités indignes de mes vœux.
Ce brutal que j'ai vu, ce difforme Silène,
Me pouvoit moins porter à l'amour qu'à la haine,
Et, prenant son congé sans l'ouïr de ma voix,
Prévint heureusement le dessein que j'avois;
Leur aspect ne sauroit m'apporter d'allégeance,
Et je demeure ferme au désir de vengeance;
Je ne puis qu'en leur perte établir mon bonheur,
Ou je ne suivrai pas les conseils de l'honneur.
Mais avant que de faire éclater les tonnerres
Des fortes légions qu'on lève dans mes terres,
Avant que de leur sang leur pays arroser,
J'ai voulu voir l'objet qui me fait mépriser:
Jusque dedans ma cour tout le monde publie
La charmante beauté de cette Rosélie;
Et, pour voir cet honneur des plus rares objets,
Je me suis avec toi soustraite à mes sujets.
Je ne sentis jamais une ardeur de la sorte.
Allons, cherchons quelqu'un qui nous montre sa porte.
(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

(DANS LA CHAMBRE DE ROSÉLIE.)

ROSÉLIE.

Ambitieux objets! Ah! que je blâme ici
L'art de vous embellir avec tant de souci!
Quittez en me voyant cette inutile peine,
Que donne à votre esprit votre humeur folle et vaine;
Vous pensez par le fard vos attraits augmenter,
Et moi j'en userois s'il les pouvoit ôter.
(Floris vient.)
Mais que me veut Floris?

FLORIS.

Certaine pèlerine,
D'un agréable port, d'une beauté divine,
Demande à vous parler.

ROSÉLIE.

(La reine entre avec Florinée.)

Qu'elle entre. O ciel! ô dieux!
Quel éclat est pareil à celui de ses yeux?

LA REINE, *en pèlerine.*

Madame, cette voix qui court par tout le monde,
Qui porte les beaux noms sur la terre et sur l'onde,
Qui fait en un moment tant de chemins divers,
Ne parle que de vous en tout cet univers.
Elle ne vante plus la gloire des provinces;
Elle a perdu le soin d'éterniser les princes;
Les plus rares exploits se perdent sans renom;
Les plus savans esprits sont sans bruit et sans nom;
Les plus belles vertus s'exercent sans mémoire:
Elle donne ses soins à votre seule gloire,
Et jusqu'en nos pays fait passer vos attraits
Pour le plus grand effort que le ciel fit jamais.
Passant par celui-ci, j'ai souhaité la vue
De cet aimable objet dont la terre est pourvue;
J'ai ce bonheur insigne, et véritablement
Ce renom glorieux vous est dû justement;
On ne peut trop hanter une beauté si rare,
La gloire à vos attraits ne peut être qu'avare.

ROSÉLIE.

A quels termes si beaux puis-je avoir du recours,
Qui répondent si bien que vos propres discours?
Pour dignement parler de vos beautés extrêmes,

Je ne vous dois tenir que vos paroles mêmes.
Pour moi, de mes défauts je me sais défier,
Et je sais mieux rougir que me glorifier;
Désirer de me voir, quoique j'en fasse compte,
Ce n'est me faire honneur que pour me faire honte.

LA REINE.

Vous montrez que le ciel ne fit pas moins d'efforts
En créant votre esprit, qu'en formant votre corps;
Et je dois avouer, restant sans repartie,
Que votre voix n'est pas votre moindre partie.

ROSÉLIE.

Ne priserois-je pas un chef-d'œuvre des cieux,
(Timandre entre.)
Un tableau.... Mais voici qui vous prisera mieux.
(A Timandre.)
Mon frère, fermez l'œil, si vous êtes sensible,
Et ne regardez point ce miracle visible;
Fuyez, détournez-vous de cet objet vainqueur,
Ou bien vous résolvez à perdre votre cœur.

TIMANDRE, *regardant la reine.*

Que ne me donniez-vous cet avis favorable,
Avant que j'eusse vu son visage adorable?
Mon cœur vient de sortir à son premier regard,
Vous ne m'obligez plus de m'avertir si tard;
Charmante pèlerine, objet inestimable
Où le ciel fait tout voir ce qu'il a fait d'aimable,
Où s'adressent vos pas? doux charme des esprits,
Quel ennuyeux voyage avez-vous entrepris?

LA REINE.

Passant pour visiter les saints lieux d'Italie,
Nous avons entendu le nom de Rosélie;

Et l'oyant estimer, nous avons souhaité
D'avoir l'honneur de voir sa divine beauté;
Et certes, le bonheur d'avoir vu ce visage
Me fait infiniment estimer mon voyage.

TIMANDRE.

Qui pourroit de ces yeux exprimer la douceur?

LA REINE.

Donnez cette louange à cette belle sœur;
Sa divine beauté captive des monarques,
Et la mienne ne peut se vanter de ces marques;
Prisez-vous une étoile auprès de ce soleil,
Dont l'éclat est si grand qu'il n'a point de pareil?

TIMANDRE.

Comment résisterai-je à ses aimables charmes?
Ah! ma sœur, je suis pris, ma raison rend les armes.

(Pâris et Argant entrent.)

PARIS, *à Rosélie.*

Privé de vos faveurs, privé de tout espoir,
Que je ne le sois pas du bonheur de vous voir;
Je ne puis rien prétendre à vos beautés divines :
Mais beaucoup sont guéris voyant les médecines;
Le mot seul de remède a de puissans appas;
C'est beaucoup de le voir, quoiqu'on n'en use pas.

ROSÉLIE, *lui montrant la reine.*

Cet objet ne peut-il divertir vos pensées?
Ces charmes n'ont-ils pas mes beautés effacées?
Voyez, voyez, Pâris, ce miracle d'Amour,
Et méprisez la nuit quand vous voyez le jour.

PARIS, *reconnoissant la reine.*

Ah! madame, est-ce vous? quel accident vous porte
A visiter ces lieux, couverte de la sorte?

LA REINE, *à part*.

ɜe mes accidens le pire et le dernier!
ᵌis nous reconnoît : mais il faut tout nier.
(A Pâris.)
rez-vous qui je suis?

PARIS.

La plus parfaite reine
i jamais ait porté le nom de souveraine.

LA REINE.

us me connoissez mal, ce nom ne m'est point dû,
vous êtes celui que je n'ai jamais vu.

PARIS.

dissimulez point, vertueuse princesse,
portez contre moi la fureur qui vous presse,
rendrai par ma mort votre esprit adouci,
c'est pour vous venger que vous êtes ici.

LA REINE.

ne me venge point, n'étant point offensée.

ARGANT, *à Pâris*.

: quelle maladie est son âme blessée?
e a moins de raison, ne vous connoissant plus,
ıe vous n'en avez eu l'offensant d'un refus.

PARIS.

ıdame, hé! quel espoir en ces lieux vous amène?
ıel sujet vous oblige à prendre tant de peine?

ARGANT, *à Pâris*.

ɜn espérez plus rien, ses feux sont refroidis,
ıe ne connoît plus son amant de jadis.

LA REINE.

ne vous vis jamais. Dieu, quelle frénésie!

TIMANDRE.

Ah Pâris! que l'amour trouble la fantaisie!
Ma sœur vous ayant mis à ce terme fatal,
Je blâme sa rigueur, et je plains votre mal.

PARIS.

Non, monsieur, je suis sain, de sens et de courage,
Et vous ne devez pas m'outrager davantage

TIMANDRE.

Une foible raison produit votre courroux,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'amour fait des fous.

PARIS.

N'irritez point, Timandre, une juste colère,
Si l'amour fait des fous, mon bras les sait défaire.

TIMANDRE.

Vous le devez donc craindre.

PARIS.

Ah! c'est trop m'outrager,
L'honneur, malgré l'amour, m'oblige à me venger.
Sortons.

(Le roi entre avec sa suite.)

LE ROI, *retenant Pâris et Timandre.*

Où courez-vous, animés de la sorte?

PARIS.

Sire, un juste sujet à ce courroux me porte:
Timandre m'a tenu des mots injurieux,
Qui du plus modéré feroient un furieux.

LE ROI.

Qui l'oblige à ces mots?

TIMANDRE, *montrant la reine.*

Vous voyez cette belle,
Sa seule occasion cause notre querelle.

LE ROI, *voyant la reine.*

Ah ciel! en tous les lieux qu'éclaire le soleil,
Peut-on voir un objet à celui-ci pareil?
La céleste beauté! les adorables charmes!
Qu'une juste raison vous fait prendre les armes,
Et qu'un heureux espoir enflamme vos esprits,
Si ce divin objet en doit être le prix!
Que ces yeux sont charmans! qui vit jamais l'Aurore
Avoir un teint si frais sur le rivage more!
Mais c'est trop, Rosélie, estimer ses appas;
Tu ne saurois m'entendre, et ne t'offenser pas.

PARIS.

Vous dépeignant un jour la beauté de la reine
Qui vous causoit alors une agréable peine,
Mon discours refroidit votre amoureux souci:
Sire, désirez-vous nous refroidir aussi?

LE ROI.

Alors que tu me fis cet excès de louange,
Tu parlois d'une femme, et je parle d'un ange;
Si la reine avoit eu les charmes que je voi,
J'eusse chéri l'honneur de vivre sous sa loi.
Pardonne, Rosélie, et prise ce visage:
La vérité nous porte à tenir ce langage.
J'élève cette belle en un extrême point:
Mais ce qu'elle reçoit je ne te l'ôte point.
Parmi tant de trésors que l'univers assemble
On y peut bien trouver vos deux beautés ensemble.

PARIS.

Sire, si cette belle étoit d'extraction
A mériter l'honneur de votre affection?

LE ROI.

Connoissant Rosélie à mes vœux si cruelle,
Je ne pousserois plus de soupirs que pour elle.

PARIS.

Sire, adressez-lui donc vos soupirs librement,
Et ne différez point cet heureux changement.
Après l'avoir traitée avec tant d'injustice,
Ses baisers seulement seront votre supplice;
Le ciel a de tout temps votre hymen résolu,
Reconnoissez ici son pouvoir absolu.

LE ROI.

Que tu me fais languir! rends ma doute éclaircie?

PARIS.

C'est la chaste beauté qui règne en Dalmatie.

LE ROI.

O dieux! que m'as-tu dit? Beau chef-d'œuvre des cieux,
M'est-il permis ici de paroître à vos yeux?

LA REINE.

Puisqu'il n'est plus saison de céler ma naissance,
Que Pâris m'a trahie en ma reconnoissance,
Au moins il m'est permis de parler librement,
Et je vous puis, monsieur, accuser justement:
Je puis à votre humeur reprocher mon injure,
Et vous donner les noms d'ingrat et de parjure.

LE ROI, *à genoux.*

Pardonne à ce volage, adorable beauté,
Puisqu'il a reconnu son infidélité;
Les charmes de ce sein couvrent un cœur barbare,
Ou tu dois excuser un mal que je répare.
J'éteins en ta faveur ma première amitié,

Si je dois espérer d'attirer ta pitié;
A tes chastes attraits ma liberté s'engage,
Je brûle d'accomplir notre heureux mariage.
Mais qui te fait couvrir tes rares ornemens
Du nom de pèlerine et de ses vêtemens?

LA REINE.

La curiosité de voir cette merveille
Qui se peut assurer de vivre sans pareille,
Et par qui je n'étois qu'un objet de mépris,
Est l'unique sujet du travail que j'ai pris.
Mais le sort me trahit; Pâris m'a reconnue,
Et comme il a paru surpris de ma venue,
Ce seigneur le gaussant, a son courroux ému;
Ils en venoient aux mains quand nous vous avons vu.
Mais que je suis confuse en ces métamorphoses!
Dois-je croire, monsieur, ce changement des choses?
Et dois-je pas encore avoir l'esprit douteux
Après avoir reçu des affronts si honteux?
Me croyez-vous sans yeux de m'envoyer ce frère
Si dissemblable à vous; si peu digne de plaire;
Et jugiez-vous mon cœur si capable d'amour,
Que de chérir ses vœux et l'épouser un jour?

LE ROI.

Son mérite, madame, a des forces exquises;
Il a de mille cœurs asservi les franchises.
Qu'on l'amène en ces lieux, et qu'il vive content:
J'accorde à ses désirs l'objet qui lui plaît tant.

ROSÉLIE.

O bonheur sans pareil! ô prince magnanime
De rendre satisfait notre espoir légitime!

TIMANDRE.

O l'agréable jour! que ce déguisement
Nous comble tous d'honneur et de contentement!

ARGANT.

Oui, si mon maître et moi sommes hors de ce nombre.
Ayant pu tout avoir nous n'avons que de l'ombre.
Si rien que ces beautés ne rend ses vœux contens,
Il se peut assurer de coucher seul long-temps.

(Alcandre vient, amené par des gardes; Ogier le suit.)

ALCANDRE, *à la reine.*

Madame, pardonnez à l'amour sans pareille
Qu'entretient en mon cœur cette rare merveille;
Quoiqu'on m'eût obligé de vous offrir ma foi,
Je n'ai pu violer celle qu'elle a de moi.
L'homme que vous voyez a la feinte conçue,
Il parut sous mon nom et vous fûtes déçue;
Il jugeoit aisément, dans le dessein qu'il prit,
Qu'il n'étoit pas de grâce à charmer votre esprit.

OGIER.

Oh! voilà bien payer mon service fidèle!
Si mon visage est laid, au moins ma taille est belle;
Et si sa majesté parle sans fiction,
Elle a senti pour moi quelque inclination.

LA REINE, *en riant.*

Quelle dame à vos yeux ne seroit pas atteinte,
Monsieur? Je me doutai d'une pareille feinte:
Voyant la majesté de ce jeune seigneur,
Certain instinct me fit lui rendre de l'honneur.

LE ROI.

Mon frère, bénissez cette heureuse journée
Où cette belle fille à vos vœux est donnée:

Rosélie est à vous, possédez sa beauté,
Et je serai, madame, à votre majesté,
Si je dois espérer d'obtenir cette gloire,
Si des crimes passés vous perdez la mémoire.

LA REINE.

Les reproches, monsieur, sont ici superflus,
Et je veux oublier ce qui ne sera plus;
L'honneur veut que je sois à vos vœux accessible,
Afin de réparer un affront si sensible;
Je romps tous mes desseins et vous rends vos liens,
Envoyons là-dessus vers les Dalmatiens.

ALCANDRE.

Comment satisferai-je à ce plaisir extrême?
Vous me donnez, monsieur, à la beauté que j'aime.
Alcandre, glorieux entre tous les amans,
Est-il un bien pareil à tes contentemens!

LA REINE, *montrant Florinée.*

J'offre encore à Pâris cette belle parente;
Ne consentez-vous pas à l'avoir pour amante?

PARIS.

Je serois accusé de trop d'aveuglement,
Si je n'adorois pas un objet si charmant.

FLORINÉE.

Et j'aurois mérité le titre de barbare,
Si je ne chérissois une faveur si rare.

LE ROI.

Entrons ici, madame, et ne différons point
Un bien qui rend nos cœurs satisfaits de tout point;

Qu'un heureux mariage, en l'ardeur qui nous presse,
A chacun des amans accorde sa maîtresse.

(Tout le monde sort, excepté Argant et Ogier.)

ARGANT.

On ne nous comprend point en ce rang bienheureux;
Le flambeau de l'hymen ne luira que pour eux:
Ogier, que ferons-nous?

OGIER.

Si j'étois prince encore,
Je te ferois présent de quelque jeune Aurore;
J'en choisirois pour moi, nous aurions trop de bien:
Mais mon trône est à bas, et je ne suis plus rien.

FIN DE L'HEUREUSE CONSTANCE.

LES MÉNECHMES,

COMÉDIE.

1632.

NOTICE

HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR LES MÉNECHMES.

Rotrou, tout en se conformant au goût de son siècle, cherchoit la perfection de son art; et, sans se contenter des applaudissemens que lui avoient mérités ses imitations de l'espagnol, il essaya de remettre sur la scène quelques ouvrages des anciens. Son but étoit louable sans doute; mais accoutumé à copier servilement ses modèles, sans chercher à peindre les caractères et les mœurs qu'il devoit seuls étudier, il ne donna qu'une traduction littérale des *Ménechmes de Plaute*. On ne sut que bien longtemps après s'emparer d'un sujet comique, traité par les anciens, pour s'en servir comme d'un cadre dans lequel on plaçoit la peinture du siècle pendant lequel on écrivoit, ainsi que le firent Molière dans l'*Avare*, et Regnard dans le sujet qu'avoit déjà traité Rotrou.

ACTEURS.

MÉNECHME Ravi.
MÉNECHME Sosicle, frère de Ménechme Ravi.
ERGASTE, parasite.
MESSÉNIE, valet de Ménechme Sosicle.
CILINDRE, valet de cabaret.
ORAZIE, femme de Ménechme Ravi.
ÉROTIE, veuve, courtisée par Ménechme Ravi.
VIEILLARD, père d'Orazie.
UN MÉDECIN.
VALETS.

LES MÉNECHMES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERGASTE.

Me plaigne qui voudra, ma pauvreté me plaît,
Je la vois d'un bon œil tout affreuse qu'elle est;
Elle entretient chez moi les plaisirs de la vie:
Le souci des trésors touche peu mon envie.
Avoir des coffres pleins, ces biens sont superflus;
Le coffre naturel l'étant, que faut-il plus?
Je ne vois qu'à dédain ces excrémens de terre.
Je soumets toute chose à la beauté d'un verre
Où Bacchus me paroît sous un teint plus riant
Que celui du soleil n'est dessus l'orient.
Les chaînes tiennent mal un captif en servage;
On a peu de raison d'en conserver l'usage:
Ce malheur qu'on ajoute à ses afflictions,
Aiguise son esprit dans ses inventions;
La rigueur le rend pire, et plus on le tourmente,
Plus le désir qu'il a de s'échapper augmente.

Il se traîne à la porte, il lime les verroux,
Et cherche le moyen d'en arracher les clous;
Les gardes le matin ne trouvent que la place :
Ainsi le trop grand soin de l'arrêter le chasse.
Il faut d'autres liens pour retenir ses pas,
Et je n'en sache point comme les bons repas.
Il n'imagine point la liberté si chère,
Qu'on ne l'arrête bien avec la bonne chère.
Fût-il cent fois coupable et digne de la mort,
Il ne peut s'échapper en un lien si fort.
Les festins ont sur nous une puissante amorce;
Plus cette chaîne est douce, et plus elle a de force:
Un servage pareil est mon unique bien;
J'aime d'être captif en un si doux lien.
Je porte ma franchise avec beaucoup de peine,
Et je meurs si Ménechme aujourd'hui ne m'enchaîne.
Le nectar et les mets les plus délicieux
Qui puissent contenter notre goût et nos yeux,
Et chasser des esprits toute mélancolie,
Sont les aimables nœuds dont ce geôlier me lie.
O combien cette vie est contraire au souci!
Que nous boirons long-temps si je le trouve ici!
Mais je le vois qui sort.

SCÈNE II.

MÉNECHME Ravi, ERGASTE.

MÉNECHME Ravi, *regardant à sa porte demi-ouverte.*

Indomptable, insensée,
Ne t'ingère jamais d'expliquer ma pensée;
Si tout ce que je hais tu ne le veux haïr,

Si tu ne me veux pas autrement obéir,
Si tu te plais toujours d'exciter ma colère,
Jalouse, résous-toi de vivre chez ton père,
Et brisons nos liens d'un dessein mutuel;
Le veuvage est plus doux qu'un hymen si cruel.
Je ne sors pas sitôt, que tu viens à la porte
Demander où je vais, chez qui, ce que je porte;
J'épousois mon tuteur à l'instant malheureux
Que nous fûmes unis sous ce joug rigoureux,
Tant je suis obligé de te rendre de compte,
Tant ma facilité m'a procuré de honte;
Mais tu fais ton devoir, tu me dois ce tourment,
Car je t'entretenois trop délicatement.
Je t'aimois trop, jalouse; une amitié si forte
Est ce qui t'autorise à vivre de la sorte;
Mais puisque ma bonté n'a point d'autres effets,
Apprends en peu de mots le dessein que je fais:
C'est trop t'entretenir dans une humeur si vaine;
Quand je te fournirai du chanvre, de la laine,
Et des habits décens à ta condition,
Que ce soit une borne à ton ambition.
Ne porte plus les yeux que dessus ta servante.
Que désirés-tu plus afin d'être contente?
Travaille, vis paisible, et ne t'ingère plus
D'épier mes desseins par des soins superflus.

(La porte se ferme.)

Enfin elle est rentrée. O dieux! que cette femme
Est un fâcheux obstacle à ma nouvelle flamme!
Sous quel joug malheureux me trouvé-je arrêté!
Pourquoi ne puis-je plus donner ma liberté?
Un objet si charmant a mon âme blessée,
Que je n'en saurois plus divertir ma pensée:

Un de ses entretiens, un regard seulement,
Forceroit l'inconstance à l'aimer constamment.

(Montrant une épingle à cheveux en diamans.)

Que j'aurai de bonheur si ce présent la touche,
S'il m'obtient seulement un baiser de sa bouche!
Ma jalouse aujourd'hui serre mal ses joyaux :
Celui-ci que j'ai pris est du rang des plus beaux;
Aussi je le consacre à l'objet le plus rare
Qui défende aux amans la qualité d'avare.

ERGASTE, *à part.*

Son discours jusqu'ici ne me contente pas;
Toute l'amour qu'il a vaut moins qu'un bon repas.

(Haut.)

Il le faut aborder. Quoi, triste et solitaire?

MÉNECHME Ravi.

Hélas! t'étonnes-tu d'une humeur ordinaire?
Puis-je être plus joyeux au milieu du tourment?
Et mon teint n'est-il pas la couleur d'un amant?

ERGASTE.

Je suis amant aussi.

MÉNECHME Ravi.

De qui?

ERGASTE.

Des bonnes chères.
Les plus rares beautés ne me sont pas si chères,
Et je viens là-dessus chercher votre secours :
Vous m'avez fait souvent posséder mes amours.

MÉNECHME Ravi.

Et tu ne me rends point cet agréable office.

ERGASTE.

Il n'est rien que j'épargne, et rien que je ne fisse
Si je pouvois autant sur l'objet de vos vœux
Que vous pouvez, monsieur, sur celui que je veux.

MÉNECHME Ravi.

Mais ne vois-tu jamais ce soleil de mon âme?
Ne lui parles-tu point de ma nouvelle flamme?
Et n'as-tu point sondé par quelle invention
Je puis m'insinuer en son affection?

ERGASTE.

C'est l'esprit le plus froid de toutes vos maîtresses:
Je lui parle de vous, je vante vos largesses,
Je reproche à son cœur de s'échauffer si peu,
Je lui fais de votre âme un portrait tout de feu,
Je feins mille tourmens, je vous peins tout en larmes,
Je combats sa froideur de mes meilleures armes;
Mais l'ingrate se rit des contes que je fais,
Et toute autre rendroit vos désirs satisfaits;
Car je crois que jamais pour une jouissance
Mercure n'employa de si douce éloquence.
Elle ne répond rien, ou me dit seulement
Que votre affection l'oblige infiniment,
Que, demeurant toujours aux termes où vous êtes,
Elle estimera fort l'honneur que vous lui faites;
Mais que d'autres espoirs vous seroient superflus,
Et que vous perdrez tout si vous demandez plus.
Bien des femmes pourtant s'étant bien défendues,
Après un long combat enfin se sont rendues;
Et l'on tient que ce sexe, en de certains momens,
Ne peut rien refuser aux vœux de ses amans.
Ne lui reprochez point vos fidèles services,

Rendez-lui chaque jour de plus humbles offices;
Vous devez espérer et souffrir jusqu'au bout,
Puisqu'après tant de maux un moment paie tout.

MÉNECHME Ravi.

Le ciel ne vit jamais une ardeur de la sorte;
Mes biens sont épuisés des dons que je lui porte,
Et je lui vais encore offrir ce diamant
Que ma femme entre tous prisoit uniquement.

ERGASTE.

C'est bien là pour toucher cette jeune merveille,
C'est un rare moyen pour gagner son oreille.
Les présens aujourd'hui sont partout adorés;
L'Amour ne fait plus rien qu'avec des traits dorés;
Et, de quelque beauté que la vertu se vante,
L'or a bien plus d'effet sur l'esprit d'une amante.
Tout cède à son pouvoir : ce métal souverain
A brisé les verroux de cent portes d'airain;
Et le soleil jadis pour gagner ses maîtresses
Leur montroit seulement l'or de ses blondes tresses.
Les dons feront pour vous bien plus que je ne fais;
Ils sont plus éloquens que je ne fus jamais;
Et sur soi cette veuve a beaucoup de puissance,
Si vous n'en obtenez une entière licence.

MÉNECHME Ravi.

J'y dîne avecque toi.

ERGASTE.

C'est le mot que j'attends.

MÉNECHME Ravi.

Ton temps le permet-il?

ERGASTE.

Je n'ai que trop de temps.
Combien faut-il de mets et combien de bouteilles?
J'ai pour vous obéir des ardeurs sans pareilles.

MÉNECHME Ravi.

Je suis fort redevable à ton affection,
Car tu forces pour moi ton inclination.
Attends, je vois l'objet qui cause mon martyre.

SCÈNE III.

MÉNECHME Ravi, ÉROTIE, ERGASTE.

MÉNECHME Ravi, *à Érotie.*

Vous sortez justement au point qu'on vous désire;
Mais avec une grâce et des attraits si doux
Que vous me forcerez à m'éloigner de vous,
Si vous ne retenez les regards tout de flamme
Qui m'enchantent les yeux et qui m'embrasent l'âme.
Je ne puis concevoir comment chaques momens
Vous peuvent apporter de nouveaux ornemens.
Jadis vous paroissiez des plus belles du monde,
Naguère sans pareille, aujourd'hui sans seconde.
Mais le ciel voit enfin ses efforts limités,
Il ne peut qu'ajouter à vos rares beautés;
Et vous avez, madame, épuisé ses merveilles
Si l'esprit et le corps ont des douceurs pareilles,
Si ma douleur vous touche, et si vous guérissez
Un homme seulement entre tant de blessés.

ÉROTIE.

Si vous ne réservez une voix si féconde,
Vous me rendrez, monsieur, la plus vaine du monde.

Et je crois qu'aujourd'hui vous avez entrepris
De vous nuire vous-même et de m'être à mépris,
Puisque vous m'élevez en un degré de gloire
Où rien ne m'est égal, si j'ai droit de vous croire.

MÉNECHME Ravi.

Mon amour seul aspire à cette égalité;
Il est seul infini comme votre beauté.
En cet unique point vous pouvez être vaine,
De rejeter mes vœux et de causer ma peine.

ERGASTE, *à Ménechme Ravi.*

Commandez le dîner.

ÉROTIE.

J'estime infiniment
Le discours que vous dicte un esprit si charmant.
Quoi que je dissimule et que je désavoue,
Je suis femme pourtant, et j'aime qu'on me loue.

ERGASTE, *à part.*

Moi, j'aime qu'on me traite.

ÉROTIE.

Ainsi je dois aimer
Un qui sait si bien feindre et si bien estimer.

MÉNECHME Ravi.

N'êtes-vous point du rang de ces âmes faciles
Que tout le monde trouve également dociles,
En qui tous les esprits font de mêmes effets,
Qui promettent toujours et ne donnent jamais?
O dieux! que votre humeur doit être méprisée!
Que souvent ces discours ont mon âme abusée!
Telle qui me charmoit par l'appât de sa voix,
Que je croyois m'aimer autant que je l'aimois,

Dont l'inclination me paroissoit si grande
Qu'il ne me restoit plus qu'à faire la demande,
Me voyant approcher m'a repoussé la main,
Et m'a, tout en raillant, accusé d'être vain;
Avecque tout le monde elle vit tout de même,
Et quiconque la voit estime qu'elle l'aime.
Madame, que ce point me cause de souci!
Que je suis malheureux si vous vivez ainsi!

ERGASTE.

Monsieur, il est bien tard.

ÉROTIE.

Enfin cette licence
Passe une juste borne, et ce discours m'offense.
Je tiens votre amitié pour un rare bonheur,
Pourvu qu'elle demeure au terme de l'honneur,
Que mon honnêteté ne soit point offensée,
Et qu'un but vertueux borne votre pensée.
Autrement vous perdrez vos discours et vos soins,
Et me demandant plus, je vous donnerois moins.
Je ne remarque point d'action de ma vie
Qui doive autoriser votre amoureuse envie.
Si ma joyeuse humeur vous fait imaginer
Que me demandant tout je doive tout donner,
Il faut vivre autrement, me contenir, me taire,
Et ces froids entretiens prouveront le contraire.

MÉNECHME Ravi.

Bien, il me faut résoudre à souffrir constamment,
A n'amollir jamais ce cœur de diamant,
A mourir tous les jours pour de vaines chimères
Que vous font concevoir les contes de vos mères.
Que vous perdez de temps, et combien de plaisirs

Ce fantôme d'honneur dérobe à vos désirs!
Mais c'est trop irriter cette humeur obstinée;
Je laisse à vos desseins régir ma destinée.
C'est trop vous amuser d'inutiles propos;
Peut-être que le temps fera pour mon repos.
J'attends ma guérison de votre repentance;
Elle rétractera cette injuste sentence.
Cependant ce poinçon qui vous est dédié,
Aura l'heur de servir à ce poil délié;
Et je m'estimerai le plus heureux du monde
De le voir tous les jours sous cette tresse blonde
Et tous les jours touché par ces divines mains
A qui le ciel permet d'enchaîner tant d'humains.

ÉROTIE.

Quoiqu'indigne, monsieur, d'un présent de la sorte,
Puisque vous l'ordonnez, il faut que je le porte.
Qu'il est bien travaillé! j'admire sa beauté:
Tout ce que vous donnez a cette qualité.

ERGASTE.

Quand faut-il qu'il soit prêt?

MÉNECHME Ravi.

Donne ordre, ma pensée,
Qu'au retour du palais la table soit dressée;
Je reviens de ce pas, et nous dînons ici.

ÉROTIE.

Adieu, je vous attends.

ERGASTE.

Et moi, j'y dîne aussi.

SCÈNE IV.

ÉROTIE, CILINDRE.

ÉROTIE.

Cilindre?

CILINDRE.

Quoi, madame?

ÉROTIE.

Il faut que trois personnes
Trouvent un bon repas en ce que tu me donnes.
Ménechme fait un tour, et vient dans un moment.

CILINDRE.

Il n'en faut apprêter que pour dix seulement:
Pour Ménechme, pour vous, et pour son parasite,
Qui tout seul dîne autant que huit mangeurs d'élite.
Quoi qu'on puisse apprêter, je n'imagine pas
Qu'après lui vos valets fassent un bon repas.
Surtout il boit des mieux, et nous verrons merveilles
Si ce goinfre altéré gouverne les bouteilles.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNECHME Sosicle, MESSÉNIE *son valet.*

MÉNECHME Sosicle.

Confesse que le port est bien doux aux nochers
Échappés du péril, des flots et des rochers;
Et que le souvenir de la fureur de l'onde
Est une volupté qui n'a point de seconde.

MESSÉNIE.

Je trouverois encore un plaisir plus charmant
A ne s'exposer point sur ce traître élément,
A passer chez les siens le cours de ses années,
Et n'aller point ainsi tenter les destinées.
J'ai vu cent fois la mort, et les vents courroucés
Ont de mille dangers nos vaisseaux menacés;
Cent fois leur violence a déchiré nos voiles,
Cent fois ils nous ont mis au-dessus des étoiles;
Les efforts du pilote ont cent fois été vains,
Et le timon cent fois est tombé de ses mains.
Nous tournons comme l'onde à l'entour de ces îles,
Et partout nous faisons des chemins inutiles.
En toutes nous voyons des gens et des maisons,

En toutes un même air et de mêmes saisons.
Quand finira, monsieur, un si fâcheux voyage
Où vous perdez sans fruit le plus beau de votre âge?
Au lieu que vous dussiez dans un autre séjour
Donner ces jeunes ans au plaisir de l'amour.

MÉNECHME Sosicle.

L'amour n'est point si doux, ni le vent si contraire
Qu'ils m'ôtent de l'esprit la perte de mon frère.
Seul je sais quel il est, et combien il m'est cher;
Seul je sais quel instinct m'oblige à le chercher.
Le repos m'est honteux, si ma nef vagabonde
N'a fait auparavant le tour de tout le monde.

MESSÉNIE.

Que ce temps ennuîra vos parens désolés!
Depuis notre départ six ans sont écoulés.
Songez quelles douleurs ont leurs âmes atteintes;
Imaginez leurs pleurs, figurez-vous leurs plaintes.
Qu'ils maudissent de fois ce voyage hasardeux,
Où pour leur rendre un fils vous leur en ôtez deux!
Hélas! où notre nef n'a-t-elle eté portée,
Et quelle région n'avons-nous visitee?
Quel fruit esperez-vous de vos pas superflus,
Si vous cherchez en terre un homme qui n'est plus?
Apprenez le chemin qui mène chez les ombres,
Et nous l'irons tirer de ces rivages sombres
Si l'on peut repasser le chemin du trepas;
Autrement n'esperez que de perdre vos pas.

MÉNECHME Sosicle.

Si la mort a suivi son servage et ses peines,
Au moins j'en veux avoir des nouvelles certaines;

Et, ce point obtenu, j'irai chez mes parens
Bâtir un mausolée à ses mânes errans.

MESSÉNIE.

Vous verrai-je toujours dans une humeur si noire?
Avez-vous résolu de composer l'histoire?
Nous aurions mesuré le quart de l'univers,
Depuis que nous faisons tant de chemins divers.

MÉNECHME Sosicle.

Ne me présente plus cet avis salutaire;
Au lieu de me l'offrir, prends celui de te taire.
Garde que ces propos n'excitent mon courroux,
Et cesse de railler, si tu n'aimes les coups.

MESSÉNIE.

O malheureux effet de mon sort misérable,
Qui fait que mon avis n'est pas considérable!
Le silence, pourtant, m'est une étroite loi,
Et je dois l'avertir des maux que je prévoi.
Je vois bien à regret cette rive étrangère,
Lorsque je sens, monsieur, la bourse si légère;
Plus nous nous éloignons en ces bords écartés,
Plus nous nous approchons des incommodités;
Et vous n'emploîriez pas un soin moins nécessaire
A chercher de l'argent, qu'à chercher votre frère.
Nous sommes abordés chez des gens inconnus
Qui déclarent la guerre aux esprits retenus;
Ici par les plus saints Vénus est invoquée,
La volupté chérie, et la vertu moquée;
Tant de rares objets, tant de jeunes beautés,
Tiennent ici les yeux et les cœurs enchantés,
Et pour se faire aimer usent de tant de charmes
Qu'il est bien malaisé de ne rendre les armes.

Après, les biens qu'on a sont bientôt disparus;
Un Crœsus les aimant deviendroit un Irus;
Qui leur donne des vœux s'apprête des supplices,
Et la nécessité suit ces molles délices.

MÉNECHME Sosicle.

C'est assez, j'aurai soin d'éviter leurs appas;
Mais donne-moi la bourse, et ne t'éloigne pas.

MESSÉNIE.

Quoi! vous suis-je suspect?

MÉNECHME Sosicle.

Cette île est dangereuse
A ceux qui comme toi sont d'humeur amoureuse.
Une fille s'offrant, je te tiens si courtois
Que je serois trompé si tu la rejetois.
Moi, je me fâche tôt, et jamais ne supporte
Le tort que me peut faire un homme de ta sorte;
Et je ne prends l'argent que pour nous empêcher,
Toi, de me faire tort, et moi de me fâcher.

MESSÉNIE.

Vous m'avez déchargé d'un fardeau si pénible
Que j'en reçois, monsieur, un plaisir indicible;
Et si vous m'accordez le souhait que je fais,
Vous me dispenserez de le porter jamais.

SCÈNE II.

CILINDRE, MÉNECHME Sosicle, MESSÉNIE.

CILINDRE.

Je crois qu'il suffira de ces mets que je porte....
Mais, dieux! est-il si tard? Ménechme est à la porte.

Le vin est en la chambre, entrez-y seulement,
Je ne vous ferai plus attendre qu'un moment.

MÉNECHME Sosicle.

Quoi, sais-tu qui je suis?

CILINDRE.

J'aurois peu de mémoire:
J'ai cent fois eu l'honneur de vous verser à boire.

MÉNECHME Sosicle.

Et sais-tu bien mon nom?

CILINDRE.

Oui, c'est Ménechme.

MÉNECHME Sosicle.

O Dieux!
Comment peut-on déjà me connoître en ces lieux?

CILINDRE.

Ergaste vient-il pas?

MÉNECHME Sosicle.

Qui?

CILINDRE.

Votre parasite,
Dont tous les bons buveurs estiment le mérite;
Ce grand videur de plats, ce grand rinceur de pots,
Qui dans les cabarets a fondé son repos.
Ah! qu'il va triompher sur l'estime des tables,
Et qu'il vous contera de merveilleuses fables!

MESSÉNIE.

Que vous ai-je prédit?

MÉNECHME Sosicle.

Où me suis-je adressé?
Et quel plaisant discours me fait cet insensé?

CILINDRE.

Vous trouverez, monsieur, un dîner assez rare
En la diversité des mets que je prépare.

MESSÉNIE.

O le plus plaisant fou qui soit dessous les cieux!
Ami, tu te méprends : il aborde en ces lieux;
A peine la navire est encore arrêtée,
Et l'ancre n'est qu'à peine à la rive jetée.
Que veux-tu qu'il comprenne aux contes que tu fais,
Toi, qu'il ne connoît point, et qu'il ne vit jamais?

CILINDRE.

Ami, tu ne dois pas m'outrager davantage,
Ou je vais de ces plats te couvrir le visage.
Ne dis mot seulement à qui ne te dit rien:
Je ne te vis jamais, et je le connois bien.

MÉNECHME Sosicle.

Où m'aurois-tu connu?

CILINDRE.

Que vous sert cette feinte?
Je sais la passion dont votre âme est atteinte.
Érotie a sur vous un absolu pouvoir;
N'ai-je pas tous les jours l'honneur de vous y voir?
Pouvez-vous méconnoître un homme de ma sorte?
Ne vous souvient-il plus des poulets que je porte,
Et du bruit que nous fit votre chaste moitié
Lorsqu'elle découvrit votre ardente amitié?
O dieux! qu'elle me fit un insigne reproche
Quand une lettre un jour me tomba de la poche,
Et qu'elle y reconnut certaines privautés
Par qui ce rare objet tient vos sens arrêtés!

Ma fuite me sauva de mille bastonnades;
J'eus d'appréhension les épaules malades;
Et depuis, me trouvant en mille endroits divers,
Elle ne m'a su voir que d'un œil de travers.

MESSÉNIE.

Quoi, tu connois sa femme?

CILINDRE.

Oui, sa femme, Orazie,
Dont un jaloux soupçon trouble la fantaisie.
Mais va causer ailleurs, et me laisse en repos,
Car ce n'est pas à toi que je tiens ces propos;
Si tu veux discourir, cherche qui te réponde.

MESSÉNIE.

O le plus insensé de tous les fous du monde!

CILINDRE.

Ami, je pourrois bien te servir de ces plats,
Mais en une façon que tu n'espères pas.

MESSÉNIE.

Toi, je t'aurois brisé plus aisément qu'un verre,
Et du moindre regard je t'aurois mis à terre;
Mais je battrois un homme indigne de mes coups.
Je respecte mon maître, et j'épargne les fous.

CILINDRE.

Que ce maraud est vain! Quoi, Ménechme est ton maître?

MESSÉNIE.

Il l'est, et si tu veux qu'il le fasse paroître
Tu n'as qu'à le prier de parler seulement,
Et tu seras battu par son commandement.

CILINDRE.

Monsieur, il doit beaucoup à votre compagnie;
Sans vous j'aurois déjà sa vanité punie.

Que veut-il à celui qui ne le vit jamais?
Me veut-il quereller pour excroquer ces mets?

MÉNECHME Sosicle.

Toi-même t'es mépris, toi-même nous affrontes,
Et je ne comprends rien aux fables que tu contes.
Consultez-vous ici quelque savant démon,
Qui vous apprenne tout, et qui t'ait dit mon nom?
Sommes-nous abordés en quelque île enchantée
Qu'un nombre de sorciers ait jadis habitée?

MESSÉNIE.

Monsieur, n'en doutez pas, les peuples de ces bords
Sont des démons cachés sous des formes de corps.
Les mets que vous voyez sont des mets en peinture,
Et ces plats sont de l'air qui n'a que la figure;
Nos yeux sont abusés d'un fantôme mouvant;
Frappez-le mille fois, vous frapperez du vent.

CILINDRE.

N'éprouvez point sur moi de telles défiances;
Vous devez être exempt de ces vaines créances.
Vous me connoissez trop, et vous n'ignorez pas
Que je vous ai dressé de solides repas.
Mais il vous plaît, monsieur, de railler de la sorte:
J'entre et vais envoyer ma maîtresse à la porte,
Qui vous attend sans doute, et dont les complimens
Vous feront mépriser ces divertissemens.

(Il sort.)

MÉNECHME Sosicle.

Tu m'as fidèlement la vérité prédite,
Et quelque courtisane en ce logis habite.
N'importe, quelque avis dont je sois dépourvu,
Ne crains pas que je tombe en un filet prévu.

Attendons seulement : mais j'admire cet homme
Qui ne m'ayant point vu me connoît et me nomme.

MESSÉNIE.

Moi je suis étonné de cet étonnement,
Ayant vu tant d'effet de votre changement.
Nous n'avions pas quitté l'humide sein de l'onde,
Que l'on savoit ici les noms de tout le monde.
Les femmes ont des gens sur le bord de ces eaux,
Qui, sitôt qu'on arrive, entrent dans les vaisseaux,
Et s'enquêtent des noms, du pays, des richesses,
Pour les venir en hâte apprendre à leurs maîtresses;
Elles prennent alors leurs plus beaux ornemens :
Vous ne vîtes jamais des objets si charmans;
Tout cède à leurs appas; les mains les plus avares
Font des profusions pour des beautés si rares.
Leur entretien est doux, mais cette volupté
Est un chemin ouvert en la nécessité.
On voit bientôt sa joie en douleur convertie,
Et tel rit en entrant qui pleure à la sortie.

MÉNECHME Sosicle.

J'estime ton conseil, mais n'appréhende rien.

MESSÉNIE.

Je saurai qu'il est bon si vous en usez bien.

SCÈNE III.

ÉROTIE, MÉNECHME Sosicle, MESSÉNIE.

ÉROTIE.

Qu'attendez-vous, monsieur, quand la porte est ouverte,
Moi dans l'impatience, et la table couverte?
Qui vous rend si pensif et sourd à mes propos?
Le soin de vos procès trouble votre repos.

MÉNECHME Sosicle.

Dieux! le divin objet! Je me rends, Messénie,
Et ne puis résister à sa force infinie.

MESSÉNIE.

Il est vrai qu'elle est belle.

ÉROTIE.

Entrez donc, tout est prêt.

MÉNECHME Sosicle.

Que son visage est doux! que son discours me plaît!

MESSÉNIE.

Fût-elle plus charmante, et cent fois plus aimable,
Le mal que je prévois m'est bien désagréable.
Ce n'est qu'à votre argent qu'elle tend ses appas.

ÉROTIE.

Vous ne répondez rien; ne m'entendez-vous pas?

MÉNECHME Sosicle.

Quoi! me connoissez-vous?

ÉROTIE.

Monsieur, devez-vous croire
Qu'un moment vous ait pu chasser de ma mémoire?
Ne me fîrois-je plus au rapport de mes yeux?
Et ne venez-vous pas de sortir de ces lieux?

MÉNECHME Sosicle.

Madame, brisons-là ce discours inutile:
Je ne vous vis jamais, et j'aborde en cette île.

ÉROTIE.

Dieux! combien aujourd'hui son humeur a d'appas!
Et qu'il plaît à railler où sa femme n'est pas!

MÉNECHME Sosicle.

Vous vous donnez, madame, une inutile peine.

ÉROTIE.

Quoi! vous n'habitez pas cette maison prochaine?

MÉNECHME Sosicle.

Je cède à qui voudra le droit que j'y prétends :
Puisse faire le ciel périr ses habitans!

ÉROTIE.

Que cet homme est saisi d'une folie extrême!
Il renonce à son bien, et se maudit soi-même.

MÉNECHME Sosicle.

Si vous avez dessein d'attirer un amant,
Il n'y faut employer que vos yeux seulement;
Vous n'avez point besoin d'une si vaine feinte ;
Ma raison s'est rendue, et mon âme est atteinte.
L'honneur de vos baisers est un bien infini;
Et qui l'a méprisé, soi-même s'est puni.
Ne différez donc plus un bien si délectable
Dont vous favorisez un objet incapable.
O dieux! qui n'aimeroit la force de vos coups,
Et qui pourroit tenir contre des traits si doux?

ÉROTIE.

Vous reprenez toujours vos premières licences;
Mais je ne suis pas femme à souffrir ces offenses.
Je vous ai fait paroître et juré trop souvent
Que votre affection se repaissoit de vent,
Que vous entreteniez une espérance vaine,
Et que vous vous donniez une inutile peine.
Restreignez votre ardeur aux termes d'amitié;
Honorez de l'amour votre chaste moitié;
Nous serons tous contens, et dans ces deux limites
Rien ne m'empêchera de chérir vos visites.

J'estime votre humeur, et le bien de vous voir
M'est un bonheur plus grand qu'on ne peut concevoir.

MÉNECHME Sosicle.

Vos yeux se sont mépris; voyez bien mon visage.
Vous pensez à quelqu'autre adresser ce langage;
Mon cœur ne fut jamais sous l'hymen arrêté,
Et je n'ai jamais vu votre rare beauté.

ÉROTIE.

Un passe-temps si long commence à me déplaire :
N'êtes-vous pas Ménechme, et Mosque votre père?
La Sicile l'endroit où vous prîtes le jour,
Et ce lieu maintenant votre unique séjour?

MÉNECHME Sosicle.

Écoute, Messénie : ô dieux! quelle merveille!
En l'état où je suis, je doute si je veille.

ÉROTIE.

Ce poinçon n'est-il pas un présent de vos mains?
Pourquoi prolongez-vous des entretiens si vains
Quand l'heure du repas est à demi passée,
Tous les mets préparés, et la table dressée?

MESSÉNIE.

O dieux! ce passe-temps ne se peut trop louer!

MÉNECHME Sosicle, *à Messénie.*

Ne dis mot seulement, je vais tout avouer :
Éprouvons son dessein; quelques rets qu'elle dresse,
Si je m'y trouve pris, je loûrai son adresse.
(A Érotie.)
Il n'est plus temps de feindre, adorable beauté;
Vous trouvez peu d'appas en cette volupté,
Et comme je feignois à dessein de vous plaire,
Pour le même dessein je ne le dois plus faire.

Oui, je suis ce Méneclme, esclave de vos yeux,
Ces astres les plus doux qui brillent en ces lieux,
Dont l'unique douceur me conserve la vie,
Et m'anime au défaut de mon âme ravie.

ÉROTIE.

Ergaste viendra-t-il?

MÉNECHME Sosicle.

Je ne le connois pas.

ÉROTIE.

Vous m'avez avec lui commandé ce repas.

MÉNECHME Sosicle.

Il a trop demeuré.

ÉROTIE, *lui donnant le poinçon.*

Cet agréable gage,
S'il étoit émaillé, me plairoit davantage.

MÉNECHME Sosicle.

Donnez-moi seulement, j'en prendrai le souci,
Et demain au plus tard je le rapporte ici.
(A Messénie, tout bas.)
Entrons. Tiens cet argent, et m'attends au navire
Cependant que je suis cet aimant qui m'attire.
(Il sort avec Érotie.)

MESSÉNIE *seul.*

Qu'il soit sourd maintenant à mes sages propos;
Gardant ce que je tiens j'ai l'esprit en repos.
Dieux! je tremblois de peur, car il est si facile
Que pour une faveur il en rend toujours mille,
Et que, pour le plaisir d'un repas seulement,
Il nous eût mis au point de jeûner longuement.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ERGASTE.

Ergaste infortuné, depuis l'heure première
Que ton œil a joui du bien de la lumière,
Hélas! fus-tu jamais dépourvu de conseil
Jusqu'à commettre un mal à celui-ci pareil?
Être dans le palais au milieu de la foule,
Et ne prendre pas garde où Ménechme se coule;
En détourner les yeux, voir battre des laquais,
Un semblable malheur m'arriva-t-il jamais?
Que je manque d'esprit! que j'ai peu de prudence!
Tout son dessein étoit de perdre ma présence,
Et d'épargner le bien que je me promettois
De boire jusqu'au soir en l'humeur où j'étois.
Qu'il s'est bientôt défait, l'extrême diligence!
Ces laquais se battoient par son intelligence,
Et, paroissant ainsi de colère enflammés,
C'étoit contre ma faim qu'ils étoient animés;
Leur colère et leurs coups se déchargeoient sur elle,
Je portois le danger de toute leur querelle,
Et j'étois réjoui de mon propre malheur
Alors que je pensois ne l'être que du leur.

Depuis je l'ai cherché parmi toute la presse,
Mais inutilement; il est chez sa maîtresse,
Où je suis assuré qu'il ne réserve pas
Pour la faim que je sens le meilleur du repas.
Ah! que leur entretien maintenant a de charmes!
Et qu'ils trouvent à rire au sujet de mes larmes!
Mais il sort, je le vois.

SCÈNE II.

MÉNECHME Sosicle, ÉROTIE, ERGASTE.

MÉNECHME Sosicle, *tenant le poinçon.*

Demain je vous le rends;
Adieu, reposez-vous sur le soin que j'en prends.

ÉROTIE, *rentrant.*

Adieu.

MÉNECHME Sosicle.

Que cet objet occupe ma pensée!
Les agréables traits dont mon âme est blessée!
Que de propos charmans, que d'honnêtes refus!
Cède-lui, ma raison, ne lui résiste plus:
Son visage est pourvu d'inévitables charmes,
Et ses moindres attraits sont plus forts que tes armes;
Mon cœur est tout de flamme, et des sceptres offerts
Ne lui plairoient pas tant que l'honneur de ses fers.
Combien je bénirai cette heureuse journée,
Si je puis l'attirer sous les lois d'hyménée!
Car m'en promettre rien qu'à ces conditions
Seroit d'un vain espoir flatter mes passions:
J'ai par son entretien son humeur reconnue;
Jamais une beauté ne fut si retenue,

Et la seule raison qui cause mon souci,
C'est que sans me connoître elle me traite ainsi,
Jure qu'il n'est franchise à mon humeur égale,
Qu'elle tient ce poinçon de ma main libérale,
Que j'habite en ces lieux, qu'elle me connoît fort,
Qu'Orazie est ma femme et que je feins à tort:
Là je restois muet; mais avecque ces fables
Elle mêloit aussi des discours véritables,
Car elle sait mon nom et connoît mon pays.
Que cette obscurité rend mes sens ébahis!

ERGASTE, *à part.*

Il est soûl maintenant, il discourt à son aise.
Me puis-je contenter? faut-il que je me taise?
Dieux! le superbe esprit! je marche sur ses pas,
Il me voit, il m'entend et ne me parle pas!
Le faut-il aborder? quelle poignante injure
Allégera mon cœur en la faim que j'endure ?

MÉNECHME Sosicle.

Que veut cet importun?

ERGASTE.

Oui, j'ai fort mérité
Qu'aujourd'hui vous blâmiez mon importunité;
Je vous dusse épargner en l'humeur dont vous êtes,
Et je suis tout chargé des dons que vous me faites.
Vous m'avez fait dîner de mets si délicats
Que je ne fis jamais un si friand repas:
J'use aujourd'hui de vous avec trop de licence;
Vous êtes ruiné de payer ma dépense.

MÉNECHME Sosicle.

Que conte cet ivrogne?

ERGASTE.

Ah! que vous avez tort!
Pourquoi m'obligez-vous à m'enivrer si fort?
Vous deviez m'épargner, et défendre à la table
Que l'on me prodiguât un vin si delectable :
O combien de vapeurs offusquent ma raison,
Et que j'aurai de peine à trouver ma maison!

MÉNECHME Sosicle.

Adieu, suis ton chemin.

ERGASTE.

Peste de tous les hommes,
Esprit le plus méchant du séjour où nous sommes,
Peux-tu me faire ouïr ce discours, effronté?
Ne te suffit-il pas de m'avoir affronté?
Voyez quelle surprise en son visage est peinte!
Il ne se souvient pas du sujet de ma plainte!
J'ai tort de l'accuser, il m'attendoit ici,
Il n'avoit pas dessein de me quitter ainsi;
Il trouve en ma présence un bien fort délectable!
N'est-il pas vrai? réponds, infâme, détestable;
Parle, reproche-moi d'être venu trop tard;
Dis qu'un chien par malheur a dévoré ma part;
Qu'on a pour me trouver fait tout le tour de l'île,
Mais qu'on ne s'est donné qu'une peine inutile;
Dis-moi que tu n'as fait qu'un ennuyeux repas,
Que tu n'es point content quand tu ne me vois pas;
Viens me conter encor cette vaine chimère,
Infâme, dissolu, détestable adultère!
Ta femme, débordé, saura comme tu vis,
Et je lui vais conter ce que tu lui ravis.

MÉNECHME Sosicle.

De quoi vient cet ivrogne étourdir mon oreille,
Et quelle extravagance à la sienne est pareille?
Où nous conduit le sort, où sommes-nous venus?
Et que veulent ces fous à des gens inconnus?

ERGASTE.

Il est vrai que j'ai tort, je ne te puis connoître,
L'affront que j'ai reçu le fait assez paroître;
L'effet dément toujours les discours que tu fais,
Ta bourse et ton esprit ne s'accordent jamais;
On te juge, à te voir, le plus libre du monde,
Car ton humeur fardée en paroles abonde;
Ta voix n'est point avare, elle promet toujours:
Mais tu ne nous repais que de ces vains discours,
Et nous n'avons jamais éprouvé tes largesses
Lorsque nous espérions l'effet de tes promesses.
Quand on ouvre les mains, et qu'on croit tout tenir,
Quelque affaire imprévue t'empêche de venir:
On t'a volé ta bourse, ou tu l'as oubliée,
Enfin ton avarice est toujours palliée.
Qui ne te croiroit pas? Qui n'eût dit ce matin
Que tu me préparois un superbe festin,
Que tes intentions étoient sans artifices,
Et que rien ne devoit égaler nos délices ?
N'as-tu pas ordonné qu'on tînt le dîner prêt?
Et n'a-t-on pas promis d'accomplir cet arrêt?
De quoi peut-on douter après tant d'apparence,
Et qui ne te croiroit en pareille occurrence?
Je ne t'épiois point, lorsque je te suivois,
Et je dînois déjà par l'espoir que j'avois;
Nous étions au palais, où tu n'as point d'affaire,

Où tu n'avois que moi de partie adversaire,
Où ta seule avarice avoit dressé tes pas,
Où tout notre procès étoit pour un repas;
Tu tâchois d'échapper.... O la belle victoire!
Qu'un repas épargné lui procure de gloire!

MÉNECHME Sosicle.

Que de sens et d'esprit cet homme est dépourvu!
Que me conte ce fou que je n'ai jamais vu?

ERGASTE.

Tu ne m'as jamais vu?

MÉNECHME Sosicle.

Non.

ERGASTE.

Qui, moi?

MÉNECHME Sosicle.

De ma vie.

ERGASTE.

Tu ne me connois pas?

MÉNECHME Sosicle.

Et n'en ai point d'envie;
J'arrive fraîchement en ce bord étranger.

ERGASTE.

Il t'est permis de rire, à moi de me venger;
Adieu, tout l'univers ne me pourroit distraire
Du dessein que m'inspire une juste colère;
Tu te repentiras de m'avoir fait jeûner,
Et tu te souviendras d'un semblable dîner.

(Il sort.)

MÉNECHME Sosicle.

Dieux! je crois qu'à dessein cette fourbe est tissue,
Et je commence bien d'en redouter l'issue :

Que veulent tous ces gens que je ne connois pas?
Mais quelle femme encor dresse vers moi ses pas?
Fuyons sans repartir à sa moindre parole;
J'entreprendrois plutôt mille fous qu'une folle.
(Il sort.)

SCÈNE III.

ORAZIE.

Crains-tu que mon dessein soit de te retenir?
Crois que, si je te suis, tu peux bien revenir.
Va, mari débordé, caresser tes amantes,
Et redonne à tes yeux leurs lumières absentes!
Je bénirai cent fois ces objets effrontés,
J'aime ta trahison, j'aime tes voluptés;
Je veux bien que jamais le remords ne te touche,
Que tu craignes ma vue et détestes ma couche,
Que nul contentement n'égale tes plaisirs,
Et qu'on accorde tout à tes sales désirs,
Si j'obtiens ce bonheur, après tant de supplices,
Que tu rendes l'esprit au milieu des délices,
Que jamais ton objet ne se présente à moi,
Que ta mort me délivre, et dégage ma foi.
Hélas! quelle fortune égale ma misère?
Que la loi de l'hymen est une loi sévère,
Et qu'on est ennemi de son contentement
Lorsqu'à sa tyrannie on prête le serment!
Une femme promet d'endurer, de se taire,
De renoncer à soi, de vivre solitaire,
Alors qu'elle promet de craindre son époux;
Une nuit seulement est ce qu'elle a de doux.
Ses plaisirs sont finis aussitôt que la danse,
Et la seconde nuit son veuvage commence.

Depuis que son mari la tient en ses liens,
Il a bientôt repris ses chemins anciens;
Il dédaigne bientôt sa grâce et son mérite,
Pour revoir Amarante, ou Philis, ou Carite,
Et nous voyons bientôt notre bien consommé
Par l'impudique ardeur dont il est enflammé.

SCÈNE IV.

ERGASTE, ORAZIE.

ERGASTE.

Madame, en quel état vous verrons-nous réduite,
Si dans peu votre époux ne change de conduite?
On murmure partout de ses débordemens,
On rit de sa folie, et l'on plaint vos tourmens;
Il acquiert tous les jours de nouvelles maîtresses,
Il achète leur vue et leurs moindres caresses;
Une telle manie a ses sens occupé,
Qu'il aura dans un an tous vos biens dissipé.
Divertisse le ciel semblable prophétie!
Mais j'en dirois beaucoup sans nommer qu'Érotie,
Qui, sans rien accorder à ce cœur dissolu,
A sur lui toutefois un empire absolu;
Et le désir qu'il a de vaincre cette belle
Fait que sa libre humeur prodigue tout pour elle.
Encore à ce matin, j'ai vu cet inconstant
Lui donner ce poinçon que vous chérissiez tant,
Que chacun estimoit, et de qui la parure
Ajoutoit tant de grâce à votre chevelure.
Je sais bien qu'elle est sourde à ses vaines amours,
Qu'elle rit de ses vœux, mais elle prend toujours.

ORAZIE.

Hélas! tu m'avertis d'un malheur sans remède,
Il est devenu tel qu'il faut que tout lui cède;
C'est un arbre ployé qu'on ne peut redresser.
J'en ai plus de douleur que tu ne peux penser;
Mais dans ce déplaisir dont mon âme est atteinte,
Je n'ai pour tout recours qu'une inutile plainte.
J'ai bien vu ce matin, quand j'ai pris mes habits,
Qu'il avoit détourné le poinçon que tu dis,
Et je l'entendois là; mais, sitôt qu'il m'a vue,
Il a pressé le pas et détourné la vue.

ERGASTE.

Le voici qui revient.

ORAZIE.

O ciel! ô justes dieux!
Que n'offrez-vous plutôt un serpent à mes yeux!

SCÈNE V.

MÉNECHME Ravi, ORAZIE, ERGASTE.

MÉNECHME Ravi, *se croyant seul.*

Enfin cesse, Thémis, de troubler ma pensée,
L'heure que j'ai donnée est à demi passée;
Donne trêve à mes soins le reste de ce jour,
Souffre que je l'emploie en un procès d'amour.
J'aime la plus farouche et la plus inhumaine
Que je pouvois choisir pour l'objet de ma peine;
L'insensible se rit des pleurs de ses amans,
On souffre à son sujet d'inutiles tourmens;
On perd son cœur pour elle, et, si l'on se propose

D'en demander le prix, on perd aussi sa cause.
En vain pour la combattre on prend tant de souci,
Car étant la partie elle est le juge aussi.
Je ris, je l'entretiens, je vante ses mérites,
Mais je n'ose passer ces étroites limites;
J'ai de mille présens assailli sa rigueur,
Et ces foibles moyens ne touchent point son cœur.

ERGASTE, *bas à Orazie.*

Entendez-vous ces mots?

MÉNECHME Ravi.

Mais en vain on me blâme,
La dussé-je enrichir aux dépens de ma femme,
Me dût-elle réduire à la nécessité,
Je ne puis la main vide aller voir sa beauté.

ORAZIE, *le surprenant.*

C'est vivre comme il faut.

MÉNECHME Ravi.

O surprise importune!

ORAZIE.

Et nous ferons ensemble une heureuse fortune;
Voilà pour m'obliger à vous estimer fort,
C'est bien là le moyen de nous mettre d'accord.

MÉNECHME Ravi, *à part.*

O dieux! je suis perdu, quelle assez prompte ruse
En cette occasion me servira d'excuse?
(Haut.)
De quoi m'accuses-tu?

ORAZIE.

De rien, âme sans foi,
Et ton propre discours t'accuse assez sans moi.

Désavoue, effronté, cet affront qui me touche;
Jure que d'aujourd'hui tu n'as ouvert la bouche;
Reprends ma jalousie. O le parfait époux!
Que j'ai peu de raison d'exciter son courroux!
Qu'il accroît nos moyens par des peines étranges;
Que sa fidélité mérite de louanges!
Si ses vœux sont reçus et ses travaux bénis,
Il nous amassera des trésors infinis.

MÉNECHME Ravi.

Quoi! ce que je disois a ton âme abusée?
Tu manques bien d'esprit, toi qu'on tient si rusée;
L'ai-je dit sans dessein, ne te voyois-je pas
Écouter mes discours, et marcher sur mes pas?
Conserve si tu veux cette créance vaine:
Je ne parlois ainsi que pour te mettre en peine,
Que pour nourrir la peur dont ton cœur est rongé;
Et tout autre en ta place en eût ainsi jugé.
Mais quand jusqu'à ce point un esprit est malade,
Il n'est rien qu'aisément il ne se persuade.
Tu crois m'avoir surpris, quand tu m'as écouté,
Et tu tiens mes discours pour une vérité.

ERGASTE, *à Orazie.*

Oh! qu'il est assuré!

MÉNECHME Ravi, *lui faisant signe.*

Tu nourris sa colère.

ERGASTE, *à Orazie.*

Voyez que d'un clin d'œil il m'invite à me taire.

MÉNECHME Ravi.

Que dit cet insensé?

ERGASTE.

Que je suis satisfait,
M'étant si bien vengé du tour que tu m'as fait.
Exalte maintenant cette fourbe subtile;
Va faire ce discours à tous ceux de cette île;
Va te vanter partout de m'avoir fait jeûner,
Je jure maintenant de te le pardonner :
Tu n'en diras point tant que je ne le confesse,
J'en rirai le premier, quelque faim qui me presse.

MÉNECHME Ravi.

Dieux! que puis-je comprendre à de si vains propos,
Et qui porte ces gens à troubler mon repos?

ERGASTE.

Me croyois-tu d'humeur à souffrir cet outrage?
Estimois-tu qu'Ergaste eût si peu de courage?
Crois que de quelque soif que je sois embrasé,
J'ai bien de quoi l'éteindre, et je t'eusse excusé;
Mais tu ris, et tu feins de ne me pas connoître;
Quand tu t'es enivré, tu m'accuses de l'être;...
Et je me pourrois taire, étant ainsi raillé?
Il n'est si patient qui me l'eût conseillé.
J'ai parlé comme il faut de ton mauvais ménage,
Et sans quelque respect j'en dirois davantage.

ORAZIE.

Traître! qui m'étois cher plus qu'on ne peut penser,
Tu me ravis mon bien afin de m'offenser?
Il faut que je te serve à gagner tes maîtresses;
De ce qui m'appartient tu leur fais des largesses;
Je verrai mes joyaux leur servir d'ornement!
C'est là trahir sa femme assez ouvertement.
Ne dois-je point aussi faire ton ambassade?

Ne désires-tu point que je les persuade?
Oui, je veux épargner les pas de tes valets,
Et je leur porterai moi-même tes poulets:
Je déclare la guerre à leur humeur farouche,
Je prendrai le souci de les mettre en ta couche;
Après j'irai partout publier ta vertu:
Est-ce assez t'obliger? m'en remercîras-tu?

MÉNECHME Ravi.

Enfin c'est trop long-temps choquer ma patience,
Parle plus clairement ou garde le silence:
Que t'ai-je fait?

ORAZIE.

Tu m'as....

MÉNECHME Ravi.

Quoi?

ORAZIE.

Volé mon poinçon.

MÉNECHME Ravi.

Érotie en veut un de la même façon,
Et renverra le tien au plus tard dans une heure.

ORAZIE.

Pouvoit-il rencontrer une excuse meilleure?
Pourquoi l'as-tu porté sans m'en donner avis?
Je ne m'ingère point de prêter tes habits;
Je chéris ce que j'ai, j'en use, j'en dispose,
Et crois ne devoir point me mêler d'autre chose:
Que ne vis-tu de même?

MÉNECHME Ravi.

A quoi tant de souci?
De ce pas si tu veux je le rapporte ici.

ORAZIE.

C'est parler sagement, et si tu ne l'apportes
Tu rentreras bien tard ou tu rompras les portes.

MÉNECHME Ravi, *entrant chez Érotie.*

Je reviens, attends-moi.

(Il sort.)

ERGASTE.

Madame, de quel prix
Récompenserez-vous le souci que j'ai pris?
Laissez-vous sans loyer un si digne service?

ORAZIE.

Je le reconnoîtrai par un semblable office,
Et te rendrai le bien qu'aujourd'hui tu me fais,
Si je puis découvrir qu'on te vole jamais.

(Elle sort.)

ERGASTE.

Je suis donc en danger de longuement attendre,
Car ne possédant rien que me pourroit-on prendre?
Il faudroit relever d'une sévère loi,
Pour mourir d'un larcin qu'on auroit fait chez moi.
Où faut-il maintenant que mon espoir se fonde?
Je suis à cette fois le plus confus du monde.
Que puis-je, malheureux, espérer désormais?
Ménechme n'est pas homme à me traiter jamais.
J'avois tort d'irriter un esprit si sensible;
A des gens qui n'ont rien la vengeance est nuisible.
La faim est bien plus dure à porter qu'un affront,
Et je devois bien plus à mes dents qu'à mon front.
Adieu, chère maison! adieu, toute ma joie!...
Mais on ouvre, c'est lui, passons qu'il ne me voie.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ÉROTIE, MÉNECHME Ravi.

MÉNECHME Ravi.

Ayez de moi, madame, un meilleur sentiment,
L'amour n'a pas si fort troublé mon jugement;
S'il me devoit réduire à ce point de manie,
Je me dégagerois de sa force infinie.
Mais j'ai des yeux encor pour voir ce que je fais,
Je sais que de ce pas j'arrive du palais :
On se propose en vain de tromper ma mémoire,
Ce que je n'ai point fait, je ne le saurois croire.

ÉROTIE.

Vous ne l'avez pas pris pour le faire émailler?

MÉNECHME Ravi.

Que vous êtes savante en l'art de vous railler!
Si vous avez porté la qualité d'épouse,
Figurez-vous l'humeur d'une femme jalouse;
Et que, si je ne rends ce poinçon que j'ai pris,
La mienne tous les jours m'étourdira de cris;
Exemptez-moi des bruits de cette femme avare,
Je vous en promets un plus exquis et plus rare.

ÉROTIE.

Monsieur, je n'entends rien à ces jeux déplaisans,
Ne m'importunez plus, et gardez vos présens.
Votre joyeuse humeur s'est assez exercée,
D'autres soins maintenant m'occupent la pensée;
Adieu.

(Elle rentre chez elle.)

MÉNECHME Ravi.

Madame, un mot!... O rigoureux destin!
Q'un astre infortuné m'éclaire ce matin!
O ciel! que nous devons révérer ta justice,
Et que tu me punis d'un sévère supplice!
Où me dois-je adresser, que dois-je devenir?
Quel avis faut-il prendre, et quel chemin tenir?
Chacun me traite en fou, tout le monde me raille,
On me ferme la porte en quelque part que j'aille;
Tout conspire à venger le vol que j'ai commis:
Il me faut là-dessus consulter mes amis.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNECHME Sosicle, ORAZIE.

MÉNECHME Sosicle.

Combien je perds de pas à chercher Messénie!
Il n'a rien en horreur tant que ma compagnie;
Il ne s'estime serf qu'alors qu'il suit mes pas,
Il est en liberté quand il ne me voit pas;
Il sait tout, il a tout, et j'ai peu de prudence
D'honorer un captif de tant de confidence;
Je connois son humeur, et suis mauvais devin
S'il ne s'ensevelit maintenant dans le vin.

ORAZIE, *venant à sa porte, et apercevant Ménechme.*

Il revient, je l'avise....

MÉNECHME Sosicle.

Auparavant qu'il sorte...

ORAZIE.

Et je dois à mes cris ce poinçon qu'il rapporte.

MÉNECHME Sosicle.

Les objets doubleront, il verra deux soleils,
En moi seul il verra deux Ménechmes pareils;

Il perd entre les pots tout souci de me suivre,
Il y passe les jours, et n'en sort jamais qu'ivre.

ORAZIE.

Homme le plus brutal qui respire en ces lieux,
Oses-tu désormais te montrer à mes yeux?
Ma plainte, déloyal, est-elle légitime
Maintenant que tu tiens la preuve de ton crime?

MÉNECHME Sosicle.

Quel crime? que veux-tu?

ORAZIE.

Qu'il parle effrontément!
Le confessera-t-il? rougit-il seulement?

MÉNECHME Sosicle.

De quoi m'accuses-tu?

ORAZIE.

Dieux! l'impudence extrême!
J'ai bien tort, et je suis le seul objet qu'il aime.

MÉNECHME Sosicle.

S'il est vrai que mon cœur brûle pour tes appas,
C'est d'un brasier si doux que je ne le sens pas.

ORAZIE.

Je te crois sans jurer, traître, infâme, adultère,
Il faut ne rien valoir pour ne te pas déplaire;
La vertu n'a jamais ton esprit arrêté,
Ta haine est une preuve à mon honnêteté;
Et si je te causois quelque amoureuse envie,
Je m'examinerois, j'accuserois ma vie;
Mon honneur, ce me semble, auroit quelque défaut,
Je ne me croirois pas comporter comme il faut.

MÉNECHME Sosicle.

Quel monstre de folie en cette île préside!
Qu'il auroit fait de peine à la valeur d'Alcide!
Qu'il l'eût bien empêché d'éterniser son nom,
Et qu'il eût obligé la haine de Junon!
Qu'on trouve ici de fous, que cet hydre a de têtes,
Et que j'aurai de mal à vaincre tant de bêtes!

ORAZIE.

Je me dois affranchir de semblables tourmens,
Et j'ai trop enduré de tes déportemens;
J'abhorre cet hymen, et souhaite un veuvage
Qui te mette en repos, et m'ôte de servage.
Lors, je ne pourrai plus traverser tes plaisirs :
Si j'obtiens ce bonheur, suis tes sales désirs;
De mon lit, chaste et saint, fais une couche infâme,
Donne à qui te plaira la place de ta femme;
Tu pourras en repos goûter ses privautés,
Je ne troublerai point tes sales voluptés;
Rien ne t'empêchera d'obliger une amante,
Tu seras bien heureux, et je serai contente.

MÉNECHME Sosicle.

Adieu, tu m'étourdis des contes que tu fais,
Je ne te connois point, et ne te vis jamais.

ORAZIE.

O dieux! quand finira le cours de ma misère?
Presse le pas, Décie, appelle ici mon père,
Qu'il entende ma plainte, et de quelle façon
Il feint être insensé pour m'ôter ce poinçon.

MÉNECHME Sosicle.

Quoi! ce poinçon est tien?

ORAZIE.

Oui. Que peux-tu répondre,
Et quels témoins faut-il afin de te confondre?

MÉNECHME Sosicle.

Nul, que la vérité.

ORAZIE.

Comme il est assuré!
Ton larcin n'est donc pas assez bien avéré?
Ah! si je m'affranchis d'une loi si fatale,
Qu'au séjour des damnés vivante je dévale
Si jamais sous l'hymen mon cœur est arrêté,
Si jamais sous ce joug je rends ma liberté.

MÉNECHME Sosicle.

Quoi! je suis ton mari? que je plains ta manie!

ORAZIE.

Voyez de ce gausseur l'impudence infinie.
Il ne me connoît pas!

MÉNECHME Sosicle.

Non, si je me connoi.

ORAZIE.

Et ce vieillard qui vient?

MÉNECHME Sosicle.

Aussi peu comme toi.

SCÈNE II.

LE VIEILLARD, MÉNECHME Sosicle, ORAZIE.

LE VIEILLARD.

Il faut donc que toujours les importunes flammes
De la dissension désunissent vos âmes?
Ne verra-t-on jamais vos esprits satisfaits?
Ne goûterez-vous point les douceurs de la paix?
Ne respectez-vous point le nœud qui vous assemble,
Et serez-vous toujours deux ennemis ensemble?
Jadis vous témoigniez tant de conformités,
Lorsqu'un vœu mutuel joignit vos libertés;
Quel sujet maintenant cause cette discorde?
Dessus quel accident faut-il qu'on vous accorde?

ORAZIE.

Hélas! retirez-moi de l'injuste pouvoir
D'un mari que j'abhorre, et que je ne puis voir;
Le plus indigne époux du séjour où nous sommes,
L'opprobre de ces lieux, et la peste des hommes.
Je ne puis plus souffrir ses mépris apparens.

LE VIEILLARD.

Vous est-il arrivé de nouveaux différens?
Dois-je de vos discords être le seul arbitre?
Un autre ne peut-il se charger de ce titre?
Et ne dussiez-vous pas épargner mes vieux jours
Dont vos dissensions précipitent le cours?

ORAZIE.

Hélas! qui doit que vous, quand ce traître m'offense,
Assister votre fille et prendre sa défense?

LE VIEILLARD.

Ne t'oppose jamais à ses intentions,
Autorise toujours ses résolutions,
Et cesse d'expliquer ses pas et ses pensées
Comme tu me promis aux querelles passées;
Présente à ses regards un visage plus doux,
Ne lui témoigne point un esprit si jaloux;
Évite les sujets d'exciter sa colère,
Et qu'à tous ses desseins ta volonté défère;
Entretiens son amour par des moyens si forts:
Alors rien ne pourra vous causer ces discords,
Rien ne traversera votre heureux mariage,
Et nous verrons la paix régner en ton ménage.

ORAZIE.

Depuis que ces beautés ont touché ses esprits,
Je ne suis qu'un objet d'affronts et de mépris;
Il y perd tout son temps, il leur rit, il les vante,
Et ne me tient chez lui qu'en titre de servante.
Mais qu'il craigne un malheur si mes soupirs sont vains,
Et si vous ne voulez me tirer de ses mains.

LE VIEILLARD.

Souffre un peu cette ardeur dont son âme est atteinte:
Crois-tu que par tes pleurs elle puisse être éteinte?
Feins de ne la voir pas, cache tes déplaisirs;
Quand son amour décroît, augmente tes désirs;
Témoigne plus de feux quand les siens s'alentissent;
Réchauffe tes baisers quand les siens refroidissent;
Caresse-le de l'œil, et du nom le plus doux
Dont la femme peut voir et nommer son époux;
Parois toujours contente, et toujours enflammée;
Enfin aime-le bien, et tu seras aimée.

Les preuves d'amitié sont de puissans appas;
Et qui n'est point aimé, sans doute n'aime pas.

ORAZIE.

Que me profitera d'user de repartie?
Mon avocat m'accuse, et défend ma partie.

LE VIEILLARD.

En quoi reconnois-tu ses mauvais traitemens?
Ne t'accorde-t-il pas d'honnêtes vêtemens?
En as-tu, dans ce lieu, vu quelqu'une qui porte
Un habit plus sortable à celles de ta sorte?
Vis-tu d'une façon qu'il n'autorise pas?
Et te reproche-t-il tes jeux ou tes repas?
Te manque-t-il de gens pour soulager ta peine?
Ne te fournit-il pas du chanvre, de la laine?
Sur quoi t'a-t-il fâchée? et qu'as-tu demandé,
Que, s'il a dû le faire, il ne t'ait accordé?

ORAZIE.

O dieux! les vains discours dont vous flattez son vice!
Il ne me donne rien qu'après il ne ravisse;
Ce que j'ai le matin, le soir il le promet;
Il paye de mon bien les affronts qu'il me fait.
Ce poinçon lui gagnoit une de ses maîtresses;
Voyez si j'ai raison de blâmer ses largesses,
Et détester le nœud dont nous sommes unis,
Puisqu'il me fait souffrir des affronts infinis.

LE VIEILLARD.

Mon fils, ce nœud sacré qui joint vos destinées,
Vous doit faire autrement employer vos années;
Et la nécessité d'être unis à jamais
Doit établir chez vous le respect et la paix;
Son bien vous touche plus que l'intérêt d'une autre;

Quand vous le dissipez, vous dissipez le vôtre :
Vous relevez d'hymen, dont les sacrés arrêts,
Comme ils joignent vos corps, joignent vos intérêts.

MÉNECHME Sosicle.

Qui que tu sois, vieillard, je te jure, et j'atteste
Les divers habitans de la voûte céleste....

LE VIEILLARD.

De quoi?

MÉNECHME Sosicle.

Que ta folie est sans comparaison,
Et qu'un étrange effort a troublé ta raison.

LE VIEILLARD.

A quoi le jugez-vous?

MÉNECHME Sosicle.

Dieux! quelle extravagance!
Et que dois-je répondre au propos qu'il m'avance?

LE VIEILLARD.

Cessez de me tenir ces mots injurieux,
Ou je saurai calmer votre esprit furieux;
N'irritez pas l'humeur où la vôtre me porte;
Rendez-moi ce poinçon, et vivez d'autre sorte.

MÉNECHME Sosicle.

Comme ce bon vieillard a les sens hébêtés!
L'âge traîne après soi ces incommodités;
Son corps s'affoiblissant, son esprit fait de même,
Et je dois pardonner à sa folie extrême.
Que voulez-vous de moi? Que j'expire à vos yeux
Si je connus jamais personne de ces lieux,
S'il m'arriva jamais d'entrer en cette porte,
Et si je vous ai pris ce poinçon que je porte!

Une chaste beauté m'a prié, près d'ici,
De le faire émailler, et j'en prends le souci.
Adieu, dispensez-moi d'une vaine audience,
Et ne m'obligez plus à tant de patience.
Que la terre m'entende, et s'ouvre dessous moi,
Si je vous vis jamais et si je vous connois!

LE VIEILLARD.

O dieux! qu'entends-je ici? puis-je, après ce langage,
Croire que sa raison conserve son usage?
Qu'amour cause de trouble au cerveau le plus sain!
Il ne me connoît pas.

MÉNECHME Sosicle.

Et n'en ai pas dessein.

LE VIEILLARD.

C'est trop long-temps, mon fils, prolonger cette plainte,
Et tu nous porterois du plaisir à la plainte;
C'est trop s'entretenir d'inutiles propos:
Entrons, rends ce poinçon, et vivez en repos.

MÉNECHME Sosicle.

Enfin n'irrite plus le courroux qui m'enflamme.
Que veux-tu? dis ton nom, et quelle est cette femme?

ORAZIE.

Il n'en faut plus douter, des signes si puissans
Nous font paroître assez qu'il a perdu le sens;
Et l'altération qu'on voit en ce visage
Est d'un étrange accès un assuré présage.

MÉNECHME Sosicle, *à part.*

Il les faut confirmer en des soupçons si vains;
Je puis par ce moyen m'échapper de leurs mains.
Feignons d'être si fou que chacun d'eux m'évite,
Et que la peur des coups leur conseille la fuite.

ORAZIE.

Que son teint est changé! voyez, mon père, ô dieux!
Voyez les traits de feu qui sortent de ses yeux.

LE VIEILLARD.

Éloignons-nous de lui, son action m'étonne:
La folie est aveugle, et n'épargne personne.

MÉNECHME Sosicle, *faisant le fou.*

Perfides ennemis de mon autorité,
Vous avez trop de fois mon pouvoir irrité;
Enfin vous connoîtrez ma valeur infinie,
Et je combattrai seul toute l'Épidamnie;
Seul je subjuguerai ce superbe pays,
Et mes exploits rendront ses peuples ébahis.
Vous pleurez vainement; une mer de vos larmes
Ne divertiroit pas cet effet de mes armes.
Donnons, frappons, tuons, rangeons tout sur nos pas.
Que de sang répandu! que d'ennemis à bas!

LE VIEILLARD.

Dieux! qu'est-ce que je vois?

MÉNECHME Sosicle.

Cette affreuse sorcière
Me prive de l'honneur de leur défaite entière;
Ses magiques secrets repoussent mes efforts,
Font pencher la victoire, et raniment ces corps.
C'est contre elle qu'il faut exercer mon courage,
Malgré tous ces démons qu'elle oppose à ma rage.
Sus, chassons ces esprits de ces lieux étrangers;
Ma valeur me promet de franchir ces dangers.

LE VIEILLARD.

Ménechme, où songez-vous?

ORAZIE.

Hélas! je suis perdue.

MÉNECHME Sosicle.

Tu ne peux éviter la peine qui t'est due;
Tout le pouvoir du ciel, contraire à mon dessein,
Ne m'empêcheroit pas de te percer le sein.

ORAZIE.

O dieux! quelle folie est égale à la sienne!
Je vais chercher ici quelqu'un qui le retienne.

(Elle sort.)

MÉNECHME Sosicle.

Me dois-je contenter de ces rares effets?
La sorcière est en fuite, et ses démons défaits.
Ce cavalier armé nuit encore à ma gloire;
Il faut que sa défaite achève ma victoire.

LE VIEILLARD.

Dieux! en l'état qu'il est, dois-je attendre ses pas?
Regarde qui je suis, et ne m'approche pas.

MÉNECHME Sosicle.

Tu refuses, timide, un combat honorable;
Tu n'oses repousser ma force incomparable;
Tu trembles, tu pâlis : lâche! tu fuis en vain,
Rien ne te peut sauver des efforts de ma main.

LE VIEILLARD.

Hélas! combien son mal accroît sa violence!

MÉNECHME Sosicle.

Le ciel ne te pourroit soustraire à ma vaillance.

LE VIEILLARD.

D'où naît cet accident? ô sévère destin!
Évitons sa fureur, courons au médecin.

(Il sort.)

MÉNECHME Sosicle, *seul.*

Les dieux ont à la fin ma prière écoutée;
Ces fous qui m'ont fait fou, m'ont la place quittée.
Les agréables fous, dont les cris m'ont forcé
De feindre que comme eux j'avois l'esprit blessé!
Ils reviendront bientôt si je ne me retire:
Par des lieux écartés retournons au navire.
O dieux! en ma faveur guérissez leurs esprits,
Ou ne leur montrez pas le chemin que j'ai pris.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE VIEILLARD, *à la porte du médecin.*

Qu'il est long à venir! que je suis las d'attendre!
Et que de vains discours il me va faire entendre!
Il persuadera, si l'on veut l'écouter,
Qu'un mort par son moyen vient de ressusciter;
Qu'il a remis la jambe, ou le bras de Mercure,
Ou qu'il a guéri Mars d'une insigne blessure;
Cependant qui sauroit ce qu'il fait là-dedans,
Le verroit consulter sur quelque mal de dents.
Il descend, je le vois.

SCÈNE IV.

LE MÉDECIN, LE VIEILLARD.

LE MÉDECIN.

Dieux! qu'au siècle où nous sommes
On doit peu faire état de la santé des hommes!
Un jour peut ruiner les plus fortes santés,
Le plus sain est sujet à mille infirmités;

Nous produisons en nous les humeurs qui nous nuisent,
Et d'eux-mêmes nos corps tous les jours se détruisent.

LE VIEILLARD.

Cette destruction produit votre intérêt;
Les médecins sont mal quand personne ne l'est.
Mais quittons ce discours, et songeons au remède
D'un accident si prompt qui réclame votre aide:
(Montrant Ménechme Ravi qui entre.)
Voyez ces yeux mourans, et ce teint inégal;
Ne nous épargnez point, et soulagez son mal.

SCÈNE V.

MÉNECHME Ravi, ORAZIE, LE VIEILLARD, LE MÉDECIN, DEUX VALETS.

MÉNECHME Ravi.

Que je vis aujourd'hui sous un astre sévère,
Et que le ciel me voit d'un regard de colère!
Ah! que j'ai, malheureux, manqué de jugement
Quand j'ai souffert qu'Ergaste ait vu ce diamant!
Mais si devant ce soir je n'achève sa vie,
Je veux qu'en ce moment la mienne soit ravie.
Sa vie, ah! qu'ai-je dit? puisque je l'entretiens,
Et qu'il fût mort sans moi, ses jours sont-ils pas miens?
On sait qu'il m'étoit cher, et que ce détestable
Ne vit depuis trois ans que des mets de ma table.

LE VIEILLARD.

Il le faut aborder.

LE MÉDECIN.

L'amour, ou vos procès,
Vous ont causé, monsieur, ces violens accès.

Quelles afflictions vous sont les plus sensibles?
Le ciel a mis à tout des remèdes possibles.

MÉNECHME Ravi.

Que veut ce vieux rêveur?

LE MÉDECIN.

D'où provient ce tourment?
Est-ce devers le front qu'il est plus véhément?

MÉNECHME Ravi.

Dieux, qu'il est insensé!

LE VIEILLARD.

Voyez l'extravagance.

ORAZIE, *au médecin.*

Obligez-le, monsieur, d'une prompte ordonnance.

LE MÉDECIN.

Quels mets affecte-t-il?

ORAZIE.

Des mets trop délicats.

LE MÉDECIN.

Quelle sorte de vin boit-il à ses repas?

MÉNECHME Ravi.

Les vins les plus friands et les plus délectables.
Mais as-tu pris le soin de réformer les tables?
Que me conte ce fou? ne veut-il point savoir
Si le pain que je mange est du pain rouge ou noir,
Si j'use de poisson qui soit couvert de plumes?
Est-il si désireux de savoir mes coutumes?

LE VIEILLARD.

Eh bien! que jugez-vous de ces propos confus,
Et que lui pourrez-vous ordonner là-dessus?

LE MÉDECIN.

Est-il fort amoureux?

MÉNECHME Ravi.

Oui, de toutes les belles.
Apprends-le de ta femme, elle en sait des nouvelles.

LE MÉDECIN.

O comme il est troublé!

ORAZIE.

Vous lui pardonnez bien.

LE MÉDECIN.

Dort-il profondément?

MÉNECHME Ravi.

Oui, si je ne dois rien.

LE MÉDECIN.

C'est parler de bon sens.

MÉNECHME Ravi.

Que répondrai-je encore?

LE MÉDECIN.

Sa santé ne dépend que d'un peu d'ellébore,
Et son mal n'a pas tant altéré sa raison
Qu'il ne puisse bientôt espérer guérison.

LE VIEILLARD.

Sa douleur maintenant a moins de violence.
Vous n'eussiez pu tantôt souffrir son insolence;
En l'humeur qu'il étoit, il nous eût frappés tous;
Il nous a menacés d'un orage de coups.
Il s'étoit proposé de ruiner cette île,
Et sans toucher un homme il en a défait mille;
Ses gestes et sa voix nous saisissoient d'horreur,
Et j'ai fait sagement d'éviter sa fureur.

MÉNECHME Ravi.

Dieux, qu'est-ce que j'entends?

LE VIEILLARD.

N'as-tu pas la mémoire
D'avoir contre du vent disputé la victoire,
D'avoir menacé l'air, défait des visions?
Ne te souvient-il point de ces illusions?
Tu ne te proposois qu'horreur et que carnage,
Et tu nous as voulus immoler à ta rage.

MÉNECHME Ravi.

Et toi, te souvient-il, opprobre des mortels,
D'avoir devant mes yeux pillé sur les autels,
Fait partout abhorrer ton humeur sanguinaire,
Dévoré tes enfans, assassiné ta mère,
Empoisonné ta femme, et vendu ton pays;
Enfin d'avoir les dieux et les hommes trahis?
Est-ce là comme il faut publier ta louange?
Est-ce assez pour un fou t'avoir rendu ton change?

LE VIEILLARD.

Comme son mal s'accroît! Écoutez son discours,
Et ne différez plus d'y chercher du secours.

LE MÉDECIN.

Si je ne le guéris de cette maladie,
Il est bien malaisé qu'un autre y remédie;
Qu'on l'amène à ma chambre, et, malgré ses efforts,
Que quelqu'un de ces gens le saisissent au corps.
Je connois de ce mal la cause véritable;
En de certains accès il est plus redoutable.
Quelque sanglant ennui l'a réduit à ce point,
Et s'il n'est attaché, je n'en approche point.
(Aux deux valets.)
Allons, emportez-le.

MÉNECHME Ravi.

Dieux! dors-je, ou si je veille?
O ciel! quelle infortune à la mienne est pareille?
Dieux, hommes, animaux, qui me vient assister?
Que me veulent ces gens? où me veut-on porter?

(Il se débat avec les deux valets.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MESSÉNIE.

MESSÉNIE.

Enfin j'ai la maison à bon prix assurée;
Mon maître y peut venir, sa chambre est préparée:
Mais las! en quel état il paroît à mes yeux!
Quelle injure a-t-il faite au peuple de ces lieux?
Il le faut assister, et fendre cette presse.

MÉNECHME Ravi.

O dieux! qu'ai-je commis, que chacun me délaisse?

MESSÉNIE.

Que veut aux étrangers ce peuple injurieux?
Traîtres, n'irritez pas mon esprit furieux!
Rendez cet innocent à mes justes requêtes,
Ou craignez que mes bras ne fondent sur vos têtes.

LE VIEILLARD.

Que veut cet insensé?

LE MÉDECIN.

Secourir son pareil.

MÉNECHME Ravi.

Ah! quel heureux démon t'inspire ce conseil?
Seul sensible à mes cris, seul à mon sort propice,

Achève, cher ami, ce favorable office;
N'en épargne pas un, et suis ta passion:
L'innocence répond de ta rémission.

UN VALET, *fuyant.*

Adieu, je cède aux coups.

MESSÉNIE, *allant pour frapper le vieillard.*

Toi, dont la main hardie,
D'un coup si furieux m'a la joue étourdie...

LE VIEILLARD, *fuyant avec Orazie.*

Ah! ma fille, fuyons.

MÉNECHME Ravi, *au médecin.*

Tous les dieux vainement
Te voudroient dérober à mon ressentiment.
Ta mort sera le prix...

LE MÉDECIN, *fuyant.*

Il faut fuir, si je m'aime.

MÉNECHME Ravi, *à Messénie.*

Que je suis redevable à ta valeur extrême!
Le ciel te soit propice, et que ses déités
Te comblent de plaisirs et de prospérités.
Leur rage fût sans toi de mon sang assouvie,
Et sans toi, dans leurs mains, j'aurois perdu la vie.

MESSÉNIE.

Admirez maintenant la valeur de ce bras;
Voyez comme les coups sont ses plus doux ébats;
Comme cette canaille, à mes yeux disparue,
Évite ma fureur et me cède la rue.
Suis-je pas à propos sorti de la maison?
Et pouvois-je venir en meilleure saison?
Heureuse occasion que le ciel m'a fait naître,

Pour signaler ma force en faveur de mon maître!
Mais qui portoit ces gens à vous traiter ainsi?
De quoi se plaignoient-ils? ôtez-moi de souci.

MÉNECHME Ravi.

Deux mots te l'apprendront. Ma femme.

MESSÉNIE.

Qui?

MÉNECHME Ravi.

Ma femme.

MESSÉNIE.

Que son esprit se trouble en l'ardeur qui l'enflamme!
Ménechme, où songez-vous?

MÉNECHME Ravi.

Et qui t'a dit mon nom?

MESSÉNIE.

Dieux! l'extrême fureur qui trouble sa raison!

MÉNECHME Ravi.

Comment t'appelles-tu?

MESSÉNIE.

Mon nom est Messénie.

MÉNECHME Ravi.

Que je suis redevable à ta force infinie!
Crois que je suis sensible au bien que tu me fais,
Et que je chérirai ta mémoire à jamais.
Je publîrai partout ta force incomparable.
Adieu, que soit le ciel à tes yeux favorable.

MESSÉNIE.

Ah! je vois de son mal des signes trop puissans:
Je veux perdre le jour, s'il n'a perdu le sens.
Ne le puis-je tirer de cette rêverie?
Mon maître, tout est prêt à votre hôtellerie;

Je vous ai trop vengé de ces affronts reçus,
Ne perdez point de temps à rêver là-dessus :
Il faut rendre le calme à cet esprit malade,
Et divertir vos soins par quelque promenade
Lorsque vous aurez vu si la maison vous plaît.
O ciel! ô justes dieux! en quel état il est!

MÉNECHME Ravi.

Aurois-tu, ma raison, oublié ton usage?
Il faut que je sois fou si tout le monde est sage;
Et voyant tant de voix s'accorder en ce point,
Je commence à douter si je ne le suis point.
Ami, qui que tu sois, je ne te puis connoître;
Tu m'honores à tort du titre de ton maître;
Je ne me souviens point de t'avoir jamais vu,
Et je t'affranchirois si ce nom m'étoit dû.

MESSÉNIE.

C'est trop continuer cette feinte inutile,
Ne me croyez-vous point du peuple de cette île?
J'arrive comme vous en cette nation,
Et je n'ai point de part en leur intention;
Mais vous connoissez trop mon nom et mon servage,
J'en porte sur le dos un trop sûr témoignage.

MÉNECHME Ravi.

Dieux! qu'est-ce que j'attends?

MESSÉNIE.

C'est que votre bonté
Me délivre aujourd'hui de ma captivité.
Monsieur, prononcez-moi cet arrêt favorable:
Deux mots peuvent changer mon destin misérable.

MÉNECHME Ravi.

Sois libre, j'y consens.

MESSÉNIE.

Agréable discours!
Quel bonheur est pareil à celui de mes jours!
Usez pourtant, monsieur, de la même puissance
Que quand je dépendois de votre obéissance;
Ne m'abandonnez pas en cette nation,
Car je suis vôtre encor par inclination.
Allons au logement, que là je me décharge
De tout ce que vos mains ont commis en ma charge.

MÉNECHME Ravi.

Non, je t'attends ici.

MESSÉNIE.

Je reviens de ce pas,
Et j'apporte les clefs; ne vous éloignez pas.

(Il sort.)

MÉNECHME Ravi, *seul.*

O dieux! qu'avec plaisir j'aurois vu sa folie,
Si j'étois délivré de ma mélancolie!
Mais je ne puis forcer l'excès de mes ennuis,
Tout m'est désagréable en l'état où je suis;
En l'extrême fureur dont j'ai l'âme embrasée,
Je verserois des pleurs d'un sujet de risée.
Plus confus, et plus mort que je ne fus jamais,
Je vais chercher quelqu'un qui travaille à ma paix.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉNECHME Sosicle, MESSÉNIE.

MÉNECHME Sosicle.

Amour, il est trop vrai, ma raison s'est rendue,
Mon cœur humilié, ma franchise est perdue.
Si l'on est amoureux après tous ces effets,
J'aime, je le confesse, ou l'on n'aima jamais.
Mais l'objet que je sers auroit charmé Cythère,
Il auroit démoli les temples de ta mère,
On n'y graveroit plus son nom ni ses portraits
Si ma belle en ces lieux avoit porté ses traits.
Il faut que tout succombe à sa force infinie;
On ne lui peut jeter une œillade impunie;
Il faut oser souffrir alors qu'on l'ose voir,
Et son moindre regard vous range à son pouvoir:
Elle porte en ses yeux des traits inévitables;
Ta mère n'en a point qui soient si redoutables.

MESSÉNIE.

Tout est fait, les voici : sous ces clefs j'ai remis
Tout ce que vous aviez en ma garde commis;
Étant en liberté, je veux vivre sans peine,
Et n'avoir plus de soins.

MÉNECHME Sosicle.

As-tu l'âme bien saine?

MESSÉNIE.

J'espère toutefois avoir toujours le bien
De votre compagnie et de votre entretien.

MÉNECHME Sosicle.

Que dit cet insensé?

MESSÉNIE.

Vivant en domestique
Qui ne relève point d'un pouvoir tyrannique,
Mais de qui les devoirs et la soumission
Dépendront seulement de l'inclination.

MÉNECHME Sosicle.

D'où viens-tu concevoir de si belles idées,
Traître, combien as-tu de bouteilles vidées?
Il te faut donc attendre, et te chercher partout.
J'ai visité le port de l'un à l'autre bout,
J'ai fait dans toute l'île une recherche vaine,
Et tu passes ton temps lorsque je suis en peine?

MESSÉNIE.

Relâchez-vous sitôt votre esprit généreux;
Et vous repentez-vous de m'avoir fait heureux?
N'ai-je pas à vos yeux signalé mon courage,
Tiendrez-vous plus long-temps la valeur en servage?
Remettez-vous aux fers qui vous a délivré?

MÉNECHME Sosicle.

Apprends-moi, je te prie, où tu t'es enivré?
Est-ce là qu'on t'a vu signaler ton adresse?
As-tu battu le maître ou querellé l'hôtesse?

MESSÉNIE.

O dieux! le vain propos! Ce discours m'est-il dû
Pour le rare plaisir que je vous ai rendu?
Avec combien d'adresse et combien de colère
Vous ai-je ôté des mains d'une troupe adversaire,
Qui vous traînoit sans doute aux prisons de ces lieux?
Vous avez vu ces gens disparoître à mes yeux,
Et vous avez donné ma franchise à ma peine,
Si vous ne me flattiez d'une espérance vaine.

MÉNECHME Sosicle.

D'où vient cet insensé forger ces visions,
Et qui t'a vu paroître en ces occasions?

MESSÉNIE.

Que mon sort est propice et ma fortune heureuse!
O le maître divin! ô l'âme généreuse!
Que cet homme est pourvu de rares qualités!
Qui pourroit exprimer ses libéralités?

MÉNECHME Sosicle.

Cesse de murmurer si tu ne hais ta vie,
Et suis-moi chez l'objet dont mon âme est ravie.
O dieux! comme à propos ces astres glorieux
Viennent faire briller leur lumière à mes yeux!

SCÈNE II.

MÉNECHME Sosicle, ÉROTIE *à la porte*, MESSÉNIE.

MÉNECHME Sosicle.

Triste, confus, charmé, j'apporte ici, madame,
Un cœur qui n'est plus libre et des vœux tout de l'âme;
Quelque rare pouvoir qu'on donne à vos beautés,

Quoi qu'aient jamais produit les traits que vous jetez,
Quelque insigne froideur qui cède à vos amorces,
Cette seule défaite a signalé leurs forces;
Jamais dans un esprit on n'a vu tant de feu,
Et jamais la raison ne combattit si peu;
Vos charmes ravissans m'ont forcé de me rendre
Sans l'avoir consultée, et sans m'oser défendre.

MESSÉNIE, *à part.*

Oui son amour est grande: ô le parfait amant!
Je meure s'il sait rien après ce compliment;
Partout où nous allons, il dit la même chose;
Mais après ce discours il a la bouche close.

ÉROTIE.

J'admire fort, monsieur, ce changement soudain,
Je croyois n'être plus qu'un objet de dédain:
Et vous voyant sortir avec tant de colère,
Je ne me flattois plus de l'espoir de vous plaire.
Parlons de ce poinçon que je vous ai rendu,
Le cherchez-vous encore, où l'avez-vous perdu?

MÉNECHME Sosicle.

Il est chez un orfèvre, et dès demain j'espère
De le voir dans ce poil, si le soleil m'éclaire.
Mais que je suis confus du discours que j'entends!
Madame, exemptez-moi de rêver plus long-temps:
Sur quoi que je médite et que je m'examine,
J'ai toujours révéré votre beauté divine;
Je n'ai vu ces attraits que d'un œil amoureux,
Et que dans le respect qu'on doit avoir pour eux.

ÉROTIE.

Je ne puis que comprendre en tout cet artifice;
Mais entrons là-dedans que je vous y punisse.

(Ils sortent.)

MESSÉNIE, *seul.*

Dieux! le malheur extrême où mes jours sont réduits!
Dure condition que l'état où je suis!
Il va cueillir les fruits où son désir le porte,
Durant que je m'amuse à garder cette porte;
Il considère peu le froid ou la chaleur,
Il me croit bien partoùt et rit de mon malheur.
Sous quel astre inclément le ciel m'a-t-il fait naître?
Que n'est-il en ma place, et que ne suis-je maître?
Que le ciel eut pour moi d'aveugle aversion,
De ne me tirer pas d'une autre extraction!
Que je porte d'envie à ses bonnes fortunes!
A-t-il des qualités qui ne me soient communes?
A-t-il meilleure mine, est-il plus généreux?
Pourquoi ne suis-je pas également heureux?
S'il l'emporte sur moi, c'est d'un peu d'apparence:
Les habits seulement font notre différence;
Et pour le rare exploit que j'ai fait en ces lieux,
Le superbe qu'il est me dût voir d'autres yeux:
La valeur en ce siècle est bien mal reconnue;
Le vice va couvert et la vertu va nue.
Le monde est abruti, ses inclinations
Ne donnent plus de prix aux belles actions;
L'esprit n'a point de rang, le sort et la naissance
Donnent toute la gloire et toute la puissance.
Mais à quoi serviront ces doctes entretiens?
Que m'arrivera-t-il des discours que je tiens?
Mon sort ne peut changer, et toute ma science
Me profitera moins qu'un peu de patience.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ORAZIE *seule.*

Qu'une étrange manie a troublé ses esprits!
Il a tout fait trembler en l'humeur qui l'a pris
Avec un autre fou, dont l'aveugle assistance
L'a tiré de nos mains et de notre puissance;
Il rendra ce poinçon à l'aimable beauté
Dont les perfections ont son cœur enchanté.
Que je la reprendrai de vivre de la sorte,
Si je trouve quelqu'un qui me montre sa porte!
Et qu'elle a peu d'égard à l'infâme renom
Qui ternira sa gloire et tachera son nom!
Ses vertus paroissoient un miroir de notre âge,
La même modestie est peinte en son visage,
Et je ne croyois pas que, sans aversion,
On la pût accuser d'une lâche action.
Cependant nos maris lui donnent des visites;
Elle reçoit leurs dons, et souffre leurs poursuites;
Le mien est si touché de cet objet charmant,
Qu'avec ce qu'il me vole, il perd le jugement.
Dieux! qu'Ergaste à propos à mes yeux se présente!
Il me peut faire voir cette indiscrète amante,
Et je l'allois chercher pour cette occasion.

SCÈNE IV.

ERGASTE, ORAZIE.

ERGASTE.

Quelle peine est égale à ma confusion!
Qu'on ne me blâme plus de peu de continence:

Je suis le jeûne même, et la même abstinence;
Je n'ai vécu que d'air depuis que l'œil du jour
A pris congé de l'onde et commencé son tour;
O dieux! que l'orient est éloigné de l'Ourse,
Et que le tour du ciel est une longue course!

ORAZIE.

Ergaste, pourrois-tu me tirer de souci?
Où demeure Érotie?

ERGASTE.

Elle demeure ici.

ORAZIE, *apercevant Messénie.*

Ne m'abandonne point, je reconnois ce traître;
Vois comme il a rougi quand il m'a vu paroître.

SCÈNE V.

ORAZIE, ERGASTE, MESSÉNIE.

ORAZIE.

N'est-ce pas toi, voleur?

MESSÉNIE.

L'honnête compliment!

ORAZIE.

Qui porte les poulets et qui sers cet amant?
Toi, qu'on dit que Ménechme a toujours à sa suite,
Qui nous l'as arraché, qui nous as mis en fuite?

MESSÉNIE.

Tous les jours ma valeur a de plus beaux effets:
C'est la moindre action que je commis jamais.
J'ai profané mes bras pour un si petit nombre,
Et je n'avois besoin d'employer que mon ombre.

ORAZIE.

Traître, qui t'obligeoit à t'adresser à nous?
Et quelle part as-tu dans l'intérêt des fous?

MESSÉNIE.

Donnez à vos valets la qualité de traître,
Et ne vous mêlez point de parler de mon maître.
Quel sujet aviez-vous de le traiter ainsi,
Lui qui, jusqu'à ce jour, n'entra jamais ici?

ERGASTE.

Madame, entendez-vous le propos qu'il avance?
Quoi! Ménechme est ton maître? ô quelle extravagance!

MESSÉNIE.

Hélas! sans te citer mes services passés,
L'état où tu me vois te le confirme assez :
Tout autre que mon maître, en des chaleurs si fortes,
Ne m'obligeroit pas à demeurer aux portes;
Mais il faut obéir, et le ciel irrité
M'enjoignit en naissant cette nécessité.
La mine et la valeur sont peu considérées
Lorsque d'un mauvais astre elles sont éclairées;
Le jour que je naquis étoit un mauvais temps,
Et les dieux en ce jour combattoient les Titans;
Le ciel n'étoit pas tel qu'on le voit de coutume,
Les astres les plus doux versoient de l'amertume;
Les femmes enfantoient avec mille tourmens,
Lucine étoit troublée en leurs accouchemens;
Enfin je naquis serf, pleurant, triste, malade,
Comme si j'eusse eu part au péché d'Encelade;
Mais je vous traite ici de mets trop délicats,
Et je parle à des gens qui ne m'entendent pas.

ERGASTE.

Que j'étois attentif à ces belles paroles!
Ma faim se repaissoit de ces contes frivoles.
Ne pleure point, ami, ton malheur évident,
Puisque nous sommes nés sous un même ascendant;
Plutôt rends grâce au ciel, et me permets de dire
Que ton sort est plus doux, et que le mien est pire.
Je dois bien l'accuser si tu n'es pas content;
J'ai jeûné pour huit jours, et toi bu pour autant.

ORAZIE.

Laissons là cet ivrogne.

MESSÉNIE.

Évitez ma furie;
Quelle preuve avez-vous de mon ivrognerie?

ERGASTE.

Quelle preuve en faut-il que tes propres discours?

MESSÉNIE.

Que j'ai tort de parler à des esprits si lourds!

ERGASTE.

Tu nous voudrois prouver que Ménechme est ton maître,
Toi qu'il ne vit jamais, et qu'il ne peut connoître.

MESSÉNIE.

Il ne me vit jamais? Dis, pour en parler mieux,
Que je ne fus jamais éloigné de ses yeux;
Dis que depuis six ans, à la merci de l'onde,
Nous avons fait le tour de la moitié du monde;
Que si nous n'obtenons la fin de son dessein,
Rien ne nous peut tirer de son humide sein.

ORAZIE.

Qui lui fait concevoir ce discours inutile
Si jamais mon époux n'est sorti de cette île?

MESSÉNIE.

Dieux! les plaisans propos! Que me veulent ces fous?
Je parle de Ménechme, et non de votre époux.

ERGASTE.

Fripon, parle à madame avec plus de prudence,
Ou je vais de cent coups punir ton impudence.

MESSÉNIE.

Approche, approche un peu. Qu'il discourt hardiment!
Lâche, m'oserois-tu regarder seulement?

ERGASTE *à part.*

Foible comme je suis, il pourroit bien m'abattre,
Vu qu'en lui j'ai Bacchus et lui-même à combattre.
Ne commettons pourtant aucune lâcheté,
Et ne rabaissons rien de notre gravité.
(A Orazie.)
Mais quelqu'un va sortir. C'est Ménechme, madame,
Et vous voyez l'objet de sa nouvelle flamme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MÉNEÇHME SOSICLE, ÉROTIE.

MÉNECHME Sosicle, *à Érotie.*

Tes innocens attraits m'ont fait ressusciter,
Et je vais remourir au point de te quitter.
Adieu, mais perds, mon tout, la créance obstinée
Que rien pût divertir notre heureux hyménée;
Derechef je renonce au bien de la clarté,
Si jamais sous ce joug mon cœur fut arrêté.

ORAZIE.

Ah! s'il étoit ainsi, que je vivrois contente,
Et qu'un rigoureux sort veut que je te démente!

Ton cœur ne fut jamais sous ce joug arrêté?
Que te suis-je donc, traître? en quelle qualité?
La loi qui nous assemble, est-ce une loi profane?
Ai-je part en ton lit comme ta courtisane?
N'ai-je point tort, lascif, de me vanter de plus
Que d'avoir assouvi tes désirs dissolus?
Tous mes contentemens ont-ils été des crimes?
N'ai-je reçu jamais de baisers légitimes?
Es-tu pour ces raisons possesseur de mon bien?
Tu trembles, tu pâlis, tu ne me réponds rien?

MÉNECHME Sosicle.

Bons dieux! combien je hais cette femme importune!
Quoi, nous sommes unis sous une loi commune?
Hyménée autrefois a mon serment reçu?
Serois-je marié sans m'en être aperçu?
Ton esprit est blessé d'une étrange manie;
Je ne te connois point, j'entre en Épidamnie.
Ce matin qu'elle m'a ce discours avancé,
Ses cris m'ont obligé de paroître insensé;
Je l'ai fait éloigner par cette heureuse feinte,
Et voilà qu'elle vient recommencer sa plainte;
Quelle autre invention doit être mon recours?
Rentrons, exemptez-moi d'entendre ses discours.

ÉROTIE.

Quoi, vous niez, monsieur, le nœud qui vous assemble,
Depuis six ans entiers que vous êtes ensemble?
Je ne puis que juger de cette intention.

ORAZIE.

Madame, elle provient de votre affection;
Cette méconnoissance à vos yeux est trop nue;
S'il ne me connoît plus, c'est qu'il vous a connue.

La qualité d'époux lui pèse infiniment,
Je suis un grand obstacle à son contentement;
Sa femme l'importune ayant tant de maîtresses;
Je ne lui permets pas d'acheter vos caresses,
De vanter vos faveurs, de dissiper son bien,
Et de chercher la nuit d'autre lit que le mien.
Souffrant qu'il vous hantât avec cette licence,
Je ne me plaindrois plus de sa méconnoissance;
Il ne me diroit plus qu'il ne me vit jamais,
Et cette liberté rétabliroit la paix:
Mais je ne puis souffrir qu'il vive de la sorte,
Je me plains tous les jours des présens qu'il vous porte;
Je l'oblige à rougir de ses feux dissolus,
Et c'est pour ce sujet qu'il ne me connoît plus.

ÉROTIE.

J'excuse vos soupçons, et ris de ce langage:
Il sait si j'ai reçu quelque don qui m'engage,
Son importunité m'en a fait recevoir.
Il est vrai qu'il m'écrit, et qu'il m'est venu voir;
J'ai souffert ces deux points, mais cette tolérance
A dû, jusques ici, borner son espérance;
La même honnêteté permet de se hanter;
S'il obtient davantage, il s'en peut bien vanter.

MÉNECHME Sosicle.

Dieux! que puis-je comprendre en ces contes frivoles?

MESSÉNIE.

Eh! ne voyez-vous pas que ces femmes sont folles?
Que nous demandez-vous? qu'a fait cet étranger?
Avez-vous résolu de nous faire enrager?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MÉNECHME Ravi, LE VIEILLARD, LE MÉDECIN, DEUX VALETS.

MÉNECHME Ravi, *poursuivi par le vieillard, le médecin et les valets.*

Qu'on blâme ma foiblesse, et qu'on me la reproche,
Si je n'étends à bas le premier qui m'approche.
Que me veulent ces gens?

LE VIEILLARD, *aux valets.*

Allez, que craignez-vous?

MÉNECHME Ravi.

S'ils ont l'esprit bien sain, qu'ils craignent mon courroux.

LE MÉDECIN, *aux valets.*

Marchez, saisissez-le.

MÉNECHME Ravi.

Si quelqu'un d'eux s'avance!...

UN VALET, *au médecin.*

Exécutez vous-même une telle ordonnance.
Je crains...

LE MÉDECIN.

Quoi?

UN VALET.

Sa folie.

MÉNECHME Ravi.

Ah! traître, ce discours...

UN VALET.

O dieux!

MÉNECHME Ravi.

Sera suivi de la fin de tes jours.

MESSÉNIE.

Que voyez-vous, mes yeux? ô prodige! ô merveille!
Je doute si je vis, je doute si je veille.
(A Ménechme Sosicle.)
Mon maître est en deux lieux. Que vous veulent ces fous?
Je vais vous secourir et seconder vos coups.

MÉNECHME Sosicle.

On ne m'attaque pas.

MESSÉNIE, *à Ménechme Sosicle.*

Voyez comme on vous traîne;
Et vous ne sentez pas les effets de leur haine?

ORAZIE.

Dieux! qu'est-ce que je vois?

MESSÉNIE.

Gardez, n'approchez pas.
Je vais seul à vos yeux vous tirer de leurs bras.

MÉNECHME Ravi.

O toi, qui que tu sois, dont la main favorable
M'est encor cette fois au besoin secourable,
Seul ami qui me reste, auteur de mon repos,
Que ton secours me vient et m'assiste à propos!

MÉNECHME Sosicle.

Dieux! je vois mon image.

LE VIEILLARD.

O ciel! à cette vue
Que mes yeux sont troublés, que mon âme est émue!

ERGASTE.

Ce n'est qu'un même objet, je ne puis deviner
Qui des deux ce matin m'a réduit à jeûner.

MESSÉNIE.

Qui de vous est Ménechme? Oh! que j'ai d'espérance
Si je puis de vous deux faire la différence!
Si le ciel aujourd'hui favorise mes vœux,
Je trouve un second maître, et vous l'êtes tous deux.

MÉNECHME Ravi.

Las! je n'ai point de gens au besoin si propices,
Ils ne m'ont point rendu de semblables offices.

MESSÉNIE.

Mais quel est votre nom? tirez-moi de souci.

MÉNECHME Ravi.

On m'appelle Ménechme.

MÉNECHME Sosicle.

Et moi, Ménechme aussi.

MESSÉNIE.

Quel est votre pays?

MÉNECHME Ravi.

Syracuse, en Sicile.
Mais las! depuis long-temps je demeure en cette île:
Je fus pris chez mon père en mes plus jeunes ans.

MÉNECHME Sosicle.

C'est lui, n'en doutons plus. Que mes vœux sont contens!

MESSÉNIE.

Et votre père a nom?

MÉNECHME Ravi.

Mosque.

MÉNECHME Sosicle.

O dieux! ô mon frère!
O rencontre agréable! ô fortune prospère!

Mes soins sont achevés, et mes travaux finis,
En cet heureux moment qui nous a réunis.

MÉNECHME Ravi.

Oui, si j'en ai de vous le moindre témoignage.

MÉNECHME Sosicle.

Quand vous fûtes ravi, nous étions de même âge.
Orante est notre mère.

MÉNECHME Ravi.

O dieux! qu'ai-je entendu?
O Ménechme! mon frère!

MESSÉNIE.

Et ce cher Messénie,
Que vous avez aimé d'une amour infinie,
L'avez-vous oublié? le méconnoissez-vous?
Ne lui ferez vous point un visage plus doux?

MÉNECHME Ravi.

Le temps n'a de ton nom effacé la mémoire.
O mon cher Messénie! ô dieux, le puis-je croire!

LE VIEILLARD.

O bonheur sans pareil!

ORAZIE.

Bons dieux! qu'avons-nous fait,
Si cet autre Ménechme est mon frère en effet?

LE VIEILLARD.

Embrassez-le ma fille.

ORAZIE, *à Ménechme Sosicle.*

Est-ce donc vous, mon frère?
Excusez les transports d'une aveugle colère;
Cette heureuse rencontre amortit mon courroux.
(A Érotie.)
Madame, pardonnez à mes soupçons jaloux:

ERGASTE.

O pardon favorable! heureux commandement!
Mais que déjà n'en suis-je à l'accomplissement.
Hâtons-nous, Messénie, allons prendre les armes,
Et noyer tous nos maux dans un jus si divin:
Si la soif, ce matin, m'a fait verser des larmes,
Qu'elle me va, ce soir, faire verser de vin!

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
L'HYPOCONDRIAQUE, ou le Mort amoureux, tragi-comédie.	9
La Bague de l'Oubli, comédie	95
Cléagénor et Doristée, tragi-comédie	173
La Diane, comédie	263
Les Occasions perdues, tragi-comédie	343
L'Heureuse Constance, tragi-comédie	429
Les Ménechmes, comédie	513

